



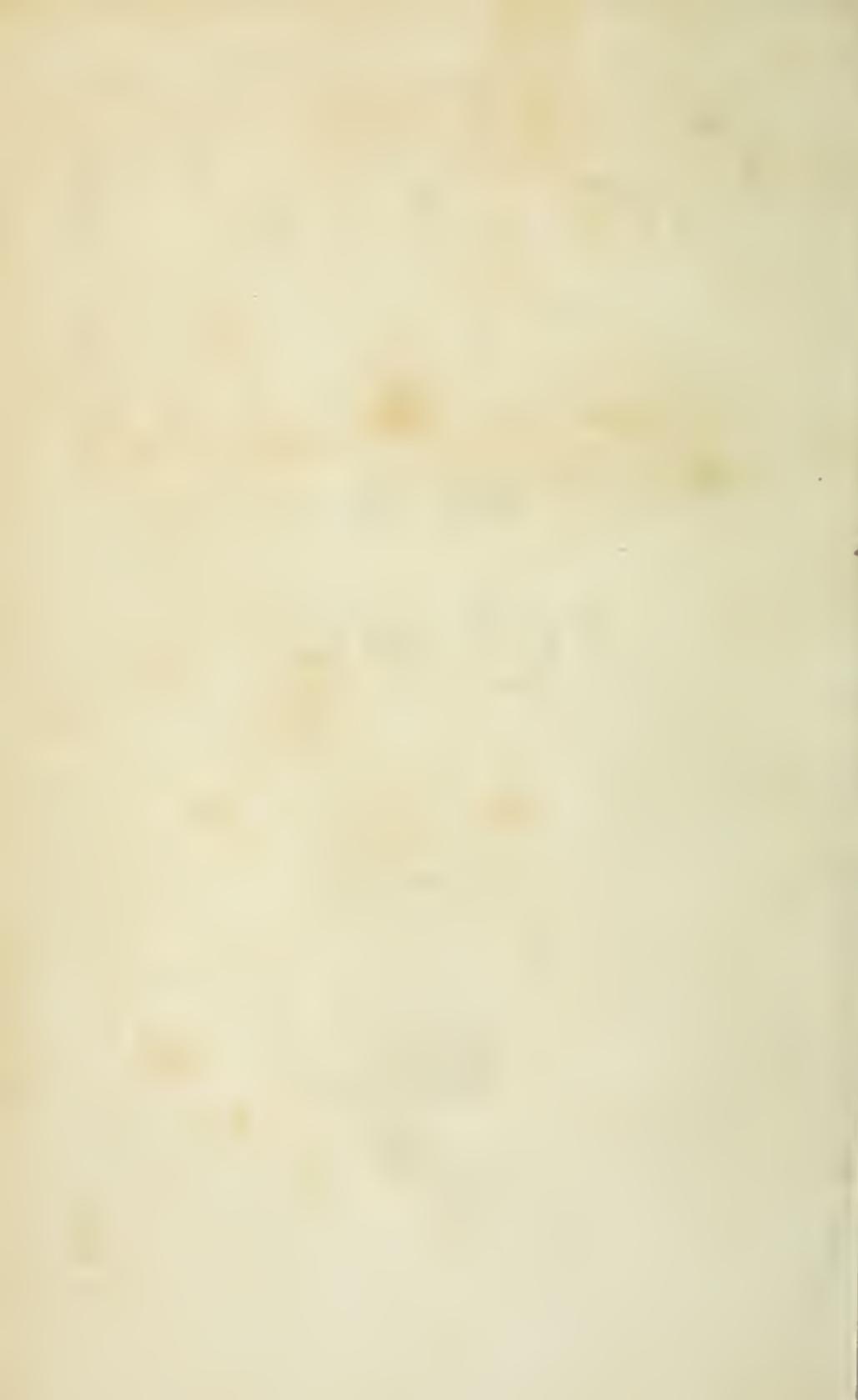




Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



REVUE  
DE PARIS.



REVUE  
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES  
DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

—

TOME NEUVIÈME.

---

SEPTEMBRE 1857.

---

Bruxelles,  
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,  
ADOLPHE WAHLEN ET COMP<sup>ie</sup>.

—  
1857



---

# JOBISME.

---

## I.

André à Hubert.

Maudits soient les poètes , avec leur hypocrite amour des champs , de la nature , de la solitude et des fleurs. Je l'avouerai franchement que j'en ai quelquefois été dupe dans ma vie , et que , lorsque j'ai pris la résolution de venir ici passer la belle saison , je m'étais fait à moi-même un tableau tout à fait séduisant des plaisirs champêtres et des doux loisirs de la retraite.

J'avais trouvé ici une charmante habitation , une petite maison blanche avec des volets verts , et un jardin devant la maison. Des fenêtres la vue s'étendait au loin sur des jardins et sur des bois. Quand Rose est entrée dans la maison , elle a sauté de joie et m'a embrassé. Elle courait partout avec une joie d'enfant. Pendant une semaine nous avons visité toutes les promenades , parcouru les belles allées des bois , couvertes de leur dôme de feuilles et tapissées de gazon et de mousse. Nous buvions du lait , nous cherchions sous l'herbe les petites perles parfumées du muguet ; nous nous mettions les mains en sang dans les buissons d'églantiers pour avoir leur première rose d'un pourpre pâle. Le premier jour de pluie nous a désenchantés. Nous avons regretté les théâtres et le café Anglais. Depuis ce temps nous avons passé bien des journées maussades , qui ont mis quelque aigreur entre Rose et moi. Les femmes n'ont qu'un culte , une croyance , c'est *ce qui leur plaît*. *Ce qui leur plaît* est sacré ; elles lui sacrifient tout avec le plus touchant héroïsme. Rose ne comprend

pas qu'il n'y a pas moyen pour moi de vivre à Paris. Je n'ose pas lui dire que depuis deux ans c'est pour elle que j'ai dépensé un peu plus de deux cent mille francs, qui composaient tout le reste de ma fortune; que je n'ai d'espoir que dans l'héritage d'un cousin, héritage dont je n'ai jusqu'ici qu'un procès, et que les quelques créances douteuses qui me restent à reconvrer sont toutes nos ressources jusqu'à l'issue de ce malheureux procès. Elle assure qu'elle sera morte d'ennui avant quinze jours si je ne la tire d'ici. Je ne sais que faire. Je ne connais personne ici, et ne puis lui offrir la moindre distraction. Cependant le seul voisin que nous possédions nous a procuré quelques instants de gaieté. Ce voisin est une robe de chambre surmontée d'un bonnet de fourrure. Si nous supposons qu'il y a là dedans un corps et une figure, c'est par induction que nous portons ce jugement, puisque nous n'avons pu découvrir jusqu'ici que le bonnet et la robe de chambre. Le voisin a un fort beau jardin très bien entretenu, et les plus beaux chiens de chasse que j'aie jamais vus. De nos fenêtres nous dominons entièrement son jardin. Il a l'air d'un homme parfaitement insociable; il n'a pas salué Rose une seule fois, et a semblé ne pas s'apercevoir qu'il a pour voisine la plus belle fille de Paris. Rose s'est piquée et a imaginé de jeter par la fenêtre, dans ses plates-bandes scrupuleusement sarclées, des hoisseaux d'avoine et de chenevis, qui germent, poussent, et font de son jardin le champ le plus sauvage et le plus inculte. Il y a un mois, elle a laissé tomber plein un carton de graines de pavots. Une poignée de ces graines en contient un peu plus de cinquante mille. Elle m'a appelé ce matin toute joyeuse, en me disant que les pavots commençaient à germer et à couvrir le sol de leur glauque feuillage. Elle a cru devoir y joindre aujourd'hui de la graine d'oignon et de la graine de carotte. Depuis quelques mois tout pousse dans ce malheureux jardin, excepté ce qu'y met le propriétaire, qui ne soupçonne pas la cause d'une semblable fécondité. N'a-t-elle pas exigé, il y a quelques jours, qu'au risque de me faire tirer un coup de fusil par un jardinier je descendisse la nuit chez le voisin, au moyen d'une échelle, et que j'allasse peindre capricieusement les caisses qui renferment ses grenadiers et ses lauriers-roses. L'une a été peinte en noir et semée de larmes blanches; une autre a reçu la caricature du voisin; une troisième a été couverte de bandes tricolores. Néan-

moins voilà huit jours qu'il est absent, et cet innocent plaisir de le taquiner nous est enlevé.

Oblige-moi, mon cher Hubert, d'aller chez mon homme d'affaires l'informer s'il y a lieu d'espérer que ce billet de trois mille francs que je lui ai remis soit escompté ces jours-ci.

## II.

Tu ne m'as pas répondu, Tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une lettre, et une lettre qui doit terminer une foule d'odieux petits tracasseries. Depuis quatre jours, il s'est établi entre mon domestique et moi une lutte opiniâtre. Il m'a présenté son livre de dépense du mois; c'était, dans ma situation, la plus grande hostilité possible. J'ai pris le livre et je n'ai rien dit. On ne saurait avoir trop de reconnaissance pour un domestique qui aurait l'esprit ou plutôt le cœur de vous épargner ces humiliantes tracasseries. Mais ils semblent, au contraire, se faire un perfide plaisir de votre embarras et prendre une revanche. Je ne garderai pas celui-ci. Le lendemain, le livre que j'avais laissé sur la cheminée sans l'ouvrir, se trouva placé sur mes gants, de telle sorte que je ne pouvais les prendre sans toucher l'odieux petit livre. Je le jetai de mauvaise humeur sur le parquet. Le lendemain matin, je le trouvai sur les pans de mon habit, de telle sorte que, prenant l'habit pour le mettre, je jetai le livre à terre. Je le ramassai et le mêlai à d'autres livres.

Ce matin je sortis de bonne heure; j'étais prêt, et je me félicitais d'échapper pour cette fois à la persécution de mon ennemi et de son mémoire, lorsqu'en mettant mon chapeau je sentis me tomber sur la tête le maudit mémoire qui était dans le chapeau.

J'irai demain à Paris. Il faut absolument que je revienne avec de l'argent. Ne sors pas que je ne sois arrivé; nous passerons la journée ensemble, et après-demain nous partirons pour la campagne, où tu resteras avec nous aussi longtemps que tu le pourras.

## III.

## Un duel.

Les boutiques commençaient à s'ouvrir dans les rues de Paris. On n'entendait encore d'autre bruit que les pas lourds des maçons se rendant à l'ouvrage, le trot pesant des chevaux de laitières dont les charrettes secouaient leurs boîtes de fer blanc. Un bruit moins saccadé, un trot un peu moins lourd sans être plus vif, un trot de deux chevaux inégaux se fit entendre de la rue de Grammont, et une *citadine* ne tarda pas à paraître. Elle s'arrêta à une porte à laquelle était déjà une autre voiture à peu près semblable. Deux jeunes gens étaient dans la voiture qui arrivait ; l'un des deux descendit, entra dans la maison, et revint quelques instants après.

— Cocher, à montmartre !

Il monta dans la citadine, qui se mit en route. Alors il dit à son compagnon :

— Ton affaire est arrangée. Le pistolet à vingt-cinq pas ; on marchera jusqu'à dix. Le rendez-vous est à Montmartre. Ils nous suivent.

La veille, André était arrivé à Paris, selon sa promesse. Il n'avait pas rencontré son homme d'affaires. Le soir, il était allé au spectacle avec Hubert.

Dans les soirées parfumées de l'été, il est difficile de se décider à entrer dans un théâtre fétide, à moins que l'on n'en fasse un contraste destiné à augmenter le plaisir de la fraîcheur que l'on goûtera en sortant. En un mot, l'été on ne peut raisonnablement aller chercher au théâtre que le plaisir d'en revenir.

Dans la foule, un homme marcha sur le pied d'André, et ne répondit à son observation que par des jurons et des invectives. Hubert répondit en riant ; l'inconnu se fâcha et lui donna sa carte. André donna la sienne en retour.

— Ma foi ! disait-il chemin faisant à Hubert, il est difficile d'avoir un duel plus ridicule. Je ne me sens pas le moins du monde altéré du sang de mon adversaire, et cela nous fait perdre un temps précieux ce matin.

— Je ne sais, disait l'adversaire dans l'autre fiacre, pourquoi

cet écervelé tient à se battre pour une pareille vétille, et il me fait manquer une chasse aux cailles que je comptais faire ce matin.

Au haut de la côte, les deux voitures s'arrêtèrent. Hubert et l'autre témoin se rejoignirent. André marcha en avant; *son ennemi* suivit à une vingtaine de pas.

Après quelques instants de dialogue, ils s'arrêtèrent dans un champ près de Clignancourt, mesurèrent les pas et chargèrent les armes. Alors les deux ennemis s'approchèrent.

André considéra son adversaire, parut fort surpris, et dit :

— Mais il y a ici un étrange quiproquo; ce n'est pas avec monsieur que j'ai affaire.

— Mais, reprit l'autre, monsieur n'est pas l'homme avec lequel j'ai échangé ma carte hier soir.

— C'était, dit André, à la sortie du théâtre du Vaudeville.

— Oui.

— Vous m'avez marché sur le pied?

— C'est-à-dire, c'est vous qui avez marché sur le mien.

— Non pas.

— Mille pardons.

— C'est vous.

— C'est vous.

— N'importe, dit André, nous nous sommes querellés et nous avons pris rendez-vous.

— C'est précisément cela.

— Alors il n'y a pas d'erreur; je vous croyais plus mince.

— Et moi je vous croyais plus gros.

— Allons, messieurs, dit André, les armes.

— Les armes, dit sir John.

— Attendez, dit André, et il sortit une carte de sa poche.

*Sir John Knitt. Esq.*

— C'est bien moi.

— Alors en place.

— En place.

On compta encore les pas, et les adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre. André boutonna son habit pour couvrir un gilet qui aurait pu le trahir, et dit :

— A vous , *sir John*.

— Je ne tire jamais le premier , reprit *sir John*. A vous donc , monsieur Brasseur.

— Comment , s'écria *Hubert* , monsieur Brasseur ?

— Monsieur Brasseur ? dit *André*.

— Monsieur Brasseur , répéta *sir Knitt* , et cherchant dans la poche de son gilet , il en tira une carte et lut.

*M. Paul Brasseur.*

— Ce n'est pas moi , dit *André*.

— Ce n'est pas lui , dit *Hubert*.

— En effet , dit *sir John* , mon homme était plus gros.

— Et le mien l'était moins , dit *André*.

— Il avait les cheveux blonds et des moustaches , et nous n'en avons ni l'un ni l'autre.

— C'est comme le mien.

A force d'explication , on finit par comprendre qu'après une querelle et un échange de cartes avec *sir John* , *M. Paul Brasseur* avait eu une pareille querelle , et un pareil échange avec *André* , auquel , au lieu de donner sa propre carte , il avait donné celle de *sir John* qu'il venait de recevoir.

— C'est une erreur , dit *Hubert*.

— C'est peut-être un trait d'esprit et de bon sens , dit *sir John* ; il aura pensé que , s'il se trouvait deux hommes assez fous pour prendre au sérieux une semblable querelle , c'était entre eux qu'ils devaient se battre. Messieurs , dit *sir John* en saluant *André* et *Hubert* , pardon de vous avoir fait lever si matin. Moi , je suis chasseur , et cela n'a rien de contraire à mes habitudes. Si vous vouliez accepter à déjeuner à V\*\*\* , vous seriez les bienvenus.

— Merci , dit *André* , nous irons à V\*\*\* , mais ce sera seulement dans quelques heures. J'y ai un pied à terre , et mon ami viendra y passer chez moi quelques jours.

— Ce sera donc pour demain , dit *sir John* , et il donna à *André* une autre carte sur laquelle il écrivit au crayon son adresse à la campagne.

On se serra la main , et on remonta en voiture.

— Chose singulière , dit *André* , mon ennemi de tout à l'heure

n'est autre que mon voisin, que, pour la première fois, je vois hors de sa robe de chambre et de son bonnet de fourrures.

A ce moment, Hubert porta la main à son gousset de montre, puis sembla se rappeler où était sa montre.

— André, quelle heure est-il ?

André fit le même mouvement, et indiqua d'un geste un souvenir semblable.

— N'importe, il y a au moins quatre heures que nous avons ce cocher. As-tu de l'argent ?

— Non, et toi ?

— Pas le moins du monde.

— Pourvu que je trouve mon homme d'affaires. — Cocher, un peu plus vite. — Et le cocher donna un coup de fouet sur la sellette du cheval de gauche, et un second coup de fouet sur le trait de l'autre cheval.

L'homme d'affaires était chez lui; mais l'effet était difficile à placer. Il avait eu beaucoup de peine à obtenir une quasi-promesse pour quelques jours plus tard. Hubert et André, rentrés dans leur voiture, se regardèrent sans parler.

— Où allons-nous, dit le cocher ?

— Où vous m'avez pris, dit André.

Les deux amis firent un paquet de leurs habits et les allèrent mettre en gage, puis partirent gaiement pour la campagne.

Nous aurions dû intituler ce chapitre : Récit exact et circonstancié du grand et mémorable combat, qui n'eut pas lieu, entre André et sir John Knitt, esq.

#### IV.

##### Les crimes de Black.

Sir John, en rentrant chez lui, fut reçu par son jardinier qui lui dit :

— Ah! monsieur, Black a encore fait des siennes.

— Ce Black, dit sir John, est donc décidément un animal mal-faisant.

— Monsieur, il a étranglé et dévoré quatre lapins dans la garenne.

— Dans la garenne ? et comment y est-il entré ?

— C'est ce qu'on ne peut comprendre sans le voir, et ce qu'on ne croit qu'à peine après l'avoir vu. Il a rongé la porte de chêne et a passé à travers.

— Quatre lapins! ce Black est réellement terrible, dit sir John; comment en est-il venu à manger le gibier? le meilleur *pointer* de toute l'Écosse!

Black était, en effet, un de ces beaux chiens écossais au poil fauve, rude comme les soies d'un sanglier, et cependant si ras et si uni, qu'on distingue à travers le mouvement des muscles; c'était un montagnard aux pieds longs et étroits, à l'œil vif et saillant, comme un cheval arabe.

Mais depuis quelque temps il n'était bruit que de ses forfaits, et le jardinier, ainsi que les autres domestiques, en faisaient chaque jour d'épouvantables récits.

Black mangeait les lapins dans la garenne, les œufs et les poulets dans le poulailler; il s'introduisait dans l'office, cassait les porcelaines et emportait le beurre et le filet de bœuf froid, réservé pour le déjeuner. Black avait récemment dévoré une paire de bottes et des harnais, les portes les plus fortes ne l'arrêtaient pas, il mangeait les portes pour se mettre en appétit; jamais la bête du Gévaudan, jamais le sanglier tué par Méléagre, ne firent autant de ravages que le pointer de sir John. Il était tellement venu en usage, dans la maison, de lui mettre tout sur le dos, tant on le jugeait capable de tout, que, si un *rosbeef* était trop cuit, le cuisinier disait: C'est la faute de Black, contre lequel j'ai été obligé de défendre la crème, et pendant ce temps-là le rôti a brûlé.

Si les petits pois gelaient, si le vin de Bordeaux était trop froid, si le vin de Champagne ne l'était pas assez, si le thé était trop faible ou trop fort, si les bottes de sir John le gênaient, si le dîner n'était pas prêt à l'heure ordinaire, on trouvait toujours moyen d'en attribuer la cause à ce scélérat de Black.

Black recevait de sévères corrections, mais il paraissait peu sensible aux coups de fouet; car si, le lendemain d'une exécution, sir John demandait pourquoi on ne lui servait pas de pigeons, le maître d'hôtel répondait: Il n'y a plus de pigeons, Black les a mangés.

Il faut en remettre dans le pigeonnier. — Il n'y a plus de pigeonnier Black l'a détruit.

Le lendemain matin, les deux amis se présentèrent de bonne heure chez sir John Knitt. Celui-ci était levé et prêt à partir. Les domestiques offrirent à Hubert et à André des fusils et des carnassières. L'équipement du maître de la maison était on ne saurait plus complet. Les Anglais ont des outils pour boutonner les guêtres, et des outils pour réparer les outils à boutonner les guêtres. Un Anglais qui va pêcher à la ligne se fait suivre d'un fourgon.

Tout à coup un chien tomba par-dessus un mur; c'était Black que l'on avait renfermé, mais qui, au mouvement des gens, dans la maison, avait bien compris qu'il était question de chasse. Il avait sauté à travers un carreau et avait le museau ensanglanté; une fois dans la première cour, il était séparé de la seconde, où était son maître, par une muraille. Il avait grimpé sur une charrette et s'était élancé au hasard. Alors il commença à bondir et à hurler de joie. Il venait flairer la veste de chasse et les guêtres de sir John; il les reconnaissait; on allait chasser, plus de doute; ses yeux lançaient des éclairs; il allait à la porte, se retournait pour voir si on le suivait; revenait sur ses pas, gémissait.

Mais sir John lui dit sérieusement : — *Black, au chenil.* Le pauvre Black leva sur son maître un œil morne et terne, et s'en alla en rampant, la queue basse, vers une porte qu'on lui ouvrit. Là, il se retourna, et leva sur son maître un dernier regard, un regard plein de reproche et de prière; — puis il entra, et on referma la porte sur lui.

Jusqu'au départ, il resta dans la paille, la tête tristement couchée sur les pattes; puis quand il eut entendu fermer la grille, il fit entendre un sourd gémissement qu'il continua jusqu'au retour de son maître.

Il n'est rien de touchant comme la douleur d'un chien; on est tellement sûr qu'elle est exempte d'affectation, et que ce c'est ni un masque ni une parure; elle est si franche, si naturelle.

Je ne vous raconterai pas une chasse aux cailles. Si vous êtes chasseur, vous la connaissez; si vous n'êtes pas chasseur, cela n'aurait pas pour vous le moindre intérêt.

Seulement à ce propos, je citerai un livre imprimé en 1788.

« Lorsque le temps du passage des cailles, pour retourner en

Afrique, est arrivé. c'est-à-dire vers la fin d'août, il se fait, aux environs de Marseille, une chasse *fort agréable*. On a des jeunes mâles, auxquels on a soiu de ne *donner que peu à manger*; au mois d'avril *on les aveugle* en leur passant légèrement sur les yeux un fil de fer rouge; au mois de mai *on les plume* sur le dos, aux ailes et à la queue, etc., etc. »

Sir John et André eurent les honneurs de la chasse. Hubert ne tua rien, mais ne manqua pas de donner une raison suffisante à chaque coup inutile. L'oiseau était trop loin ou trop près. La poudre était humide, le plomb trop gros ou inégal. Il avait eu le soleil dans l'œil. Une racine l'avait fait trébucher.

On trouva à une halte un excellent déjeuner; puis on se remit en marche. La chaleur était horriblement pesante; on voyait monter de l'horizon au zénith de gros nuages noirs, couverts d'une légère mousse grise. Il semblait que le ciel s'abaissait sur la terre pour l'étouffer. Bientôt quelques larges gouttes s'échappèrent des nuées, puis ils se fondirent en eau. Sir John ne se résignait pas à rentrer et affirmait à ses compagnons que ce n'était qu'*un nuage*. Mais le nuage semblait une coupole de plomb, et rien ne prouvait qu'il ne continuerait pas de pleuvoir toujours à l'avenir, jusqu'à la fin des siècles.

On se décida au retour, et l'on fit deux lieues sous une catastrophe. Arrivé à sa porte, sir John dit aux deux amis.

— Allez vous changer, et revenez bien vite dîner.

## V.

Comment André et Hubert vinrent à bout d'une chose impossible.

André et Hubert entrèrent chez André sans se parler. Roseles attendait à la fenêtre et les reçut en riant de tout son cœur.

— Voilà, dit-elle, comment devrait finir toute partie de plaisir dont les femmes sont exclues.

— Chère Rose, dit André, vous ne voyez encore que la moindre partie de nos infortunes.

— Eh bien! dit Hubert, que fais-tu là?

— Et toi?

— Ce têtù de chasseur nous dit d'aller changer, tu sais par-

faitement que nous ne possédons plus d'autres habits que ceux qui nous couvrent.

— Ou plutôt qui ne nous couvrent pas,

— Plaisante... Et au lieu de nous poser en Spartiates, de répondre que quelques gouttes d'eau ne nous gênaient pas, tu tournes fièrement du côté de ta maison et je suis forcé de te suivre. Cela lui est facile à dire à ce damné de chasseur : Allez changer.

Rose fit allumer un grand feu et se retira.

— D'abord, dit André, nous allons changer de linge, puis tordre et faire sécher nos habits.

— Il y en aura pour quatre heures.

— Alors il y a un autre moyen, c'est d'écrire à l'Anglais que, nous trouvant subitement indisposés, nous le prions de nous excuser et de dîner sans nous.

Et il se met à écrire la lettre. Comme il allait la donner à porter, Hubert l'arrêta.

— Nous sommes sauvés.

— Comment ?

— Certes, il est agréable de remettre des habits bien secs et bien lustrés, au lieu de garder des vêtements trempés, traversés, noyés; mais ce n'est pas seulement dans un intérêt de bien-être que nous avons besoin de changer, c'est aussi dans un intérêt de vanité. pour ne pas paraître n'avoir qu'un habit. Eh bien ! si le premier but ne peut être atteint, il faut nous contenter de l'autre. Voici nos habits bien tordus, je vais mettre les tiens, et tu mettras les miens. La différence de couleur suffira pour nous donner l'apparence convenable, et chacun de nous aura effectivement changé d'habits.

## VI.

On dîna splendidement. Après le dîner on but du punch ; il vint un moment où l'on eut tant bu, qu'on sentit plus que jamais le besoin de boire encore. Sir John reconduisit chez eux Hubert et André. Celui-ci fit de nouveau punch et l'on passa à boire une partie de la nuit. A minuit Rose se retira pour dormir. Un peu après, une grande et mutuelle tendresse s'empara des buveurs, qui sentirent le besoin de s'ouvrir récipro-

quement leur âme, et de se raconter leurs affaires les plus secrètes. Ces confidences furent interrompues par un grand bruit partant de chez le voisin. C'était un mélange de cris de coqs, de gloussements de poules qui couraient et volaient dans le poulailler.

— Allons, dit sir Knitt, c'est encore Black qui fait des siennes.

## VII.

Sir John Knitt, écuyer, à M<sup>me</sup> Rose André.

« MADAME,

» Mon *pointer* Black s'étant encore, la nuit dernière, livré à de nouveaux et coupables excès, j'ai pensé devoir mettre un terme aux crimes que depuis longtemps il amassa sur sa tête. Il sera donc, ce matin, jugé devant toute ma maison. Veuillez, madame, accepter, à déjeuner chez moi avec M. André et son ami, et assister au jugement et, tout le donne malheureusement à croire, à la condamnation et à l'exécution de Black.

« J'ai l'honneur d'être, madame,

« JOHN KNITT, esq. »

## VIII.

La vertu trouve tôt ou tard sa récompense.

Après le déjeuner, on fit paraître Black.

Le pauvre chien vint lécher son maître. Sir John était ému.

— Black, lui dit-il, je t'ai vu naître, je t'ai choisi entre cinq, et tes quatre frères ont été noyés; je t'ai élevé, je t'ai instruit; je t'ai fait chasser autant qu'un honnête chien peut le désirer; je ne t'ai pas fait courir en vain; à chaque arrêt que tu as fait, tu as vu tomber ta victime; ton chenil a toujours été bien sec et bien soigné; chaque jour j'ai veillé moi-même à ce qu'on remplaçât la paille du jour précédent; et c'est toi, Black, c'est toi qui es devenu un mauvais tueur de poules, un *pilleur* de basse-cour; c'est toi qui ne chasses plus que les côtelettes et les filets de bœuf. Je ne garderai pas un semblable chien; tu as mis le comble,

hier, à ta rapacité. — William, dit-il au jardinier, emmenez-le au bout du jardin, et qu'il soit pendu.

— Est-ce sérieusement, dit Rose, que vous parlez ainsi ?

— Oui, madame.

William voulut emmener le chien ; mais il se débarrassa et vint se jeter dans les jambes de son maître, montrant autant de terreur de quitter sir John, qu'il en eût montré de mourir, s'il eût pu comprendre son sort.

Sir John regarda son pointer si beau, si noble, si vigoureux, si ardent à la fois et si sage, si grand chasseur, si soumis, si caressant ; s'ils eussent été seuls ensemble, sir John eut embrassé son chien ; mais la vanité qui fait les Brutus, le soutint ; il renouvela l'ordre, et William reprit Black.

— Mais enfin, dit Rose, quel est donc cet horrible crime commis la nuit dernière, et qui a décidé la condamnation du pauvre Black ?

— Madame, dit William, il s'est introduit dans le poulailler, et il a tué et dévoré quatre poulets.

Rose regarda William, lui ôta Black des mains.

— Pauvre Black, lui dit elle, tu ne mourras pas ; tu es sous ma protection et sous celle de la justice.

— Sir John, dit-elle, Black est innocent ; la nuit dernière, quand vous étiez à boire chez moi, j'ai entendu un grand bruit dans votre poulailler ; je n'étais pas couchée, je me suis mise à la fenêtre, et j'ai vu vos gens tordant le cou à vos poulets et faisant une fricassée générale. Black n'y était pas et est le seul innocent du crime dont on l'accuse et qu'ont commis ses accusateurs. J'en ai parlé ce matin à une femme qui me sert, et elle m'a dit tout ce qui se passe chez vous ; vos domestiques mangent vos poulets et vos pigeons et mettent leur mort sur le compte de Black, qui ne consentirait pas même à en manger les os. Black est un chien fidèle et un bon chasseur.

— Madame, madame ! dit sir John fort ému, êtes-vous sûre de ce que vous dites ?

— Demandez-le à William, qui n'osera regarder ni vous, ni moi, ni son intéressante victime.

— Ah ! drôle ! c'est toi qui sera pendu ! s'écria le maître de

V ; 1

William ne fut pas pendu. Mais il arriva qu'un matin, à peu

de temps de là, sir John, forcé de faire un long voyage, vendit ses chevaux et donna ses chiens, excepté Black.

— Monsieur, dit-il à André, votre femme, ou votre maîtresse, peu importe, a sauvé la vie à Black. Je ne peux ni le vendre ni le donner, à moins que ce ne soit à un ami et à un honnête homme, sur la parole duquel il me soit permis de compter. Je vous donne Black à deux conditions, que vous allez me jurer de remplir : d'abord, vous ne laisserez Black, sous aucun prétexte, propager sa race; si par hasard le cas arrivait, vous feriez pendre ou noyer les chiens qui en proviendraient. Black est le dernier rejeton d'une belle race écossaise. J'ai encore dans mes terres deux de ses frères, condamnés comme lui à un célibat rigoureux. Je ne veux pas que cette race coure les rues. En second lieu, vous ne lui apprendrez pas à rapporter.

— Oh ! oh ! fit André.

— Vous ne lui apprendrez pas à rapporter ? répéta sir John Knitt.

— Mais mon cher, dit André, faut-il donc que je rapporte moi-même, ou que je poursuive à travers les luzernes une perdrix démontée ou un lièvre blessé ?

— Monsieur, dit sir John en reculant d'un pas, croyez-vous qu'un chien comme Black soit fait pour être votre domestique ?

— . . . . .  
Venez avec moi et vous le verrez chasser, ajouta l'écuier. Il prit son fusil, et, suivi de Black et d'un épagneul, il sortit dans la plaine; ils se promenèrent une demi-heure. Soudain, Black tomba en arrêt, immobile; sir John tira sa tabatière.

— Votre chien est en arrêt, dit André.

Sir John ne répondit pas, ouvrit la boîte doublée d'or, saisit lentement une prise, la savoura, referma la boîte et la remit dans sa poche. Puis il avança; une perdrix isolée se leva et fut immédiatement pelottée. Black la regarda tomber et revint auprès de son maître qui rechargeait son fusil.

Alors l'épagueul, qui n'avait pas guetté et ne s'était pas permis de prendre jusque-là la moindre part à la chasse, sortit de derrière sir John, alla chercher l'oiseau et le rapporta, puis se remit à son poste.

— C'est un perdreau, dit Hubert qui arrivait.

— Mon cher Hubert , dit André , je regrette de vous voir arriver pour dire une sottise.

A la saint Remy  
Tous perdreaux sont perdrix.

## IX.

La citation de ce dicton de chasseur démontre assez clairement que l'on était arrivé au mois d'octobre, et qu'il ne restait aucun prétexte à donner à Rose pour habiter plus longtemps la campagne. D'ailleurs André avait touché ses mille écus , partie en argent, partie en valeurs à courte échéance. L'on vivait à Paris , comme beaucoup de gens y vivent, c'est-à-dire avec un présent si laborieux , si difficile, qu'on n'a pas le temps de s'occuper de l'avenir.

Néanmoins, ce qui rendait la position d'André de plus en plus difficile, c'étaient des dettes dont le nombre et l'importance n'avaient fait que s'accroître depuis plusieurs années.

A chaque instant il faisait les rencontres les plus désagréables; un bottier le saluait, un tailleur l'abordait avec son foulard sous le bras.

André, il est vrai, mettait le plus grand soin à éviter les rues où demeuraient ses créanciers ; mais quelquefois il était trahi par le hasard. Il y avait un très-grand nombre de rues par lesquelles il ne pouvait plus passer; quelquefois il lui fallait faire des détours incroyables pour aller d'un point à un autre. Quelqu'un qui l'aurait vu sortir de la rue Saint-Lazare, où il demeurait, remonter la rue Neuve-Saint-George et sortir par la barrière Pigale, ne se serait guère douté qu'il allait rue du Mont-Blanc , chez Hubert. Cependant il y arrivait en redescendant par la barrière de Clichy, en évitant la rue de Clichy, prenant la place de l'Europe, la rue de Londres, la rue du Rocher, traversant la rue Saint-Lazare sur un autre point , suivant la rue de l'Arcade et la rue Saint-Nicolas d'Antin.

Il y avait, pour André, une lieue et demie de la rue d'Artois à la rue de Grammont. Ce point du boulevard et les rues adjacentes lui étaient devenus impraticables ; les boulevards surtout présentaient, sur presque toute leur ligne, de très-grandes difficul-

tés. Paris était , pour lui un immense *désert*, malheureusement *trop peuplé*.

Un jour , Hubert lui dit : Tu étais premier clerc , lors de la mort de ton père, pourquoi n'achètes-tu pas une étude d'avoué ? M. Lenoir est un ancien ami de ta famille , il ne peut tarder à se retirer des affaires, va le voir.

André fit une visite à M. Lenoir, qui le reçut à merveille et vint au-devant de ce qu'André avait à lui dire.

## X.

M. Lenoir à André.

« M. et M<sup>me</sup> Lenoir prient M. André de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux vendredi prochain. On fera de la musique.

» On se réunira à huit heures. »

## XI.

André, qui était allé deux fois déjà chez M. Lenoir, ne reconnut pas l'appartement, tant il avait subi de métamorphoses pour la solennité du jour. L'étude et la salle à manger étaient devenues des salons. On avait enlevé les tables, les cartons et les buffets, que l'on avait entassés sur le carré et sur l'escalier qui montait à l'étage supérieur; on n'avait pu enlever tout à fait la trace des pains à cacheter qui, le matin encore, tenaient à la muraille une affiche ainsi conçue :

# SUR LICITATION

ENTRE MAJEURS ET MINEURS

EN L'ÉTUDE ET PAR LE MINISTÈRE DE M<sup>c</sup> LENOIR, ETC.

Quelques têtes de clercs chevelus avait également laissé une empreinte sur le mur; il était resté dans l'un de ces deux salons une odeur de papier moisi, et dans l'autre un parfum de nourriture; les tables de jeu étaient dans le cabinet de l'avoué; le

salon était fort beau et parfaitement éclairé; la chambre à coucher de madame servait de petit salon, et il n'y avait rien à dire contre, si ce n'est une chose, qui ne serait ni comprise ni appréciée à cause de l'usage général où sont les femmes de Paris de laisser pénétrer tout le monde dans leur chambre à coucher.

Il y avait dans ces diverses pièces à peu près trois fois autant de monde qu'elles en pouvaient contenir, et c'était un démenti formel à cet aphorisme : le contenant est plus grand que le contenu.

Tous les hommes étaient habillés de noir et avaient des cravates blanches, toilette qui est restée en toute propriété aux gens du palais.

Le grand salon était plein de femmes assises dont quelques-unes étaient élégantes; il y avait néanmoins dans l'ensemble quelque chose d'un peu provincial et maniéré.

Là, du reste, comme dans toute réunion, on achetait la vue de chaque jolie femme par l'apparition nécessaire de trois vieilles, mère, cousine ou tante, qui l'entouraient comme l'enveloppe hérissée d'une châtaigne savoureuse.

La maîtresse de la maison avait une belle voix, et néanmoins laissait chanter ses invitées, et aimait qu'elles chantassent bien. M. Lenoir était un homme de bonne mine, avec des airs si jeunes encore, qu'on était tenté parfois de prendre ses cheveux gris pour de la poudre; c'était un homme d'esprit, qui n'en avait que très-peu perdu au milieu des gens de robe, lesquels avaient eu le rare désintéressement de ne lui pas prendre ce qu'il perdait.

Quelques hommes s'étaient glissés derrière les femmes où ils se tenaient debout appuyés contre le mur, sans espoir de changer de position de toute la soirée; toutes les portes et les issues étaient gardées et obstruées. Dans les autres salons, on parlait d'affaires, de dossiers, de chicanes, de plaidoiries; il y avait presque uniquement, des notaires, des avoués, des huissiers, des avocats, des agrés; on reconnaissait quelques premiers clercs à leur élégance particulière, un gilet en soie ponceau, laissant apercevoir une chemise de grosse toile, fermée par une épingle en strass, dont le pseudo-diamant n'est guère moins gros que le régent, une cravate de satin blanc, des gants verts et les bas de coton. Ces excès de parure, ce luxe asiatique, ne

sont point blâmés ; on sait qu'il faut que tout premier clere fasse un beau mariage pour payer la charge qu'il médite d'acheter, et l'on admet facilement qu'il ne néglige rien pour charmer les yeux.

André traversa l'étude et la salle à manger, et s'arrêta dans le cabinet du patron; il y avait un fauteuil libre, il s'y plaça, et prêta l'oreille à ce qu'on chantait dans le salon; cependant ses yeux ne restaient pas oisifs, et il lui semblait, par une bizarre hallucination, qu'un grand nombre des figures qui l'entouraient ne lui étaient pas inconnues, sans qu'il lui fût possible d'adapter à aucune un nom humain, d'y rattacher un souvenir.

Un monsieur finit par se lever et venir à lui.

— Monsieur ne me *remet* pas.

— Non, monsieur.

— Je m'appelle....

— Ce nom m'est inconnu.

— Je demeure rue Quincampoix.

— Je ne saurais dire en quel lieu du monde se trouve la rue Quincampoix.

— C'est moi qui suis chargé de l'affaire Grangé.

— Ah ! monsieur, je vous reconnais très-bien ; c'est vous qui m'avez fait 180 francs de frais pour un petit billet de 55 francs ; je suis heureux de voir votre figure.

— Je vous ai écrit ce matin.

— Un papier timbré ?

— Non ; je vous avertis qu'il ne me reste plus qu'à faire afficher la vente de vos meubles, si sous trois jours vous n'avez pas fini ce petit compte Grangé.

— Monsieur, dit André, croyez-vous que la musique de *la juive* soit réellement de la musique ?

Il lui tourna le dos, traversa la pièce, et se dirigea vers le salon. La musique était finie, après avoir duré trop longtemps, comme toute musique de salon ; on allait danser et jouer. Quelques vieillards et quelques premiers cleres invitèrent les danseuses. Presque tous les autres hommes s'établirent aux tables de bouillotte.

A ce moment, André alla saluer Mme Lenoir, et lui dit :

— Je voudrais bien savoir le nom d'un petit monsieur qui m'observe depuis mon arrivée, et évite cependant avec soin

que nos regards se rencontrent. Il est là-bas ; un habit noir et une figure jaunâtre.

— Ah ! dit M<sup>me</sup> Lenoir , c'est M. Piaulard de Bourgneuf...

— Certes , dit André , je le reconnais on ne peut mieux , maintenant ; il plaide contre moi dans un procès que l'on m'intente à propos de l'héritage de mon cousin. Je l'ai entendu plaider , il y a peu de temps , dans une autre affaire , et je suis sorti , me félicitant de l'heureux hasard qui me le donne pour adversaire ; je n'aurais pu m'en choisir moi-même un meilleur.

— Mais voici encore une figure que j'ai vue quelque part !

— C'est un avoué ; mais il vient à vous , je vous laisse.

— Eh ! monsieur , dit l'avoué à André , je suis charmé de vous rencontrer ici. Votre rentrée dans le monde me démontre que vos affaires vont mieux , et que vous pouvez faire honneur à un petit engagement pour lequel j'ai obtenu un jugement contre vous.

Et tout en prononçant ces paroles , l'avoué faisait l'inventaire de sa victime , il cotait son élégance , supputait le prix de son gilet et de sa cravate , appréciait la finesse du drap de son habit.

— Vous savez , ajouta-t-il , que le jugement est par corps ?

— Et vous , monsieur , dit André , vous savez , sans doute que le soleil est couché !

A ce moment , M<sup>e</sup> Lenoir vint demander à André s'il voulait jouer. C'était son intention ; mais l'avoué ayant pris une carte , il n'osa s'exposer à montrer quelques philippes d'argent aux yeux de son rapace interlocuteur ; il répondit :

— Je préfère danser.

Et il alla engager une femme. Dans le quadrille où il dansait , il avait pour vis-à-vis M<sup>e</sup> Piaulard de Bourgneuf , qui , après la contredanse , inscrivit sur son agenda :

#### MEMORANDUM.

##### *Époux Sutteau contre André.*

« Le prétendu légataire danse deux mois après la mort du testateur , quand sa cendre , etc. »

André , qui n'avait dansé que pour ne pas jouer , se retira à

l'écart ; mais chaque personnage lui paraissait un huissier. Si quelqu'un tirait son mouchoir de sa poche , il lui semblait que ce carré blanc était une sommation. Sa situation ne ressemblait pas mal à celle de M. Pourceaugnac entre les apothicaires. Comme il passait près des tables d'écarté , M<sup>e</sup> Lenoir , l'appela , et lui dit :

— Voulez-vous parier vingt francs pour moi.

André mit un louis sur la table , et continua sa promenade. Quand il revint , il avait perdu , et M<sup>e</sup> Piaulard avait écrit sur son calepin :

#### MEMORANDUM.

##### *Époux Sutteau contre André.*

S'écrier : « Eh ! messieurs , que fera de cette fortune le prétendu héritier , si vous la lui laissez ? Il la jettera en proie au jeu , dont il est , etc. , etc. »

— Vous perdez sans sourciller , dit à André l'huissier de la rue Quincampoix qui s'était rapproché de lui.

— Monsieur , dit André , c'est au moins un argent que vous ne me prendrez pas.

Il se dirigea vers la porte.

— Et quoi ! vous partez ? dit gracieusement M<sup>me</sup> Lenoir.

— Oui , madame , je vous remercie de votre invitation ; votre soirée était délicieuse.

Il pleuvait , et André , arrivé sous le péristyle , se félicitait d'avoir gardé la citadine qui l'avait amené , lorsqu'il reconnut , descendant derrière lui , l'avoué qui l'avait interpellé.

— Voilà un mauvais temps , dit l'avoué , mais je demeure à deux pas ; et , d'ailleurs , *on ne peut* garder une voiture toute la soirée. Si vous voulez traverser la rue avec moi , je vous prêterai mon parapluie.

André nosa pas dire qu'il avait une voiture ; ce luxe , presque hostile , eût augmenté la fureur des poursuites de l'avoué. Il marcha dans l'eau avec ses souliers minces , et ce ne fut qu'après avoir enfermé l'avoué chez lui qu'il revint prendre sa citadine.

Le lendemain il était enrhumé.

Le surlendemain , il alla voir M<sup>e</sup> Lenoir , qui le reçut froi-

dement, et éluda toute occasion de reparler de leur affaire.

Un soir André dit à Rose :

— Ma chère enfant, il faut que je vous parle sérieusement. Si nous nous étions trouvés réunis par un de ces amours qui sont toute la vie, qui mettent ceux qui les éprouvent à l'abri de tout malheur, qui ne les sépare pas, je vous dirais : « Chère Rose, je suis ruiné ; j'ai perdu mon procès ; je n'ai plus de ressource. Je ne veux pas être le parasite de ceux qui ont été les miens quand j'avais de l'argent. Je ne me sens pas le courage de redevenir clerc dans une étude, ni de passer pauvre, honteux, mal vêtu, devant mes émules de folies et de dépenses, qui n'en sont pas encore où j'en suis. De ma fortune, il me reste une petite bicoque en Normandie, une sorte de chaumière, composée de quatre chambres et entourée de pommiers. C'est ce que vous m'avez quelquefois entendu appeler en riant mon château de Roberchon. Je vais vendre les meubles qui garnissent encore cet appartement autrefois si somptueux. J'ai une petite valeur à escompter. Je partirai avec 1,000 francs ; avec 1,000 francs on vit presque un an là-bas. Pendant cette année, je trouverai bien moyen de gagner 1,000 autres francs. Nous vivrons seuls, loin du monde, loin des souvenirs.

» Mais, chère enfant, notre liaison n'a été qu'une association de gaieté, d'insouciance, de plaisirs. Je n'ai plus ni gaieté, ni insouciance, je n'ai plus surtout de plaisirs à vous offrir. Il faut nous dire adieu. Vous êtes jeune et belle, la fortune et les plaisirs ne vous manqueront pas. »

Rose avait écouté les paroles d'André avec stupéfaction. Elle mit sa tête dans ses mains, resta quelque temps silencieuse, puis lui dit :

— Vous ne m'aimez pas, André ; mais moi, je vous aime et je ne vous quitterai pas. Je partirai avec vous ; je serai châtelaine du château de Roberchon. Félicitons-nous, nous avons joui des plaisirs qui ne nous abandonnent qu'au moment où nous allions les abandonner par dégoût et par ennui.

J'ai quelques bijoux, dont le prix payera notre voyage et notre installation dans votre château, qui a sans doute besoin de réparations. Si toutefois le vent ne l'a pas emporté tout entier, il est possible qu'une chèvre en ait broulé la toiture.

Il y aurait sans doute une foule d'excellentes raisons à me

donner contre ma résolution; mais tout doit céder, et céder à ceci : Je vous aime et ne vous quitterai pas.

Malgré vos soins ingénieux pour me cacher le dérangement de vos affaires, malgré la touchante bonté qui vous en a fait souffrir seul, sans m'associer à vos privations, il y a longtemps déjà que j'ai tout deviné; ainsi ma résolution n'est pas un élan, un mouvement irréfléchi, dont je ne tarderais pas à me repentir. C'est une pensée mûrie et arrêtée longtemps avant aujourd'hui.

## XII.

Ce que coûtent 285 francs, outre une valeur de 500 francs.

— M. Lenoble?

— Monsieur, il n'est pas levé.

— Pensez-vous qu'il tarde beaucoup?

— Voilà plusieurs personnes qui l'attendent. Si monsieur veut faire de même.

Et André entra dans une salle à manger, dallée de carreaux noirs et blancs, servant d'antichambre, où se trouvaient, en effet, trois personnages qui passaient le temps de leur mieux, en attendant que M. Lenoble fût visible. L'un se promenait en long et en large, s'exerçant à ne marcher que sur les dalles noires. Un autre regardait les quatre gravures hétérogènes qui ornaient la salle à manger : l'Enlèvement d'Europe, le Soldat laboureur, une Vierge à la chaise et le Coucher de la mariée. Quand il avait fait le tour, il recommençait. Le troisième était assis, et jouait à peu près la scène du *Bouffe et le Tailleur*, où un personnage, voulant se préparer à une discussion importante, fait seul une répétition, joue son rôle et celui de son interlocuteur, s'adresse à lui-même des objections, que lui-même réfute victorieusement.

— Monsieur, vous avez une fille?

— Parbleu! monsieur je le sais bien.

— Monsieur, elle est douce et gentille.

— Monsieur, cela ne vous fait rien.

Il paraissait que ce brave homme avait à demander à M. Lenoble un service qu'il lui importait beaucoup d'obtenir. On dis-

tinguait parfois quelques-uns des mots qu'il marmottait, surtout des paroles qu'il prêtait à M. Lenoble, qu'il supposait récalcitrant et parlant d'une voix impérieuse et plus haute que la sienne, qu'il rendait humble et suppliante.

. . . . .

— Il m'est impossible d'accorder un nouveau délai.

— Mais, monsieur.....

— Je comprends votre position, mais j'ai besoin de unes fonds.

. . . . .

Et d'ailleurs qui me garantira votre exactitude?

— Monsieur, ma parole.

— Vous me l'aviez donnée.

— C'est vrai, mais des circonstances...

— Elles peuvent se représenter.

— Alors...

A ce moment on annonça que M. Lenoble était dans son cabinet. L'homme au dialogue, qui était le premier arrivé, entra le premier.

Il resta près d'une demi-heure, et sortit radioux. Sans doute il avait obtenu ce qu'il demandait.

C'était au tour de celui qui se promenait. Un quart d'heure après M. Lenoble parut en le reconduisant.

— Messieurs, dit-il à André et à l'admirateur des gravures, je suis désolé, mais je suis obligé de sortir; il m'est impossible de vous recevoir aujourd'hui. Demain je vais à la campagne, je ne reviens qu'après-demain soir; le jour d'après je déjeune en ville, c'est donc seulement le jour suivant que je pourrai causer avec vous.

— Mais, mon cher monsieur Lenoble, dit André, c'est la quatrième fois que je reviens.

— J'en suis vraiment désolé; mais impossible autrement. A samedi donc, messieurs, je vous salue bien.

André fut exact; il attendit une heure et demie, et fut admis auprès de M. Lenoble.

— Mon cher monsieur André, je suis désolé de vous avoir fait attendre; mais j'ai tant d'affaires. Je suis tous les matins assiégré comme vous l'avez vu. Il y a bien longtemps que l'on ne vous a rencontré. Avez-vous donc été à la campagne? Ah! vous

êtes chasseur. Je ne chasse pas, mais mon grand-père était grand chasseur. Mon oncle, feu le mari de ma tante Laure, qui demeure avec moi, était aussi un chasseur renommé. Je me rappelle une histoire que je ne crois pas vous avoir racontée.....

Quand André avait fait le calcul de ses ressources, il avait dit : Un billet de 500 fr. que je ferai escompter par Lenoble. Ci 500 fr. Mais au moment de faire la proposition d'escompter le billet, il commençait à apercevoir une partie des objections que Lenoble pouvait lui faire, et quoique Lenoble lui eût déjà raconté l'histoire de son oncle, il n'osa pas l'arrêter court, et se résigna à subir de nouveau la narration.

— Puis-je vous être bon à quelque chose ? dit enfin M. Lenoble.

— C'est une bagatelle, dit André ; un billet de 500 francs que vous m'obligerez de m'escompter.

— Ah ! dit Lenoble, je fais bien peu d'escompte maintenant ; j'ai fait des pertes ; *le commerce va si mal*. Hier encore j'ai fait des remboursements importants ; je n'ai pas du tout d'argent.

A ces paroles, André sentit au dedans de lui-même des bouillonnements d'indignation, de la lâcheté avec laquelle il avait écouté la vieille histoire de M. Lenoble.

— Cependant, ajouta celui-ci, je ne voudrais pas vous refuser.

Un gros chat vint grimper sur les genoux d'André. Le chat muait.

— Prenez garde, dit M. Lenoble, il va vous salir.

Mais André avait repris avec l'espoir toute sa lâcheté, il se prit à caresser le chat, et fit un grand éloge de sa beauté et de la douceur de son poil.

— Mais pour le moment je n'ai pas du tout d'argent.

André repoussa le chat.

— Revenez le 5, dans quatre jours, nous tâcherons de vous faire votre affaire.

André allait se lever ; M. Lenoble continue le dialogue.

— Que faites-vous ? on dit que vous vivez avec une fille de théâtre. Vous avez tort, tous les honnêtes gens vous blâment.

André se sentit rougir d'indignation contre M. Lenoble et contre lui-même ; de personne il n'eût souffert de semblables

questions, ni un blâme ainsi formulé. Il se contenta en pensant que c'était la dernière fois qu'il aurait à subir de pareilles corvées.

— Après tout, continua M. Lenoble, j'ai été jeune aussi, c'est-à-dire jusqu'à vingt-deux ans; on la dit jolie; je l'ai vue un soir avec vous, elle m'a paru bien faite, ses hanches surtout, mais sont-elles réelles?

Et M. Lenoble entra dans des détails excessivement intimes au sujet de Rose.

André d'abord fit des réponses évasives et embarrassées, puis ne répondit plus. M. Lenoble changea alors de sujet; il lui demanda à quelle heure il rentrait, à quelle heure il se levait le matin, ce qu'il mangeait.

Enfin, il laissa aller le malheureux André; mais sur le carré, il le rappela.

— Et bien! dit-il, venez dîner avec nous, le 5, sans façon, la fortune du pot.

André se rappela que le 5, il devait mener Rose dîner à une campagne, où ils s'étaient rencontrés pour la première fois et que probablement ils ne reverraient jamais. Néanmoins il n'osa pas refuser l'invitation de M. Lenoble.

Celui-ci le rappela encore.

— A propos, votre ami\*\*\* vous donne quelquefois des billets d'espectacle, ayez donc une loge pour le 5.

Le 5, André envoya trop tard chez son ami, il ne put avoir de loge; à quatre heures, il se décida à en payer une au bureau.

Il y avait, à dîner, M. et M<sup>me</sup> Lenoble et leur tante, avec un grand monsieur qu'André ne connaissait pas.

Comme on se mettait à table, M. Lenoble dit à André tout haut:

— J'ai votre affaire. Envoyez demain matin, entre huit et neuf heures.

A table, on parla de choses et d'autres. M. Lenoble avait de grandes prétentions à la prévision de l'avenir, et pour plus de certitude dans ses prophéties, il ne les faisait jamais qu'après l'événement. C'est un procédé qui n'est pas très-rare, et au moyen duquel certaines personnes se sont fait la réputation de connaître parfaitement les hommes et les choses, et d'avoir le

coup d'œil juste et infaillible. Voici, du reste, la recette de ces réputations :

Vous lisez sur un journal : La Russie a commencé les hostilités contre la Circassie.

Très-bien. Jamais de votre vie vous n'avez parlé de la Russie, vous ne savez pas le moins du monde où est la Circassie, cependant vous dites à tout le monde : J'avais bien prédit que la Russie attaquerait la Circassie.

On vous dit : M.\*\*\* est mort à quatre-vingt-deux ans.

Vous ne connaissez pas M.\*\*\*, et ce n'est que par l'annonce de sa mort que vous apprenez qu'il vivait. Vous répondez : Cela ne m'étonne pas, j'avais toujours dit que ce gaillard-là passerait quatre-vingts ans.

Quelquefois vous soutenez en face à votre interlocuteur que c'est précisément à lui que vous aviez dit la chose, vous précisez le jour, l'heure, c'est à dîner, au Café de Paris, vous étiez auprès de Tony, vous aviez un habit bleu à boutons de métal. Et l'interlocuteur finit par croire que c'est lui qui manque de mémoire, ou que vous le prenez pour un autre auquel vous avez réellement parlé.

Mais jamais M. Lenoble n'avait eu une position plus avantageuse pour avoir prévu et prédit n'importe quoi, que celle que lui donnait la présence d'André et sa position, vis-à-vis de lui, d'obligé ne tenant pas encore le bienfait. Il est bon de remarquer que M. Lenoble, sous différents noms, prenait à André à peu près huit pour cent d'escompte, que c'était le taux légal dans sa plus large extension ; que c'était là une affaire sur laquelle M. Lenoble faisait un bénéfice, et que cela ne passait à l'état de service que parce qu'il plaisait à M. Lenoble de le prendre ainsi.

— Eh bien ! dit M. Lenoble, \*\*\* a manqué. Je l'avais toujours prévu. Vous souvient-il monsieur André, que je vous en ai parlé il y a un an.

— Parfaitement, dit André, qui n'avait pas vu M. Lenoble depuis quinze mois.

— Quand on a un peu de tact et d'expérience, dit M. Lenoble, quand on est doué d'un jugement sain, d'un coup d'œil sûr, il est peu de choses qui puissent étonner. Les choses les plus imprévues m'ont déjà depuis si longtemps frappé par leur nécessité,

que je les considère comme accomplies avant qu'elles aient commencé à se manifester. M. André peut dire que dès 1827 j'avais prévu les événements du mois de juillet 1850.

Et il regarda André pour attendre sa réponse.

— C'est vrai, dit André.

— Je ne le lui fais pas dire, ajouta M. Lenoble.

On vint à parler de l'amitié.

— Pour moi, dit M. Lenoble, M. André sait que je suis obligé.

André s'inclina en signe d'assentiment.

— Eh bien ! continua M. Lenoble, je n'ai jamais obligé que des ingrats.

M. Lenoble ne disait pas que ses services ressemblaient en général à ceux qu'il rendait à André. La plupart des gens, même de ceux qui obligent réellement, font tomber les services de si haut sur la tête de leurs obligés, qu'ils les blessent presque toujours, et que, non-seulement ils n'obtiennent pas de reconnaissance, mais qu'ils ne peuvent parvenir à se faire pardonner leurs bienfaits. La récompense d'un service doit être l'influence heureuse qu'il exerce sur celui qui le reçoit et la bienveillance facile qu'il en ressent. Je me défierais de ceux qui se débarrassent en paroles de la reconnaissance qu'ils ne veulent pas garder dans le cœur.

On se mit en route pour le théâtre. Le grand monsieur offrit le bras à M<sup>me</sup> Lenoble, qui était une petite femme grosse, rose, assez ragoûtante. Et André fut obligé de se charger de la tante Laure. Il faisait beau ; on n'était pas loin du théâtre ; on alla à pied.

André, préoccupé, comme on peut le penser, au moment de quitter Paris pour toujours, et d'adopter une existence qui lui semblait encore un rêve, fut obligé de faire les honneurs de sa loge, que M<sup>me</sup> Lenoble ne trouva *pas assez de face*. Il lui fallut dire à la tante Laure le nom de tous les acteurs, et répondre aux questions de M. Lenoble sur les intrigues et les aventures des actrices, lui qui jamais n'avait pu rester un acte entier sans sortir de sa loge, ou qui prenait le parti de s'endormir au fond.

Il avait même acquis à ce sujet une faculté digne d'envie. Quand il voyait poindre une de ces scènes éternellement repro-

duites au théâtre , éternellement ennuyeuses , éternellement applaudies ; quand on disait dans la tragédie :

Je te l'ai déjà dit et veux bien le redire , etc.

ou bien :

Te souvient-il encor la fameuse journée , etc.

ou dans la comédie , quand on approchait deux fauteuils.

A la seule prévision du *récit* ou de la *scène filée* , il se penchait dans son coin et s'endormait profondément.

A la sortie , il pleuvait à verse ; on prit un fiacre. M. Lenoble indiqua son adresse , quoique André demeurât plus près que lui du théâtre. Il descendit avec sa femme et la tante Laure , et dit à André :

— Soyez assez bon , mon cher monsieur , pour *jeter* monsieur chez lui en passant. A demain matin ; n'oubliez pas.

— Où demeurez-vous ? dit André au grand monsieur.

— Rue des trois-Couronnes.

Il y avait une lieue un quart pour aller , autant pour revenir. André rentra chez lui à une heure et demie.

Le lendemain matin , André reçut de M. Lenoble 285 francs.

### XIII.

Mlle Jenny Mathieu à Emmeline Lenoir.

« Il y avait bien longtemps , ma chère Emmeline , que je n'avais reçu de lettre de toi , et plus d'une fois je t'ai accusée d'oublier , au milieu des plaisirs de Paris , de pauvres campagnards relégués dans une petite bourgade au bord de la mer. Je te remercie bien de ta lettre et de ce que tu m'y apprends. Je ne sais que te dire en retour. Depuis un an et demi que j'ai quitté Paris , ma vie a été monotone et calme au delà de toute expression. Sais-tu qu'il y a un an et demi déjà d'écoulé depuis la soirée où nous avons vu , chez ton père , ce beau jeune homme triste auquel ton père devait céder son étude , et que toi et moi nous supposions devoir être ton mari. A propos de lui , il faut que je te parle d'une chose qui m'a bien frappée il y a un an.

» Nous déjeunions dans la salle à manger, quand il entra tout à coup un grand chien fauve, qui vint s'installer au milieu de nous, et prit de la meilleure grâce quelques friandises que je lui donnai. Il avait l'œil vif et intelligent. Mon père, qui a chassé autrefois, l'admirait en connaisseur, et disait :

— C'est un des plus beaux chiens que j'aie vus, et il n'y en a pas en France quatre comme lui.

» Lorsque nous entendîmes un coup de sifflet aigu, le chien laissa un os qu'il rongea, se tourna vers la porte, que l'on avait refermée, et voyant ouverte la fenêtre, qui heureusement n'est qu'à six ou sept pieds du sol, s'élança à travers avec la légèreté d'une biche et disparut.

— A qui est ce chien ? demanda mon père au domestique qui nous servait.

— C'est au marchand de canards.

— Vient-il souvent ?

— Presque tous les jours.

— Vous m'appellerez quand il sera là.

» Trois ou quatre jours après, comme nous étions encore à déjeuner, on vint dire à mon père que le marchand de canards était à la cuisine. Il ordonna de le faire entrer.

» A peine l'eus-je aperçu qu'il me sembla que je l'avais déjà rencontré quelque part. C'était un grand jeune homme d'une trentaine d'années, hâlé par le vent et le soleil, s'exprimant parfaitement bien et éludant les questions de la façon la plus spirituelle ; tout ce qu'on put savoir de lui, c'est qu'il demeure à trois lieues de Trouville, qu'il habite une petite maison qui lui appartient, qu'il connaît dans les environs un étang couvert de canards sauvages, dans la saison froide ; que, pour suppléer à la chasse de l'hiver, il en a pris quelques-uns vivants qui commencent à lui faire une basse-cour assez nombreuse et lui permettent de faire son commerce en toute saison.

— Vous n'êtes pas du pays !

— J'y suis né.

— Mais, à votre langage, on voit que vous avez reçu une excellente éducation.

— Je n'en suis pas plus mauvais chasseur pour cela. Il salua et se retira.

» Ce n'est qu'après son départ que je réussis à me rappeler

où je l'avais vu et je le dis à mes parents, qui rirent beaucoup et m'appelèrent folle. Cependant, ces manières distinguées, le mystère dont il entoure sa vie passée, et surtout la similitude du nom, les rangea presque de mon avis. Nous apprîmes que le marchand de canards s'appelle *André*.

» Il est revenu quelquefois. Une fois mon père a voulu le questionner, il s'en est allé, et a affecté depuis de ne pas même entrer dans la cuisine pour vendre ses canards. Depuis nous ne nous en sommes plus occupés. »

#### XIV.

Emmeline Lenoir à Jenny Mathieu.

« Mon Dieu ! quelle singulière chose, ma chère Jenny, quoi ! c'est M. André que tu as retrouvé à Trouville, et dans une semblable situation ! Quand tu l'as vu chez nous, il y avait déjà plusieurs années que je le connaissais. Dès lors, sa fortune avait subi, je le savais, une grave altération ; mais deux ans avant, c'était un des hommes les plus élégants de Paris. Il avait de beaux chevaux, et on le rencontrait partout, toujours brillant, toujours remarquable entre les autres, par sa bonne grâce et par un petit degré d'impertinence qui n'était pas très-désagréable.

» Je t'avouerai, ma chère Jenny, que, sans être ce qu'on appelle amoureuse de M. André, je n'étais pas sans m'occuper de lui, et d'ailleurs il m'avait semblé, à diverses reprises, que ma famille avait des intentions sur lui, et que lui-même faisait, à moi, quelque attention. Il n'a plus été question du mariage, ou plutôt il n'en a jamais été question, de ce mariage que j'avais peut-être rêvé. Je n'ai pas cru devoir en mourir de douleur ; cela ne m'empêchera pas d'épouser un autre, mais M. André ne me sera jamais tout à fait indifférent, et tout ce qui me rappelle son souvenir a pour moi quelque chose de doux et de triste à la fois.

» Voilà, ma chère Jenny, ce qu'il faut que tu fasses pour moi. Il est évident que tu ne te trompes pas : M. André a quitté Paris, il y a quinze mois, et personne ne sait ce qu'il est devenu. Je savais, d'autre part, qu'il avait, en Normandie, une petite

propriété qu'il appelait en riant son château de Roberchon.

» André est malheureux ; informe-toi de lui , donne-moi tous les détails que tu pourras te procurer ; j'ai de l'argent à moi , nous le lui ferons parvenir secrètement.

» Je compte sur toi , ma bonne Jenny , pour l'exécution de ma commision et aussi pour la rapidité de cette exécution. »

## XV.

Jenny Mathieu à Emmeline Lenoir.

« Voici , ma chère Emmeline , tous les détails que j'ai pu obtenir , ils l'affligeront probablement ; mais il n'eût servi à rien de te les cacher , et d'ailleurs ç'aurait été priver de ton secours une personne qui en a bien besoin.

» Il y a presque un an et demi , un jeune homme vint visiter une mauvaise maison , abandonnée depuis longtemps , située au milieu d'une petite prairie , formant avec elle une propriété connue sous le nom épigrammatique de château de Roberchon. La toiture était enfoncée , les portes hors des gonds. En quelques jours , des ouvriers eurent rendu la bicoque à peu près habitable , et le jeune homme s'y installa avec une petite femme , jeune et jolie , qu'il appelait Rose. Les voisins s'occupèrent beaucoup d'eux pendant quelque temps. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils étaient fort obligeants. D'ailleurs c'était le moment de récolter les pommes et de faire le cidre , on cessa de songer à eux. Bientôt , cependant , on recommença à parler du voisin André : on le citait comme le meilleur chasseur du pays , et on le vit bientôt aller vendre le gibier qu'il tuait dans les communes environnantes. Ce qu'il tuait surtout , c'étaient des oiseaux de passage dont la chasse est des plus fatigantes : elle se fait l'hiver , la nuit , et à chaque instant il faut entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture ; c'était un rude métier pour un jeune homme accoutumé à toutes les aises et à toutes les élégances de la vie. Mais ce qui chagrinait le plus M. André , c'était son chien Black. Black est un chien de plaine et de montagne , un *pointer écossais* , comme dit mon père , et ces chiens ne rapportent pas et n'aiment pas l'eau , surtout l'hiver. Le pauvre Black , entraîné par l'amour de la chasse , par son attachement pour son maître ,

nageait néanmoins dans l'eau glacée pour aller chercher le gibier dans les endroits où André ne pouvait parvenir ; car il évitait cette peine à son chien chaque fois que l'eau n'était pas trop profonde et qu'il y pouvait aller lui-même. Rose , quand ils rentraient , faisait un grand feu pour les réchauffer tous deux ; elle les soignait , leur préparait leur diner. Elle voulut , une fois qu'André était trop fatigué , aller vendre elle-même le gibier ; mais quelques expressions peu honnêtes qu'on lui adressa lui firent tant de peur , qu'elle n'osa plus recommencer.

» Dans ses chasses , André avait fait connaissance avec quelques autres chasseurs , qui , moins habiles tireurs que lui , l'enviaient tout en l'admirant. Un soir il en rencontra un qu'il n'avait pas vu depuis longtemps.

— Et l'amî , lui dit André , avez-vous donc été malade que l'on ne vous rencontre plus ?

— Non , dit l'autre , mais j'ai abandonné le métier de chien que je faisais , je ne suis plus chasseur , je suis contrebandier ; je risque , il est vrai , quelques mois de prison , mais , pour cela , il faudrait me prendre , et aussi la confiscation de marchandises qui ne sont pas à moi. Mais je gagne de l'argent. je vis bien , et je n'attrape plus de rhumatismes. Vous êtes fort , vous êtes leste et bon coureur , vous devriez vous mettre des nôtres , vous vous en trouveriez bien.

— Je verrai , répondit André. Et il n'y pensa plus.

» Mais il ne tarda pas à sentir les premières atteintes de rhumatismes et de douleurs aiguës , que devait nécessairement lui donner une vie semblable. Rose lui donnait tous les soins possibles. Quelquefois elle lui disait : Je ne veux plus que tu ailles à la chasse. Mais elle se rendait à la nécessité , et André y retournait le lendemain. Il arriva , une nuit , qu'André ayant abattu un canard , Black ne voulut pas aller le chercher. André lui dit sévèrement : *A l'eau !* Black alla jusqu'au bord , regarda son maître d'un air suppliant , et se coucha à terre. André regarda où était tombé le gibier ; il y avait trop d'eau pour qu'il pût lui-même aller le chercher ; il se tourna vers son chien , et lui répéta avec colère : *A l'eau !*

» Il arrive quelquefois que les meilleurs cœurs s'irritent contre la compassion qu'on leur inspire , ou plutôt contre l'im-

puissance qu'ils éprouvent de soulager le malheur qu'ils ont sous les yeux.

» Black entra dans l'eau et rapporta le canard ; mais il était saisi d'un tremblement convulsif qu'il garda jusqu'au retour ; en vain on le réchauffa, on le frotta ; il trembla ainsi pendant deux jours , et le troisième jour au matin , il mourut.

» Il n'y a que les malheureux qui sachent à quel point on peut aimer un chien.

» Je me rappelle , chère Emmeline , à une époque où j'étais bien malheureuse et bien triste , quand je pleurais , ma petite Zoé , qui m'a bien fait pleurer à son tour quand elle est morte , cette pauvre petite bête montait sur mes genoux et se montrait plus caressante que de coutume ; je baisais avec tendresse sa bonne petite tête soyeuse.

» Ce fut une grande tristesse dans la cabane , et quand André vint ici vendre ses canards , comme notre domestique lui disait : Black n'est pas avec vous ? il répondit : Il est mort , et il se prit à pleurer.

» Tous les jours André souffrait davantage de ses douleurs ; ce pauvre jeune homme était devenu pâle , et marchait quelquefois courbé comme un vieillard.

» Il rencontra le contrebandier. — Quand vous voudrez , dit-il , je serai des vôtres.

» De ce jour , il fit la contrebande , gagnant plus d'argent avec autant de fatigues , mais avec des fatigues qui disparaissaient dans le sommeil , et n'amassaient pas sur lui des douleurs intolérables. On le revoyait quelquefois ici ; mais ce qu'il venait vendre , c'était du tabac , c'était des poteries anglaises , des dentelles , et il remportait toujours quelque chose pour Rose , un bonnet , un fichu , etc.

» Une fois il fut pris , battu par les douaniers , et il passa quinze jours en prison. Rose passa ces quinze jours à pleurer. Il songea , avec terreur , que c'était par hasard qu'on ne l'avait pas retenu trois mois , et que s'il était resté trois mois en prison , Rose serait morte de faim ; de ce jour , il ne sortit plus sans son fusil. En vain Rose le suppliait de n'en rien faire ; elle craignait quelque malheur.

» Chère Rose , disait-il , il vaut mieux que le malheur arrive à eux qu'à moi ; je ne me laisserai plus prendre.

» Une autre fois , il fut encore surpris par les douaniers ; mais il les tint en respect en les couchant en joue. Un d'eux s'avança et lui tira un coup de fusil ; André courut à lui et le jeta à terre d'un coup de crosse ; puis s'enfuit.

» Un soir, il faisait un temps magnifique ; le soleil se couchait sur la mer en face de Trouville ; tout l'horizon était d'une splendide couleur jaune ; on voyait se dessiner en noir, comme des silhouettes , sur ce fond éclatant , les petits bâtiments des pêcheurs avec leurs voiles carrées. Rose avait voulu sortir et accompagner André.

» Tu connais *Trouville* ; tu devais revenir encore y prendre des bains cette année, et je t'attends encore.

» Ils arrivèrent sur la hauteur, à ce point du chemin de Honfleur, où la route se sépare en deux, l'une se prolongeant encore avant de descendre à Trouville, l'autre descendant à Vierville, qui est comme un nid de mouettes au bord de la mer, et où il y a un poste de douane.

» Nous sommes allées plus d'une fois ensemble sur cette côte, où, de loin, par dessus des haies de houx épineux, on aperçoit la mer qui semble à l'horizon toucher le ciel abaissé sur elle.

» Tu te rappelles qu'à cet endroit il y a dans un mur de jardin une niche creusée, et dans cette niche une sainte Vierge.

» André avait les yeux fixés sur la mer et suivait du regard un petit navire plus étroit que les autres ; c'était un contrebandier qui fuyait la terre après avoir abordé et enfoui dans le sable de la falaise, dans un endroit convenu, la cargaison qu'y devaient prendre André et ses compagnons.

— Maintenant, dit André à Rose, retourne chez nous, voilà le jour tombé tout à fait ; il faut que je me cache dans les roches.

— J'ai peur, ce soir, dit Rose, tu devrais rentrer avec moi ; nous avons encore de l'argent, tu te reposerai cette nuit.

— Impossible, ma bonne Rose, on compte sur moi ; vois-tu, la mer est hasse ; il faut que je prenne ma route par-dessous la falaise ; adieu.

» Rose essaya encore de le retenir, mais ce fut en vain. Il lui donna un baiser sur le front et descendit, non sur le chemin de Trouville, ni sur celui de Vierville, mais à travers les champs et par-dessus les haies.

» Pour Rose, elle le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle le

put ; puis elle se mit à genoux et adressa à la Vierge de la niche une fervente prière , après quoi elle retourna lentement chez elle , où la fatigue de la promenade ne tarda pas à l'endormir , en répétant sa prière à la Vierge.

» Sainte Marie , mère de Dieu , disait-elle , veillez sur lui ; sainte Marie , ayez pitié de moi ; je ne sais ce qui va lui arriver , mais il va lui arriver quelque chose ; mon Dieu , que deviendrai-je ? que fait-il en ce moment ? peut-être il se bat ; on le poursuit ; on le frappe...

» Elle pleura longtemps , puis elle s'endormit d'épuisement.

» Pendant ce temps , André se glissait à travers les roches à l'endroit du rendez-vous , en écoutant dans l'ombre le faible signal auquel se reconnaissaient les contrebandiers ; tout à coup il s'arrêta et prêta l'oreille ; c'était bien le signal ; il répondit et se tint debout. Il vit alors se dresser des têtes et des yeux briller ; il entendit du bruit derrière et se retourna ; il se levait aussi du monde derrière lui ; cela faisait au moins quatre hommes , et ses compagnons ne devaient être que deux. Il était trahi ! A peine avait-il eu le temps de s'en apercevoir , qu'il vit en même temps qu'on se rapprochait de lui. Il s'élança , renversa d'un coup de crosse un de ses agresseurs et prit la fuite. On lui tira deux coups de fusil qui le manquèrent , mais qui servirent de signal aux autres douaniers. André gravit la falaise par un chemin que personne n'avait jamais osé tenter. Arrivé en haut , il fut saisi par deux hommes armés auxquels il échappa par une secousse violente ; puis , il continua sa course par dessus les haies , halelant , s'arrêtant par moments , écoutant , jusqu'au moment où il arriva à l'endroit où il avait quitté Rose , auprès de la niche de la Vierge. Là , il s'arrêta et arma son fusil. Les douaniers ne tardèrent pas à le rejoindre , et un furieux combat s'engagea dans la nuit ; deux hommes furent tués , un des douaniers et André.

» Tout cela , chère Emmeline , s'est passé il n'y a pas plus de huit jours. La malheureuse Rose ne peut se consoler. Je suis allée la voir hier. J'ai laissé un peu d'argent chez elle ; mais cela ne peut être qu'un secours de quelques instants. Je lui ai parlé. C'est une bonne et douce fille , qui a maintenant au cœur un chagrin pour toute sa vie. J'ai envie de la prendre auprès de moi. »

ALPHONSE KARR.

---

---

# VOYAGES,

---

## LISBONNE.

---

19 juillet 1837.

C'est réellement une magique puissance que la navigation. Cette baguette de fée, qui, la brise aidant, vous porte en quelques jours, souvent même en quelques heures, d'un pays à un autre, et vous met tout d'un coup en face de mœurs, de cieux et de paysages nouveaux, par une de ces brusques transitions qui étonnent et charment à la fois l'œil du voyageur. La chaise de poste qui vous emporte, sur une route bien unie, vous laisse voir, quelque rapide qu'elle soit, ces dégradations insensibles qui conduisent de l'un à l'autre les peuples limitrophes, et fondent ensemble les nuances les plus opposées. Mais par mer, rien de tout cela : la page du vaste livre que vous ouvrez au hasard ne ressemble en rien à la page qui précède ; ici tout est neuf, imprévu, piquant ; les ressemblances et les contrastes ressortent plus vivement par ce brusque rapprochement de deux peuples que séparent cinq ou six degrés de latitude, et qu'à quarante heures de distance vous pouvez comparer ensemble.

C'est ainsi que le 17, à sept heures du matin, nous nous trouvions encore dans le port de la Corogne, et que le 17, à minuit, nous mouillions sous les forts du Tage, après avoir franchi, en trente-neuf heures de marche, la distance de cent vingt lieues marines, ou six degrés de latitude, qui séparent ces deux points.

La brise fraîche du nord-est, qui nous avait fait filer constamment neuf à dix nœuds par heure, nous avait abandonnés à quelques lieues de la terre ; nous craignons déjà une de ces accalmies subites, qui dans les latitudes un peu chaudes, arrêtent tout court le navire à l'entrée du port, et détruisent souvent tout le bénéfice de la traversée la plus heureuse. Mais un pilote portugais qui était venu nous joindre à bord sur un des plus étranges bateaux que j'aie vus de ma vie, bateau que je ne puis mieux décrire qu'en le comparant à un marsouin, avec son avant arrondi en bosse, qui semblait bondir sur la lame, nous prédit qu'en entrant dans le Tage nous trouverions assez de brise et plus peut-être que nous n'en voudrions. J'avais bonne envie, en marin expert qu'on se croit toujours après quinze jours de mer, de rire de la prédiction ; mais elle ne tarda pas une heure à s'accomplir. A peine avions-nous doublé le cap da Roca, qu'une de ces rafales subites qui descendent des montagnes de Cintra, nous fit remonter la large bouche du Tage, à raison de onze à douze milles par heure, c'est-à-dire, à peu près le maximum de la vitesse de notre léger bâtiment.

La nuit était venue ; mais sous le beau ciel du Portugal, et malgré la brise qui soufflait, comme disent les marins, « à décorner les bœufs, » la lune était si pure et si brillante, que nous distinguions presque comme en plein jour cette longue file de forts, de maisons de campagne et de palais qui se continues sans interruption, pendant quatre lieues, sur la rive droite du Tage. Au plus fort du grain, lorsque nos canons de tribord plongeaient à moitié dans l'eau, qui atteignait presque le haut des bastingages, et que le mât pliait sous le poids de la grande voile, la frégate portugaise stationnaire nous héla d'un coup de canon. Malgré l'envie que nous avons de poursuivre tout droit notre chemin, il nous fallut, sous peine de voir les boulets portugais faire connaissance avec les flancs de notre brick, mettre en panne pour recevoir la visite d'un officier ; opération fort peu agréable pour les visités comme pour le visiteur. Enfin cette formalité accomplie, nous reprîmes notre route avec la brise qui nous avait patiemment attendus, et qui nous emporta plus vite encore qu'elle ne nous avait amenés ; nous rangeâmes, à portée de pistolet, le fort Saint-Julian, par une passe étroite qui n'a guère qu'un quart de lieue de largeur, en glissant avec la rapidité

d'une flèche à côté des brisants dont le vent nous apportait le bruit, et nous mouillâmes enfin dans l'admirable bassin du Tage, à côté de la belle frégate française *la Dryade*, de soixanté canons, et d'une division anglaise forte de trois vaisseaux et d'une frégate, sous les ordres de l'amiral Gage.

On dort peu en mer, surtout un jour de mouillage. Le lendemain, au point du jour, j'étais déjà accroché aux bastingages pour reconnaître Lisbonne et la saluer de ce premier coup d'œil de l'arrivée, auquel il est piquant de comparer le coup d'œil du départ. Il faut dire ici toute la vérité. Ce coup d'œil ne fut pas favorable à Lisbonne. Qu'on se représente, sur une étendue de près de deux lieues, un immense amas de maisons, véritable chaos de maçonnerie, entassées sans ordre les unes sur les autres, sans un seul grand édifice qui dominât les autres et servît de point de rappel. L'extrémité sud-ouest de la ville, qui nous faisait face, était de beaucoup la plus agréable : elle se composait du palais de la reine, dont nous ne pouvions apercevoir que le toit, et d'un certain nombre de belles maisons groupées autour de ce palais. Bien que toutes fussent dénuées de style, et d'un goût pitoyable, leur propreté, leur étendue, les jardins en terrasse, dont la noire verdure contrastait avec la blancheur des maisons, donnaient réellement à cette partie de la ville un aspect aristocratique. Mais, sur le bord de la mer, de grands magasins à lucarnes étroites lui imprimaient un cachet de roture et servaient comme de transition de la ville de la noblesse à la ville du commerce. Celle-ci, aux maisons hautes et serrées, sans un pouce de verdure pour reposer les yeux, a pour limites, d'un côté, le quartier d'artillerie, de l'autre l'arsenal, qui tiendrait tout entier dans un des bassins du Ferrol ; elle occupe un espace immense, et monte en amphithéâtre jusqu'au sommet de la longue et haute colline sur le penchant de laquelle est assise Lisbonne. Le point le plus élevé de cette colline est occupé par le château, amas confus d'édifices sans symétrie et sans beauté, qui ne se distinguent que par leur élévation des toits des maisons de la ville.

Somme toute, Lisbonne, au premier aspect, donne bien l'idée d'une capitale riche et puissante, mais ne ressemble en rien à une belle ville, ni surtout à une ville agréable. C'est Naples en laid, Naples moins la verdure, moins le Vésuve, et les îles de Capri

et d'Ischia, et ces riants villages qui ressemblent à autant de cités. Le seul point du paysage où l'œil se repose avec plaisir, c'est le palais neuf d'Ayuda, à un quart de lieue au sud-est de Lisbonne. Ce palais serait un des plus beaux du monde et pourrait rivaliser avec celui de Madrid, s'il était terminé ; mais tel qu'il est, c'est encore un bel et noble édifice et d'un goût assez pur, chose réellement édifiante pour qui connaît, *de visu*, le goût des architectes portugais. Sa forme est carrée, et rappelle, à la blancheur près et dans des proportions beaucoup plus humbles, le sombre et gigantesque Escorial. Le gros bourg d'Ayuda se serre au pied du château comme un diminutif de cité royale ; puis, de tous côtés s'étendent les blonds et monotones coteaux qui cernent Lisbonne, cultivés jusqu'au sommet, et plantés de blé pour la plupart, mais sans un arbre pour égayer leur triste nudité. La rive du Tage opposée à la ville, à une demi-lieue de distance, n'offre qu'une falaise entièrement nue, dont la longue crête laisse pourtant entrevoir çà et là quelques blancs et gracieux villages, cachés derrière ses ravins comme une Espagnole derrière sa *rentana* bien grillée. Au sud-est, le Tage forme un coude immense, dont la grève, à peine élevée au-dessus de son niveau, se confond avec le ciel et l'eau dans un pâle lointain. La plaine, que l'on distingue à peine à travers les hautes mâtures des vaisseaux de guerre, offre un aspect de prosaïque uniformité, et l'admirable pureté du ciel donne seul quelque intérêt et quelque éclat à ce monotone paysage.

Malgré l'immense population qui pillule dans les rues de Lisbonne, cette ville si bruyante et si animée est en voie de déclin plutôt que de prospérité. Elle a perdu avec le Brésil les éléments de richesse et de vie qu'y jetait le commerce d'outre-mer, et ce beau bassin du Tage, où mouillaient encore, nous dit-on, en 1828, cinq cents navires marchands, n'en compte pas trente aujourd'hui. En ce moment, le pavillon anglais y flotte sur trois vaisseaux, une frégate et deux corvettes, sans compter de nombreux *packets* à voile et à vapeur. La France y est représentée, pour mémoire, par la *Dryade*, une de ces belles frégates neuves de soixante canons, qui ressemblent à un vaisseau, si ce n'est qu'elles sont bien plus légères et plus gracieuses ; enfin, le Portugal y fait solennellement pourrir sur leurs ancres, un vieux vaisseau désarmé, le *Don Juan*, et deux ou trois frégates,

tristes et éloquents emblèmes de toute cette grandeur déchuë du premier et du plus hardi de tous les peuples navigateurs du monde moderne.

En descendant sur la cale de Lisbonne, aux rayons d'un soleil qui, au dire de tous les officiers du bord, n'est guère plus brûlant aux Antilles, la première chose qui me frappa, dans la rue étroite et montueuse qui descend le long du Tage, ce furent des *Omnibus constitutionnels*, c'est le nom qu'ils portaient écrits en grosses lettres, avec le pavillon portugais, bleu et blanc. Ces omnibus, traînés par quatre chevaux avec un *moço de mulas* monté sur le premier cheval de gauche, sont, du reste, assez confortables ; ils sont exactement construits sur le modèle de ceux de Paris et ont été importés de France ; c'est, du reste, une exception au monopole réservé à l'Angleterre de fournir au Portugal, en échange de ses vins, de ses oranges et de ses huiles, les bateaux à vapeur, les armes, les voitures de luxe, la quincaillerie, les arts utiles, en un mot : quant à la France, elle prélève aussi son tribut, mais sur les arts agréables, comme je ne tardai pas à m'en apercevoir à l'immense quantité de modistes, de coiffeurs, de tailleurs, de dentistes, de restaurateurs français, toujours français, et cruellement français, comme dit Charlet, qui étalaient sur toutes les boutiques leurs enseignes en trois langues. D'un bout à l'autre de la Péninsule, l'Espagnol et le Portugais même, le plus entiché de sa nationalité, se croirait déshonoré, s'il laissait toucher son habit ou ses cheveux à d'autres mains qu'à celles d'un de ces innombrables artistes que la Gascogne et la Provence envoient tous les ans en quête d'une fortune à faire sur les deux versants de la Péninsule. On a parlé d'une intervention de la France ; mais cette intervention existe, elle a lieu tous les jours sans qu'on s'en doute : une légion toute française de tailleurs et de perruquiers a envahi la Péninsule, et combat, non pas pour la liberté espagnole, mais *pro aris et focis*, à l'abri de ce prestige du nom français qui les enrichit et qui les protège. A Madrid seulement, on compte plus de dix mille de ces représentants de la nationalité française, et on lèverait certainement une armée de tous ceux qui sont disséminés sur le sol de l'Espagne.

Habitué que nous étions à la température délicieuse qui règne à bord d'un vaisseau qui fait route, nous ne nous attendions pas

assez à l'effroyable chaleur qui nous accueillit à notre entrée dans Lisbonne. La situation de cette ville, bâtie en amphithéâtre sur la pente sud d'une longue chaîne de coteaux, explique cette chaleur vraiment tropicale qui règne dans les rues, en dépit de la brise fraîche qui souffle constamment sur le Tage et assainit l'air empesté par les cloaques de la cité. Je me rappellerai longtemps notre visite au *Paseyo*, triste promenade de chênes verts, poudrés à frimas d'une poussière blanche et fine, et qui semblent n'avoir jamais été arrosés d'une goutte d'eau depuis le jour où ils ont été plantés. Ce promenoir, ou plutôt ce rôtissoir public, hermétiquement fermé de grilles, sans doute pour mieux ressembler, comme l'Escorial, à un gril, est décoré d'une fontaine toute neuve, d'assez mauvais goût, dont les Portugais, nous dit-on, ne sont pas médiocrement fiers. Du reste, pas un rameau de verdure printanière, qu'il serait pourtant facile d'entretenir, comme à Madrid, par des rigoles creusées dans la terre et arrosées tous les jours. J'ai traversé Lisbonne en tous sens, sans y apercevoir même une branche d'oranger, de cet arbre dont le parfum embaume toute la côte de l'Espagne, depuis Porto jusqu'à Barcelone. Il faut bien pourtant qu'il y ait des orangers à Lisbonne, car, bien que la saison fût passée, j'y ai trouvé partout en abondance les plus délicieuses oranges que j'aie jamais goûtées, et Séville, *famous for oranges and women*, comme dit Byron, aura fort à faire pour effacer l'arrière-goût embaumé que nous a laissé le marché aux fruits de Lisbonne, avec ses agaçantes fruitières, bien connues dans les fastes de la marine anglaise et française, et parlant également les deux langues.

En revanche, les femmes de Séville n'auront pas, je crois, grand'peine à l'emporter sur les femmes portugaises, à en juger du moins par les échantillons du beau sexe que nous avons aperçus dans la rue et aux balcons recouverts de jalousie, où des myriades de syrènes en peignoirs blancs agaçaient les passants du geste et du regard. Le costume des femmes du peuple est éminemment disgracieux : il se compose d'un manteau de drap sombre à long collet, exactement comme ceux que l'on porte l'hiver à Paris, mode admirablement appropriée à la chaleur de trente degrés, — à l'ombre, — qui régnait dans les rues de la ville. La coiffure a pour base un de ces peignes gigantesques qu'affectionnent, je ne sais pourquoi, toutes les femmes des

pays chauds. Sur un échafaudage, élevé de trois pouces au-dessus de la tête, repose un fichu de gaze blanche, empesé jusqu'à la consistance du carton, avec les bouts noués sur le menton, et la pointe tombant derrière la tête. Cette blancheur raide et mate de la gaze fait merveilleusement ressortir les tons de bistre ou d'ocre jaune qui caractérisent la plupart des figures de *manolas*. Quant aux dames, j'en ai trop peu vu pour oser émettre une opinion sur une matière aussi délicate. J'aurais trop peur de ressembler à l'Anglais qui jugeait toutes les femmes de France d'après son aubergiste de Châteauroux. Toutes celles que j'ai rencontrées sont vêtues d'après les modes de France, qu'elles portent d'assez bonne grace; mais, à mon grand regret, l'agaçante mantille m'a semblé complètement bannie des hautes comme des basses régions de la société.

Trois rues parallèles, coupées à angle droit et composées de maisons uniformes, plus régulières que belles, conduisent de l'arsenal au *Paseyo Publico*, aux parties élevées de la ville. La *rua de Oiro*, rue de l'Or ou des Orfèvres, est la *rue de la Paix* ou le *Bond-Street* de Lisbonne; c'est là que les dandies portugais viennent le soir étaler leur grace en attendant l'heure du spectacle, et les étrangers affluent dans les nombreux magasins qui peuplent cette rue, et la *rua de Prata* ou d'Argent, sa rivale plus modeste.

La chose à laquelle l'étranger s'habitue le plus difficilement à Lisbonne, c'est la langue portugaise; langue est ici un mot poli que nous substituons à celui de patois, qui serait beaucoup mieux placé; le portugais n'est, comme on sait, qu'un dialecte corrompu de la langue espagnole, et une fille dépravée qui renie sa mère. Il y a dans l'accent lourd et nazillard des finales, même dans la bouche des classes élevées, quelque chose qui exclut l'idée d'une langue raffinée et polie; l'on a peine à croire que l'immortel auteur de *os Lusíadas* ait pu emprisonner, dans une pareille langue, son génie digne d'un champ plus large et plus élevé. Hâtons-nous d'ajouter que presque toutes les personnes de la société parlent le français avec beaucoup de pureté, et que dans le peuple même, grâce à la colonie industrielle qui s'est établie ici, il est plus facile de se faire entendre en parlant français qu'espagnol.

Cette large et belle *rue de l'Or*, dont j'ai parlé plus haut,

aboutit à une magnifique place au milieu de laquelle s'élève une statue équestre de bronze d'un assez triste goût, flanquée, sur ses deux côtés, d'un éléphant et d'un cheval, aussi en bronze. Elle représente un des derniers rois de Portugal ; j'ai oublié lequel. Trois lignes de bâtiments d'une architecture simple et grandiose entourent les trois côtés de cette place, terminée par le Tage qui s'étend à perte de vue, plus semblable sur ce point à une mer qu'à un fleuve, et forment un ensemble réellement imposant. Les administrations publiques et les tribunaux sont logés dans ces trois vastes édifices, qui se terminent près de la mer par deux grands pavillons, dont l'un n'est pas encore achevé ; l'autre est la Bourse, dont la situation est certainement une des plus belles du monde. Il n'y manque que des affaires. Les églises sont plus rares à Lisbonne que dans aucune autre ville de la Péninsule. Elles sont, comme presque toutes les églises espagnoles, trop chargées d'ornements. La plupart d'entre elles sont modernes, et leur éclatante blancheur, le soin coquet avec lequel elles sont parées, réveille des idées plus mondaines que sérieuses. Mais les quelques heures qu'a duré mon séjour à Lisbonne ne m'ont pas permis, à mon grand regret, de faire dans toutes ses églises ce pèlerinage obligé dont un voyageur consciencieux ne peut se dispenser.

Notre visite à l'opéra italien de San Carlos a été plus longue et plus complète. Mais c'est qu'aussi le spectacle, dans une ville qu'on ne fait que traverser, n'est pas seulement un plaisir ; c'est une étude de mœurs, un spécimen vivant de toutes les classes de la population, que quelques heures suffisent à passer en revue. La salle, fraîchement décorée, sans être d'un style bien pur, est agréable à l'œil ; le vaisseau en est large, la forme circulaire, et l'immense loge de la reine remplit tout le fond du théâtre, depuis le premier jusqu'au cinquième rang de loges. Un opéra italien de Ricci, *l'Orfana dit Ginerva*, et un nouveau ballet, *la Venganza de una Mulher*, faisaient les frais de la soirée ; l'assemblée n'était pas nombreuse, mais les toilettes des femmes étaient élégantes, et le peu que nous aperçûmes de la haute société portugaise répondait à l'idée qu'on se fait d'une capitale.

Il y avait réellement pour nous autres voyageurs, hier occupés à lutter avec la brise, et qui demain allions recommencer

encore, quelque chose qui ressemblait à une féerie ou à un rêve, à nous trouver assis dans cette salle élégante, au son de cette délicieuse musique italienne, qu'on entend maintenant résonner d'un bout du globe à l'autre, depuis Vienne jusqu'à Rio Janeiro. Cependant les honneurs de la soirée ne furent pas pour l'Italie, mais pour une jeune et jolie Française. la signora Galbi, que je ne désespère pas de revoir un jour à Paris, si toutefois cette frêle et délicate organisation de jeune femme peut résister aux fatigues de sa redoutable profession. Bien que la musique de Ricci, plus gracieuse que forte, ne se prête pas souvent aux élans dramatiques, il est impossible de déployer un pathétique plus entraînant et plus vrai que la signora Galbi dans le rôle de l'orpheline de Genève. Son talent de cantatrice, sans être encore complètement formé, promet un jour une rivale aux Pasta et aux Grisi, et sa voix, plus pénétrante qu'agile, convient surtout aux fortes émotions de la tragédie lyrique. Malheureusement l'orchestre de Lisbonne, excellent du reste, ne sait pas s'effacer jusqu'à l'humble rôle d'accompagnateur, et condamne les chanteurs à crier la plupart du temps, sous peine de n'être pas entendus; six mois d'un pareil régime suffiraient pour fatiguer une poitrine plus forte que celle de la pauvre et gracieuse signora Galbi. Je regrette, pour l'honneur de la France, de ne pouvoir citer ici le nom français qu'elle a quitté en se mariant. Mais notons en passant que, depuis la prodigieuse consommation que l'on fait maintenant de chanteurs italiens, sur tous les points du globe, la France dispute peu à peu à l'Italie le monopole de cette mélodieuse denrée, et qu'elle rend à l'Italie même ce que celle-ci a été si longtemps en possession de nous fournir.

L'exécution de l'opéra fut satisfaisante, les acteurs passables et les chœurs excellents. Quant au ballet, il était au-dessous du médiocre; les gestes saccadés des comparses, partageant en mesure toutes les passions de leurs chefs, et répétant, comme des automates musicaux, la pantomime frénétique qu'ils leur voyaient faire, excitaient à la fois nos éclats de rire et les applaudissements forcés des spectateurs.

Il nous eût fallu au moins vingt-quatre heures de plus pour jeter seulement un coup d'œil sur les objets les plus curieux que Lisbonne renferme, ou dans son enceinte, ou dans ses environs; mais l'inflexible consigne était là, et il fallut partir le lendemain

même de notre arrivée, sans avoir pu visiter ni Belem, ni le palais d'Ayuda, ni le bel aqueduc moderne qui fournit de l'eau à Lisbonne, et dont la grande arche a plus de deux cents pieds de haut. Nous aperçûmes seulement, en nous éloignant, les sommités de ses arches, c'est à-dire tout juste assez pour regretter de ne pas en voir davantage. Lisbonne, du reste, ne s'était jamais présentée à nous sous un jour aussi favorable qu'au moment où nous la quittâmes. Le côté par où elle se montre aux vaisseaux qui remontent le Tage est, de beaucoup, le plus avantageux. La ville de la noblesse, la seule que l'on aperçoive, étend alors en éventail ses palais, ses terrasses et ses jardins, étagés les uns au-dessus des autres, dans un pittoresque désordre. Le faite est couronné par le palais de la reine, et par le dôme éclatant de blancheur d'une magnifique église qui donne un aspect oriental à toute cette partie de la cité, qu'un long enclos, ceint de murs et planté d'arbres rabougris, sépare du bourg et du palais d'Ayuda.

Quant à la rive du Tage, devant laquelle notre brick, aidé du flot et du vent, fuyait avec la rapidité d'une flèche, c'est une succession continue de palais, de forts et de maisons de campagne généralement fort peu élevés, mais remarquables au moins par leur blancheur et leur propreté, sinon par le bon goût de leur architecture. La vieille tour de Belem, large édifice carré du plus beau style gothique, s'avance bien loin dans le Tage, au-dessus d'un fort de construction plus moderne, à peu près en face du fort de Bugio, situé à l'extrémité d'une langue de terre étroite et basse qui garde l'entrée de la rive gauche. A quelque distance du fort de Belem, est le château royal, ou plutôt la maison de plaisance du même nom, qui n'offre rien de remarquable. Non loin de là s'étendent les galeries longues et basses de la corderie, et les murs grisâtres d'une vieille abbaye que je reconnus tout de suite, grâce aux souvenirs d'enfance que m'avait laissés une vieille gravure anglaise que se rappelleront peut-être quelques-uns de mes lecteurs.

Peu à peu cependant, Lisbonne reculait devant nous, et, à mesure que sa fourmillière de maisons se confondait dans un vague lointain, les riants coteaux de Cintra que nous apercevions à l'horizon, derrière la rive droite, se dessinaient plus nets et plus distincts. Une longue-vue en main, je passai tout

le temps que nous demeurâmes en vue de la côte, à étudier les détails de ce frais et vert paysage, chanté par lord Byron, et qui forme un si délicieux contraste avec les coteaux nus et brûlés qui entourent Lisbonne de leur ceinture jaunâtre.

Sur le sol désolé de la Péninsule où le paysan a, pour les arbres, une sorte d'horreur superstitieuse, une chaîne de monticules dentelés comme les Alpes couraient de l'est à l'ouest sur six lieues de longueur, revêtu de la plus luxuriante verdure; on eût dit, au milieu des sables de Sahara, un de ces miracles enchantés qui trompent l'œil du voyageur. J'avais beau parcourir de l'œil toute la *sierra* de Cintra, je ne pouvais parvenir à apercevoir un seul point qui ne fût recouvert de ce moelleux tapis; une vapeur humide s'exhalait avec la brise du soir de ces sombres et verdoyants ravins, et se groupait avec de molles ondulations autour des pics les plus élevés, d'où descendent ces soudaines raffales qui, chaque soir, balaient l'entrée du Tage. Il me semblait, malgré la distance, entendre le bruit des chutes d'eau qui se précipitaient sous les épais ombrages; de cette Suisse portugaise, plus délicieuse encore sous ces climats brûlants, j'apercevais de riants villages et de petites villes se dessinant comme des îlots blanchâtres au milieu de cette mer de verdure. Jamais paysage plus fantastique, jamais plus délicieuse féerie n'avait passé devant mes yeux, et de toutes les merveilles que je laissais à Lisbonne, sans les avoir visitées, rien ne m'a laissé d'aussi vifs regrets que Cintra, ce frais oasis jeté au milieu du désert cultivé qui entoure la reine déchuë du Minho et du Tage.

Je ne peux pourtant pas quitter Lisbonne sans dire un mot de la situation politique du Portugal, vue, comme la ville, à vol d'oiseau, et telle qu'un passager peut se la figurer du point d'un navire. J'aurai, du reste, pour garantie une autorité respectable, c'est celle du barbier-chirurgien-*sangrador* (saigneur), qui me fit la barbe sur la place même où je débarquai. Suivant cette gazette parlante, il y avait eu quelques jours auparavant à Lisbonne une révolution manquée, une façon d'émeute, ce qu'on appelle à Cadix une *bullanga*, comme qui dirait une ébullition. Les équipages des bâtiments de guerre anglais et français avaient été consignés à bord, pour être plus sûrs de garder une stricte neutralité. Malheureusement, mon Figaro portugais, quoi qu'il *háblât* assez bien l'espagnol, ne sut pas très-clairement m'expli-

quer quels étaient les deux partis qui s'étaient trouvés en présence. Tout ce que je pus conjecturer, c'est que le duel était cette fois encore entre feu la charte de don Pédro, récemment entermée, et la charte de 1820, jumelle de la constitution de Cadix, et ressuscitée avec sa sœur; car le Portugal, malgré ses prétentions contre nature à former un état indépendant de l'Espagne, n'en est pas moins le très-humble et très-docile satellite de ce voisin qu'il déteste, et tourne invariablement dans la sphère où celui-ci l'entraîne. Chaque révolution, chaque parodie même de révolution qui agite la *puerta del Sol*, a, quinze jours plus tard, son pendant à Lisbonne; et si don Carlos, par impossible, venait camper quelques mois dans le palais royal de Madrid, vous verriez bientôt don Miguel venir, en dépit de toutes les croisières, rompre à son tour une lance en compagnie du don Quichotte de l'absolutisme espagnol.

Tout ce que je pus entrevoir de plus clair dans le récit de mon barbier-nouvelliste, c'est qu'un certain parti, qui, si je devine bien, doit être celui des *exaltados*, avait offert à quelques bataillons de l'armée portugaise environ quatorze francs par homme pour les pousser à une insurrection; mais la reine en ayant donné dix-huit, cette largesse royale avait coupé court à toute velléité d'insurrection, et la balance avait décidément penché du côté d'un gouvernement qui savait faire valoir en sa faveur de si solides arguments. Malheureusement, mon barbier ne sut pas me dire si ces prétoriens du Tage, dont la fidélité coûte si cher à ceux qui l'achètent, avaient touché des deux mains, l'enclère et la surenchère, avant de se décider en faveur de leur reine légitime.

Du reste, tous ces faits un peu obscurs devinrent bientôt plus clairs, car nous apprimes en sortant du Tage ce que vous savez déjà depuis longtemps, c'est-à-dire qu'un brigadier portugais, à Elvas, avait fait soulever ses troupes en faveur de la charte de don Pédro, et, chose beaucoup plus difficile à croire, leur avait payé tout l'arriéré de leur solde. Cette circonstance, jusqu'ici sans exemple en Portugal, prouve assez que le commandant d'Elvas n'est que l'instrument d'une volonté plus haute, et que le coup est parti de Lisbonne, où le contre-coup ne tardera pas à se faire sentir. On sait que la jeune reine aime assez à jouer sa couronne à ce jeu périlleux des contre-révolutions, et que ses

coups d'état ne sont le plus souvent que des coups de tête. Le mauvais succès de la première tentative n'a pas, comme on le voit, découragé l'aventureuse fille de don Pédro ; mais pour tout dire, le bien comme le mal, dona Maria n'est pas pourtant sans excuse dans ses efforts opiniâtres pour ressusciter la charte de son illustre père ; sans être un chef-d'œuvre d'organisation politique, cette charte vaut encore mille fois mieux que la constitution de 1820, actuellement en vigueur, et déplorable pendant de l'impossible constitution de 1812 en Espagne. Mais la différence entre les deux chartes vaut-elle les chances d'une guerre civile entre les partisans de la révolution à ses divers degrés, avec une contre-révolution en perspective ? Le Portugal sera bientôt appelé à en décider. Je souhaite de bon cœur que la royauté de dona Maria ne paie pas les frais de l'expérience.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

---

---

---

# LA VIE DÉVOTE

## CHEZ LES PAÏENS.

---

### SECOND ARTICLE.

---

#### III. — LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Quelque chose qui a puissamment contribué à la durée des empires parmi les païens, c'est d'abord la piété universelle et profonde qui se remarqua toujours au milieu d'eux; ensuite, et l'un est peut-être la conséquence de l'autre, l'ignorance où ils ne cessèrent jamais d'être de ce que nous appelons la séparation du spirituel et du temporel, des choses du ciel et des choses de la terre. Il y avait dans les divers états de l'antiquité tant de causes de trouble et de dissolution, que, s'ils avaient été encore tiraillés en deux sens contraires par deux influences séparées, l'influence religieuse et l'influence civile, il n'est pas douteux pour nous qu'ils n'eussent succombé bien plus promptement.

Les païens n'admirent jamais ce que les modernes ont nommé la liberté de conscience. Il y avait, en tout gouvernement, des lois fondamentales qui définissaient les dieux reconnus et le culte exclusivement protégé, et tout hérétique, schismatique ou esprit fort qui n'adorait pas ces dieux et qui ne professait pas ce culte était sévèrement puni, puni de mort. On n'a pas oublié que chez les païens, en général, la puissance spirituelle était armée du glaive, et que, chez les Romains, en particulier, le chef de la religion était en même temps le chef de l'état, le pape et l'empereur.

C'est dans les mémoires sur Socrate que Xénophon, son élève

et son ami, nous apprend que, parmi tous les peuples de la Grèce, la liberté de conscience était bannie comme une effroyable impiété; qu'il y avait une religion que chaque état reconnaissait et faisait professer; un culte que les lois rendaient obligatoire, et aux règles duquel nul n'avait le droit de déroger. Il ajoute encore que non-seulement personne n'avait le droit de se faire des dieux l'idée qui lui convenait et de les adorer à sa fantaisie, mais encore que chacun était tenu de prier ceux qui étaient reconnus par l'état, et de sacrifier selon ses facultés. Les païens de tous les pays grecs punissaient donc non-seulement la liberté de conscience, mais encore l'indifférence religieuse, deux choses, il faut le dire, assez voisines l'une de l'autre.

Chez les Romains existaient les mêmes obligations. Tertullien nous apprend dans l'Apologétique que le sénat décrétait les dieux, sur quoi il raille les païens, en disant qu'ils étaient trop bons de prier leurs divinités, et qu'ils en étaient réduites à cabaler auprès des sénateurs pour se faire reconnaître. Nous avons déjà dit comment et à quelle époque le sénat chassa honteusement quatre dieux de l'Italie, ce qui était en chasser leurs prêtres et leurs adorateurs.

D'ailleurs, n'aurions-nous pas le témoignage de Xénophon, de Tertullien et de vingt autres, sur l'inexorable orthodoxie des théologiens du paganisme, lesquels étaient en même temps les premiers magistrats politiques de leur pays. L'histoire ancienne est remplie d'ineffaçables souvenirs de la rigueur avec laquelle furent toujours recherchés, poursuivis et punis les *protestants* qui se séparèrent de la communion païenne.

Xénophon écrivait peu d'années après la mort de Socrate, cette illustre victime de l'inquisition d'Athènes, et, quoique philosophe, quoique son disciple et son ami, il ne peut pas s'empêcher de le condamner, d'abord par sa propre conduite, car il était non-seulement fort religieux, mais encore dévot très-fervent; ensuite en reconnaissant et en professant la religion de l'état, à laquelle tout bon citoyen devait être soumis, et que Socrate avait osé enfreindre. Les philosophes ont fait grand bruit, depuis plus de deux mille ans, de la mort de Socrate, et en vérité, quand on y regarde de bien près, on ne trouve pas bien le fondement de cet enthousiasme.

On a dit beaucoup et longtemps que Socrate s'était élevé au-

dessus de la grossière religion des païens, et qu'il devait sa condamnation au spiritualisme transcendant, à l'aide duquel il avait pressenti les grandes vérités morales du christianisme. C'est une erreur. Xénophon, témoin oculaire, a rapporté le procès ; et les détails sont ou peuvent être dans la main de tout le monde.

Celui qui, à notre avis, a jugé le mieux Socrate, c'est Caton-l'Ancien ; il l'appelait, dit Plutarque, un bavard et un séditieux. Or, on ne peut pas nier que la parole d'un homme aussi grave, aussi instruit, aussi rigide de mœurs que l'était Caton, ne soit d'une autorité fort grande, même pour apprécier un homme comme Socrate. Le fait est que Socrate se défendit lui-même devant ses juges d'avoir jamais méconnu les dieux de la Grèce. « Quel est le motif, dit-il, qui autorise Mélytus à prétendre que je méconnais les dieux de la république, lorsque des inconnus, lorsque Mélytus lui-même m'ont vu prendre part à toutes les fêtes et sacrifier sur les autels publics ? » Et un peu plus loin : « M'a-t-on vu, déserteur du culte de Jupiter, de Junon, des autres dieux et déesses, sacrifier à des divinités nouvelles ? »

Ce qui révolta les juges de Socrate, ce fut d'abord l'insupportable orgueil avec lequel il parla de lui-même. ensuite ses prétentions d'illuminé, qu'il affecta de justifier avec une assurance qui était une grande naïveté, si elle n'était pas un grand charlatanisme. Ainsi, après avoir dit avec emphase qu'Apollon l'avait déclaré le plus sage des Grecs, et qu'on lui en voulait parce que les dieux avaient pour lui une considération particulière, ce qui, au témoignage de Xénophon, fit lever les épaules aux juges, il se vanta de converser familièrement avec les dieux au moyen d'un intermédiaire qu'il appelait son génie, et de se servir des révélations qu'ils lui faisaient pour prédire l'avenir. « Chacun sait, dit-il, que la divinité dévoile l'avenir à qui elle veut. Ce qui annonce l'avenir, les autres le nomment chant des oiseaux, prodige, divination ; moi, je l'appelle génie. Une preuve que je ne mens pas contre la divinité, c'est que, TOUTES LES FOIS QUE J'AI ANNONCÉ A MES AMIS LES DESSEINS DE L'ÊTRE SUPRÊME, JAMAIS ILS NE M'ONT TROUVÉ EN DÉFAUT. » Il faut avouer que des amis pareils, s'il en pouvait exister aujourd'hui, courraient grand risque de passer pour des com-pères.

Socrate fut ainsi condamné comme ne se conformant pas à la lettre des lois religieuses de son pays, quoiqu'il prétendit, au contraire, s'y être strictement conformé. Il ne fut donc pas le moins du monde martyr de la philosophie; nous croyons même qu'il était fort sincère quand il disait avoir sacrifié publiquement toute sa vie à Jupiter, à Junon, et aux autres dieux et déesses. Il mourut, du reste, d'abord en homme qui aime ses aises, puisqu'il choisit la ciguë, comme il en avait le droit; ensuite en excellent païen, car il fit sacrifier un coq à Esculape.

L'histoire de la théologie romaine est bien autrement terrible et bien autrement sanglante que celle de la théologie grecque. Ici, il n'y a pas seulement un martyr, il y en a des milliers. On se demande, en lisant l'horrible récit des persécutions contre les chrétiens, sous Néron, sous Domitien, sous Décius, sous Valérien, sous Aurélien, sous Dioclétien, sous Maximien, sous Galérius, où avait donc la mémoire et la bonne foi toute l'école philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle, laquelle a écrit en cent endroits que la religion catholique était la seule qui eût jamais exigé que les infidèles adoptassent ses croyances?

Et quelle terrible inquisition que l'inquisition romaine! Pendant trois siècles et demi, elle a siégé sur son tribunal de sang, citant et condamnant, car, pour elle, citer et condamner n'était qu'une même chose, en Orient, dans la Grèce, en Italie, dans l'Espagne, dans la Gaule, dans tout l'univers d'alors, non pas des hommes soulevés, des hommes armés, des hommes ayant des chefs politiques, possédant des places fortes, et essayant de démembrer l'empire, comme les protestants voulaient le faire de la France; mais des hommes paisibles, fidèles, industrieux, braves aux armées, l'exemple des vertus civiles et domestiques; des hommes formant déjà, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, la moitié de la population de l'Occident, et parmi lesquels, les Pères osent s'en glorifier, il était encore sans exemple qu'on eût jamais trouvé un assassin, même un voleur!

Et quels martyrs que ceux qui souffraient et qui mouraient sous les coups de cette inquisition! Ce n'étaient pas des philosophes ridiculement remplis d'eux-mêmes, comme Socrate; ils ne se vantaient pas, comme lui, d'un oracle d'Apollon qui les avait déclarés les plus sages de la Grèce; c'étaient souvent des

paysans grossiers, de pauvres veuves qui ne savaient pas lire, qui n'avaient appris ni la logique, ni la métaphysique, ni l'éloquence, qui n'avaient pas inventé la méthode de l'induction, comme Socrate, mais qui en savaient pourtant plus que lui sur les choses du corps et de l'âme, de la vie et de la mort, de ce monde et de l'autre; ce n'étaient pas des vieillards usés, se laissant mourir, comme Socrate, « parce que leur vue s'affaiblissait, parce que leur oreille devenait moins sensible, parce qu'en cette dégradation lente de leurs corps, ils commençaient à se déplaire à eux-mêmes, et que la vie n'avait plus d'attrait pour eux; » c'étaient souvent de jeunes hommes et de jeunes femmes, souvent des époux de la veille ou des époux de la journée, souvent des vierges, souvent des enfants, toutes personnes aimant la vie pour son vaste horizon, pour ses joies présentes, pour ses espérances futures; ce n'étaient pas des condamnés illustres, amis des grands hommes et des grandes dames, et auxquels les juges laissassent le choix de la mort, et qui choisissent, en effet, comme Socrate, « le genre de mort jugé le plus doux par des esprits sages, un genre de mort qui ménage la sensibilité des amis, et qui ne fait sur leur âme aucune impression douloureuse; » c'étaient des condamnés haïs, hués, frappés; des condamnés qu'on mettait à la question uniquement pour les torturer, car ils avouaient, et qui, lorsque leurs membres avaient été disloqués et brisés sur les chevalets, étaient jetés aux tigres, labourés de rateaux de fer, rôtis sur des brasiers, bouillis dans des cuves d'huile, sciés entre deux planches, brûlés vifs par grâce, dans une chemise de soufre.

O Socrate! barbon efféminé, débaucheur de fils de famille, toi qui te plaisais tant, aux soupers de Callias, assis près du bel Autolyceus, vainqueur du Pancrace aux grandes Panathénées, à voir jouer, baller et mimer des flûteurs de Sycione et des danseuses de Syracuse; toi, qui parfumais, en compagnie d'Alcibiade et de Phidias, ta grande perruque asiatique, quand tu allais, les doigts pleins de bagues d'or et les sourcils peints au vermillon, l'asseoir sur des tapis de Babylone aux pieds de Théodote ou d'Aspasie, ces deux belles folles de leurs corps; qu'aurais-tu dit si, lorsque Mélytus t'eut reproché d'avoir renié les dieux de ta patrie, et qu'Anytus, ce père, vengeur de tant de pères, t'eut crié en face, en plein tribunal, que tu poursuivais chaque jour son fils

jusqu'au fond des tanneries dont il l'avait fait le directeur et le maître, les juges l'avaient livré sur-le-champ aux bourreaux, l'avaient enfoncé des pointes d'acier sous les ongles si polis, l'avaient versé du plomb fondu dans ta bouche si délicate, l'avaient promené sur tout ton corps, fait aux molles voluptés, des râteaux de fer aux pointes aiguës et rougies ? Aurais-tu trouvé, dans ta faconde intarissable, des paroles pour te comparer à Palamède persécuté par Ulysse et chanté par Homère ? ou ce qui est plus grand et plus rare, aurais-tu souri à tes juges, oublié les bourreaux, et chanté des cantiques en regardant le ciel ?

La théologie païenne fit donc tous ses efforts, et des efforts de toute sorte, pour maintenir l'unité de la foi ; elle y parvint, jusqu'à ce que le christianisme l'eût renversée de fond en comble. Ce qui rendait cette théologie forte et résistante, ce qui lui assurait à ce point le glaive de la justice dans la main, c'est qu'en même temps qu'elle était autorité religieuse, elle était autorité politique, et qu'il n'y avait pas, comme nous avons dit, dans les sociétés anciennes, cette lutte de ce que nous appelons le spirituel et le temporel, lutte qui crée, dans les états modernes, deux ordres d'intérêts contraires, et qui fait toujours de l'un le tyran ou la victime de l'autre.

Il ne faudrait pas croire que la mort de Socrate et la persécution des martyrs eussent été des accidents dans l'histoire de la théologie païenne ; c'était le résultat d'un ensemble d'idées bien lié et bien complet. La politique de tous les peuples anciens était une politique religieuse, et, pour eux, défendre le culte, c'était défendre l'état. Il est même difficile de s'expliquer l'incroyable aveuglement des historiens modernes, qui n'ont pas aperçu, du premier coup d'œil, le caractère théocratique de tous les gouvernements de l'antiquité. Les écrivains du xviii<sup>e</sup> siècle, par exemple, et tous ceux qui ont suivi leurs traces, se sont récriés bien souvent et bien fort contre l'esprit religieux qui avait déterminé le mouvement militaire des croisades. Que ces écrivains aient eu tort ou raison, ce n'est pas ce que nous avons envie de rechercher ici ; mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'ils ont été dans une erreur profonde en affirmant, comme ils l'ont fait, que l'antiquité n'avait jamais offert de pareils exemples.

Pour réduire l'étendue de notre idée, nous citerons seulement

la guerre du Péloponèse, la plus mémorable qu'ait faite la Grèce ancienne, la plus longue, la plus terrible, la plus désastreuse, et celle qui a eu les plus grands historiens. Eh bien! la guerre du Péloponèse n'a été qu'une guerre de religion, une espèce de croisade qui a duré vingt-sept années.

D'abord, ce furent les Lacédémoniens qui sommèrent les Athéniens d'expier l'outrage qu'ils avaient fait à Minerve en mettant à mort des suppliants qui s'étaient réfugiés près de son autel dans l'Acropolis.

Ensuite, ce furent les Athéniens qui sommèrent, à leur tour, les Lacédémoniens d'expier le sacrilège qu'ils avaient commis au Ténare en enlevant des Hilotes qui s'étaient réfugiés dans le temple de Neptune.

Là-dessus la guerre s'alluma, et il s'agissait, comme on voit, pour Sparte, de venger Minerve, pour Athènes, de venger Neptune.

Cette guerre, qui ruina la Grèce, et qui avait été commencée pour la religion, est toute remplie d'épisodes religieux. Au commencement de sa deuxième année, Archidamus de Sparte fait le siège de Platée, et avant d'entourer la ville il met un genou en terre et prononce à haute voix une longue prière aux dieux. Durant sa huitième année, les Athéniens et les Béotiens se livrent plusieurs batailles, parce que ces derniers étaient entrés sur les terres d'Apollon, à Délium, s'y étaient établis comme en un lieu profane, et avaient puisé dans les citernes sacrées de l'eau qui servait aux ablutions. Durant sa neuvième année, dans une trêve qui se conclut entre les Athéniens et les Lacédémoniens, il est expressément convenu que chacun « pourra jouir à sa volonté du temple et de l'oracle d'Apollon Pythien. » Durant sa dixième année, les Athéniens chassent les habitants de Délos de leur territoire, sur ce que, pour une ancienne faute, ils furent jugés souillés et indignes d'être consacrés au dieu.

Thucydide, qui a écrit l'histoire de cette longue lutte, raconte tous ces traits, et bien d'autres, qui établissent pareillement que les Grecs se battirent vingt-sept ans pour leurs dieux. Il dit même, dans son troisième livre, que, depuis les temps les plus reculés, il se faisait à Délos des pèlerinages de toutes les parties de la Grèce, et que, de son temps, tous les Ioniens se rendaient en dévotion, chaque année, au temple d'Éphèse avec leurs fem-

mes et avec leurs enfants. C'est donc sans aucun fondement, comme nous l'avons affirmé, que les écrivains du xviii<sup>e</sup> siècle ont prétendu que l'esprit des croisades était un fait moral appartenant en propre au christianisme, car l'histoire des peuples anciens est remplie de témoignages sur les guerres religieuses qu'ils se firent. Ils avaient, comme les chrétiens, leurs lieux saints à visiter, leurs pèlerinages à entreprendre, leurs infidèles à combattre, de même qu'ils avaient leur culte à professer, leurs offices à suivre et leurs dîmes à payer.

La réunion de la religion et de la politique dans une seule idée explique même un fait qui existe chez les anciens, et qui a existé en France jusqu'aux luttes de la puissance civile et de la puissance cléricale ; ce fait, c'est la piété excessive, on pourrait presque dire le fanatisme des armées.

Au moyen-âge, et surtout avant le xiv<sup>e</sup> siècle, toutes les armées des peuples chrétiens étaient remplies d'une ferveur religieuse, qui s'est peu à peu dissipée, à proportion que l'esprit railleur et sceptique a pris naissance. Depuis un siècle, la robe du prêtre et la cape du soldat sont devenues l'expression de deux ordres d'idées tout à fait contraires, et tandis qu'autrefois le chevalier se préparait au combat par un acte de contrition prononcé à genoux devant la croix de son épée, aujourd'hui les idées sont ainsi faites, que les militaires les plus braves sont ceux qui se croient obligés d'être les plus incroyables et les plus indévots.

Eh bien ! parmi les peuples du paganisme, la foi religieuse, la piété, la dévotion même, furent toujours les premières vertus du soldat.

D'abord, il ne faut pas perdre de vue que le sacerdoce païen n'excluait pas les devoirs ordinaires de la vie. Les prêtres allaient à la guerre comme le reste des citoyens, et, chez les Romains, par exemple, il était fort ordinaire que l'un des consuls fût souverain pontife. Les soldats païens avaient donc leur clergé parmi eux, et les armées romaines étaient souvent commandées par leurs papes.

Dans tous les camps romains, il y avait, comme le témoigne Hérodien, une chapelle où se faisait le culte, et où les drapeaux étaient bénis et gardés. Il résulte d'ailleurs de plusieurs passages de Tertullien, qu'indépendamment des aigles, qui étaient un

emblème religieux, les légions romaines avaient encore des bannières, faites en forme de croix, et sur lesquelles étaient brodées les images de certains dieux et de certaines déesses. Qui ne sait, du reste, la terreur que le dieu Pan inspirait aux armées romaines, et les vœux à Jupiter Stator ou à Jupiter Phérétrien que faisaient les capitaines, comme Clovis en fit, à Tolbiac, au dieu de Clotilde, lorsque leur armée était en déroute, ou lorsqu'ils rencontraient dans la mêlée le général ennemi ?

Deux des hommes qui se sont acquis dans l'antiquité, l'un par une tactique pleine de calme et de sagesse, l'autre par un génie plein d'intuition et de fougue, une grande réputation militaire, ce sont Xénophon et Alexandre. Eh bien ! ils furent aussi un modèle rare de foi religieuse et de piété.

A la bataille de Cunaxa, lorsque les prêtres eurent déclaré que les entrailles des victimes permettaient qu'on en vint aux mains, Xénophon donna le mot à l'armée ; ce mot était : *Jupiter sauveur et la victoire*. Quant le mot eut circulé dans les rangs, et un peu avant de s'ébranler, les dix mille Grecs entonnèrent tous d'une voix un pœan à Mars Euyalius ; ce pœan était leur Marseillaise, mais une Marseillaise religieuse, comme en chantent les Navarrais et les Biscayens à Notre-Dame-des-Sept-Docteurs. Durant toute leur retraite célèbre à travers l'Asie mineure, les Grecs ne livrèrent jamais un combat sans avoir d'abord chanté le pœan, auquel les maîtresses des soldats qui suivaient l'armée répondaient en chœur. Les prières publiques et solennelles, avant la bataille, étaient du reste un usage général parmi les Grecs, et il n'arriva pas une seule fois, dans les trois ou quatre cents combats auxquels donna lieu la guerre du Péloponèse, que les troupes chargeassent sans avoir invoqué les dieux. Lorsque Xénophon eut ramené les Grecs en Europe, il se répandit en offrandes et en prières ; le dixième de toutes les dépouilles faites par l'armée fut envoyé religieusement à Apollon, et lui-même, il fonda à Scyllunte, près d'Olympie, un temple et un autel à Diane, à laquelle il ne cessa jamais de payer la dime de ses revenus.

On peut dire que les guerres d'Alexandre furent un pèlerinage perpétuel à travers l'Afrique et à travers l'Asie. Jamais peut-être il ne lui arriva de passer un jour sans sacrifier. Comme tous les hommes éminents du paganisme, il se flattait

de descendre des dieux , et pour rien il n'eût voulu démentir cette pieuse origine.

Arrien est rempli de récits sur la piété d'Alexandre , qui montrent que le ressort de cette grande âme était surtout un ressort religieux. A trois époques différentes , un peu avant la bataille d'Issus , après la prise de Tyr , et après son entrée à Memphis , il lui plut de faire des cérémonies immenses , qui frappent encore l'esprit de surprise et d'admiration. C'étaient des processions de cinquante mille hommes , armés en guerre et tenant des cierges allumés à la main. La première fois , c'était en l'honneur d'Esculape ; la seconde , en l'honneur d'Hercule ; la troisième , en l'honneur de Jupiter Basileus. Alexandre , revêtu de son armure de bataille et tenant un cierge , marchait à la tête des prêtres en habits sacrés ; puis venait sa phalange , puis sa cavalerie ; cette procession infinie marchait au pas en chantant des cantiques , et ce devait être un bien beau spectacle que cette interminable file de pèlerins cuirassés , dont les cierges décrivaient , le soir , une ligne lumineuse de plusieurs lieues , et qui rapportaient humblement à Dieu les grandes actions par lesquelles ils avaient rempli le monde de crainte et de respect.

Une fois , Alexandre avait déjà passé l'Indus et se préparait à passer encore l'Hyphasis ; ses vieilles troupes le conjurent en pleurant de les ramener dans la Grèce , et il cède ; mais avant de reprendre sa route de l'ouest , il veut célébrer un sacrifice colossal pour se rendre les dieux propices. Son armée ayant été partagée en douze corps , il fait élever , par chacun d'eux , un autel immense , plus haut et plus large que les plus grandes tours. Les autels achevés , il range toute son armée autour d'eux , et il lui fait passer une journée en prières , tandis que les prêtres célébraient les saints offices selon le rit grec. La France a vu , dans ces derniers temps , un autre capitaine du nom d'Alexandre tenir , presque une journée entière , son armée victorieuse à genoux. Quand les Russes eurent envahi la Champagne , en 1814 , l'empereur Alexandre fit dresser sept autels dans la plaine , sur une ligne de plusieurs lieues , et sept cent mille hommes , rangés autour de ces autels , entendirent messe et vêpres , comme les soldats du Macédonien , en commémoration de leurs victoires.

La vie militaire des peuples anciens témoigne donc au dernier point de l'esprit religieux du paganisme. Les plus grands capitaines furent les dévots les plus fervents. Nous avons cité Sylla, qui était couvert de scapulaires comme Louis XI, Xénophon, qui employait tout son bien à bâtir des temples; nous pourrions citer Agésilas, qui fit en deux années, dit Xénophon, pour cent talents d'offrandes pieuses; mais nul n'égala la dévotion d'Alexandre. Pendant les dix jours que dura la maladie dont il mourut à Babylone, il ne manqua pas un seul jour d'assister aux offices. Arrien, qui a copié les bulletins de cette maladie sur le journal du roi, commence tous ses détails ainsi: Tel jour, il prend un bain, sacrifie, etc. Le troisième jour, il commence à ne pouvoir plus marcher, et dès-lors on le porte au temple dans sa litière. Le septième jour, on ne peut plus le porter au temple, et l'office a lieu dans une pièce disposée en chapelle près de sa chambre à coucher. Le huitième, on peut à peine le porter dans cette chapelle. Le neuvième bulletin est ainsi conçu: *Le danger est extrême; il sacrifie cependant.* Le dixième jour, le délire le prend avec le redoublement de la fièvre. Pendant son agonie, ses amis les plus intimes, Python, Attale, Démophon, Peucestas, Cléomène, Ménidas et Séleucus passent la nuit en prières dans le temple de Sérapis, et demandent au dieu s'il ne convenait pas de porter le moribond près de l'autel. « Il sera mieux où il est », répondit le dieu: Alexandre expirait en ce moment.

Au lieu de Sérapis, mettez le Christ; au lieu d'un tapis de Perse, mettez un lit de cendre, et au lieu d'Alexandre, vous aurez saint Louis.

Nous croyons, et nous l'avons déjà dit, que ce qui contribua puissamment à entretenir parmi les anciens cette foi ardente, c'était l'identité qu'il y avait pour eux dans les idées religieuses et dans les idées civiles. Pour les païens, tout était religion. la guerre, le travail, la loi, la famille; aussi, de même qu'il y avait une piété militaire, il y avait aussi une piété civile. Le jour où les magistrats entraient en charge, on les installait avec des prières publiques, se on un rituel spécial, au rapport de Thucydide, et à peu près comme nos anciennes cours de justice reentraient annuellement par une messe du Saint-Esprit. Le jour où la flotte qui portait Alcibiade partit pour la Sicile, toute la

matinée se passa en prières. Les vaisseaux qui couvraient la rade du Pirée étaient pavoisés de bannières ; les équipages et l'armée étaient à genoux, la tête nue, sur le pont, et des hymnes entonnés sur le môle étaient répétés en chœur par toute la flotte. Une fois les prières finies, les navarques commencèrent le pœan ; on coupa les câbles, et cette myriade de vaisseaux, lancés vers les hauteurs d'Égyne, partit emportant des prières infinies, s'effaçant peu à peu par la distance, et entrecoupées par le bruit des rames et par le clapotement des eaux.

Chez les Romains, qui avaient un clergé décuple de celui de la Grèce, les magistrats étaient également installés avec des prières publiques. Ces prières étaient suivies d'un repas de corps. C'était aussi l'usage, pour ceux qui entraient dans quelque corporation cléricale, de donner un repas après leur élection. Tertullien, qui s'élève contre ces sensualités religieuses, nous apprend qu'on mangea du paon pour la première fois au repas qui fut donné par Hortensius, lors de sa promotion au pontificat. Nous avons déjà dit qu'il y avait un ordre de prêtres qui s'appelaient les *sept maîtres d'hôtel* ; leur charge était de présider aux repas de la cléricature. C'est parce que ces prêtres appartenaient toujours aux familles sénatoriales, que Domitien, souverain pontife, consulta le sénat sur la sauce à laquelle il convenait de mettre le fameux turbot dont parle Juvénal. L'apprêt de ce turbot, envoyé par les pêcheurs d'Ancône au chef du corps ecclésiastique, était véritablement une affaire religieuse, et les sept maîtres d'hôtel n'auraient pas plus souffert qu'on le fit cuire sans leur avis, que le duc de Saint-Simon n'aurait souffert qu'autre que lui tint de son vivant le bougeoir de Louis XIV. Voilà pourquoi le sénat délibéra, toutes choses cessantes, sur le turbot ; car Aulu-Gelle nous fait connaître que les affaires religieuses avaient toujours le pas devant dans l'ordre de la discussion.

On peut juger par la piété publique des païens de ce qu'était leur piété privée. Dans l'*Économique* de Xénophon, qui est un traité sur la vie du ménage, Ischomaque répond à Socrate : « Je commence tous les matins, comme les gens bien élevés, par réciter mes prières. » Les philosophes eux-mêmes ne commençaient jamais leurs repas sans une courte oraison, et c'était un usage général de l'ancienne Grèce, même dans les repas

mondains, de dire *grâces* et de chanter un cantique avant de se lever de table. Il y a dans le *Banquet* de Xénophon le récit d'un souper pendant lequel des comédiens et des danseurs exécutent des farces, et après lequel les convives chantent dévotement le pœan.

Nous avons déjà dit qu'il existait encore, au IV<sup>e</sup> siècle, des livres théurgiques et des rituels d'un culte païen. Maintenant que ces livres sont perdus, on est obligé, pour reconstruire les cérémonies païennes, de recueillir ce qu'en disent par hasard les divers auteurs grecs ou latins. Minucius Félix nous apprend qu'il y avait à chaque temple des espèces de *sacristies* dans lesquelles demeuraient les prêtres chargés du culte quotidien. C'est dans l'une de ces sacristies, meublées comme une chambre ordinaire, que se passa l'abominable aventure, racontée par Flavius Joseph, d'une jeune et pieuse dame romaine que le dieu Anubis fit demander à plusieurs reprises par ses prêtres, et qui, heureuse d'un tel choix, et conduite par son mari dans le temple pour être livrée au dieu, se trouva, au milieu de la nuit, au pouvoir d'un homme infâme, qui l'avait achetée des prêtres, plus infâmes encore. Plusieurs passages de Minucius Félix donnent à penser que cette aventure se renouvela souvent.

Ces cérémonies païennes se faisaient dans les temples de nuit ou de jour. Dans l'un et dans l'autre cas, on allumait des cierges. Il paraît même que le christianisme aurait emprunté cet usage des païens, et qu'il n'était pas encore établi à la fin du III<sup>e</sup> siècle, car Tertullien les raille d'allumer des flambeaux en plein midi. Les processions avec cierges de bannières, même dans les rues des villes et dans les chemins de la campagne, étaient fréquentes dans le culte du paganisme. Tertullien parle de processions qui se faisaient ainsi nus pieds, pour obtenir de la pluie de la bonté de Jupiter.

Lorsque le christianisme dispersa devant lui le culte païen, il eut à lutter longtemps contre des convictions profondes et opiniâtres. Nous avons déjà dit que, sous Valentinien II, il y eut des insurrections religieuses dans toute l'Italie qui forcèrent l'empereur à rétablir le culte de nuit. Les deux païens, dont l'attachement à la religion de leurs pères est resté le plus célèbre, sont Symmaque et Zosyme. Symmaque, contemporain de Valentinien II, est connu surtout par sa polémique épisto-

laire avec saint Ambroise. Il a laissé un volume de lettres pleines de renseignements curieux. Zosyme, écrivain grec, qui vivait sous le règne de Théodose le Grand, a composé un livre sur la décadence de la république romaine. Zosyme, qui est un dévot païen des plus ardents, n'hésite pas à attribuer la chute de Rome à la chute du culte des dieux, et il mentionne spécialement la négligence mise par Dioclétien à célébrer les jeux séculaires, comme la cause principale de la ruine de sa patrie. Son livre, rempli de regrets pieux, de vers sibyllins et de récits de miracles, est l'un des débris les plus précieux de la tradition païenne.

« Telle fut l'antiquité religieuse, mal étudiée et mal connue jusqu'ici. Les philosophes, et ce que les modernes appellent esprits forts, n'y tiennent que peu ou point de place. Ceux qui voulurent méconnaître les dieux ou les railler, furent mis à mort comme Socrate, ou chassés comme Evhémère.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

---

---

---

# CHRISTIANIA.

---

Il existe un grand nombre d'ouvrages sur la Norvège et plusieurs descriptions de Christiania. Les Anglais en ont fait une bonne part ; ils voyagent maintenant dans ce pays comme ils voyagent encore en Suisse , traversant les montagnes et les vallées le lorgnon à la main , et notant avec un soin minutieux tout ce qui leur arrive depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir , comme si l'avenir de la société dépendait du temps qu'ils ont eu et du dîner qu'on leur a servi. L'un deux , M. Laing , a publié , sur la constitution , sur l'état moral et l'état matériel de la Norvège , un livre qui n'est pas exempt d'erreurs , mais qui renferme des observations excellentes et des documents dignes d'être étudiés (1). Un autre livre plus intéressant encore par le but que l'auteur s'était proposé , et non moins curieux par les détails de mœurs qu'il renferme , est celui de M. Léopold de Buch , l'un des géologues les plus distingués de l'Allemagne. Enfin je citerai comme deux tableaux très-poétiques et très-exacts d'une partie de la Norvège , l'ouvrage malheureusement trop court de M. J.-J. Ampère , et celui de son compagnon de voyage M. Hœring (Willibald Alexis) (2).

Mais après avoir lu tout ce que le zèle bienveillant de quelques amis et des visites assidues aux libraires viennent de me procurer , j'avoue que mon imagination avait été assez lourde et assez inhabile pour ne pas pouvoir se représenter la véritable physionomie de Christiania. Même en traversant les frontières

(1) *Residence in Norway.*

(2) *Herbstreise durch Scandinavien.*

de la Norvège avec une voiture norvégienne , un postillon norvégien et des chevaux norvégiens , je me trompais encore. Je me figurais toujours la capitale de cette contrée comme une ville assez chétive , toute bâtie en bois , écrasée par un ciel sombre , silencieuse dans son travail comme dans son repos , et en arrière de plusieurs siècles de tout ce que nous sommes convenus de regarder comme une expression d'élégance et de bon goût. Au lieu de cela , j'ai trouvé une grande et belle ville , épanouie au soleil comme une cité méridionale, animée par une foule d'étudiants , par une foule de marins , et marchant au niveau de tous nos raffinements de luxe.

Il y a ici des magasins de modes où l'on reçoit le bulletin de Longchamps en même temps que le ministre reçoit ses dépêches. Il y a un hôtel garni plus cher que ceux de la rue Richelieu , un tailleur qui aurait pu habiller Brummel , un cuisinier de l'école de M. Carême , et un perruquier français , ce qui est , comme chacun sait , le point culminant de la civilisation. Il y a aussi , sous un groupe de tilleuls qui a la prétention de ressembler aux arbres des boulevards , un *Conditior* qui ne craint pas d'entendre parler de Tortoni , et , à l'extrémité de la ville , un théâtre.

Ce théâtre est fort étroit , il est vrai , et fort mal éclairé ; mais mon bon ami Dalh , qui m'y conduisait , avait bien soin de me faire remarquer qu'on en bâtissait un autre , que les décorations seraient renouvelées , que les meilleurs acteurs étaient absents , et mille autres choses que lui dictaient son excellent cœur et son patriotisme. Ce jour-là on jouait une pièce traduite de M. Scribe. La scène représentait l'intérieur d'un salon de la Chaussée d'Antin , et le premier amoureux , qui venait de faire un voyage à Paris , imitait de son mieux les acteurs du Gymnase. Ce spectacle m'affligea profondément. Hélas ! me disais-je , est-il possible que j'aie quitté notre bon pays de France , que j'aie traversé le Rhin , l'Elbe , la mer Baltique , le Sund , et les lacs de Suède et les forêts de sapins de la Norvège , au grand péril de mon corps , au grand regret de mon âme , tout cela pour venir voir des acteurs singeant les acteurs des boulevards , un théâtre calqué sur ceux des boulevards , et la traduction d'un vaudeville des boulevards. Mais la pièce finie , il se fit un grand silence ; tous les paisibles bourgeois de Christiania s'en allèrent dans la salle

des rafraîchissements pour se remettre des émotions trop fortes que venait de leur donner cette œuvre parisienne , puis ils revinrent prendre leur place en silence , et , tout à coup , une sourde rumeur , une vague agitation annonça l'approche d'un événement extraordinaire. La toile se leva , et l'on vit paraître un chasseur ivre et un ours. Le chasseur ivre jouait trop mal son rôle pour des gens qui s'y connaissent ; on eût dit , à le voir vaciller avec tant d'effort , qu'il n'avait jamais éprouvé l'effet de l'eau-de-vie de pommes de terre , ce qui n'est guère probable. L'ours , au contraire , avait une intelligence d'ours admirable et une peau noire superbe. Il marchait sur ses lourdes pattes avec une grace toute particulière , et il beuglait comme s'il eût été dans les montagnes de Drontheim. On siffla le chasseur , pour lui apprendre à ne pas tromper , une autre fois , le public , par de faux airs d'ivresse ; mais on applaudit l'ours , et moi j'applaudis aussi , car je venais de m'apercevoir que je n'avais pas fait six cents lieues inutilement.

Christiania est une ville de vingt mille âmes , bâtie dans la plaine , entre les bois et la mer. Au nord , une ceinture de collines la protège comme un rempart ; au sud , le golfe s'ouvre devant elle avec ses barques de pêcheurs et ses voiles blanches qui viennent de France. Le port est d'une entrée difficile , mais il est très-sûr. Les îles qui s'élèvent , de distance en distance , à travers le golfe , sont comme autant de forteresses assurées contre le vent et la tempête. Les rues sont larges et droites , les maisons construites en briques ou en pierres , ce qui est une rareté dans le Nord. Cette capitale de la Norvège ne date que du xvii<sup>e</sup> siècle ; mais à quelque distance de là s'élève la vieille ville où l'évêque demeure encore. La vieille ville est ici comme l'ancien Marseille avec sa cathédrale sur la colline. La nouvelle ville est descendue dans la vallée , elle s'est arrondie comme un arc autour de la mer , elle a voulu avoir ses édifices élégants et ses rues tirées au cordeau.

Là est tout l'art , tout le bruit , tout le luxe des cités , et , à quelques centaines de pas , l'aspect pittoresque de la campagne , les collines avec leurs chalets , les lacs endormis au milieu des vallées , et les rivières coulant silencieusement entre les sombres forêts de sapins. Toutes ces rivières sont chargées des blocs d'arbres que les propriétaires font flotter parfois d'une extré-

mité de la Norvège à l'autre. Chacun d'eux a sa marque particulière qu'il publie dans le pays, et une fois qu'elle est connue, il lance, sans inquiétude, sa flottille à l'eau. Les bois des diverses provinces s'en vont fraternellement le long des vagues, tantôt jetés contre les rochers, tantôt mis à sec sur la côte, tantôt pris par les glaces. Leur voyage dure un ou deux ans, mais ils finissent par arriver au port; très-peu manquent à l'appel. Deux ou trois inspecteurs vont les reconnaître, et c'est une chose merveilleuse que l'art avec lequel ils savent reconnaître la marque primitive que ces blocs ont reçue et le nom du propriétaire auquel ils appartiennent. On a vu, l'année dernière, six cent mille pièces de bois réunies sur une seule rivière. Ce qui appartenait à César fut rendu à César: il n'y eut ni procès, ni contestation. Quand l'inspection est faite, les paysans viennent avec leurs chariots prendre les pièces de bois pour les transporter à la scierie. Un employé règle leur compte, puis leur inscrit, sur le dos, avec de la craie, le nombre de pièces qu'ils ont amenées et ce qui leur est dû. Le paysan court au comptoir, ayant grand soin de ne pas se frotter contre les murs et de ne pas trop tourner le dos au vent, de peur de voir s'en voler en poussière ses titres de créance. Le caissier vient, vérifie l'addition, paie, et prend sa quittance en donnant un coup de brosse au paysan.

A un ou deux milles de Christiania, le paysage s'agrandit, ou devient plus sauvage. L'on n'aperçoit plus que les longues lignes de montagnes, aux sommités arrondies, aux teintes uniformes, enchaînées l'une à l'autre sans interruption, et ondulant comme les vagues de la mer. Au milieu, la vallée étroite et cachée sous une forêt de sapins; l'eau du golfe qui se fraie un passage dans la vallée, et gémit sur ses rives rocailleuses comme si elle attendait vainement la barque du Viking; puis, à de longues distances, une pointe de rocher qui surgit au-dessus des bois, une maison qui s'ouvre au bord du chemin, et point de voix humaine, point de cris, point de chant, seulement le bruit des flots qui se brisent sur les rochers, et les soupirs de la forêt, balancée par le vent du nord. L'homme s'en va à pas lents au milieu de cette nature sombre: il semble qu'elle pèse sur lui de tout son poids; il la regarde en courbant la tête, et s'éloigne en silence.

Les habitants de Christiania ont choisi, avec un soin particulier, quelques-uns des plus beaux sites pour s'y bâtir une demeure. Là est Lille-Frogner, d'où l'on voit toute la ville et la mer, avec les îles qui la parsèment, se dérouler comme un vaste panorama : là est Borgen, où tout est calme et recueillement, où l'on n'aperçoit que les forêts lointaines, revêtues de teintes vaporeuses, et le golfe, dont les rayons bleus se confondent avec l'azur du ciel. Là est Bogstad avec son lac riant et ses allées majestueuses. C'est là qu'une famille aimable, la plus riche et la plus noble famille de Norvège, exerce, avec l'urbanité exquise du grand monde, l'hospitalité cordiale des contrées du Nord. Pas un étranger n'est venu ici sans être accueilli comme un hôte privilégié, et pas un ne s'en est retourné sans emporter au fond du cœur le nom de Wedel et le nom de Bogstad.

Un peu plus loin est la montagne célèbre de Ringrig. Cette montagne est couverte de sapins, fendue au milieu comme par un coup de hache, et à travers cette ouverture étroite, entre les rochers, on découvre un grand lac, traversé par la route de Drontheim, une longue plaine, et une immense chaîne de collines et de forêts. Toute la Norvège est là, et la montagne de Ringrig est comme une fenêtre ouverte sur l'espace. L'une des parois de cette montagne est appelée *Kofield*. On raconte qu'une pauvre veuve aperçut un jour au sommet du rocher l'unique vache qu'elle possédait au monde, poursuivie par un ours. Hors d'état de la défendre, elle se jeta à genoux, et implora le secours de son saint patron et l'aide de Dieu. Au moment où elle achevait sa prière, la vache se précipita au bas du rocher, et bondit joyeusement devant elle. L'ours, affamé, voulut la suivre, mais il se fracassa la tête; et la pauvre veuve ramena l'imprudente génisse à l'étable, et vendit, pour plusieurs boisseaux de blé, la peau de l'ours. A quelque distance de là est le Haardkol, autre montagne non moins escarpée. Là vivait jadis un roi qui avait une fille charmante, nommée Siri-Sara. Elle rencontra dans la vallée un jeune homme beau comme elle, mais d'une naissance moins noble. Tous deux s'aimèrent et s'unirent secrètement. Le roi apprit cette union, et conjura sa fille de lui livrer l'homme qui l'avait séduite. Elle s'y refusa obstinément, et son père, emporté par la colère, l'enchaîna dans un bateau, et du haut de la montagne la précipita dans le lac. La jeune fille

fut noyée ; mais les flots du lac répètent encore ses gémissements , et l'écho de la montagne redit aux voyageurs le nom de Siri-Sara.

Le Ringrig est le rendez-vous bien-aimé des habitants de la contrée. Tous les bourgeois de la ville y vont au moins une fois par an , à pied ou à cheval.

Dès qu'un enfant commence à avoir l'âge de raison, on le mène à Ringrig ; et quand une jeune fille se fiance, il est bien entendu que son fiancé la conduira, par un beau jour d'été, à Ringrig ; car c'est la plus grande curiosité, c'est le Capitole, c'est l'abbaye de Westminster, c'est la place Vendôme de Christiania ; et si un étranger veut se faire à tout jamais citer comme un barbare, il n'a qu'à passer huit jours dans le district sans aller à Ringrig.

Il n'y a point de diligence en Norvège. Le voyageur qui veut parcourir la contrée doit avoir , comme en Suède, une voiture légère, et prendre des chevaux de poste. Mais il paye plus cher qu'en Suède, et il attend ses chevaux plus longtemps. Le caractère général des hommes de ce pays, c'est une sorte d'insolence innée, dont ils ne sortent pas sans effort. Leur grand bonheur le dimanche et les jours de fête, c'est de boire silencieusement, les coudes sur la table, ou de rester debout de longues heures au soleil, ou de dormir. Cependant ils sont, en général, grands et hardis, fiers de leur force physique, et quand ils sortent de leur état de mollesse, c'est pour se livrer à des exercices violents ou audacieux.

Dans ces maisons rustiques, dispersées à travers les bois, éloignées l'une de l'autre, les fils du paysan grandissent comme des plantes vigoureuses dont rien ne comprime l'essor. Les courses à travers les montagnes, les rudes travaux, développent la souplesse de leurs membres, et l'isolement dans lequel ils vivent leur donne une sorte d'énergie sauvage. Quand ils rencontrent leurs voisins, ils les mesurent du regard, et se demandent lequel d'entre eux est le plus fort. Dans quelques districts, ils engagent souvent, comme en Bretagne, des luttes acharnées. Quelquefois les deux adversaires se prennent corps à corps, se lient l'un à l'autre avec une ceinture de crins, et s'attaquent avec un couteau, dont la lame est assez longue pour leur faire de douloureuses blessures, mais trop courte pour les tuer. Le plus faible ne cède qu'à la dernière extrémité. Le vainqueur s'en re-

tourne le corps couvert de sang, les membres lacérés par le couteau de son antagoniste; mais il a remporté la victoire, et il s'applaudit de son triomphe.

La plupart des Norvégiens sont très-pauvres, et vivent d'une vie misérable. Ils ne mangent que du lait caillé et une espèce de galette fort noire (*fladbrød*). Dans les mauvaises années, ils sont obligés de faire du pain avec l'écorce du bouleau comme en Dalécarlie, ou avec l'épiderme du sapin. Mais sous l'humble toit de gazon qui les abrite, dans la misère qui les entoure, ils conservent leur caractère franc et hospitalier. L'étranger qui passe devant leur demeure peut entrer sans crainte, et demander un asile. S'il a faim, ils partageront avec lui leur dernière jatte de lait; s'il est las, ils lui abandonneront la couche de paille où ils reposent. Dans le voyage que j'ai fait à travers quelques-unes des provinces de la Norvège, j'ai dû, plus d'une fois, passer la nuit dans une habitation de paysans; et la chambre où l'on me conduisait était bien pauvre, et bien pauvre aussi le souper qui m'était servi; mais je n'avais pas envie de me plaindre. quand je voyais ces bonnes gens s'empresser autour de moi, comme si j'avais été un membre de leur famille. et la maîtresse de maison me regarder en silence et d'un air inquiet, comme pour me demander si j'étais content. La même hospitalité s'exerce dans les villes comme dans les villages, dans les élégantes demeures de Christiania comme dans les chalets isolés des montagnes. Il est impossible de venir ici et de ne pas être touché jusqu'au fond de l'âme de la manière cordiale avec laquelle on accueille celui qui se présente, ou en son nom de voyageur, ou au nom d'un ami. Ce caractère de générosité et de désintéressement est bien plus remarquable encore s'il s'agit d'aider un parent. Si un homme est tombé dans la misère, il s'en va frapper à la porte de son frère ou de son cousin, et l'on ne demande pas s'il est devenu pauvre par sa faute, on le recoit, on le garde, on ne le renvoie jamais. Les filles du roi Lear n'auraient pas pu être reines en Norvège. Ce peuple, honnête et dévoué aux sentiments de la nature, n'aurait pas pu se résoudre à courber la tête sous le joug d'une femme enrichie des dépouilles de son père, et flétrie par sa malédiction.

Le vol est, en Norvège, une chose monstrueuse, dont on ne cite que peu d'exemples. Dans les campagnes, les portes des

maisons ne sont fermées ni jour ni nuit, et les filets du pêcheur, la hache du bûcheron, le coffre du voyage de l'étranger, peuvent rester sur la grande route sans que personne y touche.

Mais à ces vertus antiques, à ces mœurs patriarcales, les Norvégiens joignent des vices grossiers qui sont pour eux d'un funeste résultat. Chaque paysan un peu aisé a chez lui les instruments nécessaires pour brasser la bière et distiller l'eau-de-vie. Il mêle l'eau-de-vie à sa cruche d'eau, à sa jatte de lait; le plus souvent il la boit toute pure, et une fois qu'il a trempé ses lèvres à cette liqueur bien-aimée, c'en est fait de sa raison : il boit tout le jour. Les femmes boivent aussi, et fument un mauvais tabac dans des pipes de fer. Chaque jour de fête, chaque circonstance heureuse se célèbre par d'amples libations. Dans quelques-unes de nos provinces, quand un enfant vient au monde, le père de famille plante un arbre de plus dans le jardin. Ici, le paysan brasse une tonne de bière; une partie doit être bue le jour même où l'enfant est baptisé, une autre est réservée pour le jour de ses noces, et celle-là est d'une force telle que les jeunes époux, en la buvant, peuvent bien oublier tous les serments du mariage, et commencer une nouvelle vie de famille par des actes de folie. La bonne bière de Munich, avec laquelle l'ouvrier laborieux s'en va chaque soir se dérider le front dans la *Cave royale*, ne serait ici qu'une liqueur d'enfant. Le houblon est devenu, pour les vrais buveurs de la Norvège, un ingrédient trop pacifique. On a trouvé dans les montagnes une plante acide qui, préparée par une main habile, laisse bien loiu d'elle la plus forte bière de Louvain et le plus noir porter anglais. L'été, les femmes se retirent sur la montagne pour prendre soin des troupeaux, traire les vaches, faire le beurre. Elles habitent dans des cabanes en bois, pareilles à celles des Pyrénées. Les hommes viennent les voir le dimanche, et que faire dans ces solitudes, si l'on ne boit pas ? L'hiver les femmes travaillent dans une même chambre, filent la laine, tissent le drap. Les hommes vont à la pêche où à la chasse, et quand ils reviennent, ils sont si fatigués et ils ont si froid ! Le meilleur moyen de se réchauffer, n'est-ce pas de boire ? Ainsi, toujours un nouveau prétexte, et toujours un nouvel excès. Cette habitude de boire engendre parmi le peuple des maladies hideuses qui passent d'une génération à l'autre.

Elle énerve de bonne heure les forces de l'homme ; elle ride et dessèche le visage de la jeune fille. Mais ce ne sont là que de faibles considérations, dont la cruche de bière se moque dans son pétilllement. Je crois que les prêtres norvégiens ne s'appliquent pas assez assiduellement à combattre cette fatale passion des paysans. Au lieu de prêcher le dimanche sur des questions dogmatiques, ne pourraient-ils pas prêcher plus souvent contre le vice radical de leurs paroissiens ? Ils exercent encore sur eux une grande influence. Ce serait une belle et noble mission que d'employer leur ascendant à tempérer, si ce n'est à déraciner entièrement, les habitudes dégradantes des familles qui leur sont confiées.

Le long des côtes, les mœurs anciennes de la Norvège s'altèrent peu à peu. Les types primitifs du caractère et des physiologies s'effacent comme des médailles. Les hommes qui se trouvent sans cesse en contact avec des étrangers ont pris des habitudes cosmopolites. Ils ne sont plus Norvégiens ; ils sont Allemands ou Espagnols, selon le bâtiment qui leur arrive, et ils parlent avec les matelots une langue singulière, composée des éléments dénaturés des langues du Nord et du Midi, une espèce d'argot maritime, pour lequel il faudrait un dictionnaire que nulle académie ne peut faire.

Mais dans les districts reculés, et surtout dans les montagnes, le caractère national s'est conservé tel qu'il était aux anciens jours. Là, quand on voit apparaître le paysan avec sa haute stature, son large front où respire une mâle fierté, ses longs cheveux, et quelquefois sa barbe épaisse, on croirait voir un vieux Vikingr. Là, il existe des familles qui, soit par la tradition orale, soit par des documents écrits, font remonter leur origine jusqu'aux premiers rois de Norvège, et, chose singulière ! dans un pays qui se glorifie de ses tendances républicaines, et qui a aboli tous les titres de noblesse, ces familles sont fières de leur ancienneté, comme pourrait l'être une princesse d'Autriche. Elles parlent souvent de leurs ancêtres, et elles ne permettent pas que leurs enfants se mésallient par des mariages. Les hommes portent le costume de leurs pères : la veste de *radmel* brodée patiemment à l'aiguille, la culotte avec des jarrettières à franges, et les souliers à boucles d'argent. Les femmes ont un corset noir, une ceinture massive, comme les Irlandaises. Les

jeunes filles tressent en longues nattes leurs cheveux et les laissent flotter sur l'épaule. Les femmes mariées se couvrent la tête avec un voile en toile de lin, travaillé comme de la dentelle.

Beaucoup de maisons du district de Bergen sont bâties en forme de cône comme dans la Laponie, et recouvertes en gazon. Il n'y a là qu'une grande chambre avec le foyer au milieu, et un trou dans le toit pour laisser sortir la fumée. Mais presque toutes ces maisons ont conservé le banc d'honneur, le siège élevé dont il est si souvent parlé dans les sagas. Quand un étranger arrive, le paysan le conduit au haut de la chambre sur un large fauteuil, et la famille s'assoit un peu plus bas, à quelque distance de lui. En l'absence de l'étranger, c'est l'aïeul, c'est le vieillard qui occupe cette place d'honneur. Il exerce sur toute la maison une grande autorité. Qu'il soit faible ou malade, n'importe; ses cheveux blancs imposent le respect, et quand il parle, ses enfants obéissent.

Les communications entre les châteaux des montagnes sont rares et difficiles. Les routes, entretenues par les paysans, sont cependant fort belles, et l'hiver, on enlève la neige épaisse qui recouvre, avec une espèce de traîneau construit en forme de triangle et trainé par une douzaine de chevaux. Mais les habitations sont à une grande distance l'une de l'autre. Chaque paysan vit à l'écart dans son étroit domaine et doit pourvoir à tous ses besoins et exercer tous les métiers. Dans les cas importants, le gouvernement envoie ce qu'on appelle le *budstik*. Le *budstik* est un bâton terminé d'un côté par une pointe de fer, de l'autre par une petite boîte qui renferme l'acte officiel. Le bailli de la province l'adresse au paysan qui demeure le plus près de la ville. Celui-ci le remet à son voisin, qui le transporte plus loin, et ainsi de suite. Si le paysan ne trouve personne dans la demeure de son voisin, il plante le *budstik* sur le seuil de la porte. Dans l'espace de quelques semaines, l'acte ministériel a fait le tour de la province et a été lu par tout le monde.

Le plus souvent le prêtre lit le dimanche à l'église les proclamations ou les arrêtés que le gouvernement lui confie, et l'on n'envoie point de *budstik*. Dans ces montagnes de la Norvège, la prière du dimanche est un devoir sacré dont personne ne se dispense. Si long que soit le chemin qui mène à l'église, et quel-

que temps qu'il fasse, le paysan se met en route avec sa femme et ses enfants, et assiste dévotement au service religieux. Cette réunion du dimanche est d'ailleurs pour toutes les familles qui vivent dans l'isolement une occasion de se voir, de se rapprocher, de maintenir les liens d'amitié ou de parenté qui existent entre elles.

Les prêtres ont une grande autorité dans le pays. Ils sont largement rétribués, et ils exercent une double influence par leur position de fortune, par le caractère religieux dont ils sont revêtus. Ce sont eux qui surveillent et dirigent l'éducation du peuple. Ils s'acquittent de cette mission importante avec un zèle et une intelligence dignes d'éloges. Tous les Norvégiens possèdent au moins les premiers éléments d'instruction. Pas un d'eux ne peut être confirmé s'il ne sait lire et écrire. Chaque ville, chaque village, chaque fabrique un peu importante, chaque atelier des mines ou de forge a ses écoles. Dans les diverses parties de la Norvège, où les habitations sont dispersées à travers champs, le maître d'école s'en va d'une maison à l'autre et s'assoit comme les scaldes du temps passé au foyer de famille. Il appelle à lui les enfants de la maison, et reste trois mois dans un district, trois mois dans un autre, jusqu'à ce qu'il ait fait le tour de sa communauté. C'est la paroisse qui le paye; c'est le paysan qui le loge et le nourrit.

Mais revenons à Christiania.

L'histoire de cette ville ne remonte pas au-delà du xvii<sup>e</sup> siècle. Christian IV en jeta les fondements en 1624 après l'incendie d'Opsloe. Sa position au bord du golfe fut pour elle un moyen rapide d'agrandissement. L'université et les réunions du *storting* en ont fait, dans les dernières années, une ville importante. Drontheim, la vieille capitale des rois et des jarls, lui dispute encore la prééminence; mais elle n'a plus que le privilège de poser la couronne sur la tête du souverain, et le gouvernement est à Christiania.

Au moyen âge, la Norvège avait quelques écoles latines, mais mal dirigées et mal entretenues. Ceux qui voulaient se livrer à des études vraiment sérieuses devaient aller chercher de meilleurs maîtres en France ou en Allemagne. En 1487, l'université de Copenhague devint pour eux un point de ralliement plus national. Mais c'était encore un long et difficile voyage, et

l'honnête Norvégien, attaché à ses mœurs rustiques, ne voyait pas sans inquiétude ses enfants partir pour une ville où l'on ne s'attachait que trop souvent à copier les mœurs faciles et la frivolité françaises. « Heureux, dit un poète norvégien ; heureux le père de famille dont le fils, après avoir passé un ou deux mois à Copenhague, rapporte dans son pays une chemise et un reste de religion chrétienne ! »

Plusieurs fois les hommes vraiment dévoués à leur pays et au progrès de la science avaient sollicité la fondation d'une université en Norvège, et leurs efforts n'avaient point eu de résultat. En 1807, la guerre rendit les communications avec le Danemark plus difficiles encore ; et dans ce temps de crise, la Norvège éprouva plus que jamais le besoin d'avoir une université à elle. Bientôt la société patriotique, établie à Christiania, prit l'initiative. Elle décerna un prix à l'auteur du meilleur mémoire sur l'établissement de l'université. Elle ouvrit une souscription pour bâtir l'école, pour doter des professeurs ; et malgré la guerre, le surcroît d'impôts, les années de disette, la souscription rapporta en peu de temps des sommes considérables.

Les fonds étant formés, le roi de Danemark autorisa l'établissement de l'université. Il la dota de 100,000 daler (500,000 francs), de plusieurs propriétés qu'il avait en Norvège, et il donna à la bibliothèque les exemplaires doubles des bibliothèques de Copenhague. Cette ordonnance de Frédéric VI date du 2 septembre 1811. Ce fut pour la Norvège un acte d'émancipation intellectuelle qu'elle avait désiré si longtemps, et le peuple l'accueillit avec des transports de joie.

Les règlements de l'université de Christiania sont presque entièrement rédigés d'après ceux de l'université de Copenhague. C'est le même ordre dans les études, le même nombre d'examens, et la même loi disciplinaire.

Il y a ici dix-sept professeurs ordinaires et sept professeurs extraordinaires, qui portent le titre de lecteurs. La loi fondamentale de l'université admet aussi les *privat-docent*, mais il n'y en a aucun maintenant. Les professeurs ont des appointements considérables, beaucoup plus considérables qu'à Berlin ou à Paris. Quelques uns reçoivent 2,000 species (19,000 fr.), d'autres 1,400 ; les plus jeunes 1,100, et les lecteurs 750. Il est vrai qu'ils ne sont pas payés comme en Allemagne par les élèves,

et qu'ils n'ont pas des vacances de six mois comme en Suède , mais ils ne font que cinq à six leçons par semaine , et souvent moins. Le nombre des étudiants qui fréquentent cette université s'élève ordinairement à 600. Chacun d'eux coûte à l'état 78 species (590 francs).

La bibliothèque a 15,000 francs par an pour acheter des livres. Les hommes qui la dirigent comptent avec orgueil les 120,000 qu'ils y ont rassemblés en peu de temps. J'ai plus de respect, je l'avoue , pour une bibliothèque comme celle de Lund et de Kiel , moins nombreuse de moitié , mais choisie et épurée avec soin , que pour cet amas de livres où l'on voit figurer sur les rayons jusqu'à des journaux de mode. Les autres établissements de l'université, et j'en excepte l'observatoire et le jardin botanique , laissent aussi beaucoup à désirer. Mais il ne faut pas oublier que c'est une université jeune qui essaie ses ailes pour la première fois et qui n'a pas encore pu prendre l'essor qu'elle prendra sans doute un jour.

L'établissement de l'université et le mérite incontestable de plusieurs professeurs n'ont pu donner à la Norvège une vraie vie littéraire. Il y a ici des imprimeurs , des libraires intelligents. Les magasins de livres sont ouverts , les ouvriers sont à leur poste , les presses sont en mouvement , mais elles ne reproduisent que des copies d'ouvrages étrangers ou quelques innocents recueils d'élégies pour occuper les loisirs des belles dames de Christiania. Sous le point de vue scientifique, la Norvège est toujours , à l'égard du Danemark, dans un état d'infériorité reconnue et de soumission passive. Avant 1814 , elle n'avait qu'une capitale. Maintenant elle en a deux : l'une littéraire, Copenhague; l'autre politique, Stockholm. Cette division s'accorde du reste assez bien avec les deux caractères distincts de la langue norvégienne. La langue écrite est identiquement la même que le danois ; la langue parlée se rapproche du suédois par plusieurs mots et par l'accentuation. Ainsi , tandis que les employés civils et militaires tournent les regards vers Stockholm , le petit nombre de personnes qui s'occupent d'art, de science , de littérature , recherchent avec avidité tout ce qui vient de Copenhague. Le voyageur qui arrive de Copenhague ici est comme celui qui va de Paris en province. On lui demande s'il a été au spectacle , s'il a vu la pièce nouvelle , dans quel état est le mu-

sée, et quels tableaux ont été le plus admirés à l'exposition. Chacun veut savoir non-seulement ce que la presse publie, mais l'histoire secrète des écrivains et les anecdotes des coulisses. A force de vivre ainsi en communication directe avec les écrivains de Copenhague, ils finissent par s'appropriier leurs œuvres. Ils donnent un brevet de haute naturalisation aux célébrités danoises. Rask est leur philologue, Molbech leur critique, OErsted et Rozenvinge leurs juristes.

Cette alliance étroite de la Norvège avec le Danemark ne tient pas seulement à l'influence scientifique et littéraire de Copenhague; elle tient à des traditions lointaines, à des souvenirs de jeunesse, à des liaisons de famille. Pendant quatre cents ans, ces deux branches de la souche scandinave furent réunies et leurs rameaux s'entrelacèrent. Pendant quatre cents ans, la Norvège eut toujours les yeux fixés sur le Danemark. C'était là que ses enfants allaient étudier, c'était là que ses soldats faisaient leurs premières armes. L'étendard des deux pays flottait ensemble sur toutes les mers, et la gloire de l'un était la gloire de l'autre. Deux des plus grands poètes du Nord, Holberg et Wessel, appartiennent à la Norvège par leur naissance, au Danemark par leur éducation. Aujourd'hui encore il est peu de professeurs de Christiania qui n'aient reçu leur grade de docteur à Copenhague, et peu de hauts fonctionnaires qui n'aient servi en Danemark. Comment serait-il possible que tant de souvenirs fussent si tôt effacés et tant de nœuds si tôt rompus?

L'alliance de la Norvège avec la Suède est plus récente; mais elle est basée sur l'intérêt matériel du pays, et elle a pris promptement racine dans le cœur du peuple. C'est de cette époque que date la vie politique de la Norvège. La constitution de 1814 a ouvert la porte à toutes les ambitions; elle a donné une autre tendance à tous les esprits. Les hommes qui s'étaient dévoués à des études d'une nature différente se sont tournés peu à peu vers des études nouvelles, et les jeunes gens ont appris, dès leur entrée à l'école, les combinaisons du système électoral et les hauts faits du storting. La littérature n'aura plus qu'une attraction secondaire. Les femmes la défendent encore comme le champ de fleurs où leur imagination rêveuse a pris plaisir à s'égarer, mais les hommes s'en éloignent. Une séance de la chambre des députés dans des jours de discussion orageuse, une

motion de la chambre des communes est pour eux bien autrement importante que l'annonce d'une nouvelle tragédie ou d'un poëme épique. Les quatre lignes du journal de Hambourg qui annoncent le cours de la bourse résonnent plus fortement à leur oreille que les plus beaux hexamètres, et l'inventeur des chemins de fer leur semble un plus grand génie que Goëthe.

Ce mouvement politique de la Norvège est curieux à voir, intéressant à étudier, et j'aurai occasion d'y revenir d'une manière plus spéciale en parlant de l'état de la presse dans le Nord. Mais à côté de la vie positive, de l'action réfléchie et intelligente qui s'y manifeste, j'y ai trouvé aussi une sorte de maladie morale qui tient à la nature même du pays, et que nous ne connaissons pas en France. Dans un pays comme la France, toutes les ambitions fondées sur un mérite réel peuvent tôt ou tard se faire jour, toutes les intelligences ont de l'espace pour prendre l'essor. Dans un pays aussi resserré que la Norvège, la route ouverte à la pensée politique est trop étroite, le levier trop mince pour une main qui a de la force, et la masse qu'il doit mouvoir trop légère. L'homme qui se sent de l'énergie peut mesurer d'un coup d'œil l'espace qu'il lui est permis de parcourir. Le but est près de lui. Il sent qu'il n'y a rien au-delà, et il s'ennuie de le voir avant d'y être arrivé. J'ai rencontré ici quelques-uns de ces hommes qui ne trouvent pas la Norvège assez grande pour satisfaire leurs désirs de gloire politique, et qui emportent comme une plaie saignante au fond du cœur le regret de n'avoir pas une plus vaste arène, une plus haute tribune. Heureux ceux qui n'ont pas abandonné les domaines féconds de la science et le ciel étoilé de la poésie ! Ceux-là n'ont pas à s'inquiéter des limites du sol où ils sont nés. Rien ne les arrête dans leur marche. Le monde entier leur appartient.

La constitution de la Norvège est un exemple mémorable de ce que peut une nation quand le temps est venu pour elle de se donner des institutions libérales. A l'époque où le Danemark cherchait à retenir encore la souveraineté qu'il avait abdiquée par le traité de Kiel, ou la Suède, de son côté, réclamait avec énergie l'exécution de ce traité, et où la Norvège, quoique bien résolue à défendre sa nationalité, ignorait à vrai dire ce qu'elle deviendrait, dans ce temps de trouble et d'effervescence, la nation convoqua ses représentants, et, le 10 avril 1814, cent douze

députés se réunirent à Eidsvold. C'étaient des prêtres, des marchands, des bourgeois, des paysans, très peu orateurs pour la plupart, très peu jurisconsultes, mais doués d'un jugement droit, d'une volonté ferme et d'un ardent patriotisme. Ces députés nommèrent une commission de quinze membres, qui, en s'aidant de la constitution des cortès de 1812 et des diverses constitutions des États-Unis, rédigèrent, d'après les besoins particuliers de leur pays, la loi fondamentale norvégienne. Dans l'espace de six semaines, la loi fut discutée, modifiée, adoptée, et la Norvège, qui, au mois d'avril, était encore une terre toute monarchique, se réveilla au mois de mai avec une constitution plus libérale que la charte de France et la *magna charta* anglaise.

Je ne suis pas juriste, et je ne me permettrai pas de commenter cette constitution. J'en dirai seulement quelques mots pour ceux qui l'ignorent tout-à-fait.

Le premier article détermine nettement la position du pays. Le royaume de Norvège est un état *libre, indépendant* et indivisible, uni à la Suède sous un seul et même roi.

Le second proscrie à tout jamais les juifs et les jésuites. C'est une singulière association d'idées. Mais cet article est exécuté à la lettre. Lorsqu'un négociant juif de Danemark ou d'Allemagne est appelé en Norvège pour ses affaires, il ne peut y entrer que pour un temps limité et avec une permission spéciale du roi. Quant aux jésuites, il en vint un jour trois à Drontheim, et ils furent obligés de s'embarquer sur le premier bâtiment qui mettait à la voile.

La presse est libre.

Le pouvoir du roi est extrêmement limité pour tout ce qui a rapport aux intérêts essentiels du pays. Le roi doit toujours avoir auprès de lui un ministre et deux conseillers d'état norvégiens, dont la mission est de protester de vive voix et par écrit, dans le cas où il prendrait une mesure contraire, selon eux, à l'esprit de la constitution. Lorsqu'en 1856, le roi prit le parti de dissoudre le storting, les deux conseillers d'état protestèrent contre cette décision, mais le ministre l'approuva. Le storting mit le ministre en jugement et le condamna à une amende de 1000 species. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'après avoir subi sa sentence, le ministre resta à son poste, comme par le passé.

Le vrai gouvernement de la Norvège est le *storthing*. Il s'assemble tous les trois ans, sauf les cas extraordinaires, où le roi juge à propos de le convoquer, et il est composé de la manière suivante :

Tous les Norvégiens âgés de vingt-cinq ans, et qui ont été ou sont fonctionnaires publics; tous ceux qui ont affermé, pendant cinq ans, une terre matriculée; tous ceux qui possèdent dans une ville de commerce, ou dans un port de mer, une propriété évaluée à 900 francs, tous ces hommes-là sont appelés à nommer les électeurs.

Dans les campagnes, les électeurs se réunissent à l'église, et sont présidés par le curé; dans les villes, par les magistrats.

Dans les campagnes, cent habitants nomment un électeur; dans les villes ils en nomment deux. La même disproportion existe pour le choix des députés. Dans les campagnes, il y a un député pour cinq à quatorze électeurs, deux pour quinze à vingt-quatre. Dans les villes, un pour trois à six, deux pour sept à dix, et ainsi de suite.

La différence de représentation entre les campagnes et les villes est de un à deux. Le nombre des députés ne peut être ni au-dessous de soixante-quinze, ni au-dessus de cent.

Tout Norgévien âgé de trente ans, et ayant résidé dix ans dans le royaume, peut être nommé député. Sont exceptés seulement de cette loi, les membres du conseil d'état, les fonctionnaires attachés à leurs bureaux, ainsi que les officiers pensionnaires de la cour.

Tous ces députés réunis forment le *storthing*, et ils sont nommés pour trois ans.

Le *storthing* se divise en deux chambres. La première s'appelle *Odelthing*. La seconde, composée d'un quart des députés élus dans l'assemblée générale du *storthing*, s'appelle *Lagthing*.

La première discute et vote les projets de loi. La seconde les approuve ou les rejette. L'une est la chambre des communes, l'autre la chambre des lords.

Si un projet de loi a été deux fois proposé au *tagthing* et deux fois rejeté, toute la diète se réunit, les deux tiers des suffrages décident le rejet définitif ou l'adoption.

Chaque projet de loi doit être soumis à la sanction royale; mais si le *storthing* a, dans trois sessions différentes, adopté une résolu-

tion, cette résolution devient une loi de l'état, lors même que le roi refuserait de la sanctionner.

C'est ce qui est arrivé en 1821. Deux fois le storting avait voté l'abolition de tous les titres de noblesse en Norvège; deux fois le roi avait refusé de sanctionner cette mesure. La loi fut proposée de nouveau, et le gouvernement employa pour la combattre tous les moyens possibles : le roi vint lui-même à Christiania, et comme c'était le temps des exercices, six mille soldats furent réunis autour de la ville ; mais le storting persista dans son projet, et la loi fut adoptée.

Cette assemblée du storting est une réunion curieuse de prêtres, d'avocats, et d'hommes du peuple. Quelques paysans s'y sont distingués par une intelligence pratique, par une éloquence dénuée d'art, mais forte. Le plus souvent ils ne se signalent que par un esprit très-étroit et une excessive parcimonie. Pendant tout le temps que dure la session, les députés reçoivent par jour un traitement de deux species (10 fr.); plus, 3 fr. pour leur logement, et 2 fr. 50 c. pour un domestique. L'état leur paie trois chevaux de poste pour venir à Christiania, et pour s'en retourner. Les paysans se mettent deux à deux sur une charrette à un cheval; ils ne prennent point de domestique, ils demeurent dans les maisons les plus obscures, et ils vivent comme chez eux avec un peu de bière et de poisson. Mais chaque semaine, ils entassent les species sur les species, et quand ils s'en retournent, ils achètent de beaux et gras pâturages avec l'argent du storting.

X. MARMIER.

---

---

# AVENTURES

## DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS  
DU PETIT POINSINET.

---

DERNIER ARTICLE.

---

### VII. — LA PASSION DU SIEUR DE BALZAC.

M<sup>lle</sup> de Chenillac et le prieur Ogier étaient encore montés sur le même bidet qui les avait amenés de la dernière poste, lorsque Bautre se présenta seul devant eux pour les empêcher de pénétrer, à cheval, jusqu'aux basses-cours où se jouait en ce moment la plaisante scène de la chaise-à-porteurs. Les gardes de la porte du château avaient entouré les deux nouveau-venus, en leur fermant le passage, jusqu'à ce qu'ils se fussent fait connaître ; mais les extravagantes lamentations d'Alcinadure, sur l'enlèvement de son *berger*, semblèrent tellement inintelligibles à cet auditoire vulgaire, qu'on ne jugea point à propos d'admettre cette espèce de folle en présence du cardinal de Richelieu, sans demander l'avis de l'abbé de Boisrobert. Celui-ci devina aussitôt ce qui se passait, et reconnut quels étaient les personnages qui voulaient voir le cardinal et se plaindre d'un attentat commis à l'égard du sieur de Balzac ; il fut d'abord trop troublé de ce contre temps pour songer à le faire tourner au profit de sa comédie, et il eût abandonné la partie à la demoiselle de Chenillac et au prieur Ogier, si Bautre, dont l'émulation s'échauffait

d'un regard de Richelieu, n'avait obtenu l'autorisation de créer des rôles pour ces acteurs qui arrivaient à l'improviste pendant la pièce.

— Mademoiselle, dit Bautru en saluant profondément Alcina-dure, vêtue de son costume pastoral que la pluie, la boue et le voyage avaient fort maltraité, son Éminence m'envoie vous porter ses baise-mains et vous prier de vous reposer en sa maison, qui sera très-honorée de vous recevoir.

— Permettez que je n'en fasse rien, monsieur, reprit M<sup>lle</sup> de Chenillac avec un air d'élégie héroïque ; j'ai juré de ne prendre aucun repos, jusqu'à ce que j'aie retrouvé mon berger, qui m'a été ravi par le perfide complot de quelque rivale. Or, mes serments ne sont pas de ceux que le vent emporte et disperse comme les oracles de la Sibylle, écrits sur des feuilles de chêne, n'est-il pas vrai, Ogier ?

— Assurément, ma souveraine, reprit Ogier en courtois chevalier : je composerais un gros livre contre quiconque dirait non.

— A coup sûr, le gros livre serait de poids à braver tous les vents qui s'attachent aux volumes étalés le long des parapets du Pont-Neuf, s'écria Bautru avec une emphase qui déguisait cette épigramme en louange ; mais je vous invite à mettre pied à terre, illustre dame, afin que je vous apprenne des choses que vous ne soupçonnez guère et qui vous émerveilleront plus que vous ne pensez.

— Je ne veux rien entendre, monsieur, répondit-elle d'un ton mutin, avant de savoir ce que mon berger est devenu, s'il jouit toujours de la lumière des cieux et s'il conserve fidèlement le tendre dépôt de notre amour. Conduisez-moi seulement vers M. le cardinal, auprès de qui nous avons affaire, n'est-il pas vrai, Ogier ?

— Oui, ma déesse, répliqua le galant secrétaire ; je vais, en votre nom, me prosterner aux genoux de ce puissant ministre.

— Mordieu ! pour vous jeter à ses genoux, vous ne demeurerez pas en selle, j'imagine ! dit Bautru impatienté. Descendez donc de cheval, s'il vous plaît, et voyons ce que vous avez à requérir de monseigneur ?

— Nous le supplierons d'employer son pouvoir à me faire rendre mon berger, répondit Alcina-dure, lequel berger est célèbre

par tout l'univers sous le nom de Balzac, qu'il a pris de la terre où nous vivons ensemble dans les délices d'un âge d'or rempli de lait et de miel, formées par l'amour et l'étude.

— L'agréable vie que vous menez là, et bienheureuses les brebis de votre bercail ! Mais d'où tenez-vous que le cardinal sait des nouvelles de votre berger ?

— Hélas ! monsieur , nous avons suivi à la trace le carrosse doré où était captif cet infortuné M. de Balzac , sous la garde d'une manière d'eunuque.....

— Que parlez-vous d'eunuque , très-vertueuse dame ou demoiselle ? interrompit Bautru piqué de la qualification ; sachez qu'on n'en rencontre pas plus que des éléphants sur les terres de France , grace à la belle administration du cardinal-ministre.

— Enfin, monsieur, continua M<sup>lle</sup> de Chenillac , quand nous nous informâmes, à la poste voisine, de la route que le carrosse avait prise, on ne nous put satisfaire, et l'on nous conseilla seulement de nous adresser au château de Richelieu, ce que nous fîmes. Mais les marauds que voi à nous accueillirent par d'impertinents éclats de rire et refusèrent de nous éclairer sur l'objet de nos recherches ; n'est-il pas vrai, Ogier ?

— Si j'avais eu une rapière à mon côté plutôt qu'une plume en mon écritoire, reprit le secrétaire de Balzac , je les aurais tués tous, pour leur apprendre ce qu'on doit aux dames.

— Offenser la dixième muse , la nymphe Égérie , l'Astrée du grand Balzac ! s'écria Bautru, en faisant signe aux assistants de s'éloigner. Jene voudrais pas être dans la peau de ces malavisés, qui auront les étrivières, pour s'être écartés du respect que commande votre divinité.

— Excusez les , monsieur ; ils ignoraient ce que je suis, dit M<sup>lle</sup> de Chenillac revenant à son humeur douce et sentimentale; je leur pardonne de s'être raillés de nous , parce qu'ils admirent certainement les ouvrages de M. de Balzac, et c'en est assez pour moi, qui me glorifie d'être sa bergère.

M<sup>lle</sup> de Chenillac, qui se persuadait déjà que Balzac avait envoyé au-devant d'elle cet ambassadeur si prévenant et si poli, ne crut pas enfreindre son serment en quittant la croupe du maigre coursier qui ne lui promettait pas un siège bien moelleux pour gagner la poste prochaine ; le prieur Ogier, que les fati-

gues du chemin et les désagrémens de la saison pluvieuse n'avaient pas distrahit du bonheur qu'il trouvait à se sentir pressé dans les bras osseux de sa compagne de voyage, comprit en soupirant que ce bonheur allait cesser, et, s'élançant le premier à terre, il enleva de dessus le cheval la courageuse Alcinadure, qui s'aperçut, pour la première fois, du triste et cuisant état où l'avaient mise trente lieues de chevauchée, lorsqu'elle monta en boitant le grand perron du château. Le prieur la suivit pas à pas, en portant, au lieu de bréviaire, le volume des Lettres de Balzac, in-quarto relié en maroquin rouge, dont M<sup>lle</sup> de Chenillac ne se séparait jamais, pas même durant son sommeil.

La toilette de bergère, avec laquelle cette demoiselle était partie de la maison de Balzac, avait subi d'irréparables dommages par l'effet de deux ou trois averses successives, qui ne ralentirent pourtant pas la poursuite de cette amante au désespoir. Le taffetas de diverses couleurs avait déteint de manière à ne faire qu'une seule nuance, sale, et terne; les parties blanches s'étaient diaprées de taches capricieusement colorées; les dorures et les galons d'argent se confondaient sous une empreinte noirâtre; les rubans pendaient délustrés, et le chapeau de paille caractéristique, bosselé, crevassé de toutes parts, ne conservait plus vestige de sa gracieuse forme. Mais Alcinadure ne se souciait pas de ces accidents de coquetterie que lui faisait oublier la disparition de Balzac. Quant à Ogier, ses vêtements n'avaient pas plus souffert que sa personne des intempéries de l'air et des inconvénients d'une longue traite à franc étrier: ses habits de drap noir, sans broderies et sans dentelles, ne pouvaient craindre aucune détérioration notable dans leur étoffe grossière ni dans leur façon rustique; son embonpoint n'avait pas encouru les mêmes écorchures que le physique sec et grêle d'Alcinadure cruellement meurtrie par le trot du cheval qu'elle montait à cru, derrière le prieur.

— Mademoiselle, lui dit Bautre en la faisant asseoir avec cérémonie dans un cabinet, rendez des actions de grâce à monseigneur le cardinal, pour l'intérêt qu'il prend à vos amours, dignes du temps de Philémon et de Baucis; son Éminence hait les amants infidèles, à l'égal des criminels d'état.

— Qu'est-ce que vous m'allez annoncer, d'après ce préambule? s'écria M<sup>lle</sup> de Chenillac, qui fondit en larmes. Ne parlez pas

d'infidélité devant moi, monsieur ; laissez-moi supposer qu'elle fut retranchée du monde avec les faux dieux du paganisme, et remplacée par le parfait amour ! N'est-il pas vrai, Ogier ?

— Si l'infidélité existe encore, madame, reprit le secrétaire amoureux, ce ne peut être qu'aux lieux où vous n'êtes pas.

— Son Éminence admire donc la grande tendresse que vous avez pour le sieur de Balzac, dit Bautru qui avait eu le loisir de préparer un conte, et regarde avec raison cette passion singulière comme l'unique source du génie de votre amant...

— M. le cardinal est devin ! interrompit Ogier qui n'enviait à Balzac que l'affection d'Alcinadure. Les plus beaux passages des *Lettres* sont de votre main...

— Ogier, mon ami, repartit sévèrement M<sup>lle</sup> de Chenillac, la renommée de M. de Balzac est un édifice dont nous ne pouvons détacher la moindre pierre...

— Sans le faire crouler de fond en comble, ajouta Bautru, qui poursuivit son histoire en ces termes. Or, ce fut avec dépit que M. le cardinal, lequel est instruit de tout ce qui se fait dans ce royaume, et même dans l'intérieur des familles, sut que M. de Balzac entretenait une correspondance amoureuse avec une des plus belles dames de la cour...

— C'est pure calomnie ! s'écria d'une voix étouffée M<sup>lle</sup> de Chenillac, dont les joues blafardes s'empourprèrent de colère. Mon berger ne me trahit pas !

— Eh bien ! madame, reprit Ogier ne dissimulant pas sa joie, ne vous le disais-je point, sans que vous daignassiez m'en croire ?

— Non, Ogier, non, monsieur, répliqua-t-elle dans une agitation qui redoublait à chaque instant : cela ne peut être, cela passe toute vraisemblance ! Ce sont nos ennemis qui ont semé ce méchant bruit : car il est impossible que M. de Balzac se soit hasardé à écrire de son chef...

— La chose est pourtant incontestable, répondit Bautru, et pour preuves, voici les lettres que la dame a reçues de lui, depuis trois mois environ.

— Jupiter, un coup de foudre pour châtier ce parjure ! murmura d'un accent rauque M<sup>lle</sup> de Chenillac qui froissait d'une main tremblante les lettres rassemblées en liasse, que Bautru lui

montrait une à une. Si ces papiers sont faux, on a bien perfidement imité son écriture!...

— Eh! quel autre que M. de Balzac eût écrit ces lettres? ajouta Ogier, qui était intéressé à convaincre Alcinadure de la trahison de celui qu'elle aimait. Voyez, madame, si l'on imiterait aisément ces prodigieuses fautes d'orthographe qui le distinguent entre tous les mortels!

— En effet, voilà qui accuse l'ingrat! Mais ce n'est pas tout, je reconnais des phrases et des morceaux entiers, pris de certaines lettres que je lui adressais parfois, en gardant mes brebis aux champs. O le lâche cœur! Comment ai-je tant aimé, pour être aimée si peu, Ogier!

— Ne l'aimez plus désormais, ma reine, sous peine de l'égaliser en lâcheté: au contraire, haïssez-le, méprisez-le, et ôtez-lui l'aurole de gloire, le chapeau de lauriers verts, que vous lui avez mis sur la tête: faites-le rentrer en l'obscurité de laquelle il n'aurait pas dû sortir!

— Sans doute, Ogier: je m'indigne de l'aimer encore, et je veux être mieux assurée de sa perfidie, pour en prendre la vengeance qui convient.

— La dame à qui ces lettres furent transmises, reprit Bautru, charmé de trouver dans le prieur Ogier un auxiliaire contre Balzac, projeta de faire enlever votre amant, pour s'enfermer dans une de ses maisons avec lui: mais le bon cardinal de Richelieu eut soupçon de ce complot et le déjoua pour vous complaire: il laissa toutefois s'exécuter l'enlèvement tel que la dame l'avait machiné: puis, il fit à son tour enlever cette dame, qui fut envoyée prisonnière à la Bastille de Paris, où elle demeurera jusqu'à ce que son feu soit refroidi, et le sieur de Balzac a été amené en ce château pour y être réprimandé sur sa déloyauté.

— Où est-il, ce déloyal berger? s'écria-t-elle en courant à la porte avec tant de précipitation, que Bautru faillit la voir s'échapper. Je lui veux reprocher en face sa malhonnêteté! Je veux l'appeler parjure et félon! Je veux le dépouiller de sa fausse gloire et lui arracher une à une toutes les plumes de paon dont je l'ai couvert pour déguiser sa pauvre nature de geai! Je veux, de ma propre main....

— Ma divine princesse, interrompit Ogier, appréhendant que la jalousie et l'amour offensé ne fissent sortir Alcinadure des

bornes d'un ressentiment digne et fier, retirez-lui vos rayons et laissez-le retomber dans les ténèbres de Jean-Louis Guez que vous aviez métamorphosé en Balzac ! Je ne présume pas qu'il s'aventure à écrire un almanach, quand il n'aura plus votre esprit où puiser le goût et l'éloquence.

— Son Éminence s'est promis de vous le rendre bien rudement corrigé, reprit Bautre, en sorte que vous le puissiez gouverner à votre guise, comme votre chien ou quelque'un de vos moutons. Ce sieur de Balzac est un torrent de galanterie auquel il faut opposer une digue pour sauver la vertu des femmes de ce siècle : car si on ne lui résistait pas, les filles quitteraient leurs parents et les épouses leurs maris, afin de s'enchaîner à son char amoureux.

— Quand je devrais faire creuser des fossés, bâtir des murailles et soudoyer des gardes, répondit M<sup>lle</sup> de Chenillac, j'empêcherai bien qu'on me prenne mon berger ! car il m'appartient comme si je l'eusse créé moi-même, et je l'ai rangé sous l'empire de ma houlette : n'est-il pas vrai, Ogier ?

— Hélas ! je suis et serai votre esclave, madame, répliqua piteusement le secrétaire ; mais je gémis de ce qu'un autre, moins aimant et plus aimé, soit encore votre tyran, quoi qu'il fasse pour rendre son joug injuste et odieux. Ah ! belle Alcina-dure, ma patience surpasse votre cruauté !

— Mon petit Ogier, lui dit-elle en lui tendant la main à baiser, vous êtes un modèle accompli de constance et d'amour.

Bautre fut touché de cet amour et de cette constance qu'il ne comprenait pas pour un pareil objet, et il se promit de les servir généreusement au préjudice de Balzac, qui n'était pas là d'ailleurs pour compter les torts qu'on pourrait lui faire ; il s'empressa donc de laisser le champ libre aux entreprises du prier, qu'un seul baiser collé sur une main sèche avait transporté au septième ciel de l'extase amoureuse, et qui roulait des yeux capables de mettre le feu à un baril de poudre. Bautre annonça seulement à M<sup>lle</sup> de Chenillac que le cardinal de Richelieu ne tarderait pas à la mander pour lui faire les compliments qu'elle méritait et pour la prier de confondre un peu l'infidèle Balzac ; Alcina-dure, qui commençait à s'apercevoir de l'espérance qu'Ogier avait conçue et du péril où les entraînait à la fois la pente de leurs cœurs, supplia Bautre de ne pas l'abandonner

dans un tête-à-tête où l'agneau aurait à se défendre contre le loup ; mais l'inflexible Bautru prétextait les ordres de son Éminence pour se retirer au plus vite et pour enfermer ses deux nouveaux acteurs qui n'étaient pas encore prêts à se montrer sur la scène. On peut supposer qu'il écoutait à la porte et regardait par le trou de la serrure, à certains murmures de rires étouffés qui venaient sans cesse déconcerter les grands sentiments du prieur Ogier ; néanmoins, deux heures après, lorsque Bautru reparut, avec une grimace malicieuse, devant ses prisonniers qui ne l'attendaient pas, M<sup>lle</sup> de Chenillac était accoudée sur l'épaule massive d'Ogier qui dessinait la fameuse carte du royaume de Tendre, à laquelle il ajoutait une foule de lieux agréables omis plus tard par l'auteur de la *Clélie*.

Cependant le déplorable Balzac n'était pas au bout des épreuves que lui préparait l'imagination de Boisrobert. Celui-ci, tout bardé de fer, comme un chevalier du xiv<sup>e</sup> siècle armé en guerre, avait pris ce lourd déguisement pour représenter le père d'Arthénice ; Bautru devait être le mari, et Faret le frère de cette belle imaginaire ; les valets, qui avaient été successivement baillis et sénéchaux, gazetiers de Hollande, libraires de la galerie du Palais, académiciens d'Italie, devinrent, par un anachronisme que l'innocent Balzac ne pouvait soupçonner, de terribles seigneurs châtelains des anciens temps, grace aux cottes de mailles, aux armures dorées et argentées, aux superbes heaumes et aux casaques armoriées que leur avait fournis l'arsenal des sires Duplessis. Ils se placèrent en silence sur deux rangs à l'entrée de la basse-cour, où la chaise-à-porteurs exécutait de rapides évolutions, qui ne donnaient pas au patient le temps de reprendre haleine ni de se reconnaître. Le cardinal, qui préférait cette scène bouffonne à toutes les précédentes, eût voulu la prolonger au-delà des forces de Balzac, exténué de faim, de colère et de fatigue : il consentit, à regret, au nouveau spectacle que lui promettait Boisrobert, et toujours riant de meilleur cœur qu'il n'avait fait depuis son avènement au ministère, il se cacha dans une écurie, d'où il pouvait voir et entendre la suite de la comédie qu'on lui donnait aux frais du sieur de Balzac.

Aussitôt, Boisrobert ayant sifflé, les porteurs de chaise cessèrent de promener cette boîte, sous laquelle Balzac s'essouffait à

conserver son équilibre , et la renversèrent avec le pauvre diable , qui s'était résigné enfin à obéir aux mouvements qu'on lui imprimait. Balzac se trouva donc à demi enterré dans le fumier , et presque écrasé par le poids de cette chaise qu'on lui jeta sur le dos : il poussa un cri douloureux , et remit son âme dans les mains des saints ses patrons. car il pensa que la maison s'éroulait et l'ensevelissait dans les décombres ; mais après un instant d'anxiété , il s'aperçut qu'il n'était pas tellement brisé , que cet accident l'empêchât de se relever ; il essaya de se débarrasser de la chaise qui pesait sur son omoplate , et il y parvint à tâtons , en souhaitant tout bas de rentrer sain et sauf dans sa maison de Balzac pour y vivre en paix , sans être tenté désormais de courir les aventures galantes. Alors il eût échangé contre un morceau de pain les plus précieuses faveurs de son Arthénice.

Il était tout étourdi de sa culbute et de la singulière promenade qu'on l'avait forcé de faire à pied et en chaise-à-porteurs ; il ne savait en quel endroit on l'avait transporté ; et il cherchait à s'orienter dans les ténèbres où la basse-cour était plongée, Boisrobert ayant fait éteindre toutes les lumières. Tout à coup le château retenait de cris de mort et de bruits de combat : on tirait le canon sur les remparts, on sonnait le tocsin dans les tours , on martelait des chaudrons , on secouait des sacs de ferrailles , on traînait des chaînes de tourne-broche , on mêlait à ce vacarme infernal une musique plus infernale encore , formée des éclats de la trompette marine et du cornet à bouquin : c'était à rendre l'ouïe à un sourd. Balzac , qui se réjouissait déjà d'être délivré de ses persécuteurs , fut saisi d'effroi à ce formidable tumulte , qui semblait annoncer le sac du château ; il n'osa plus bouger , et se boucha les oreilles pour ne rien entendre , puis les yeux pour ne rien voir , quoique la basse-cour restât déserte. Il se rappelait , en frissonnant , ce qu'on lui avait dit du père , du mari et du frère d'Arthénice. Dès ce moment , il ne douta plus que tout cet appareil de guerre ne fût dirigé seulement contre lui , et il se persuada que ses trois mortels ennemis avaient découvert le lieu de sa retraite.

Il se crut perdu sans remède , et s'il avait eu un puits devant lui , il s'y serait précipité pour échapper à la vengeance des

trois personnes qu'il redoutait le plus au monde, depuis les menaçants récits de Bautru. Il alla, hors de lui, heurter à toutes les portes pour se réfugier quelque part ; mais les issues étant fermées, il fut obligé de revenir à la chaise, au fond de laquelle il se blottit, la figure cachée entre ses mains. A peine était-il retiré dans l'unique asile qui se fût offert à lui, il entendit des cris de victoire et des fanfares joyeuses ; il entrevit la lucur des torches qu'on agitait le long des murs de la basse-cour ; et comme il se disposait à mettre la tête hors de la chaise pour savoir ce qui s'était passé, il fut averti de n'en rien faire par cette allocution de Boisrobert, prononcée d'une voix tonnante à travers la cloison de la chaise :

— Compagnons, vous avez gaillardement combattu ; vainement la déloyale Arthénice a prétendu protéger la fuite de son audacieux serviteur, le sire de Balzac qu'elle a fait amener ici en secret, pour ses plaisirs : nous sommes maîtres de son château où nous avons pénétré par la brèche, et notre triomphe sera complet, dès que nous aurons en nos mains le célèbre Balzac dont la rançon vaut la moitié d'une couronne royale, et que nous jugerons pour ses méfaits comme le plus vulgaire des hommes. Or, ledit Balzac est cédé en quelque taupinière, et je récompenserai du don de vingt mille pistoles quiconque découvrira la cachette de ce galant que nous devons pendre, brûler, écarteler et rouer pour notre honneur.

— Le seigneur Dieu peut seul venir à mon aide par l'effet d'un miracle ! se disait à lui-même le misérable grand homme. Que je voudrais être le compère Jacquot qui laboure mes champs, ou bien le porcher qui mène mes bêtes au bois paître la glandée ! oh ! que la gloire est une importune chose ! je ne risquerais pas tant d'être égorgé ou maltraité, si je n'avais jamais excité l'envie que des meuniers et des vigneron du pays angoumois !

Un coup de bâton, que Boisrobert frappa sur les panneaux sonores de la chaise, vint interrompre les réflexions philosophiques de Balzac, qui s'imagina toucher à sa dernière heure, et qui attendit, dans une immobilité atonique, qu'on le tirât de sa boîte ; mais Boisrobert se plut à prolonger les terreurs de Jean-Louis Guez, en feignant de continuer des recherches persévérantes autour de lui et en prenant différentes intonations de voix pour

imiter les discours de plusieurs personnes passant et repassant à côté de la chaise qui résonnait sous leurs coups.

— Tron de Diou ! disait l'un en gasconnant, on lui ôtera bien la fantaisie de séduire nos femmes ! — Morgué ! disait l'autre avec l'accent normand, tous les maris de la Normandie brûleront une chandelle à la Vierge, en réjouissance du châtement de ce paillard ! — Nous rirons bien de le voir faisant la grimace à la potence ! — Si, par aventure, on le brûle vif, ses cendres auront la vertu de guérir la stérilité des vaches. — J'aimerais mieux qu'on l'écorchât pour couvrir de sa peau tanée le fauteuil de monseigneur. — Coupons-le plutôt en une innombrable multitude de lopins que nous vendrons aux filles qui veulent devenir femmes. — Mais çà, où diable est-il allé, ce beau sire ? En quelque terrier de lapin ? Qu'est-ce qui gagnera les vingt mille pistoles promises pour sa capture ? — Maugrebleu ! c'est moi ! — Non, s'il vous plaît, c'est moi, et fût-il descendu au fin fond de la terre, je l'irais quérir. — Et moi aussi, serait-ce dans le ventre de la baleine de Jonas !

— Je vois bien que je suis destiné à périr ici, pensait tristement Balzac, à qui la faim rendait moins sensible cette situation critique ; je m'inquiète seulement du genre de mort qui me fait déjà mourir.

— Je veille sur votre salut, monseigneur, lui dit à voix basse Boisrobert en accompagnant d'un rude coup de pied cette assurance de touchant intérêt. Ne bougez pas, ne soufflez mot, ajouta-t-il en lui lançant un caillou sur les doigts : on ne vous a pas vu !... Bon ! vous êtes sauvé, mon excellent seigneur, et M<sup>me</sup> Arthénice me bénira, reprit-il en lui poussant une bourrade avec un des bâtons de la chaise.

Balzac tourna la tête en gémissant, pour remercier l'officieux protecteur qu'Arthénice lui envoyait ; mais il ne vit personne, excepté un cheval sellé et bridé qui rongea son mors et paraissait attendre un cavalier : la basse-cour était encore une fois déserte et le château silencieux, tellement que Balzac se persuada qu'il avait rêvé. Néanmoins, dans la crainte d'une fâcheuse réalité, il résolut sur-le-champ d'user des moyens de fuite que le hasard lui offrait en mettant à sa disposition cette monture enharnachée ; sans balancer davantage, il se traîna, rompu de fatigue et meurtri de coups, jusqu'à l'étrier, et il eut

grand'peine à se placer en selle. Ce fut pour lui un instant délicieux, qui fit taire les angoisses de son estomac et de ses entrailles, lorsqu'il piqua des deux pour retourner à Balzac.

Mais ce ne fut qu'un instant, car on mit le feu à des fusées et à des pièces d'artifice qui étaient attachées à la queue et au harnais du cheval. L'explosion et les flammes pleuvant autour du pacifique animal, le troublèrent autant que son cavalier, et il s'emporta en hennissant, pendant que Balzac, croyant qu'un volcan faisait irruption, jetait des cris plaintifs, et se cramponnait aux arçons pour n'être par lancé à terre dans les bouds de sa monture effarée; il fermait les yeux, de peur d'être aveuglé par les pétards qui crevaient autour de lui et l'entouraient d'une auréole lumineuse, non sans lui griller les cheveux, la barbe et les sourcils. Le cheval s'élançait du sol, ruait, se cabrait, courait, sautait, virait de tous côtés dans la basse-cour, et rencontrait partout des murs qu'il ne pouvait franchir; les artifices parlaient jusque dans ses naseaux, et des pots à feu, allumés sur les corniches des bâtiments, éclairaient de reflets verts, bleus et rouges, cette scène animée, que Balzac commençait à trouver surnaturelle: il l'eût attribuée à la magie, si Boisrobert s'était présenté à lui en costume de sorcier, et il aurait juré être allé au sabbat, si on lui eût montré le bout des cornes du diable. Cependant il se maintenait des pieds et des mains sur la croupe, sur le dos et sur le cou de sa bête; il retombait avec bonheur en selle, chaque fois que quelque secousse plus terrible que les autres l'enlevait à sa position horizontale, et le lançait dans l'air comme un ballon élastique; mais enfin un dernier serpenteau, qui jaillit dans les jambes du cheval, lui fit faire un si brusque écart, que Balzac fut envoyé à dix pas sur un lit de fumier, assez détrempé pour amortir la violence de la chute.

Néanmoins il resta presque sans connaissance, sous l'impression d'effroi qui l'avait glacé à l'aspect de sa catastrophe: avant qu'il eût repris ses sens, la comédie avait changé de face. Les portes de la basse-cour furent ouvertes; les gens d'armes, Boisrobert à leur tête, défilèrent en bon ordre, au son des trompettes, et se rangèrent auprès de Balzac, encore immobile et engourdi dans sa stupeur. Celui-ci, qui n'eût pas eu la force de se tenir debout, s'enfonça jusqu'aux oreilles dans le fumier pour échapper à ce nouveau fracas d'instruments militaires. Il

n'eût pas été étonné d'apprendre que l'heure du jugement dernier était arrivée; il en demeura convaincu, quand il se sentit soulevé de terre par quatre bras vigoureux qui devaient appartenir à des démons plutôt qu'à des anges. Il s'obstinait à clore ses paupières et à enfouir sa tête dans sa poitrine pour éviter le tableau effrayant que lui peignait son imagination; mais, par l'ordre de Boisrobert, qui élevait la voix plus haut que tous les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, il ouvrit les yeux en clignant, et regarda d'un air hébété les étranges personnages au milieu desquels il se trouvait tout à coup, sans se rappeler de quelle façon s'était opéré cet enchantement. Il fut un peu rassuré pourtant, malgré l'appareil sombre et bizarre de cette assemblée, en voyant des figures humaines au lieu des monstres hideux qu'il croyait rencontrer sous une voûte des enfers: il espéra du moins qu'il ne serait pas dévoré par ces chevaliers habillés de fer, semblables à ceux qui dormaient couchés sur les vieux tombeaux de la cathédrale d'Angoulême; mais il n'avait aucune idée des circonstances en vertu desquelles ces statues d'un autre temps pouvaient se transformer en êtres vivants, se mouvoir, parler et agir, sans que les lois de la nature fussent interrompues.

— Messire de Balzac, lui dit Boisrobert en étendant le bras au-dessus de la tête inclinée du patient, tu es accusé d'avoir traîtreusement séduit madame ma fille!

— Moi! monseigneur! s'écria Balzac, stupéfait d'une pareille accusation; à moins que votre fille ne soit une des neuf muses, je n'ai rien à débattre avec elle.

— Voilà certainement une réponse des plus galantes, reprit Boisrobert; mais elle est bien légère pour un fait de si haute gravité.

— Eh! monseigneur, vous me prenez pour un autre, et je ne veux répondre que de mes actions. Je suis, de ma personne, Jean-Louis de Balzac...

— Sire de Balzac et de plusieurs lieux que vous savez mieux que moi, auteur des *Lettres* et du *Prince*, membre de l'Académie française?

— C'est moi-même, je l'avoue, monseigneur, et certes, celui qui a écrit le livre du *Prince* ne séduisit jamais que ses lecteurs et lectrices.

— C'est vous qui avez été qualifié de secrétaire et historio-  
graphe de la belle Arthénice ? C'est vous enfin que cette dame  
aime ?

— Eh ! monsieur, je me réjouis de ce qu'on m'aime, répliqua  
Balzac, dont l'orgueil surmonta la peur et qui se flatta de voir  
cette explication tourner à sa gloire ; j'ignore quel grand crime  
c'est de se faire aimer d'une dame qui connaît sans doute son  
monde et ne place pas mal son estime.

— Par la mort de Goliath ! j'admire que tu sois si brave et si  
délibéré, quand on s'en va te juger à mort, impertinent cou-  
reur de ruelles !

— Me juger à mort ! répéta d'une voix dolente Balzac, qui  
promena un coup d'œil de terreur sur les épées nues que faisait  
étinceler la clarté des torches.

— Tu trembles de la fièvre des coupables, lâche profanateur  
de la couche conjugale ? Je suis le père de la trop criminelle  
Arthénice, ta complice...

— Ma complice, bon Dieu ! Je vous atteste par les plus sa-  
crés serments, que je ne la connais point, que je ne l'ai jamais  
vue...

— Imposteur ! Tu étais tout à l'heure entre les bras de cette  
femme effrontée ! Tu lui promettais, avec cent mignardises, un  
éternel amour !

— En vérité, vous ou moi ne sommes pas bien éveillés ! J'ai  
parlé, dites-vous, à M<sup>me</sup> Arthénice ? Il y a eu, entre nous, des  
privautés et des caresses d'amant à amante ? Voilà, sur ma foi,  
une insolente calomnie ! Qu'on me confronte avec mon accusa-  
teur, et je démasquerai sa fourbe !

— Tes accusateurs sont ici, en ta présence, et tes juges  
sont là, le frère, le mari et le père d'Arthénice !

Bautru, qui avait peine à dissimuler la gaieté que lui inspirait  
le souvenir de la carte du Tendre, tracée par le prieur Ogier,  
sous les yeux d'Arthénice, arriva, vêtu en *Hérode*, avec les  
fantastiques oripeaux qui servaient à ce rôle dans la tragédie de  
*Mariamne* ; Faret, ivre à demi, et chancelant à chaque pas,  
venait ensuite, habillé en *Adraste de l'Illusion comique*, la  
tête coiffée de longues plumes de diverses couleurs, la poitrine  
couverte d'une cuirasse à écailles, les jambes nues et les pieds  
chaussés de brodequins à talons rouges, les épaules chargées

d'une peau de lion et d'un carquois de carton. Faret avait totalement laissé l'esprit de son rôle au fond de la bouteille, et il entonna une chanson à boire, que Boisrobert eut la précaution d'étouffer dans un cri général de tous les assistants, qui accusèrent à la fois le sieur de Balzac, troublé et désespéré au point de douter de lui-même.

— Messieurs, messieurs, entendons-nous ! disait-il en s'agitant comme un possédé. Je ne dors pas, j'ai toute ma raison, et vous ne me prouverez point que je perds la mémoire.

— Ne persistez pas à nier, détestable scélérat, reprit Boisrobert ; nous avons surpris les lettres galantes dont vous entreteniez commerce avec M<sup>me</sup> Arthénice, qui serait encore vertueuse et pure, si vous ne l'eussiez méchamment induite à mal. Dès que vos desseins malhonnêtes furent découverts, nous résolûmes d'aller vous surprendre dans votre château et de vous infliger la peine des séducteurs ; mais vous nous échappâtes par l'astuce d'un chambellan de votre impudique maîtresse, lequel vous amena en notre propre maison, que vous avez souillée par un amour illégitime. La Providence n'a pas permis que l'attentat se fit impunément ; nous retournâmes sur nos pas avec les gentilshommes associés à notre cause ; l'infidèle Arthénice nous ferma ses portes et voulut tenir la place qui fut emportée d'assaut. Maintenant, vous êtes en notre pouvoir, et l'affront que vous nous avez fait ne se peut laver que dans votre sang impie.

— J'avoue que je serais confondu si toutes les parties de votre discours étaient également véritables ; dit Balzac cherchant à émouvoir ses juges et s'adressant de préférence à Faret, dont le visage riant et enluminé n'avait garde d'exprimer des sentiments hostiles ; mais, s'il vous plaît, ne m'imputez pas des torts imaginaires : j'ai, en effet, reçu des lettres de M<sup>me</sup> Arthénice, et j'y répondais par simple politesse ; cette dame m'envoya quérir dans son carrosse, et la route, qui fut longue, eut des traverses singulières que je lui pardonne. Ce que je ne lui saurais pardonner de même, c'est le train de vie que je mène depuis mon arrivée au palais des Amans-Fortunés, où les cinq cents diables semblent déchainés pour me faire pièce et me damner de mon vivant. Je passe sous silence les bavards qui m'ont assassiné de harangues pendant quatre heures ; je ne dis rien de ce que j'ai souffert dans cette chaise défoncée, dans

cette volière vitrée, sur ce cheval fougueux ; c'était , j'imagine, un avant-goût de pénitence infernale pour mes vieux péchés ; mais je ne puis tolérer qu'on m'ait fait jeûner jusqu'à présent , comme Daniel dans la fosse aux lions , et qu'on veuille , pour comble , m'assassiner sous un honteux prétexte.

— Vous vous défendez avec l'éloquence d'un génie qui a sa besace pleine d'arguments , dit Boisrobert , feignant d'être mieux disposé en faveur de Balzac , à qui la faim avait presque donné l'entraînement et la force d'un orateur ; mais la justice se doit boucher les oreilles pour être juste.

— Cher beau-père, reprit Bautru en saluant Boisrobert, vous laisserez-vous séduire. à votre tour, par cette langue dorée, quand Arthénice avoue tout...

— Elle avoue ! s'écria Balzac indigné ; M<sup>me</sup> Arthénice a des visions , ou bien elle ment comme si elle n'avait jamais fait autre chose de sa vie !

— Tais-toi, faquin, n'insulte pas ma fille bien-aimée, le fruit de mes entrailles ! interrompit Boisrobert. C'est toi qui meus, tyran des cœurs !

— Je veux être sur-le-champ changé en bête, ainsi que le roi Nabuchodonosor, si j'ai aperçu le petit doigt de M<sup>me</sup> Arthénice !

— Cessez de vains subterfuges , répliqua Bautru : je déclare, au contraire , que vous avez vu en face cette infidèle , comme vous me voyez en ce moment !

— Il est possible que , dans la foule des dames qui assistaient à mon dîner où je mangeai seulement un œuf à la coque sans mouillettes et bus quelques coups de vin, M<sup>me</sup> Arthénice se soit montrée à moi ; mais je vous atteste , par le respect que je dois à la foi jurée, que je ne l'ai nullement remarquée ; à moins que ce ne fût cette brunette qui me demanda de mes cheveux...

— Les voici , ces cheveux musqués et pommadés qu'on adore ainsi que des reliques ! dit Boisrobert en faisant apporter , dans un plat d'argent, tout ce qui manquait à la chevelure de Balzac. Arthénice eût donné un million pour les conserver : j'en remplirai un coussin et l'enverrai à la levrette favorite du grand sultan.

— Enfin le sieur de Balzac demeure convaincu d'avoir gâté la bonne renommée de M<sup>me</sup> Arthénice, reprit Bautru , dont la voix n'était pas étrangère à son compagnon de voyage ; ne

convient-il pas de choisir le genre de mort qu'on lui fera subir ?

— Ah ! monsieur, lui dit tristement Balzac, qui avait reconnu le soi disant chevalier d'honneur d'Arthénice, vous m'avez conduit au piège à l'aide d'un faux nom et d'une fausse qualité : je comprends maintenant la ruse que vous a conseillée une folle jalousie ; mais je protesterai de mon innocence jusqu'au dernier soupir.

— On aurait meilleur marché d'un coupable, dit Boisrobert, qui parut s'attendrir : je suis d'avis de l'exposer aux épreuves du jugement de Dieu ?

— Faites, messieurs, à votre guise, répondit Balzac avec assurance : je ne crains rien, je suis innocent, quoi qu'on fasse pour me noircir.

— Eh bien ! vous allez passer par trois épreuves successives, et le ciel prononcera lui-même si vous êtes tel que vous dites.

— Quelles sont vos épreuves, messieurs ? je n'y soumetts de bonne volonté ; mais vous feriez un acte louable en me baillant quelque nourriture.

— Première épreuve ! cria Boisrobert avec majesté ; vous serez enchaîné, les yeux bandés, dans la ménagerie des lions, tigres, panthères, loups et autres bêtes féroces. Si lesdites bêtes vous respectent au lieu de vous dévorer, ce sera le premier signe de votre innocence.

— Des lions et des tigres ! s'écria Balzac, cherchant à s'enfuir : seigneur Dieu, ayez pitié de moi ! J'aime mieux être mis à mort par la main des hommes !

Mais sur un geste de Boisrobert, deux écuyers se saisirent de Balzac, qui hurlait de frayeur et se débattait comme un possédé, le bâillonnèrent, lui bandèrent les yeux, le garrottèrent, et le transportèrent dans les jardins, au milieu d'une vaste salle de verdure, que le buis taillé en muraille, environnait d'une triple ceinture d'arcades, et que des bancs de gazon exhaussaient en amphithéâtre. Le cardinal de Richelieu avait fait souvent représenter en plein air, dans cette salle, des pastorales dont les décorations ne devaient rien à l'art du peintre. Un orchestre de fifres et de hautbois était établi derrière une charmille ; chaque arbre portait des lanternes, des lampes et des bougies, parmi lesquelles on avait suspendu des écussons aux armes de Richelieu et des devises à sa louange ; au-dessus de la salle, brillait un

globe lumineux et transparent, figurant un astre prêt à remonter dans les cieux, et offrant cette légende, qui rappelait l'origine de la fête : **ACADÉMIE FRANÇAISE, LE CARDINAL DE RICHELIEU PROTECTEUR, A L'IMMORTALITÉ.** La nombreuse compagnie de seigneurs, de dames et d'académiciens que Boisrobert avait invités à sa comédie impromptu, garnissaient les gradins en attendant les acteurs, et la pelouse étincelait de pierreries, de bijoux, de velours, de satin, et de broderies d'or.

Le cardinal, qui n'était pas averti de cette ingénieuse création de Boisrobert, en fut très-satisfait, et le témoigna par sa bonne humeur, ce qui raviva la verve comique de l'ordonnateur de la fête; cependant Richelieu eut pitié de Balzac, qui restait couché sur le sable, tel qu'un esturgeon échoué dans une tempête, et jugeant aux soubresauts de ce malheureux que ses souffrances augmentaient de l'impossibilité où il était de les exprimer par des plaintes, le charitable cardinal ordonna de le débarrasser de son bâillon. Aussitôt les cris de Balzac se succédèrent dans tous les tons, depuis le grave jusqu'à l'aigu. Boisrobert pensa que les oreilles délicates des spectateurs ne supporteraient pas longtemps cette musique, qui devenait déjà monotone : il se mit donc en devoir d'accompagner à sa manière les clameurs de Balzac, et s'étant approché de ce criard en se traînant sur les genoux et les mains, il imita l'un après l'autre, avec une merveilleuse vérité, les différents cris des animaux, qu'il avait annoncés dans le préambule de l'épreuve : le lion, le tigre, le léopard, le chacal, le sanglier, le loup, et même le chat et le chien, contribuèrent, chacun pour sa part, aux tortures du tremblant Balzac, qui croyait sentir leurs coups de dents, et se roulait convulsivement comme les martyrs chrétiens livrés aux bêtes dans le cirque de Domitien.

— Ah ! un lion ! s'écria-t-il d'une voix éteinte : *Miserere nobis, Domine!* Monsieur le lion, je vous offre la dédicace de mon premier ouvrage... Oh ! un tigre ! plaise à Dieu qu'il soit repu et me laisse comme une mauvaise viande ! Monsieur le tigre, je suis M. Balzac, le prince des écrivains français !.. Eh ! un loup ! Si j'avais seulement une arme pour le tenir à distance ! C'en est fait de moi : il me flaire, il me flaire, il est affamé, il me rongera jusqu'aux os..... Non, il s'éloigne..... Voici un dogue maintenant : fasse le ciel que je ressemble à son maître !

O mon Dieu ! s'il était enragé et qu'il vînt à me mordre !  
Grace ! messieurs. Otez ces vilaines bêtes et tirez-moi de ce  
purgatoire !

Lorsque Boisrobert vit que cette farce avait assez duré pour  
égayer l'auditoire , qui riait aussi haut que le chien aboyait ,  
ce fut un nouveau supplice pour Balzac , qu'on apprêta au  
même endroit. Les valets apportèrent des fagots qui furent ar-  
rosés d'essences et saupoudrés d'une composition propre à je-  
ter des flammes artificielles , qui s'attachaient aux objets sans  
brûler , en dégagant néanmoins avec des flocons de fumée  
bleue une chaleur sensible au contact. C'était le moyen usité  
dans la pyrotechnie théâtrale de ce temps-là , et emprunté à la  
magie du siècle précédent. On n'eut qu'à présenter une chan-  
delle allumée à ces poudres de fougère et de lycopode pour que  
tout s'embrasât en jetant une lueur rougeâtre , que Balzac en-  
trevit à travers le tissu de son bandeau.

— Au feu ! au feu ! s'écria-t-il en se redressant sur ses pieds ,  
liés de cordes ainsi que ses mains , est-ce un homme ou un porc  
que l'on rôtit ?

— Vous êtes sorti vainqueur de votre première épreuve ;  
voyons si la seconde vous réussira de même , lui dit Boisrobert ,  
qui le délivra de ses liens ; il faut que vous passiez et repassiez  
dans le feu , sans avoir un poil de la barbe roussi ; autrement ,  
vous seriez convaincu de l'adultère pour lequel vous avez quitté  
vos foyers domestiques , vos livres et vos moutons.

— Que je passe et repasse dans le feu ! reprit Balzac irrité et  
découragé à la fois ; estimez-vous que je sois incombustible ?

— C'est ce que nous allons voir. Je donnerais , pour ma part ,  
cinquante aunes de boudins et autant de saucisses , afin que  
vous puissiez vous tirer aussi heureusement de cette épreuve  
que de l'autre ; car votre innocence blanchirait ma coquine de  
fille.

— Et moi , que ne donnerais-je pas pour être exempt de cette  
épreuve , qui équivaut à me brûler vif !

— Ne perdez pas espoir : on a vu des miracles plus surpre-  
nants. D'ailleurs vous ne resterez pas immobile parmi les flam-  
mes , à l'instar des sept enfants dans la fournaise ; mais vous  
sauterez sans cesse , afin que le feu ne vous atteigne pas.

— Je sauterai , puisqu'il vous plaît ainsi ; mais je résigne

d'avance ma pauvre vie, et je rends mon âme à la miséricorde de Dieu.

— Sautez, vous dis-je, de toutes vos forces et ne vous laissez pas; j'ai bonne idée que vous ne serez pas mis en charbon.

— Quel martyr, mon Dieu! ces bourreaux se persuadent qu'on a des jambes pour sauter, lorsqu'on a le ventre vide depuis deux jours!

— Encore! sautez toujours! Bien! à droite, à gauche. Gardez-vous d'arrêter, ou le feu prend à vos chausses! Sautez de plus belle!

Balzac, qui entrevoyait les clartés de ce brasier inoffensif et qui sentait une certaine chaleur lui caresser les mollets, s'efforçait de sauter par-dessus la flamme, et puisait dans l'amour de la vie une énergie toute nouvelle, mais passagère, qu'il dépensait en cabrioles et en bonds précipités? chaque fois qu'il se ralentissait dans ce pénible exercice qui l'avait mis hors d'haleine, Boisrobert lui criait de prendre garde au feu qui gagnait ses grègues, ou ses bas, ou son justaucorps, ou ses jarretières; et le docile Balzac oubliait ses entrailles à jeun et ses forces aux abois pour s'élancer en l'air avec plus de souplesse et ne faire que toucher la terre en retombant. Ses postures, ses grimaces et ses craintes divertissaient l'assemblée et surtout le cardinal de Richelieu, qui avait dans l'âme un instinct de cruauté pour lequel les tortures d'autrui n'étaient pas sans charmes. Enfin les feux s'éteignirent d'eux-mêmes, et Balzac glissa sur les fagots échauffés par ces flammes factices, en s'étendant à la manière de saint Laurent sur son gril et se figurant être à demi consumé.

— Victoire! lui cria Boisrobert en donnant le signal des symphonies; le sire de Balzac a parfait héroïquement sa seconde épreuve; et M<sup>me</sup> Arthénice est presque innocente. N'êtes-vous pas fondu en airain, monsieur, pour si bien résister à l'ardeur de la braise?

— Hélas! monsieur, je mourrai de soif, si ce n'est dans ce bûcher, répondit lentement Balzac, qui ne pouvait faire un mouvement tant il était épuisé de fatigue. Ne me présentera-t-on de quoi boire, à l'exemple de Jésus-Christ en sa passion?

— Jésus-Christ crucifié détourna les lèvres de l'éponge imbibée de vinaigre, dit Faret en tirant une bouteille demi-remplie

qu'il avait cachée sous ses friperies de théâtre ; mais ceci n'est pas du vinaigre. mon confrère de l'Académie française.

— Dieu vous le rende ! murmura Balzac, qui lui remit son flacon vide ; c'est la main d'un ange qui m'a versé ce nectar !

— Non pas d'un ange, mais d'un honnête homme, qui voudrait que l'eau des fontaines eût la couleur et le goût de ce vin grec.

— Troisième et dernière épreuve ! interrompit Boisrobert, qui mesurait les intermèdes à l'impatience du cardinal.

— Un moment de répit, mon cher monsieur, répliqua Balzac, qui s'abandonnait à un complet anéantissement. Je suis incapable de bouger, et fallût-il me soustraire par la fuite à une mort certaine, je n'aurais pas le cœur de fuir, voire d'essayer à le faire.

— Ce n'est rien que cette troisième épreuve, auprès de celles que vous avez traversées, dit Bautre, la musique vous reconfortera.

— Les concerts des séraphins ne me ranimeraient pas, monsieur, et mes jambes me porteraient à peine pour aller à table.

— Après cette épreuve, dont vous triompherez infailliblement, dit Boisrobert qui dirigeait les préparatifs de cette épreuve à laquelle devait avoir part le prieur Ogier, vous serez reconduit au son des flûtes en votre maison de Balzac.

— Je ne me soucie pas des flûtes, monsieur, si je rends l'âme avant le triomphe que vous me présagez.

— Dépêchons-nous de mettre votre innocence en tout son lustre, et ne vous montrez pas inférieur à vos commencements : il y a deux cordes de même longueur attachées à un pieu fiché en terre ; vous serez lié à l'une de ces cordes, et l'on vous armera d'un bâton, tandis qu'à l'autre corde, un page d'Arthénice, également lié, ayant les yeux clos et la main munie d'une gaule...

— A tous les diables votre épreuve et celui qui l'inventa ! s'écria Balzac qui retrouva la force de se révolter contre cet indigne jeu. Pourquoi des bâtons ? Qu'est-ce que cela prouvera ? Boutez-nous plutôt la plume à la main !

— Ce page prétend que vous êtes entré dans la chambre de M<sup>me</sup> Arthénice, qui était encore au lit...

— Ce page en impose, et nonobstant, je n'ai point assez

de rancune pour lui administrer la correction qu'il mérite.

— Le jugement de Dieu se prononcera entre vous, et celui qui a menti sera battu comme plâtre jusqu'à ce qu'il crie merci !

— Tuez-moi, si c'est votre envie, mais vous ne ferez pas que le grand Balzac se commette à coups de bâton avec un petit page.

— Vous êtes bien le maître de vous laisser assommer et de crier merci à la première bastonnade ; vous aurez après le loisir de vous reposer dans l'éternité : car votre arrêt s'exécutera sans délai, puisque vous vous reconnaissez coupable en négligeant de défendre vos jours.

— Soit, je ne les défendrai pas plus en faits qu'en paroles, répondit Balzac, qui tenta seulement de faire tomber son bandeau. Encore une fois, je suis innocent et je maudis du fond de l'âme cette funeste Arthénice, qui me vaut croix et passion. Oh ! que mon Alcinaure était moins ennemie de mon repos ! Combien j'aurais d'allégresse de la revoir et de m'asseoir à ses pieds, pendant qu'elle mène paître ses brebis sur les rives fleuries de la Charente !

Balzac faisait de l'idylle et ne remarquait pas qu'on lui avait enroulé une corde autour de la taille, que cette corde partait d'un pieu solide, et que le champion qu'on lui destinait était déjà pareillement attaché au même pieu, de manière que les deux adversaires, cherchant à s'éviter l'un et l'autre, se rencontrassent toujours dans un cercle dont ils ne pouvaient s'écarter. Mais Ogier, que Bautru avait pris plaisir à opposer au triste Balzac, se réjouissait d'être chargé d'accabler son rival et n'éprouvait aucun remords de cette trahison, au moyen de laquelle il satisfaisait sa vengeance particulière ; on lui avait laissé la vue libre, pour qu'il se dérobât à tous les coups de l'ennemi et pour que les siens ne fussent jamais perdus : il se promettait donc bien tout bas de ne pas tenir compte des instructions que Boisrobert lui avait données, en l'avertissant de modérer l'usage du bâton, dans la crainte de déplaire au cardinal.

L'orchestre joua un air langoureux, et Bautru cria aux combattants que la lice était ouverte. Balzac, sur les genoux de qui on avait déposé un gourdin noueux, tandis que l'autre champion était muni d'une baguette de bouleau souple et cinglante, ne bougea pas plus que le pieu qui servait de centre aux deux cordes. Le prieur Ogier attendit un moment, avant de se mou-

voir dans la ligne que lui traçait la longueur du cordeau ; mais voyant que Balzac ne se remuait point si l'on n'avait recours à d'autres mobiles que la persuasion , il courut à sa rencontre , le heurta rudement comme au hasard, et revint sur lui en le fustigeant à tour de bras. Balzac fut tout à coup transporté de fureur, et se levant avec une vivacité qui n'accusait pas son excessive lassitude, il s'élança en aveugle, le bâton brandi en l'air, à la poursuite du prétendu page qu'il n'avait pas reconnu pour son secrétaire à la violence des gourmandes.

Mais Ogier , qui ne s'abandonnait pas ainsi que Balzac , à la direction circulaire de la corde, et qui avait l'avantage de se guider lui-même, s'amusa d'abord à essouffler son adversaire , en l'entraînant à sa suite avec rapidité et en l'attirant sur ses pas dans de continuels détours. Balzac, trompé par son impatience qui s'irritait en raison de l'inutilité de ses efforts, croyait sans cesse être assez près du malin page pour le lui faire savoir d'une manière irrécusable ; alors il déchargeait plusieurs coups de bâton , sous lesquels ne se trouvait jamais l'individu à qui on les destinait ; ces coups perdus arrivaient aux pieds de Balzac et faisaient voler le sable à l'entour , pendant que le prieur surprenait par derrière son ennemi occupé à battre l'air, et lui distribuait une grêle de coups largement appliqués, sans qu'aucun s'égarât en route ; Balzac se retournait soudain en jurant plus qu'il n'avait fait dans toute sa vie, et tâchait de rejoindre le fugitif, qui ne répondait pas aux défis et qui esquivait adroitement tous les horions qu'il voyait venir. Puis Ogier reprenait l'offensive et s'escrimait de nouveau sur les épaules et les reins de Balzac, qui, rugissant comme un lion blessé, ne se souvenait pas de ses fatigues, bondissait, se précipitait, s'arrêtait pour préparer son élan, se jetait de gauche à droite, allait et venait, en agitant son bâton à l'aventure. La baguette d'Ogier résonnait à tout moment sur le dos de Jean-Louis-Guez.

— Lâche ! criait Balzac, dont la bouche écumante avait peine à prononcer quelques paroles intelligibles ; infame assassin ! tu ressembles au Parthe qui lance ses traits en fuyant ! car tu n'oserais m'attaquer de pied ferme, face à face. Mon regard, tel que celui de Méduse, te changerait en pierre... Mais tu n'emporteras pas dans l'enfer le triomphe de ta perfidie, petit serpent ; dussions-nous faire de la sorte le tour du monde, je

finirai par t'atteindre et te mettre en pièces, comme une coquille de noix! Tiens, quel goût à cette bourrade? Ne ris pas, coquin; fais plutôt ta prière à Dieu! Apprête-toi à mourir et à confesser mon innocence! Attrape au vol ces fruits de bâton?...

Les menaces de Balzac ne faisaient qu'augmenter le zèle d'Ogier à frapper : aussi la colère du pauvre battu était-elle au comble, sans qu'il pût la satisfaire autrement que sur quelques arbres voisins, qui prouvaient à leur écorce mutilée que la place n'eût pas été tenable pour la peau du prier, et que Balzac eût fait plus en un seul coup qu'Ogier en cent. Celui-ci ne voulait pas la mort de son maître, et se vengeait seulement d'un rival qu'on lui avait trop longtemps préféré : il soupirait en songeant à M<sup>lle</sup> de Chenillac, qui ne soupçonnait point que son souvenir amenât de si tristes conséquences pour son berger; et chaque fois qu'Ogier se rappelait quelques-unes des perfections d'Alcinadure, il redoublait la dose de discipline par laquelle il exerçait son orgueil ux rival à la pénitence et à l'humilité. Balzac était à l'extrémité de sa patience et de son courage; il bondissait de rage, frémissant de tout son corps, et dégoûtant de sneur, les veines gonflées, les muscles saillants, les oreilles bourdonnantes; il chancelait de même qu'un homme ivre, et poussait des cris inarticulés, sans essayer encore de se soustraire à l'infatigable baguette qui sifflait au-dessus de sa tête, quand elle ne retentissait pas sur sa chair meurtrie. Enfin, harassé, hors d'haleine, presque insensé, il lâcha son bâton, et se laissa tomber comme une masse.

Le prier Ogier, content de cette bonne aubaine de vengeance, la vit finir à regret. Il ne s'inquiéta pas beaucoup de l'état où il avait mis l'amant infidèle d'Alcinadure, et quitta le rôle épisodique qu'il venait de remplir à l'agrément du cardinal de Richelieu, pour rentrer dans les rangs des spectateurs.

Il y eut un entr'acte de repos à cet endroit de la comédie, pour donner le temps à Boisrobert et à sa troupe de revêtir d'autres costumes et d'apprêter d'autres scènes. Ils reparurent bientôt habillés en médecins, avec le bonnet pointu et la robe doctorale; en apothicaires, avec la seringue roulée dans le tablier; en chirurgiens, avec la trousse sous le bras. Pendant leur absence, Balzac était resté étendu par terre, sans mouvement, et presque sans souffle, couvert d'un ample drap noir; les musi-

ciens avaient joué des danses angevines, et les pages circulaient dans l'auditoire en portant des plateaux chargés de rafraîchissements, de glaces, de sorbets, de fruits, de dragées et de confitures. On louait hautement le chef-d'œuvre de Boisrobert, parce que le cardinal, surpris d'avoir ri de si bon cœur, avait dit que cette comédie valait mieux que *l'Illusion comique* de Pierre Corneille.

— Voici l'arrêt du tribunal suprême, cria Boisrobert, qui avait fait enlever le pieu et la corde à laquelle Balzac se croyait encore attaché : le sieur de Balzac, ici présent, qui avait si fièrement affronté deux épreuves judiciaires, a été vaincu et convaincu dans la troisième...

— Vaincu! murmura Balzac incapable de se mouvoir, tant ses membres étaient roidis et ses articulations rouillées : vous entendez dire par là que ce fripon de page m'a manqué de respect pour obéir à vos commandements; mais j'aurai, tôt ou tard, raison de ces outrages!...

— Or, tous les doutes cessant, continua Boisrobert, ledit Balzac s'en va subir son sort, comme séducteur de M<sup>me</sup> Arthénice!

— Encore! n'en avez-vous pas fini avec ce conte ridicule? reprit Balzac, se redressant sur les genoux, et accompagnant d'un soupir douloureux cette position à peu près verticale : je donne aux chiens votre Arthénice, en cas qu'ils la veulent prendre; et je souhaiterais ignorer qu'elle existât.

— L'exécution doit avoir lieu sur-le-champ! répartit Boisrobert en se tournant vers Bautru, qui était, pour cette scène, le chef des chirurgiens, comme Faret celui des apothicaires. Mais il est une question intéressante à résoudre auparavant : quel supplice infligera-t-on à ce criminel?

— Quel supplice! s'écria Balzac, qui cherchait à se remettre sur ses jambes et n'y réussit un moment que pour retomber avec plus de pesanteur; avez-vous soif de mon sang, bourreaux? De grâce, messieurs, recevez-moi à rançon : mes libraires vous payeront pour que je vive!

— Silence! interrompit Boisrobert, qui s'était réservé le rôle de premier médecin, si vous dites un seul mot, on vous coupera la langue pour la forcer à se taire. Messieurs, quel est votre avis touchant le choix de la peine? Faut-il le jeter dans un cul de basse-fosse où il mourra de faim?

— Tuez-moi, tuez-moi plutôt! répliqua Balzac, qui se persuadait n'avoir plus rien à ménager et qui sentait déjà les atteintes du supplice de la faim.

— Placez-vous près du condamné, la hache au poing, et tranchez-lui la tête, s'il ouvre la bouche pour nous interrompre. Je suis d'avis, messieurs, d'asseoir le sire de Balzac sur une perche pointue et de la planter dans un verger, en manière d'épouvantail pour les oiseaux.

— Moi, je désirerais, dit Bautre, que ce patient fût noyé dans un tonneau d'encre, avec une couronne d'épines sur le chef.

— Pourquoi ne pas user d'un tonneau de malvoisie pour cette noyade? ajouta Faret; je me fusse noyé de la sorte en sa compagnie.

— Je reviens à notre ancien projet de le tailler en tant de parts et parcelles, que saint Jean-Baptiste n'ait pas plus de reliques dans l'univers.

— Cousons-le dans un sac avec une légion de rats et suspendons le sac à la poutre du cellier, comme une couenne de lard.

— Contraignons-le de boire toute l'eau que pourra contenir le chapeau de M. le cardinal, ou bien la grande écritoire de l'Académie.

— Non, le sire de Balzac est un personnage d'assez grosse importance pour que sa fin diffère de celle du vulgaire, dit solennellement Boisrobert; je propose de le saigner aux bras et aux jambes, afin que sa vie s'écoule avec son sang, selon ce qu'on raconte du poète Lucain.

— Il ne se plaindra pas du moins d'avoir une mort ordinaire, reprit Bautre. Ça, qu'on le tienne durant l'opération; ma lancette fera merveille.

— Oh! les monstres! reprit Balzac en retombant presque inanimé sur le sol; je vois bien que je suis dans un coupe-gorge, et que mes ennemis ont inventé je ne sais quel prétexte pour me retrancher de ce monde. La volonté de Dieu soit faite! je regrette toutefois de n'avoir point terminé mes plus beaux ouvrages, et j'espère que mon petit Ogier publiera ce que j'en ai fait. Holà! n'est-il pas un chrétien qui veuille recueillir mon testament, à l'heure de ma mort?

— Oui-dà! dit Faret, je vous servirai de tabellion, à condi-

tion que vous me léguez votre cave pour récompenser mes écritures.

— O ma chère Alcinadure, se récria Balzac avec un retour de tendresse pour l'amie de sa jeunesse et la compagne de ses travaux; voilà ce qui me revient de ma trahison envers toi au profit d'une vilaine qui m'a conduit au piège, et qui, demain, se passionnera peut-être pour les lettres de Voiture!

Boisrobert ne s'opposa point à ce que le sieur de Balzac fit son testament, qui devait sans doute ajouter quelques plaisants détails à ce prétendu supplice, dans lequel les apothicaires de Faret étaient appelés à jouer un rôle important. Le cardinal de Richelieu dit, à ce sujet, qu'il serait bien aise de connaître la figure que ferait le *Socrate chrétien* à l'heure de la mort. Ce bon mot, qui rappelait un ouvrage de Balzac, annoncé depuis longtemps dans la littérature, courut de bouche en bouche et disposa mieux les spectateurs à goûter la scène qui se préparait pour leur divertissement.

Cependant le pauvre Balzac, pleurant ses péchés, se frappant la poitrine et demandant au ciel la grâce de faire une fin chrétienne, avait été couché sur une table et lié par le milieu du corps. On releva les manches de son pourpoint, et on abaissa ses bas sur ses talons, de manière à découvrir la place des grosses artères; ensuite, on lui comprima les quatre membres par de fortes ligatures qui ne lui arrachèrent que des soupirs, et Bautru s'approcha de lui avec les aides-chirurgiens, que Balzac ne pouvait voir, ayant toujours les yeux couverts d'un bandeau; mais le malheureux comprit que le moment fatal était arrivé, quand il sentit qu'on lui tenait les bras et les jambes, quand il entendit le cliquetis des lancettes qu'on aiguissait pour l'épouvanter davantage. Il faillit s'évanouir, et pourtant il espéra se rattacher à la vie, en faisant signe qu'il voulait parler.

— Parlez donc, monsieur de Balzac, lui dit Bautru avec dureté, mais tâchez d'être moins prolix qu'en vos ouvrages.

— Mon Dieu! me faudra-t-il mourir sans être confessé et absous par un prêtre? s'écria le moribond.

— Confessez-vous à haute et intelligible voix, reprit Boisrobert en se tournant vers Richelieu. Il y a ici un prêtre qui vous entend et vous baillera une absolution qu'envierait le roi de France.

— Nous pouvons, nonobstant, commencer l'opération, dit Bautre; car une demi-heure s'écoulera bien avant que le sang de cet homme soit enfui, et la confession du plus grand criminel ne dure pas si longtemps.

— Commencez votre office, monsieur le bourreau, répondit Boisrobert; monsieur de Balzac, on vous écoute!

Aussitôt Bautre piqua légèrement avec une épingle les membres qu'on avait mis à nu, et en même temps, quatre jets d'eau tombèrent dans une cuve, pour imiter l'irruption du sang par quatre blessures, pendant qu'on versait du vin tiède sur les bras et les jambes du patient, qui avait poussé un grand cri et ne bougeait plus. Il y eut un silence d'anxiété dans l'assemblée, et parmi les acteurs atteints, malgré eux, d'une sorte de terreur imprévue, qui résultait de la bonne foi avec laquelle Balzac s'était soumis à ce simulacre d'exécution à mort. Il s'imaginait entendre ruisseler son sang, et le jaillissement de cette eau qu'il croyait sortie de ses veines, paralysait toute autre idée en son cerveau; il n'avait plus la force de parler, parce qu'il ne pensait plus, ou du moins son esprit agonisant ne songeait qu'à calculer les minutes qui lui restaient à vivre. Un frisson glacé agitait son corps par intervalles; une sueur visqueuse inondait son visage; sa poitrine oppressée se soulevait en sourds gémissements, et la chaleur vitale abandonnait par degrés ses pieds et ses mains. C'était un spectacle pénible dont l'issue paraissait peu récréative; le cardinal de Richelieu fronça le sourcil pour la première fois, et des murmures de pitié circulèrent dans les rangs des dames, qui se disaient entre elles que le patient prenait la plaisanterie au sérieux et allait donner un dénouement tragique à la comédie de Boisrobert.

— Hé! hé! monsieur de Balzac, dit l'abbé qui voulut raviver la gaieté de son public, ne vous endormez pas, s'il vous plaît, avant de nous avoir fait le compte de vos péchés d'orgueil? montrez-vous à la postérité dans un beau testament?

— Légez votre superbe à quelqu'un de vos confrères d'académie? ajouta Bautre.

— Décidez quel vin il faudra boire au repas de vos funérailles? reprit Faret.

— Holà! répliqua Boisrobert, mon ami monsieur de Balzac,

ne supposez pas avoir répandu tout votre sang : je vous avertirai quand il n'en restera que quelques gouttes.

— Monsieur de Balzac, ne vous recommandez-vous pas aux prières de M<sup>me</sup> Arthénice ? dit Bautru.

— Alcjadure ! murmura Balzac dont la voix s'affaiblissait. Ma chère Alcjadure, malheur à moi de l'avoir quittée !

— Assez, messieurs, cria le cardinal de Richelieu avec cet accent impérier qui ne trouvait jamais d'hésitation dans l'obéissance. Que l'on cesse ce jeu, ou cet homme est mort !

En effet, Balzac, qui écoutait avec angoisses couler l'eau moins abondamment, éprouvait par la puissance de l'imagination, les symptômes qu'aurait produit la perte graduelle de tout son sang ; il avait des vertiges, des tremblements nerveux, des torpeurs, des anéantissements ; il s'épuisait d'instant en instant, il perdait peu à peu la conscience de la vie : il eût certainement rendu le dernier soupir, si l'eau se fût arrêtée tout à coup. Mais sur l'ordre du cardinal, on enleva l'appareil redoutable qui eût frappé la vue de Balzac, au moment où on lui débanda les yeux, en lui faisant respirer des sels et en lui adressant des paroles réconfortantes. Balzac crut revenir des portes de la mort ; il rouvrit ses paupières clignotantes, et les referma blessées par l'éclat des lumières ; il étendit sa main tremblante et toucha la robe de Boisrobert, pour s'assurer qu'il vivait encore réellement ; il demeura quelques secondes absorbé dans une rêverie où il essayait en vain de renouer le fil brisé de ses souvenirs ; il repassait, il mêlait confusément tous les épisodes de cette laborieuse journée ; enfin, il regarda, d'un air stupéfait, les objets environnants. A la vue de cette nombreuse et brillante assemblée qu'il aperçut autour de lui, aux clartés de ces mille bougies qui l'éblouissaient, il se persuada être transporté à la cour des fées.

— Où est-il ? Où est mon berger ? cria de loin une voix qui le tira de son ébahissement et qui l'émut jusqu'aux larmes.

— Alcjadure ! répondit-il en se levant avec effort, et en retombant sur les coussins dont on lui avait fait un lit.

— C'est moi ! c'est ta bergère ! dit M<sup>lle</sup> de Chenillac, qui accourut dans les bras de Balzac pâle et chancelant.

— Ah ! ma muse, mon Antigone, mon Égérie ! je vous revois et je suis vivant ! j'en rends grâce à Dieu !

— Combien je me reproche de vous avoir accusé d'inconstance ! Mais j'ignorais tout, je ne soupçonnais pas les embûches qu'on vous avait dressées. Ogier vient de m'apprendre ce qu'on a machiné contre vous.... Oh ! les méchants, en quel état ils vous ont mis ! Et vous, mon fils, mon mignon, pourquoi vous êtes-vous laissé induire en erreur par ces baladins ?

— Quoi ? qu'est-ce ? reprit Balzac interdit et rougissant de honte, dans l'appréhension du rôle ridicule qu'il avait joué. Que s'est-il passé ? D'où vient que je vous rencontre ici ? Quelles sont ces personnes que je vois ? Où suis-je ?

— En pleine Académie, répondit Boisrobert, qui jugea que la farce était à bout. Oui, mon cher et honoré confrère, voici devant vous le protecteur de l'Académie française, monseigneur le cardinal de Richelieu, et vos pairs les académiciens, savoir : votre serviteur indigne qui a nom Boisrobert, et rime de mauvais vers, comme chacun sait ; le galant Bautru, qui mord de la langue et n'use pas d'autre plume ; le bonhomme Faret, qui prétend que la source de l'Hippocrène est de vin ; le terrible Claude de l'Étoile, qui n'a jamais fait que les pièces de M. le cardinal, et la satire de tout le monde ; le galant Colletet, qui change de muse autant que de servante..

— C'est-à-dire que j'ai été joué ? interrompit Balzac, à qui cet affront redonna la force de marcher vers le cardinal en s'appuyant sur le bras d'Alcinadure qui le contemplait avec mélancolie.

— Vous vous êtes joué de l'Académie, et l'Académie vous a joué en vous donnant une dose de Boisrobert.

— Il suffit, monsieur ; je sais en quels temps je dirai son fait à l'Académie. Mais cette Arthénice m'avait donc vendu, comme Judas vendit son maître ? Je voudrais voir si elle m'oserait aborder en face !

— La voici qui vous baise les mains en remerciement des lettres que vous lui avez écrites, répliqua Bautru, qui distribuait à la ronde ces lettres remarquables par leurs grossières fautes d'orthographe.

— Comment ! s'écria Balzac, dont le visage devint pourpre : cette Arthénice, c'était vous ? la correspondance partait de votre main, monsieur ?

— Que vous en semble ? vous plairait-il de faire imprimer mes

lettres et vos réponses, pour les opposer au fameux recueil d'Héloïse et d'Abélard ?

— Monsieur le cardinal, vous avez été témoin de ces iniquités ? dit Balzac, dont la pose, le geste, et la voix ne manquaient pas d'une certaine noblesse dans cette plainte, que le cardinal trouva juste et convenable en se reprochant d'avoir prêté les mains à cette longue dérision, exercée contre un écrivain de mérite.

— Vous, monseigneur, dont on admire le grand esprit ! ajouta M<sup>lle</sup> de Chenillac, qui, par cette flatterie, disposa plus favorablement encore le cardinal pour l'auteur du *Prince* ; vous, qui connaissez les honneurs qu'on doit aux gens de talent, avez-vous pu consentir à cette indécente mascarade !

— Madame, reprit le cardinal, qui méditait déjà une nouvelle disgrâce pour Boisrobert, le sieur de Balzac s'étant raillé de l'Académie française, qui le recevait dans son sein, l'Académie s'est révoltée contre cet ingrat enfant d'adoption, et les facéties qu'on a inventées par ressentiment, n'ôtent rien à la valeur de cet académicien malgré lui.

— Académicien ! repartit Balzac avec aigreur, je serais plutôt nécromancien, arithméticien, ou péripatéticien !

— M. de Balzac se rend justice à soi-même en refusant la récompense qu'on lui accorde pour ses livres, lesquels appartiennent en propre à M<sup>lle</sup> de Chenillac, dit Baulru, qui vint au secours de l'embarras de Boisrobert.

— Croyez-moi, monsieur de Balzac, dit en souriant le cardinal qui se mit en avant pour pacifier ce différend, oublions nos torts réciproques, et demeurons amis et académiciens : je vous promets de prendre votre parti à l'avenir, et de réaliser les promesses de l'évêque de Luçon au petit Jean-Louis Guez.

— Monseigneur, répliqua l'obstiné Balzac, envoyez quérir le coupe-tête, s'il vous plaît, mais ne me forcez pas d'être d'une Académie pleine de mes ennemis !...

— De par tous les diables ! vous en serez pourtant, interrompit Boisrobert, et voici la déclaration en forme que vous avez signée ce matin, qu'il vous en souvienne, par laquelle vous vous reconnaissez duement académicien.

— C'est bien ma signature ! repartit Balzac, qui cherchait

par quels moyens on la lui avait extorquée ; mais je n'ai pourtant jamais rien signé de semblable !

— Vous avez, ce me semble, invoqué les sauvegardes et prérogatives de l'Académie auprès de certain chef de brigands, qui vous attend peut-être au passage pour vous restituer ce papier. Ce n'est pas le seul service qui vous revient de votre qualité d'académicien. Sans ce titre, M. le cardinal vous pourrait demander raison des lettres que vous échangez avec les Pays-Bas, l'Espagne, l'Allemagne et autres pays brouillés avec la France...

— Eh, monseigneur ! dit vivement M<sup>lle</sup> de Chenillac, qui craignit l'effet de ces adroites insinuations de Boisrobert, il n'est personne en France de plus dévoué à Votre Éminence que le sieur de Balzac : nous serons donc de l'Académie, si c'est votre bon plaisir.

— Je suis sensible à cette docilité de sa part ! répondit avec aménité Richelieu, qui ne doutait pas que Balzac ne lui fût acquis dès ce moment, et qui n'était pas éloigné de sacrifier à ce dernier le fidèle Boisrobert, par un mesquin sentiment d'amour-propre satisfait ; oui, monsieur de Balzac, je me réjouis de vous voir des nôtres, et je me flatte que vous me viendrez voir à Paris, en mon palais Cardinal, afin que nous nous entretenions de vos excellents écrits.

— Monseigneur, dit l'intrépide Bautru, vous invitez par là, dans la personne de Balzac, son secrétaire, le prieur Ogier, et sa gouvernante, M<sup>lle</sup> de Chenillac, qui ne sont pas étrangers aux écrits que vous vantez...

— Mes paroles n'ont pas besoin de commentaires, reprit le cardinal en imposant silence à Boisrobert, qui se fût aussi hasardé à ridiculiser le rival qu'il rencontrait dans les bonnes grâces de son maître. Je suis charmé de vous retrouver, monsieur de Balzac, ajouta Richelieu qui avait résolu de gagner celui qu'il dédaignait auparavant ; vous savez de longue main ce qu'on pense de vous et de votre merveilleux style ; mais vous ne savez pas le bien qu'on veut vous faire. Ce sera une légère réparation des impertinences qu'on s'est permises à l'égard d'un homme de votre trempe. Ainsi, ne vous faites pas faute de me désigner la chose qui vous plairait le mieux, et, fût-elle de conséquence, je vous donne ma foi que je vous l'accorderai sur-le-

champ , pour vous témoigner le cas particulier que je fais des beaux-esprits.

— Il me plairait de retourner en ma maison de Balzac , répondit brusquement le rancuneux Angoumois , et qu'on m'y laissât en repos ; or , je vous prie de m'accorder un carrosse pour partir tout à l'heure.

— Soit , monsieur , répliqua le cardinal piqué d'avoir perdu ses caresses sur le buisson d'épines : il sera fait ainsi que vous le désirez.

Le cardinal fit un signe , et un écuyer d'écurie vint recevoir ses commandements. Balzac avait saisi le bras d'Alcinadure , et s'éloignait déjà , le visage renfrogné , sans saluer personne , ni remercier le cardinal ; mais il rencontra une espèce de paysan qui se posa devant lui après l'avoir examiné , et qui le retint par la manche avec des marques de respect singulier , comme pour réclamer de lui aide et protection ; car ce quidam était poursuivi par des Suisses de la garde du cardinal , quoiqu'il n'eût pas l'air d'un malfaiteur , ni d'un homme dangereux.

— Je vous retrouve enfin , monseigneur ! s'écria ce paysan qui parlait très-purement sa langue sans aucune trace de patois tourangeau : je vous supplie de faire ce que vous m'avez promis.

— Quel est cet homme , et que veut-il de moi ? dit avec impatience Balzac , qui redoutait un nouveau piège.

— Eh , n'avez-vous déjà oublié , monseigneur ? c'est moi qui vous prêtai ma robe de Saint François au hameau de Tourier , où vous étiez descendu à la suite d'une aventure que vous savez bien , et que je n'aurai garde de divulguer...

— Ne m'importune pas davantage de ces contes bleus ! interrompit Balzac en le menaçant : va-t-en dire à ceux qui t'envoient , que je vais écrire contre eux un livre d'invectives que je dédierai à l'Académie ?

— C'est mal agir envers un pauvre diable de moine , monseigneur , et un si grand cardinal devrait être plus reconnaissant des bienfaits ; mon froc , ce me semble , ne vous pesait pas trop sur les épaules.

— Mieux eût valu me couvrir d'une robe infectée de peste , car je fusse mort avant tant d'humiliations ! Mais que penses-tu donc que je sois ? Quelle promesse t'ai-je faite ? Est-ce malice ou simplicité dans ton intention ?

— Hélas ! monseigneur, vous êtes le cardinal de Richelieu, et je vous ai sollicité de me métamorphoser de cordelier en feuillant avec un bénéfice qui me permette de dire quantité de messes à votre profit.

— Tu diras tes messes dans une bonne abbaye de trois mille livres de revenu, lui cria Richelieu, qui s'était fait raconter une seconde fois par Bautre la rencontre du frère quêteur chez un habitant de Tourier. C'est à moi de tenir la promesse que M. de Balzac a faite en mon nom, et je le prie de tenir à son tour celle que je fais au sien, de ne jamais paraître en cour tant que vivra et gouvernera le cardinal-ministre.

— Viens, Ogier ! dit Aleinadure au prieur avec un regard langoureux, qui se partageait entre Balzac et lui : retournons à nos moutons !

— Ainsi finit la passion de Jean-Louis Guez, sieur de Balzac ! s'écria Boisrobert.

— Et ledit sieur de Balzac, après avoir été crucifié par les académiciens, ajouta Bautre, ne ressuscitera pas le troisième jour pour monter dans les carrosses de M. le cardinal protecteur de l'Académie française.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

---

---

UN

## AMOUR AU SÉRAIL.

---

Un peintre de paysage qui se serait fait un nom, si une passion lui en eût donné le temps, Daniel de Gersaint, cherchait un jour, entre Athènes et Sunium, le tombeau superbe qu'on avait érigé à Cranæus, successeur de Cécrops. Seize siècles après la mort de Cranæus, Pausanias avait vu ce monument, et l'avait admiré; le jeune Daniel, plein de foi dans Pausanias, se livrait à de laborieuses investigations. Hélas! Cranæus n'a jamais eu de tombeau. Pour avoir un tombeau, il faut nécessairement avoir existé, et Cranæus a été inventé par Pausanias l'historien.

Daniel, toujours cherchant, avait visité les hautes herbes et les massifs d'oliviers qui couvrent les cendres des villes célèbres de la contrée : OExone, Alcæ, Alimus, Anagyros, Thoræ, Lampra, OËgilia, Anaphlystus, Azenia; point de tombeau de Cranæus. Le jeune peintre s'apprêtait à rentrer à Athènes, lorsqu'il vit passer un groupe de jeunes filles grecques, qui entraient dans le sentier du cap Zoster, promontoire sacré où Latone délia pour la première fois sa ceinture, en se rendant à la flottante Delos.

Ces jeunes filles marchaient sous la garde d'un Albanais colossal. Daniel supposa qu'elles demeuraient dans quelque maison rustique du voisinage, et qu'elles ne s'étaient écartées un instant que pour aller cueillir le cityse, le serpolet et le pourpier. La guerre désolait le Péloponèse à cette époque; et, quoique ce rivage fût tranquille, un débarquement de Turcs était

dans les éventualités chaque jour. L'année de 1822 venait de commencer.

Daniel avait raisonné juste ; au détour d'un tumulus, il aperçut une jolie ferme abritée du vent de la mer par un coteau garni d'oliviers ; un joli jardin entourait la maison ; une touffe de sycomores montait en rideau devant les persiennes ; c'était une de ces douces résidences qui ont un air de bonheur et de sérénité à faire envie au voyageur. Un molosse, que l'artiste reconnut, à son aboiement, pour un chien de Laconie, accourut joyeusement au-devant des jeunes filles, et renversa la plus jeune sur le gazon par luxe d'amitié. Les autres enchantèrent les échos de Sunium de longs éclats de rire, harmonieux comme une gerbe de dactyles, dans une idylle du grand poète syracusain.

Daniel avait oublié Cranaüs et Pausanias.

Le molosse de la ferme ne manqua pas, selon l'usage invariable des chiens de tous les pays, de courir sur l'étranger qui entraît dans ses domaines, pour le mordre ou le dévorer. Le chien est l'ami de l'homme, c'est convenu, mais il nous faut payer cher son amitié de logis. Le tigre est notre ennemi, mais il reste dans ses bois, et il est fort rare qu'il nous morde en passant.

Daniel, malgré son admiration classique pour les chiens de Laconie et pour les jeunes Grecques, se mit en position de légitime défense, et présenta au molosse deux pistolets tures, ornés de rubis. L'animal recula, mais avec une telle éruption gutturale d'aboiements, que les gens de la ferme accoururent au secours de l'artiste, enchainèrent le molosse, et prièrent Daniel de se reposer un instant, à l'ombre du laurier domestique.

Daniel parlait supérieurement le grec vulgaire ; il remercia, dans une phrase pleine d'un doux parfum antique, et suivit les gens de la ferme. Il fut présenté au maître de la maison ; c'était un Grec de cinquante ans, d'une figure majestueuse ; il s'occupait, en ce moment, comme Laërte, à émonder les treize poiriers de son jardin.

Le molosse aboyait dans la cour, mais enchainé.

Une douce cordialité s'établit tout de suite entre le Grec et le jeune Français. On parla de la guerre de l'indépendance, et des

héros qui renouvelaient les vieilles gloires du Péloponèse. Daniel traduisit à son hôte tous les vers français que ses compatriotes avaient faits en l'honneur des Hellènes. La famille ne tarda pas de descendre au jardin pour écouter le jeune étranger.

Daniel se retourna au bruit des pas légers des jeunes filles ; en ce moment, le soleil dorait deux belles choses : une ruine blanche du cap Sunium et un visage, oh ! un visage, comme il ne sera plus donné aux fils des Hellènes d'en voir, si le sang bavarois continue à se mêler au sang d'Alcibiade et de Périclès !

— Rodokina, dit le maître, fais mettre le couvert sous la treille ; le printemps approche ; nous pouvons dîner à l'air ; notre ami le Français nous fait l'honneur d'être notre convive aujourd'hui.

Daniel n'écouta qu'à peine ; il regardait Rodokina, et un sentiment qui traversa son cerveau comme l'éclair, semblait lui dire que toute sa vie était désormais attachée à cette figure céleste qui venait de disparaître en souriant.

On continua de parler des hauts faits d'armes de Marcos Botzaris ; mais Daniel était assailli de distractions.

Les jeunes filles mettaient le couvert en folâtrant, et faisaient assaut de gracieuse étourderie, afin d'attirer l'attention du galant Français que la Providence leur envoyait dans leur solitude, pour charmer la vie monotone de la maison. Rodokina éclipsait, par ses charmes, ses deux sœurs aînées. Elle portait une robe rouge, et un manteau carré de satin jaune, agrafé par derrière. Ses cheveux d'un noir de jais étaient retenus par un ruban d'or, en bandeau, et tout semés de fleurs agrestes cueillies, le matin, au bord des petits torrents. La volupté de l'innocence l'environnait, comme une parure angélique ; aux contours purs et déliés de sa figure sans tache, à la pudeur de son regard, à l'incomparable grâce de ses poses, à la sérénité de son front, on n'aurait pu dire si elle appartenait au Gynécée, à l'Olympe ou au Paradis : Praxitèles en aurait fait sa Vénus pudique, Raphaël une sainte ; il fallait la prier en chrétien, ou l'adorer en amant.

Daniel prit ce dernier parti.

Dimitry Zaccarous, c'était le nom du père de famille, comprit tout de suite, en se mettant à table, que le jeune peintre avait été vivement frappé de la beauté de Rodokina. En d'autres cir-

constances, il aurait pris, en sage père, ses précautions; il aurait même regretté d'avoir ainsi offert à un inconnu une hospitalité qui pouvait devenir importune ou dangereuse; mais il se trouvait dans un pays et dans un temps où la désolation qui entourait le foyer domestique écartait la pensée de ces considérations qui n'appartiennent qu'aux jours de calme. On vivait alors dans une atmosphère de deuil et de sang, le soir n'avait qu'un bien douteux lendemain. La vie de la Grèce semblait devoir s'éteindre à chaque soleil. En présence de ces grandes calamités nationales, Dimitry oubliait presque qu'il était le père de Rodokina, et ne s'en remettait plus qu'à Dieu du soin de ses enfants.

— Argus! où est Argus? dit Zaccarotis, il faut que je vous réconcilie avec mon chien, monsieur Daniel.

Le molosse arriva tout pantelant de joie; il embrassa son maître, ses jeunes maîtresses, surtout Rodokina; puis il regarda fixement Daniel, et le voyant à table, amicalement assis auprès de Rodokina et de Dimitry, il comprit qu'il avait fait tantôt une grande faute, et, dans un langage inarticulé, mais caressant, il demanda pardon au jeune Français d'avoir outrepassé, par zèle aveugle, ses devoirs de gardien. Daniel voulut lui témoigner à son tour qu'il n'avait aucune rancune; il caressa l'animal, et le baisa sur le front. Dans l'excès de sa joie, Argus courut dans le jardin, aboyant aux arbres et déracinant les fleurs: il était fou.

L'intimité s'établit promptement dans les temps malheureux. A la fin du repas, Dimitry et Daniel se traitaient en vieilles connaissances. A cette table, d'ailleurs, le jeune Daniel représentait la nation puissante et généreuse qui protégeait la sainte cause des Grecs, de son or, de son épée, de ses vœux; c'était assez pour éveiller toutes les chaudes sympathies de Dimitry en faveur de l'étranger, son convive. Lorsque vint l'heure de la séparation, la tristesse fut si grande, qu'on aurait cru assister à de déchirants adieux, donnés et reçus après une longue et fraternelle intimité.

Daniel promit à Dimitry et à sa charmante famille de revenir à la ferme au premier jour, et il reprit le chemin de la ville, emportant avec lui une de ces passions qui arrivent à leur paroxysme en naissant.

Huit jours après, une nouvelle désolante se répandit dans Athènes; on apprit que les Turcs avaient débarqué au cap Zoster, qu'ils s'étaient répandus, comme des bêtes fauves, dans la campagne, incendiant les villages, massacrant les populations, ravageant les blés en herbe, détruisant tout. Le jeune Daniel fut saisi d'un pressentiment horrible à l'annonce de cette nouvelle. Le débarquement avait eu lieu dans le voisinage de la ferme de Dimitry. Oh! quelle épouvantable pensée fit bouillonner son sang!

Il monta à cheval, et sans se soucier des dangers auxquels son nom de Français n'aurait pu le soustraire peut-être, il courut, sans débrider, à la ferme de Dimitry: son cœur battait avec violence; à chaque échappée d'horizon, il regardait avec des yeux brûlants la petite colline où s'adossait la ferme; il tâchait de saisir, de loin, dans les accidents de terrain, quelques indices d'un malheur soupçonné. Il lui semblait parfois qu'il apercevait des traces de dévastation, et des bois d'oliviers incendiés, des bois bien connus de lui. Bientôt il eut le malheur de ne plus douter. Le sentier du jardin de Dimitry conduisait, cette fois, à des ruines récentes. La ferme était en cendres; plus de verger, plus de treille, plus de fleurs, plus de berceaux de rosiers; l'incendie avait passé par là. Daniel, saisi d'une terrible émotion, s'assit sur le gazon et pleura devant ce triste tableau.

Le nuit tombait, et Daniel ne songeait point à regagner la ville; il ne pouvait détacher ses yeux de ce spectacle de désolation, qui prenait encore une plus lugubre physionomie à l'approche des ténèbres; enfin il se leva, épuisé par le désespoir, et salua, pour la dernière fois, le domaine de Dimitry, en lui jetant le nom adoré de Rodokina.

L'écho du cap Zoster avait à peine répété ce nom, qu'un murmure sourd sembla sortir d'une touffe d'aubépines qui couvrait l'entrée d'une grotte. Daniel regarda fixement de ce côté, n'osant pas répéter le nom, de peur de perdre trop tôt son illusion dernière, ombre d'un espoir à jamais éteint. Le buisson s'agita de lui-même, comme pour donner passage à un corps; des gémissements lugubres se mêlèrent au frôlement des feuilles, une tête blanche se montra, et deux yeux étincelèrent dans l'ombre. L'intrépide Daniel marcha vers le buisson; Argus! c'est

Argus ! s'écria-t-il , et il dégagea l'animal qui n'avait pas la force de briser le réseau de feuillages , et il l'embrassa comme le dernier ami survivant à toute une famille ; Argus lui rendait ses caresses en pleurant.

La pauvre bête était bien souffrante ; il était facile de voir , à ses blessures , qu'elle avait soutenu de couragenses luttés contre les ennemis de son maître , et que peut-être elle avait disputé Rodokina contre de lâches ravisseurs. Cette pensée désolante acheva d'accabler Daniel.

L'homme et le chien eurent ensemble un long et muet entretien. Daniel se fit suivre sans peine par Argus. Désormais ces deux existences étaient inséparables : ils prirent tous deux le chemin de la ville , marchant côte à côte , et silencieux comme deux amis qui ont épuisé la langue du désespoir , et qui se sont résignés à se taire , n'ayant plus rien à se dire sur un malheur consommé.

Trois semaines environ après cette scène , Daniel , dévoré de mélancolie , et ne pouvant plus vivre dans ces tristes lieux qui lui rendaient des souvenirs mortels , s'embarqua sur un brick anglais qui faisait voile vers Constantinople. Il arriva dans la capitale de l'empire ottoman , après seize jours de traversée ; Argus ne l'avait pas quitté.

Daniel , résolu de se livrer exclusivement à l'étude de son art , loua une petite maison de campagne à Tarapia , pour y faire un album complet de vues du Bosphore ; il dessinait tout le jour , et n'avait d'autre témoin de ses travaux , et d'autre compagnon de ses courses que son fidèle Argus. Un jour , comme ils cheminaient tous deux sur la pelouse qui mène à Buyuckderé , des litières couvertes , escortées par des cavaliers , passèrent dans leur voisinage. Argus donna des signes d'inquiétude , et flaira l'air avec une sorte de fureur ; puis il courut à travers les cavaliers du côté des litières , poussa , dans la foule , des hurlements lugubres , et revint à grands pas auprès de Daniel ; il était couvert de poussière et de sang , et son œil s'éteignait.

Daniel se précipita sur son fidèle ami , et l'examina rapidement ; Argus avait reçu une blessure mortelle , dans sa courageuse exploration aux litières du sérail. Il n'avait plus que quelques instants de vie : il se roula convulsif aux pieds de son

maître , et dans un suprême et merveilleux effort d'intelligence, il parvint à articuler, avec des sons gutturaux, ce nom de Rodokina qu'il avait entendu tant de fois. Il est possible aussi que Daniel se trompât lui-même, et qu'il ait cru entendre ce nom qui vibrait continuellement à ses oreilles; quoi qu'il en soit, Daniel resta dans son illusion, si c'en était une. Argus expira, les yeux tournés vers le nuage de poussière qui couvrait l'escorte du Grand Seigneur.

Ici commence une histoire que je traiterais volontiers de fable, avant le lecteur, si elle ne m'avait été attestée par Daniel lui-même, au foyer de l'opéra, le soir de la retraite de Nourrit. Je prie le lecteur de n'être pas plus exigeant que moi. L'in vraisemblable est souvent le père de la vérité.

Rodokina est au sérail du Grand Seigneur! voilà les seules paroles que Daniel prononçait tous les jours et à chaque instant, depuis la rencontre de Buyuckderé : il ne se permettait aucun doute sur ce point; c'était une terrible révélation que lui avait faite, en mourant, le chien de la Laconie. Impossible d'exprimer ce que cette pensée jetait d'incessant désespoir au cœur de Daniel. La femme qu'on adore au sérail de Mahmoud!!! il y avait de quoi inventer la jalousie, si elle n'eût pas existé.

Daniel s'embarquait quelquefois sur un canot devant Tophana, et il longeait, à distance permise, la longue file de persiennes qui courent en promontoire sur les eaux calmes et bleues de la rade; il tâchait de saisir, dans les kiosques de la pointe du sérail, quelque indice révélateur de l'existence de sa jeune Grecque; rien ne parlait clairement à son intelligence; les persiennes gardaient leurs mystères; le kiosque restait muet; le silence et la mort semblaient habiter seuls cette galerie maritime des voluptés orientales. Les palmiers et les acacias flottaient comme des panaches sur les petits dômes du jardin; la mer chantait au pied du harem; le vent faisait frissonner les banderolles des navires à l'ancre; rien dans l'air, sur l'onde et la terre, ne prenait intérêt à l'inconsolable tristesse de Daniel; il restait sombre au milieu de tant d'azur et de soleil.

La nuit il faisait des rêves affreux : c'était toujours de poignantes visions, où se déroulaient des turbans, des cachemires, des danses de bayadères, entremêlés d'eunuques noirs et blancs; il se réveillait en sursaut, poignardant Mahmoud, Le jour venu.

il allait rôder devant la sublime porte du palais de Sa Hautesse, tâchant d'épier les mystères de l'intérieur. Il accostait quelquefois les plus humbles serviteurs de la maison du sultan, et leur faisait des questions qui provoquaient la méfiance et ne lui amenaient aucune réponse qui le satisfît. En se couchant, il priait Dieu d'anéantir les sérails, au moins dans les songes. Jamais amant ne fut plus malheureux que Daniel.

Il vécut, ou pour mieux dire, il mourut quatre mois dans ces angoisses, ne prévoyant aucune issue favorable à sa passion. Il attendait une révolte de janissaires; mais les janissaires ne se révoltaient pas : pour arriver au bonheur, il lui fallait une révolution dans l'empire ottoman. Il comptait aussi sur les Russes ou les Grecs. Triste chose en amour de compter sur des révolutions ! elles arrivent tard quand elles arrivent; les maîtresses vieillissent, et les amants aussi. Daniel se trouvait souvent sur la colline de Sainte-Sophie, au passage du Grand Seigneur; il contemplait son puissant rival, et voulait deviner sur sa figure quel degré de bonheur pouvait donner à un homme la possession de Rodokina. Le Grand Seigneur avait une attitude qui se prêtait mal aux conjectures de Daniel; il étalait, sous son turban négligé, un visage ravagé par des passions faciles et des soucis impériaux; il avait une tristesse cuivrée sur les joues, et un grand symptôme de désenchantement dans ses yeux. Les souvenirs du sérail paraissaient l'occuper fort peu; il causait politique avec le capitán-pacha. Daniel regardait le peuple, et cherchait des signes de mécontentement; le peuple se prosternait, et balayait la terre avec dix mille turbans mal roulés.

Daniel sortait un soir de la maison de M. Constantin, négociant français à Galata, et il se dirigeait vers Péra, lorsqu'il avisa un homme qu'il avait connu à Marseille, et qui se nommait tout simplement Pascal. La profession de ce Pascal était assez étrange, et rarement un Français l'embrasse. Pascal, encore enfant, fut pris par les Algériens et consacré à la garde des femmes d'Hussein-Bey. A l'âge de vingt ans, il s'était échappé d'Alger et avait couru le littoral, offrant ses services aux deys et aux pachas qui avaient des harems et qui étaient plus généreux que l'avare Husscin. Pascal connaissait à fond toutes les langues de la Barbarie; il parlait le français comme le fils d'un corsaire; il possédait une jolie voix de soprano, et pinçait la mandoline à

ravir. En 1820, il vint à Paris pour acheter des Françaises à elles-mêmes, pour le compte de l'empereur de Maroc, qui s'était fait représenter *la Caravane* de Grétry, par des acteurs du théâtre de Fréjus, et qui demandait des Françaises *piquanets* à tout prix.

Daniel qui avait une idée fixe, passa par-dessus toutes les idées intermédiaires, pour arriver au but qu'il avait subitement entrevu, en rencontrant Pascal. Ta fortune est faite, lui dit-il; demande à parler au bostangi, au chef des eunuques, au visir, à qui tu pourras, enfin, et offre tes services au Grand Seigneur; tu diras que tu viens de France, que tu as étudié les mœurs, la politique, l'esprit public, tout ce que tu voudras, et que tu peux cumuler les fonctions d'eunuque et de conseiller du divan. Mahmond payerait 100,000 piastres un eunuque français; il en demande partout; il n'y en a pas; vingt fois j'ai songé, moi,... mais je suis arrêté par une considération puissante. Viens chez moi. je te peindrai les cheveux et la figure; je te donnerai des lunettes vertes; je te mettrai une cravatte française qui te cachera le menton; je ne te laisserai pas un pouce de chair visible sur la face. Tu es intelligent, tu sais ce que je veux faire de toi: sers-moi bien, et je te payerai largement.

Pascal avait un grand flegme, comme ceux de sa profession; il répondit avec nonchalance qu'il était prêt à tout faire pour de l'argent. Daniel l'embrassa, et lui donna de magnifiques arrhes du marché conclu. Pascal, nourri dans les sérails, en connaissait les détours; il savait parfaitement à qui s'adresser pour faire ses offres de services; il parla de lui à la domesticité impériale avec tant d'assurance; il fit sonner si haut ses voyages à Paris, ses liaisons avec les ministres français, dont il prétendait avoir appris les secrets, en gardant leurs femmes; il fit tant de bruit de paroles sur les Russes et les Grecs, que d'échelons en échelons il arriva jusqu'au visir. En présence de ce haut dignitaire, Pascal prit une attitude diplomatique; il s'inventa une vie, qui, disait-il, avait été toujours consacrée à la sainte cause des Turcs. Jamais rôle de comédien ne fut mieux joué; ceux qui ont connu Pascal au service du célèbre docteur Clariond ne seront pas étonnés d'apprendre qu'à la fin de cette entrevue, il était admis aux fonctions du sérail, sous la condition de faire constater par le bostangi et le capidgi-baji, la vali-

dité de ses titres ; épreuve que Pascal ne redoutait pas et dont il sortit avec honneur.

Pascal avait quelques affaires à régler en ville, disait-il ; il demanda son firman d'admission , et quitta le palais pour y rentrer le lendemain. Comme on le pense bien , le lendemain, ce fut Daniel qui rentra, ingénieusement affublé du déguisement complet de Pascal. La domesticité d'antichambre s'inclina devant le firman de Daniel.

Voilà donc notre jeune artiste français mêlé aux eunuques blancs du Grand Seigneur. Malheureusement son impatience subit les cruelles épreuves du noviciat ; il n'était pas arrivé à ce haut degré de confiance qui ouvre le sanctuaire de Mahmoud. On lui confia d'abord la garde de six vénérables odalisques, qui n'étaient gardées que pour la forme ; car le sultan, avec cette galanterie qu'il veut naturaliser à Stamboul, croirait humilier une sultane douairière en lui refusant un gardien de sa vertu. Daniel conduisait au bain son fragment de séraïl séculaire , et il fermait les yeux sous ses lunettes vertes. Il servait ces dames à table, les conduisait à la campagne , les déshabillait le soir avec le plus grand respect , et disait à l'oreille , à chacune d'elles , que c'était probablement par oubli qu'elles n'avaient pas reçu le mouchoir impérial. Cette attention délicate , renouvelée tous les soirs , fit un grand bien à Daniel. La plus octogénaire de ces dames avait quelquefois des entretiens d'amitié avec Mahmoud , dont elle prétendait être la mère illégitime ; elle vanta fort l'esprit et l'urbanité parisienne de l'eunuque Daniel. Le sultan, qui a la manie de la France, et qui d'ailleurs connaissait déjà son nouveau serviteur , par le rapport du visir , mit un terme aux ennuis du surnumérariat, et nomma Daniel chef des eunuques blancs et inspecteur du harem des favorites. Daniel exprima sa reconnaissance en bosselant son front sur le tapis.

Le soir même , Daniel entra en fonctions. Son prédécesseur destitué lui donna le poignard damasquiné, emblème de sa puissance, et lui montra du doigt, tête inclinée, le rideau de velours écarlate qui fermait aux profanes le harem des favorites. Daniel ému, non de peur, mais d'amour, souleva le pesant rideau, et pénétra dans le plus gracieux salon que Galand ait inventé dans ses *Nuits*. Mille flammes ruisselaient sur les lampes et les girandoles d'or ; les pastilles à l'essence de rose fumaient dans les

cassolettes ; une couronne d'orangers en fleurs bordait le mur circulaire ; des piles de coussins de velours à crêpines d'émeraude s'élevaient partout , comme des trônes d'odalisques ; une gerbe d'eau safranée bondissait sur un bassin avec une agilité joyeuse , et embaumait l'air d'un parfum irritant ; le salon était désert , mais tout y respirait la femme ; c'étaient partout des bracelets oubliés sur les divans , des châles flottant au balcon des croisées ouvertes , des mandolines tièdes encore du doigt qui les anima , des sandales d'enfants tombées du pied nonchalant de l'odalisque , des bouquets de fleurs ravagés par des doigts distraits sous quelque pensée de mélancolie et d'amour : l'atmosphère de ce gynécée oriental était brûlante à respirer ; elle était pleine d'émanations enivrantes ; elle agissait sur les sens , comme le voluptueux démon de midi , au mois des blés jaunes , à l'ombre des palmiers qui conseillent les désirs. Daniel étouffait de bonheur.

Des voix enfantines et mélodieuses retentirent sur le perron du jardin , et vingt jeunes femmes entrèrent en folâtrant dans le salon embaumé : la vue de Daniel , grotesquement habillé , provoqua de longs éclats de rire , qui déconcertèrent un peu le fier et jeune Français. Une seule n'avait pas ri ; elle était restée sur le seuil de la porte du jardin , et regardait le ciel étoilé , la tête mélancoliquement penchée sur l'épaule. Daniel ne voyait pas le visage de l'odalisque , mais une gerbe de lumière éclairait un cou et des bras d'une pure et incomparable blancheur qui était restée dans le souvenir du peintre et de l'amant. Elle fit un mouvement pour se retourner ; Daniel tressaillit ; un visage lumineux se leva dans l'ombre , comme un soleil de nuit ; c'était Rodokina.

Tous les sentiments qu'une passion de femme peut créer éclatèrent à la fois , comme un volcan , dans le cœur de Daniel ; il ne savait auquel de ces cris intérieurs donner audience ; il sentait une double flamme en lui , celle qui le perçait comme un poignard de soufre et celle qui le ravissait au ciel comme une extase de volupté. Jusqu'à ce jour il avait douté , mais à présent le malheur était vivant à ses yeux. Rodokina au sérail du sultan ! Ah ! sans doute , elle était la favorite entre les favorites ! Si jeune , si fraîche , si gracieusement sculptée , avec sa beauté souveraine , sa blancheur vive , sa taille de statue grec-

que, ses divines ondulations, elle devait avoir inspiré au sultan, son maître, une de ces intraitables passions comme le soleil et la mer en font naître sur ce rivage d'Orient. Oh ! qu'il allait payer cher, l'amoureux Daniel, ce suave instant d'apparition ! La nuit s'avancait menaçante d'amour ; le mouchoir du sultan était suspendu sur la tête de l'artiste comme l'épée de Damoclès, et encore Damoclès n'avait qu'à porter un casque de fer ; mais rien ne pouvait garantir Daniel du mouchoir fatal ! Autour de lui les femmes causaient, riaient, chantaient, s'embrassaient, dansaient, faisaient toutes ces choses à la fois avec une étourderie charmante ; Rodokina seule tenait le sérail à distance ; elle avait l'air d'attendre un événement. le mouchoir peut-être, se disait Daniel. Oh ! si elle était amoureuse du sultan ! Ciel ! Olympe ! Tartare ! Enfer ! Cependant le mouchoir n'arrivait pas.

Dans un angle du salon montait du tapis au plancher une pendule, à caisse de bois de sycomore, avec un cadran de mauvaise mine ; c'était le seul meuble qui déparât ce gracieux salon. Du fond de cette caisse sortit une tempête de sons qui suspendit les jeux, les rires, les chants. C'était le carillon du coucher. Ces dames chaussèrent leurs sandales et prirent leurs châles. Un eunuque noir entra, il n'avait pas de mouchoir. Il dit à Daniel qu'il venait se joindre à lui pour conduire les odalisques dans leurs appartements. L'eunuque s'exprima en langue franque ; mais Daniel lui ayant fait observer qu'il comprenait fort bien le turc, la conversation s'engagea bientôt entre eux, pendant que les femmes faisaient leur toilette de nuit.

— Il paraît, dit Daniel avec un accent prononcé d'indifférence, il paraît que le commandeur des croyants a besoin de repos ?

— Oui, d'un grand repos, dit l'eunuque. Il a passé la journée à cheval ; il a été à Tarapia ; il a cassé vingt œufs d'autruche, à deux cents pas, avec son fusil français ; il a tenu son divan ; il a passé en revue dix mille guerriers ; il a visité sa flotte, qui part demain pour Corinthe, et ses batteries de campagne à Tophana ; aussi notre maître, le commandeur des croyants, dort-il d'un profond sommeil depuis deux heures.

— Seul ?

— Et oui ! seul ; on n'a besoin de personne pour dormir.

— Et le commandeur des croyants a-t-il l'habitude de se réveiller avant le jour ?

— Quelquefois.

— Et alors ?...

— Alors, il se rendort.

— Ah !... Pardonnez-moi, je ne suis pas encore fait aux habitudes du palais; c'est par la faveur du fils du prophète que je suis ici.

— Je le sais. Qu'Allah vous y maintienne longtemps; notre gracieux sultan est un si bon maître !

— Oui, c'est ce qu'on dit partout..... Il est encore fort jeune, n'est-ce pas ?

— Le fils du prophète est jeune jusqu'à sa mort.

— C'est juste. Cependant il arrive un âge où..... Ainsi, j'ai remarqué ce soir qu'on n'avait jeté le mouchoir à personne.

— Quel mouchoir ?

— Le mouchoir du sultan.

— Je ne comprends pas.

— Comment donc ! Dans tous les sérails où j'ai servi, le maître jetait tous les soirs le mouchoir à la favorite...

— J'ai quarante ans de sérail, moi; je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Comment vous appelez-vous ?

— Ali.

— Et moi Danieli. Écoutez, Ali, je brûle de faire plus que mon devoir et de répondre dignement à l'auguste confiance dont je suis honoré; voilà pourquoi je vous fais ces questions. Croyez qu'en m'accordant votre amitié et les conseils de votre expérience vous n'obligerez pas un ingrat. Je me suis enrichi à Paris, au service d'un bey français qui avait un nombreux sérail et qui me payait royalement, parce que les gens comme nous sont rares à Paris, notre profession y devenant de jour en jour plus dédaignée par les jeunes gens, à cause de la corruption des mœurs. Mes économies sont placées à Galata, chez un banquier franc; elles sont à vous comme à moi.

Ali s'inclina et baisa un pan de la robe de Daniel. Celui-ci continua.

— Vous vieillissez, Ali, et vous avez besoin de repos; lorsque

vous voudrez quitter le sérail et vivre votre maître, dites-le-moi, et je vous fais un sort.

— Frère, répondit Ali, la reconnaissance, dit le Koran, doit s'attacher au bienfait promis comme au bienfait reçu. Ali vous remercie avec son cœur. Croyez bien que c'est sans jalousie que je vous ai vu entrer au sérail, vous le premier eunuque blanc qui ait eu le privilège d'être introduit dans les appartements secrets. Le sultan vous a nommé son secrétaire privé (seïr-kia-tib) et son eunuque favori; il a de hauts desseins sur vous. Jamais eunuque blanc n'a joui de pareils avantages, pas même le capi-aga, qui est blanc comme vous, quoiqu'un peu cuivré. C'est que depuis quelque temps le sultan se relâche des vieux et saints usages; il ne veut plus camper en Europe; il veut changer sa tente du Bosphore contre un palais franc. Que le prophète soit béni! Danieli, vous êtes appelé à de hautes destinées; quand votre esprit sera entré dans l'esprit de l'invincible Malnoud, souvenez-vous de moi. Bien loin de songer à quitter le sérail où je suis né, j'aspire à la charge de kislar-agassi (chef des eunuques noirs); cette charge donne le titre de pacha à trois queues.

— Avant huit jours, Ali, vous serez nommé kislar-agassi.

Ali baisa la main de Daniel et l'essuya avec son front. Daniel poursuivit.

— Maintenant, Ali, dites-moi quelle est, de toutes ces odalisques, la bien-aimée du Grand Seigneur?

— J'eserais fort embarrassé de vous le dire, Danieli; le sultan ne s'occupe pas beaucoup d'elles; les soins de la guerre l'absorbent jour et nuit. Il a un sérail parce qu'un sultan doit avoir un sérail; il s'entoure de femmes comme on s'entoure de fleurs, pour les respirer, voilà tout.

— Y a-t-il beaucoup de Grecques au sérail?

— On en a amené beaucoup depuis un an, mais le kislar-agassi les a renvoyées à cause de leur laideur. Il n'en a gardé qu'une: Mouna.

— Mouna! C'est, je crois, celle qui vient d'entrer là, dans cette chambre?

— Oui, une belle fille, Mouna.

— Elle se nomme Mouna...

— Pourquoi me faites-vous cette question?

— Oh! pour rien... En la voyant, j'ai pensé qu'elle étai la

favorite du sultan, et, en bon esclave, je voulais lui témoigner plus de respect qu'aux autres.

— Il est vrai que le sultan l'a remarquée quelquefois...

— Il l'a remarquée ?... Voilà tout... n'est-ce pas ?...

— Attendez, je crois que le kistar-agassi m'appelle.... oui...

Je vais prendre ses ordres.

Ali courut à la pièce voisine, et Daniel resta dans le corridor où les femmes se déshabillaient. Son agitation était extrême; il n'osait approcher du rideau qui fermait la chambre de Rodokina; il tenait les yeux fixés dans cette direction, et son cœur battait avec tant de violence, qu'il lui semblait que la vie allait lui échapper.

Ali rentra, et prenant un ton officiellement respectueux, il dit à Daniel :

— L'invincible sultan a parlé à ses esclaves; Danieli, vous aurez l'honneur de baiser la poussière des sandales de nuit du glorieux fils du prophète; allez vous prosterner devant la rose de Zoster, l'étoile de Sétinia, la perle des houris, et annoncez-lui que le commandeur des croyants a jeté sur elle une escarboucle de son regard sacré. Vous aurez l'insigne félicité de conduire la divine Mouna aux pieds du sublime sultan.

Daniel ne donnait pas signe de vie; il était comme un cadavre debout.

Ali répéta gravement sa période, sans faire grâce d'une escarboucle à Daniel.

Daniel ne remua pas davantage; Ali se préparait à recommencer, lorsque le jeune Français se secoua vivement, dans une énergique résolution, et dit, avec un sang-froid qu'il venait de se composer :

— Excusez mon émotion, Ali; c'est la première fois que je reçois les ordres de l'auguste commandeur des croyants; je tremble comme le saule au vent de la mer, sur la bruyère d'Hellé.

Ali désigna la chambre de Rodokina, et se retira.

Daniel entra chez la jeune Grecque; deux femmes l'habillaient avec magnificence et l'inondaient de parfums. Rodokina s'abandonnait à leurs soins avec insouciance et résignation, comme une fille qui subit un hyménée impérieux, et baisse la tête devant la nécessité. Daniel ne cessait de se prosterner, en attendant que tout fût prêt pour la cérémonie.

Enfin, après la toilette solennelle des heureuses nuits du sérail, le moment terrible arriva. Daniel tenait son poignard, et le regardait avec des idées de meurtre et de suicide. Oh ! que Rodokina était belle en costume d'odalisque ! Ses cheveux coulaient, au naturel, sur son dos nu, blanc et rose ; elle portait une couronne d'épis d'or, et une aigrette iris ; sa robe, feuille morte de soie de Naples, laissait à découvert les épaules et le sein, et se renflait sur un large pantalon de foulard bleu, étreint à la cheville par une agrafe de rubis. Elle était vêtue à la dernière mode du sérail, mode inventée par la sultane Valida. Jamais plus ravissante épouse ne fut amenée au lit nuptial ; Hélène était moins femme, lorsque Ménélas attendait ses lèvres, vierges encore, sur la couche d'ivoire de son palais d'Argos. Daniel, qui était plus Grec que Français, chercha dans la mythologie et l'Iliade une comparaison, et ne trouva rien. Il se prosterna pour la vingtième fois ; et puis, en proie à toutes les incertitudes d'un rêve, et s'abandonnant au hasard, par lassitude de désespoir, il dit à Rodokina :

— Perle d'Orient, votre gracieux maître vous attend pour vous suspendre à son cou.

Rodokina s'inclina, et suivit son conducteur.

Trente eunuques noirs, le damas à la main, bordaient la haie, sur le passage de Rodokina ; Daniel et la jeune Grecque traversèrent un corridor illuminé, bordé de fleurs, embaumé de pastilles fumantes. Le kislar-agassi les attendait à la porte de l'appartement de Mahmoud, et souleva lui-même de sa main, le pesant rideau, pour laisser passer Rodokina. Daniel se précipita aux pieds du sultan, dans une éclaircie d'inspiration courageuse, et lui dit :

— Lumière d'Orient, astre de Stamboul, pilier du ciel du prophète, soleil...

— C'est bien, c'est bien, dit Mahmoud, avec une sourire philosophique ; prends ce coussin et assieds-toi à mon côté.

Rodokina baisa la main du sultan, et sur l'invitation polie qui lui fut faite, elle se coucha sur un sofa, devant lequel on avait étalé une collation de fruits, de confitures, de limonades et de sorbets.

— J'ai besoin d'un *tchoador* (premier valet de chambre), dit le sultan à Daniel, et je t'ai choisi malgré l'usage ; je me moque

de l'usage, moi. Écoute, Danieli, fais-moi le plaisir de supprimer les perles et les soleils dans tes compliments; cela m'ennuie et m'endort. Je t'ai appelé à mon service particulier, parce que je connais ton zèle et ton savoir; tu as beaucoup voyagé; tu as vu Paris, cette noble capitale de la civilisation; tu parles bien la langue française, voilà tes titres à ma confiance et à ma protection suprême. Nous aurons ensemble de nombreux entretiens.

— Quand il plaira à Votre Hautesse, ô étoile...

— Le voilà qui recommence!... Appelle-moi simplement Mahmoud; je ne suis pas fier...

— Quand il vous plaira, sublime Mahmoud; je suis prêt; à cette heure même...

— A cette heure, non, Danieli; demain. Je m'aperçois depuis quelques jours que je suis amoureux; oui, amoureux de toi, belle Grecque de Setiniah!...

Le sultan lança, par-dessus les bougies, à Rodokina un regard d'amour, qui courut, comme une traînée de feu, sur le sein de l'esclave. Daniel pâlit sous son fard, et ses yeux s'éteignirent sous ses lunettes vertes de Paris.

— Que tu es heureux, Danieli; tu ne connais pas l'amour! bénis la main de ton père qui t'a donné, au berceau, une profession calme, qu'on peut exercer sans oublier ses devoirs. Ah! que ne suis-je comme toi, Danieli; j'aurais soumis les Grecs en trois jours! Les femmes efféminent le guerrier! Tu peux te retirer, Danieli; qu'Allah te garde des embûches de la nuit!

Le sultan déposa sa chibouque sur un coussin, et regarda Rodokina avec des yeux humides d'un avenir de volupté. Daniel porta négligemment sa main droite à son poignard.

— Tu m'as entendu, Danieli, dit le sultan.

— Oui, mon souverain maître, répondit Daniel; que le Prophète veille sur vous, et vous protège contre les séductions de la femme! Je connais vos ennemis, ils sont puissants; je connais vos amis, ils sont plus dangereux encore.

— De quels amis veux-tu parler, Danieli?

— Des ministres de France, sublime seigneur; méfiez-vous d'eux; ils vous perdront, en vous caressant. J'ai dit. Que la nuit vous soit voluptueuse et l'oreiller doux! Je baise la poussière de vos pieds.

Daniel fit un mouvement pour sortir; le sultan le rappela.

— Que veux-tu dire, Danieli? parle-moi avec toute sincérité; qu'ai-je à craindre de mes amis de France?

— Vos amis! gracieux seigneur; oh! que vous connaissez peu le génie français et le gouvernement représentatif!

— Comment! je serais trompé par le visir Villèle!

— Par Villèle et par Corbière! Ce sont deux ministres rusés, qui font les Turcs, mais qui sont Grecs dans le cœur.

— Villèle et Corbière sont Grecs!

— Grecs comme l'Iliade et l'Odyssee; Grecs comme les Russes.

— Les Russes sont Grecs aussi!

— En doutez-vous, radieux sultan? Croyez-vous que le colosse du Nord ne soit pas désireux de fondre la limite de ses glaçons sous le soleil de vos États?

— Oui, cela me fait réfléchir...

— Réfléchissez...

— J'y réfléchirai demain... La belle Moua languit d'amour sur son divan...

— Réfléchissez, ô Mahmoud, sur votre position; les Grecs sont trop faibles pour vous inspirer des craintes sérieuses; tournez vos yeux vers le colosse du Nord; là est le danger. Le colosse du Nord profitera de vos dissensions intérieures pour franchir les Balkans et vous dicter des lois dures. Le colosse du Nord est le plus formidable et le plus secret allié des Grecs.....

— Que je te remercie, Danieli, de tes excellents avis! Oui, tu as raison; mon ennemie naturelle, c'est la Russie; j'aurais dû le deviner plus tôt... Hélas! pourquoi faut-il consumer les douces heures de la nuit dans ces questions arides, lorsque la volupté...

— Le colosse du Nord vous menace donc de toute l'envergure de ses ailes rapaces, ô sublime sultan! J'ai vu Saint-Pétersbourg; je connais les boyards; ils regardent le Bosphore avec des yeux de convoitise; ce climat leur sourit; les Russes aiment le soleil et ils maudissent Pierre I<sup>er</sup>, qui leur a bâti une ville inhabitable, et les a condamnés aux prisons de la fourrure et de la glace. Le czar actuel comprend la justice de ces plaintes, et il a dit un mot profond: Je veux donner la Turquie pour sérail à mes boyards.

— Le czar a dit cela?

— Il l'a dit, magnifique Mahmoud...

— Oh ! Danieli ! que de tourments vont m'assaillir demain à mon réveil ! Faisons trêve un instant à ces cruels entretiens qui me donnent l'insomnie et glacent le désir ; je crois que ma belle Mouna s'endort...

— Le colosse du Nord attise secrètement le feu de la rébellion en Morée...

— Crois-tu cela , Danieli ?

— J'en suis certain, splendide sultan ; j'en ai les preuves ; j'ai vu les Tartares du Don déguisés en Albanais et en Palicares.

— Allah !

— J'ai vu deux vaisseaux russes aborder à Napoli de Romanie ; et débarquer des munitions de bouche et de guerre...

— Et la France , la France mon alliée !..... Je crois que la blanche Mouna...

— La France , ô invincible fils du Prophète ! la France conspire secrètement. Le ministère laisse organiser des comités hellènes. Benjamin Constant a prononcé un discours en faveur de la croix ; les poètes publient des poèmes sur les descendants de Thémistocle et d'Épaminondas ; Béranger a fait cette ode contre vous :

Un jeune Grec sourit à des tombeaux.

Permettez-vous que je chante...

— Non ; cela réveillerait la belle Mouna...

— C'est juste ; je vous la chanterai demain. O magnanime sultan ! l'horizon se rembrunit ; le château des Sept-Tours tremble sur sa base ; vous aimez la franchise , n'est-ce pas ?..... Eh bien ! souffrez que je vous parle le langage d'un ami dévoué ; faites un noble appel à vos puissantes facultés viriles ; levez-vous , fils du grand Selim , répétez avec le superbe Orosmane , un de vos aïeux , ces vers de Voltaire que je vais vous traduire en ture :

Et lorsque la trompette et la voix de la guerre  
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,  
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,  
Aux languens d'un sérail abandonner mes jours.

— Mon aïeul Orosmane a dit cela ?

— Il l'a dit comme je vous le dis ; Voltaire ne l'a pas inventé ; et après l'avoir dit, il cessa d'abandonner ses jours aux langueurs d'un sérail, il ne voulut plus être en proie à des amours lâches ; il prêta l'oreille à la voix de la guerre et à la trompette qui faisaient retentir la terre du Nil à la mer Noire ; il tira son poignard, et tua la vertueuse Zaïre, comme Mahomet II tua Irène, afin de n'avoir plus de prétexte...

— Vous voulez que je tue la belle Mouna !

— Non, non, cela n'est plus dans nos mœurs ! verser le sang d'une femme ! ah ! si vous saviez quels remords ont assailli votre aïeul Orosmane ! Tuer la divina Rodoki... ! la divina Mouna ! oh ! l'Europe chrétienne se liguerait contre vous demain ; il y aurait une dixième croisade. Soyez à la hauteur de la civilisation européenne ; dites à cette femme qui dort ; Éveille-toi et pars ; tu es libre. C'est ainsi que se conduisit Scipion l'Africain ; ce héros avait quelques millions de jeunes femmes à sa disposition, et au fond il ne les aimait pas trop ; il n'en aimait qu'une, la guerre, cette maîtresse éternelle de tous les héros. Or, un mari vint lui réclamer sa femme ; Scipion fit appeler cette épouse infortunée, perdue dans le nombre des prisonnières, et la rendit généreusement. Ce trait a été gravé sur bronze ; voilà deux mille ans passés qu'on le célèbre en vers, en prose, en tableaux, en statues ; il n'est pas un écolier européen qui n'ait fait un rêve amoureux sur la continence de Scipion. Vous êtes destiné à effacer Scipion ; vous l'effacerez ; vous chasserez du sérail cette Mouna qui rouille le glaive *Zuphalgar*, qui retient dans son fourreau le saint étendard du Prophète ; vous la chasserez et vous serez grand, honoré, vainqueur. Tremble ! tremble ! ô Grèce rebelle ! le sultan se réveille, il foule aux pieds les roses du harem ; à lui l'harmonie du canon ! à lui les caresses des balles ! à lui les voluptés du sang ! ô Grèce, que tu fus mal inspirée, le premier jour de ta rébellion ! Capitan-Pacha, déroule tes voiles ; artilleur des Dardanelles, polis tes boulets de marbre ! sang ! guerre ! vengeance ! mort ! sultan, je baise vos genoux sacrés.

Daniel, épuisé d'enthousiasme, tomba aux pieds du sultan.

Mahmoud était foudroyé ; des larmes coulaient dans sa barbe ; il releva Daniel avec bonté. lui serra la main, et secouant la tête mélancoliquement, il lui dit :

— Danieli, c'est le Prophète qui t'a conduit dans mon palais ; ta voix m'enseigne mon devoir ; laisse-moi passer dans le recueillement l'heure de nuit qui me reste ; retire-toi ; tu dois avoir besoin de repos ; demain sera le jour des grandes résolutions.

— Non, non, je ne vous quitte pas, mon gracieux maître. Je suis l'ange des bonnes pensées ; dormez, je garderai votre sommeil ; veillez, j'entretiendrai votre veille ; au lever du jour, vous me trouverez debout, et le doigt levé vers l'Occident.

— A demain.

Le sultan prononça ce mot d'une voix sourde, il laissa mollement tomber sa tête sur une pile de coussins, et s'endormit.

Rodokina était toujours endormie sur son divan, le visage inondé de lumière. Daniel contemplant avec délices cette céleste fille, qu'il venait d'enlever miraculeusement aux dangers de la nuit : il jouissait de ce sommeil angélique qui le calmait ; rien n'est doux aux yeux et au cœur comme de suivre le sommeil de la femme aimée, de compter les molles agitations de son sein, les soupirs de son haleine, les murmures mystérieux qui semblent trahir les confidences d'un rêve, les pensées d'une autre vie, dont elle seule a le secret, et qui assombrissent son visage ou le rendent serein comme une aube de printemps. Daniel était si absorbé dans ce spectacle, qu'il n'avait point songé encore à jeter un coup d'œil autour de lui ; un rayon du matin lui fit lever les yeux, et il aperçut l'image de Rodokina mille fois répétée, dans de hautes glaces qui tapissaient la chambre, et se courbaient en dôme sur sa tête. Daniel se trouvait dans l'appartement qu'Achmet III meubla de ces magnifiques glaces que le sénat de Venise lui envoya après le traité de Passarowitz. Jamais la volupté orientale n'avait été plus intelligente dans ses dispositions de boudoir ; Daniel frémit en songeant à quelles fantaisies de sultan désœuvré la jeune fille avait été exposée, et il rougit pour elle autant de fois qu'il y avait de glaces vénitienues se renvoyant l'une à l'autre les girandoles et les divans. Cette pensée rendit Daniel imprudent, lui si contraint jusqu'à cette heure ; il s'approcha de Rodokina, et il lui serra doucement la main pour la réveiller.

La jeune fille ouvrit les yeux, et vit le sultan endormi et Daniel assis à deux pas d'elle. Daniel mit un doigt en croix sur ses

lèvres, dans l'attitude du silence, et resta quelque temps dans cette position, pour bien s'assurer que Rodokina l'avait compris. L'air mystérieux et le signe de Daniel frappèrent la belle Grecque; elle se leva sur son séant, et fit un geste qui signifiait : Parlez, je suis prête à tout écouter. Alors Daniel ôta son turban et ses lunettes, releva vivement ses boucles de cheveux, et fit luire sur Rodokina deux yeux noirs, comme la chambre d'Achmet III n'en avait jamais vus sous un front d'eunuque; avec la même vivacité, il replaça ses lunettes et son turban. Ce fut comme une apparition. La jeune fille porta les mains à son front, et regarda au lambris de glaces, comme pour y chercher un souvenir confus d'une histoire oubliée; puis, elle regardait l'eunuque sous sa première forme; il avait replacé son doigt sur ses lèvres, et montrait de l'autre main à Rodokina le jour naissant, qui s'épanchait en rayons d'argent à travers les jalousies des balcons.

— Est-ce un rêve? dit Rodokina d'une voix basse, mais claire.

Daniel fit le signe — non.

Le sultan s'agita convulsivement sur sa colline de coussins, et se réveilla, en portant la main au trophée de sabres suspendu au chevet. Rodokina reprit la pose du sommeil. Daniel s'était levé, le poignard à la main, dans l'attitude d'un dévoué serviteur qui garde son maître. On n'entendait, au dehors, que la voix lente et solennelle des muzzeins qui annonçaient la prière de l'aurore du haut des minarets.

Le sultan tendit la main à Daniel, et regarda Rodokina.

— Comme elle dort dans son innocence! dit-il; les rêves de mon sommeil m'ont bien conseillé; le Prophète a parlé à son fils à travers la gaze des visions nocturnes; Danieli, je serai grand comme un Français. Hier, j'ai passé la revue de mes troupes; elles marchent comme des régiments de Napoléon; je veux me mettre à leur tête, et l'on parlera de moi comme de lui.

Daniel essuyait ses larmes, car il pleurait de joie; la plaisanterie tournait au sérieux.

— Danieli, continua Mahmoud, soulève la persienne du kiosque d'Achmet... Bien... que vois-tu devant Tophana?

— Une corvette avec pavillon blanc, à misaine.

— C'est *la Perle* qui part, dans deux heures, pour la France. Ouvre ce cabinet, maintenant; tu y trouveras des costumes francs; j'en fais acheter de tous côtés, parce que je veux m'en servir un jour, car je veux tout révolutionner ici. Choisis deux vêtements complets pour toi et pour... pour Mouna. Va réveiller mon seir-kiatib, qui dort là, en sortant à gauche, dans le corridor. Tu lui demanderas un firman de sortie et un ordre d'embarquement scellés du sceau impérial. Tu expliqueras tout au commandant de la corvette *la Perle*; le généreux Français te comprendra. Je te confie Mouna; tu la conduiras en France, auprès de sa famille...

— Sa famille existe! s'écria involontairement Daniel.

— Elle existe; c'est moi qui l'ai protégée à la prière de Mouna. Que pouvais-je lui refuser, à l'adorable enfant? Et le Prophète m'est témoin que j'avais attendu cette nuit pour lui demander le prix du service que j'avais rendu à la famille de Dimitry Zaccarotis.

Daniel fondait en larmes.

— Cette famille est à Marseille, et mon hasnadar lui a envoyé sur la maison Rodokanaki une lettre de change de cent mille francs.

— Oh! vous êtes plus grand que Scipion, qu'Orosmane, que Sélim II, que Mahomet, le vainqueur de Constantinople!

— Danieli, les instants sont précieux; je me retire dans le kiosque de la Pointe, je te laisse seul avec Mouna; babillez-vous et partez. Si tu rencontres quelques obstacles, viens à moi, et je les lèverai.

Le sultan salua de la main Daniel et disparut derrière une tenture de velours.

Une heure après, deux jeunes passagers montaient l'échelle de la corvette *la Perle*; l'un, le plus petit, suivait l'autre, avec une figure où se mêlaient des expressions de joie, d'étonnement, d'hésitation, d'inquiétude. C'étaient Daniel et Rodokina. Daniel avait gardé son secret; il servait respectueusement la jeune fille comme un esclave, et ne s'était point révélé à elle. Pendant toute la traversée, il montra cette délicatesse héroïque. Le trentième jour, ils arrivèrent à Marseille, et, après une quarantaine de dix jours, on les débarqua.

Daniel conduisit Rodokina dans sa famille. C'était le soir; Di-

mitry Zaccarotis habitait une petite maison de campagne, à Montolivet; elle rappelait exactement la ferme du cap Zoster; il n'y manquait que Rodokina et Argus.

— Voilà votre fille, dit Daniel à Dimitry : je vous la rends pure et digne de vous.

Dimitry et ses filles inondèrent de baisers et de larmes la vierge du sérail. Dans l'excès de cette joie, le sauveur de Rodokina fut longtemps oublié.

— Et qui êtes-vous, dit enfin Dimitry à Daniel, vous qui me rendez la vie?

Daniel ôta le demi-masque de soie verte et de foulard qui cachait sa figure, et dit : — Je suis votre beau-fils, Daniel de Gersaint.

Rodokina le reconnut cette fois; elle poussa un cri de bonheur et perdit connaissance.

Ils furent mariés le lendemain à la chapelle du rite grec.

MÉRY.

---

---

---

LA

# SŒUR ROSE ET LA SŒUR GRISE.

—

CHAPITRE INÉDIT

## Des Histoires du Diable.

—

I.

C'était il n'y a pas huit jours ; l'automne pluvieuse , froide et sombre, avait jeté son manteau de nuages sur la terre ; la nuit était noire et triste ; on eût dit que l'hiver était venu tout d'un coup et sans crier : *Gare !* pour ne plus s'en aller. Le vent sifflait, l'arbre mugissait, la feuille tombait à moitié jaunie. — Par cette triste nuit, je me promenais seul dans ce beau parc de Saint-Cloud , dont les allées superposées ne ressemblent pas mal à une immense échelle de verdure. Sous ces arbres, et jeté dans un coin, le château se cache d'ordinaire , et il est assez difficile à découvrir , même en plein jour. Mais , cette nuit-là , le château étincelait de mille feux , on comprenait que la vie , la pensée , la fête, la joie, les graves soucis, les inspirations puissantes , étaient là-bas dans ces murs. — Et voilà justement pourquoi j'avais le courage, à cette heure, par cette nuit funeste, de me promener dans le parc de Saint-Cloud.

Vous savez que pour atteindre à la *lanterne de Démosthènes* (par quel caprice a-t-on ôté à Diogène sa lanterne ?) qui est le point culminant du parc , il y a plusieurs façons de s'y prendre ; la plus simple , c'est de suivre l'allée d'en bas et de

monter par la pente d'eau , à l'allée supérieure , et au bout de cette allée , d'en prendre une autre plus élevée , et toujours ainsi , comme on ferait pour monter le grand escalier de Versailles ; — ceci est la manière vulgaire. Mais pour arriver à cette fameuse lanterne , d'où la vue embrasse tout Paris , sans rencontrer un homme , il est une autre route admirable et difficile que vous avez tous prise dans votre jeunesse en poussant d'admirables cris de joie. Ce beau chemin de la jeunesse , consiste à aller tout droit devant soi , par des sentiers non frayés. Tout au bas de la montagne , vous levez la tête , et regardant un certain point du ciel , une fugitive étoile , votre étoile de dix-huit ans , vous vous dites à vous-même : — J'irai là ! et comme vous le dites , vous le faites , vous allez , — par les ronces , — par les ravis , — par les gazons , — par les sables , — vous grimpez toujours. Quelquefois un rocher se présente , vous gravissez le rocher ; quelquefois c'est un gros arbre , vous escaladez le gros arbre ; c'est là vraiment une course au clocher pour laquelle on n'a jamais assez de bras , assez de jambes , assez de souffle ; à mesure que vous montez , l'ombre s'épaissit autour de vous ; mais cependant , tout à vos pieds , vous découvrez comme un océan nébuleux , dont les vagues montent jusqu'à vos pieds. Si bien que , grâce à ce mirage fantastique , toute retraite devient impossible , et qu'il vous faut grimper , grimper encore , grimper toujours. Voilà pourtant le chemin que j'avais pris cette nuit-là pour me promener dans le parc de Saint-Cloud !

Mais par ce sentier difficile , si vous saviez que j'avais une belle escorte ! Je voyais s'élever devant moi , comme Jacob à son échelle , une blanche myriade de beaux anges ; — tous les anges profanes qui , dans nos beaux jours , avaient ainsi escaladé la montagne , le nez au vent , les cheveux épars , le sein haletant , la lèvre entr'ouverte. — Nous étions jeunes alors , elles et nous. — Elles poussaient de petits cris joyeux dans les airs ; elles allaient à la conquête , et leur écharpe leur servait d'oriflamme ; elles faisaient bien des faux pas dans cette route , mais elles se relevaient plus animées et plus fières ; il me semblait les revoir et les entendre ; ainsi escorté , je marchais dans leur sillon comme autrefois ; comme autrefois je leur tendais la main , je les encourageais du geste , je les appelais à ma suite , et telle était la puissance du souvenir , que j'arrivai

ainsi tout au sommet de la montagne sans m'apercevoir que j'étais seul.

Tout en face de la *lanterne de Démosthènes* est une terrasse; de cette terrasse, quand il fait nuit, on domine un abîme. Vous voyez tout au loin comme une masse immense de papier qu'on vient de réduire en cendres; dans ces cendres noires, brillent un instant et s'éteignent de petites étincelles, faibles lueurs agonisantes qui disparaissent pour toujours. Pourtant, cette masse noire, c'est Paris, ces étincelles qui brillent et disparaissent, c'est l'âme, c'est la pensée de la ville éternelle qui s'endort pour se réveiller peut-être demain. J'en étais là de ma contemplation, quand je sentis sur mes deux yeux deux petites mains, mais si froides! quand je dis froides, l'une de ces mains était brûlante, c'était une sensation incroyable et que nul ne saurait définir; la main glacée était rude au toucher, et comme si elle eût été recouverte d'un duvet nouvellement tondue; la main brûlante était fine et douce comme la main d'une femme de quarante ans; en même temps je sentis que cette créature invisible était assise derrière moi, et je l'entendis me dire tout bas, mais d'une voix mordante: — *Devine!* — C'est le diable! m'écriai-je aussitôt. — Lui aussitôt, me rendant l'usage de mes deux yeux. — Bien deviné, mon secrétaire Théodore!

Moi, sans me déconcerter: — Et voilà justement, mon maître, ce qui vous trompe, je ne suis pas votre secrétaire Théodore, et bien m'en fâche: je suis un pauvre homme à qui vous n'avez jamais rien dicté de bon, à qui vous n'avez pas raconté la plus petite histoire. pendant que vous accabliez, en effet, votre ami bien-aimé, Théodore Hoffmann, de toutes vos faveurs. Que diable, monseigneur, on n'est pas partial comme vous l'êtes! Boiteux. ou non boiteux, vous avez pénétré dans toutes les maisons et dans toutes les âmes; pas un toit, pas une conscience qui aient un secret pour vous; vous savez l'histoire de l'humanité tout entière; vous l'avez étudiée sous son aspect le plus triste, mais aussi le plus fécond; vous êtes, sans contredit, le plus grand observateur de ce monde, et quand vous voulez écrire vos commentaires, vous n'appellez à vous tous les cinquante ans, qu'un secrétaire unique! Vous laissez vos autres serviteurs se morfondre à votre porte, et deviner, tant bien que mal, quelque-uns des merveilleux mystères que vous prodi-

guez à votre favori ! — N'avez-vous donc pas appris que César fatiguait quatre secrétaires ?

Tel autrefois , César en même temps ,  
Dictait à quatre en styles différents.

Tout beau donc, laissez-moi en repos, me raconter à moi-même les belles histoires que je sais tout bas dans mon cœur, et si vous avez du temps à perdre, a'ez réveiller votre secrétaire Théodore qui dort sur ses deux oreilles et sous quelque table de cabaret à l'heure qu'il est !

— Là ! là ! dit le diable avec cet air guoguenard que vous savez, ne nous fâchons pas si rouge ! Il est vrai que j'aime mon ami Hoffmann. C'est un puissant esprit qui lutte avec moi de finesse et de naïveté, et qui n'a jamais tremblé ! je ne connais pas d'homme qui prenne plus au sérieux les écrits les plus épouvantables ! il aime l'odeur du soufre, comme d'autres l'odeur de la rose. Enfin je l'aime ; mais toi, mon fils, je ne te hais pas non plus. Tu m'as rendu quelques bons offices, et sans me connaître, que je n'ai pas oubliés. Le premier, tu as pris en main la cause du roi Louis XV (j'ai son âme ! ) et de ses maîtresses, et j'ai dit, en parlant de toi : *Voilà un bon compagnon !* Tu aimes le rouge et les mouches ; l'odeur du musc ne te déplaît pas ; or, en morale, du rouge des femmes à la queue du diable, des mouches aux cornes, du musc au soufre, il n'y a qu'un pas. Ce que tu n'as pas assez, à mon gré, et ce qui te manque pour que jamais tu sois digne d'écrire sous ma dictée, c'est la croyance. Tu ne crois à rien ; tu as beau faire, c'est dans ton sang. Tu ne crois pas au diable, comment veux-tu que le diable croie à toi ? Même à présent tu me regardes, tu me flaires, tu ouvres de grands yeux, comme si j'étais un phalanstérien, un humanitaire, une ci-devant Muse de la patrie. — Rassure-toi, mon fils, je ne suis que le diable, et, puisqu'il fait nuit, puisqu'il fait froid, je te raconterai une histoire, si tu veux.

Comme il disait ces mots, je me rappelai que Frédéric Soulié, dans les *Mémoires du Diable*, nous raconte une des habitudes de son héros, et je cherchai dans ma poche un cigarre. Le diable devina ma politesse. — Tiens, me dit-il en m'offrant un morceau de bois mort, fume-moi cela. En même temps il tournait

dans ses doigts des branches de saule, il frottait dans le creux de sa main un des bouts de ce cigarre improvisé, et nous voilà fumant comme deux frères; seulement je remarquai fort bien que le diable, qui ne fait rien comme les autres hommes, mettait dans sa bouche le bout du cigarre tout allumé, — particularité remarquable que Frédéric Soulié a oublié de consigner dans leurs *Mémoires*.

Maintenant, reprit le diable, que veux-tu que je te raconte? — Puis devinant ma pensée: — Oh! me dit-il, tout ce que tu voudras excepté cela. Non, ce n'est pas moi qui te raconterai tout ce qui s'est passé il y a cinq ans dans ce palais aujourd'hui si calme. Non, ceci n'est pas une histoire en l'air, qui se raconte de diable à homme ou d'homme à diable; mais parlons d'autre chose, si tu veux.

Ainsi parlant, il détournait la tête des hauteurs de Saint-Cloud, où ma pensée l'avait porté malgré lui (il y a des pensées si étranges, des désirs si violents, qu'ils sont plus puissants que le diable); moi, à mon tour, obéissant involontairement à cet être assis à mes côtés, je jetai les yeux sur l'étroit et rude sentier que j'avais parcouru pour arriver jusqu'au lieu où j'étais assis. Le sentier, tout à l'heure si sombre, était illuminé par une clarté douteuse: dans cette lumière blafarde s'agitaient plusieurs personnes, hommes et femmes, occupés à tous les soins de la vie de chaque jour. Ces hommes étaient devenus gros et lourds, ces femmes avaient perdu depuis dix ans le charmant embonpoint et la douce pâleur de leur seizième année; les uns et les autres étaient occupés de mille soucis cruels, de mille ambitions mesquines, de mille désirs puérils. — Quelle est donc cette vilaine troupe? m'écriai-je. — Eh! dit le diable, c'est la troupe chantante et dorée qui tout à l'heure t'accompagnait dans l'ombre, à travers les buissons, en chantant de folles chansons d'amour.

— Ce qui te prouve, ajouta le diable en me prenant le bras, que lorsqu'on fait tant que de jeter un regard en arrière, c'est une grande imprudence de ne pas aller au delà de quelque dix ans. Dix années de moins, c'est quelque chose de si mesquin et de si triste, c'est un passé si misérable, qu'on se fait horreur à soi-même. Autant vaudrait dire à l'horloge qui vient de sonner minuit: *Sonne encore!* L'horloge ne t'apprendrait guère que

ce que tu sais déjà, à savoir, qu'il est minuit. Quand donc tu veux évoquer le passé, fais en sorte que ce passé soit si loin de toi, que tu ne sois pas compromis dans cette solennelle évocation. Allons, c'en est fait, et puisque tu le veux, ces vieux hommes de trente ans et ces vieilles femmes de vingt-cinq ans vont disparaître. Je ne viens pas ici pour te chagriner.

En même temps, il soufflait sur le sentier, et toutes ces tristes figures disparaissaient, et je ne voyais plus, accrochées aux branches flexibles, que quelques bouts d'écharpes bleues et blanches. et sur le gazon des pas légers. et dans les airs de petits cris de joie, et je compris que, pour évoquer la jeunesse évanouie, il y a en nous quelque chose de plus puissant que le diable; — c'est le cœur!

Le diable entendit ma pensée.

— Maintenant, dit-il, il faut que je commence mon récit; aussi bien, voilà assez longtemps que je le prépare. — Dans ces amas de maisons noires. non loin du dôme des Invalides, qui ne ressemble pas mal, vu d'ici, à la marmite renversée de quelque pacha à trois queues; — dans ces rues qui s'entrecroisent de mille façons diverses, — entre deux jardins, — à côté d'un ancien couvent de carmélites; — vois-tu...

— Je ne vois, lui dis-je, qu'une masse noire, faiblement éclairée par quelques feux-follets qui s'éteignent en voltigeant.

— Eh bien donc! regarde! me dit-il.

En même temps il plaçait devant mon œil droit, en guise de lorgnon, cette main glacée dont je vous ai parlé tout à l'heure. Cette main produisit sur mon nerf optique un effet incroyable. M. Arago, au sommet de cette tour où il veille sur les comètes errantes, tout prêt à leur indiquer leur route, n'a pas d'instruments d'une optique plus claire et plus infallible.

— Oui, m'écriai-je, maintenant je vois le dôme des Invalides! Il reluit comme l'armet de Menbrin sur le crâne de don Quichotte. — Je vois, au bout d'une rue à la droite de l'hôtel, une maison en ruine, et cette maison est encore toute remplie de cellules, dortoirs, réfectoires; et, — l'horrible aspect! — voici un terrible cachot, sans air, sans lumière, sans espoir!

— Regarde toujours, disait le diable. Que vois-tu?

— Je vois maintenant qu'un mur épais sépare ce monastère d'une maison calme et sombre et tranquille. Les murs de cette

maison conservent encore des vestiges non équivoques d'un grand luxe. Les plafonds sont chargés d'amours à demi nus et de Vénus plus nues que les amours. Sur ces murailles sont encore, à demi effacés, des chiffres, des emblèmes. C'est là un contraste éclatant avec ces autres murailles, froides, inanimées, terribles, sanglantes. — Mais où donc en voulez-vous venir, monseigneur ?

Ici le diable frotta sa main sur sa poitrine, comme faisait son lorgnon le jeune dandy de l'Opéra, quand cette belle et puissante Taglioni, notre regret à chaque soirée de l'hiver, descendait lentement du troisième ciel, où elle était cachée parmi les fleurs. Il me parut que ce verre grossissant était devenu encore plus terrible.

— Regarde bien, ajoutait le diable. Vois-tu, dans la muraille qui sépare le couvent de cette élégante petite maison, jadis consacrée à tous les vices, une porte habilement dissimulée, du côté du couvent, par des clous de fer, du côté de la petite maison, par des peintures lascives ?

— Je vois, en effet, une muraille, dans cette muraille une porte presque invisible. D'un côté, une cellule de religieuse ; de l'autre côté, le boudoir d'une fille de l'Opéra. Mais autant que j'en puis juger par la décoration que vous préparez avec tant de soins, vous allez, monseigneur, me raconter une vulgaire histoire, moitié sacrée, moitié profane, qui se passe à la fois sous le voile de serge et sous le voile de gaze ; — quelque sottise intrigante d'un marquis d'ancien régime avec une religieuse retenue dans ce cloître par des vœux éternels. — S'il en est ainsi, seigneur diable, vous pouvez rengainer votre histoire ; il y a longtemps que nous la savons.

— Impatient jeune homme ! s'écria le diable en crachant la cendre de son cigare ; avec leur rage de tout deviner, on ne pourra bientôt plus raconter une honnête petite histoire ! Je veux cependant te raconter mon histoire, ajouta-t-il, et tu l'écouteras bon gré mal gré. Tu es tombé entre mes griffes, il ne sera pas dit que tu en sois quitte à si bon marché. Prends donc ta peine en patience. Autrefois, pour te punir de ton impolitesse, j'aurais pris et emporté ton âme ; mais qu'en faire aujourd'hui ? j'ai des âmes à revendre. Écoute-moi donc, et permets-moi, avant de faire agir mon drame, de disposer mon théâtre à mon

gré. C'est bien le moins que moi, le diable, j'use des mêmes droits que le dernier faiseur de mélodrames, expliquant à son parterre comment le palais où vont entrer ses personnages, a été bâti tout exprès pour cette fable dramatique ; comment il y a ici une fausse porte, plus loin un corridor, plus loin un souterrain ; comment cette fenêtre donne sur les Alpes, et cette autre fenêtre sur le mont Apennin ; comment il y a un balcon à votre gauche, un précipice à votre droite. En même temps notre homme vous remet un trousseau de clefs, comme dans le conte de la Barbe-Bleue. Si, par malheur, vous oubliez une seule des indications de l'architecte dramatique ; si vous perdez une seule clef du trousseau, — crac ! — il n'y a plus de mélodrame ! C'est l'histoire des chèvres que passe le chevrier dans *Don Quichotte*. Je reprends donc mon récit :

Ce couvent que tu vois là-bas, à côté de cette jolie maison, et qui est aujourd'hui occupé par un marchand de bois, était encore, avant 1788, rempli de religieuses carmélites qui vivaient dans toute la sévérité de leur ordre. Cette maison à côté, qui porte un écriteau : *Maison à louer*, et que personne ne veut louer, parce que cette maison est trop éloignée du vice parisien et qu'elle n'a pu se façonner encore aux habitudes bourgeoises, était, en ce temps-là, une de ces petites maisons reculées où les grands seigneurs d'autrefois se venaient reposer de leurs excès en plein jour, par d'autres excès nocturnes et cachés, s'étudiant ainsi à rappeler de leur mieux les belles nuits des petits appartements de Versailles. Sois tranquille, je ne te ferai, à ce propos, ni déclamation, ni morale. Je n'ai jamais compris comment on pouvait avoir tant d'émotions de tout genre, à propos d'un fait historique. L'historien qui se passionne pour ou contre l'histoire qu'il rapporte, me paraît un insensé. Le fait n'a pas besoin de commentaires, par cela même qu'il est un fait ; mais ne remplaçons pas une déclamation par une autre déclamation.

— Donc, il y a de cela à peu près cinquante ans...

A ces mots prenant la parole :

— Halte-là, mon maître ! m'écriai-je ; mais il me semble que vous n'êtes guère d'accord avec vous-même. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que ce n'était pas la peine d'évoquer des souvenirs si voisins de nous, et qu'à coup sûr, dans de pareilles évoca-

tions, il n'y avait pour nous que des humiliations à recueillir ?

— Je disais, reprit le diable, que je suis un fou et un insensé de parler ainsi, dans la simplicité de mon esprit, avec de pareils êtres incomplets et pétulants, qui ne savent rien et qui veulent tout savoir. Il faut, en vérité, que je sois bien oisif pour m'arrêter avec un auditeur de votre espèce, qui m'interrompt sans respect à chaque phrase que je commence. Me prends-tu donc pour un faiseur de vaudevilles de bas étage ? Ai-je donc l'air d'un poète de carrefour ? Apprends que ce qui fait que le diable est le diable, c'est-à-dire que le pouvoir est le pouvoir, que la volonté est la volonté, c'est au contraire l'inexorable logique des gestes et des pensées du diable : d'un être comme moi tout se tient, le commencement, le milieu et la fin. Tout à l'heure, quand tu détournais la tête avec effroi des grisettes, des soubrettes, des comédiennes, des jeunes femmes et des jeunes gens qui ont été les amis et les compagnons de ta folle jeunesse, je t'ai expliqué comment tu avais eu tort d'évoquer ces dix années de ta vie, et comment, s'il est permis à l'homme de revenir en arrière, ce n'est jamais en passant du lendemain à la veille. — Mais à présent que je te parle de cinquante ans, tu m'arrêtes et tu me dis : — C'est trop peu encore. Insensé ! Comme si ces cinquante années ne comprenaient pas une révolution, et comme si cette révolution ne pouvait pas compter au moins pour trois siècles ! Dans ces cinquante ans dont je parle, l'humanité, c'est-à-dire l'homme et le diable, l'âme et le corps, la pensée et l'action, ont plus vécu qu'ils n'avaient fait depuis le commencement du monde. Cinquante ans ! Mais je reprends mon récit où je l'avais laissé.

Donc, il y a de cela cinquante ans, plus ou moins, la vieille société française, minée au dedans, se croyait encore éternelle. Elle jouait avec les principes qui la devaient renverser de fond en comble. Elle appelait cela se jouer avec le paradoxe. Cependant toutes choses étaient debout et avaient gardé une apparence de force et de vie incroyable : l'armée, l'église, la ville, la cour, le parlement, l'aristocratie, les nobles, et tout au bas le peuple, qui tremblait encore devant le lieutenant de police, et qui avait peur de cette Bastille qui ne tenait plus qu'à un souffle. Au milieu de ce chaos organisé se tenait, immobile en apparence, mais déjà attendant l'heure du triomphe, une armée

d'esprit révoltés, plus formidable mille fois que cette armée d'anges rebelles que Milton a chantés. Ah! Satan! Satan; si tu avais eu à tes ordres une pareille phalange! Voltaire, Diderot, d'Alembert, Rousseau, Montesquieu, quelle trouée tu eusses faite dans la phalange céleste; mais, pauvres diables que nous étions, nous n'avions, pour nous battre, que ce grand canon dont parle Milton. Pour qu'il eût porté loin, ce canon, il eût fallu le bourrer avec les feuilles du *Contrat social*.

Pardon, ajouta le diable, je crois que je m'oublie en vaines dissertations. Que voulez-vous? j'ai la tête si remplie de romans modernes, de drames modernes, de mémoires, de révélations, sans compter qu'on vient d'inventer une autre espèce de torture morale qu'on appelle *Histoire des salons de Paris!* C'est à en perdre la tête; mais on a la tête forte, heureusement.

Donc, il y a de cela cinquante ans, plus ou moins, vivait loin de Paris, loin de Versailles, un honorable gentilhomme plein de bon sens et de courage. Il avait tant de sens, qu'il avait deviné que, pour ne pas périr si vite, l'aristocratie française aurait dû se défendre et non pas s'abandonner à plaisir. Il avait tant de courage, qu'il osa résister au double envahissement de la philosophie et du peuple. Dans l'incroyable délire qui s'était emparé de tous les gens de sa caste, le vieux comte de Fayl-Billot (c'était son nom) vivait seul avec ses tristes pressentiments. Il avait perdu son fils unique à la bataille de Fontenoy, et il en rendait grâce au ciel, car au moins savait-il à jamais son nom éteint, et, de ce côté-là était-il sans inquiétude. Son fils mort, il lui restait deux filles, Louise et Léonore, d'un naturel bien différent: Louise, c'était l'ange, Léonore, c'était le démon. L'une était si pure, que jamais pensée mauvaise ne put approcher même de sa tête et même en songe; l'autre était déjà pervertie à quinze ans. Toutes deux étaient belles de la même beauté. Mais je suis bien bon de me fatiguer à te faire des descriptions, comme si j'étais un conteur ordinaire. Regarde plutôt.

Je vis en effet, toujours à l'aide de cette main transparente du diable, dans un beau jardin du vieux temps, deux jeunes filles à peu près du même âge, — seize ans à peine. Je reconnus Louise au calme de sa belle figure, à la blancheur transparente de son teint, à l'éclat de son regard bleu comme le ciel!

Je reconnus Léonore à la vivacité de ses regards, à la pétulance de sa démarche, à l'agitation impatiente de toute sa personne. Cette révolution qui couvait sourdement dans la nation française avait pénétré dans les recoins les plus cachés de ce peuple. Elle ne s'était arrêtée ni à la porte du temple, ni au seuil des couvents. Elle fermentait dans les plus jeunes cœurs et dans les âmes les plus candides. En ce temps-là, plus d'une jeune fille se relevait la nuit pour lire, à la lueur d'une lampe infernale, *la Pucelle* de Voltaire, ou *la Religieuse* de Diderot. C'était dans toutes les consciences, jeunes ou vieilles, un bruit sourd, frénétique, implacable, contre les institutions reçues. Jamais je n'avais compris comment cette révolte du fait contre l'idée, du présent contre le passé, de la philosophie contre la loi, était une révolte générale, comme je le comprenais à cette heure, en voyant la figure de Léonore; jamais aussi je n'avais compris la beauté humaine dans toute sa perfection, la grâce dans toute son innocence, la vertu dans toute sa sérénité, comme je les compris en voyant la douce figure de Louise. — Comprends-tu, me dit le diable, ce que je veux dire à présent?

— Oui, lui dis-je; rien qu'à voir les deux sœurs, je comprends que Louise c'est la jeune fille doucement épanouie au souffle de son seizième printemps, pendant que Léonore c'est la fleur violemment ouverte à l'agitation de toutes les passions intérieures. — Voilà une métaphore bien ambitieuse, me dit le diable, et qui ne vaut pas grand-chose! Je n'ai pas voulu te démontrer une métaphore; j'ai voulu te prouver que mon histoire était vraie, quoique bien étrange. La vérité de mon histoire est prouvée par le visage des deux sœurs; et que vos romanciers seraient heureux s'ils pouvaient voir ainsi, avec l'œil de leur esprit, les figures de leurs héroïnes! Ils n'en seraient pas réduits à nous faire des descriptions si longues, si minutieuses et si obscures; ils verraient plus clair dans leur imagination et dans leur esprit!

Malgré lui, père de ces deux filles que tu vois là, le vieux comte de Fayl-Billot était un philosophe, mais un philosophe à sa manière. Quand ses deux filles eurent seize ans, il devina, aussi bien que tu viens de le deviner, les inclinations de l'une et de l'autre. Évidemment Louise serait la consolation de sa vieillesse.

Léonore en serait le déshonneur. Il vit cela nettement, sans hésitation; il bénit Louise et il eut peur de Léonore. Et comme il avait déjà renoncé à son fils mort, il résolut de renoncer aussi à cette fille vivante. Il déclara à Léonore qu'elle ne mettrait pas le pied dans le monde et qu'elle resterait au couvent.

Tu crois peut-être que Léonore s'épouvanta à cette nouvelle et qu'elle essaya de fléchir son père; c'était une intelligence trop ferme et trop énergique pour s'abaisser à prier, surtout à prier son père. Dans ce relâchement général de tous les pouvoirs, Léonore avait très-bien compris que l'autorité paternelle ne tenait qu'à un fil, non plus que l'autorité royale. Elle sentait dans sa propre conscience que l'édifice social était miné et qu'il allait tomber en ruines, et elle était sûre qu'au milieu de ces ruines elle saurait trouver une fente assez large pour s'échapper et pour être libre. Elle déclara donc à son père qu'elle prendrait le voile, et en effet elle prit le voile le jour même où sa sœur Louise se maria.

Toute sa vie, Louise avait eu peur de sa sœur. L'ironie de Léonore flétrissait toutes choses autour d'elle, et jamais Louise n'avait compris qu'on pût rire ainsi à tout propos des croyances, des affections, des devoirs; Louise était comme une pauvre fille échappée de Saint-Cyr, à la chaste tutelle de M<sup>me</sup> de Maintenon, qui se serait trouvée jetée tout d'un coup dans les orgies de la régence. Son père, qui l'aimait, et qui avait porté sur elle toutes les affections de sa vie, maria cette fille bien-aimée à un beau jeune homme, le marquis de Cintrey, qu'on renommait en ce temps-là pour ses bonnes mœurs. Mais, hélas! si tu savais, mon fils, quelles étaient les bonnes mœurs de ce temps-là, comme tu mépriserais la jeunesse dorée de ce siècle! Quand, par hasard, je vois messieurs vos gentilshommes à la mode, ceux que vous appelez fièrement vos roués, vos débauchés, vos joueurs; quand je compare vos Lauzun, vos Richelieu de ce siècle, même aux valets de chambre du maréchal de Richelieu, je me prends à sourire de pitié. Tous ces petits messieurs, que votre époque regarde avec admiration comme le *nec plus ultra* de la rouerie humaine, n'iraient pas aux talons des plus sages abbés de Saint-Sulpice en 1764. Ces messieurs sont ivres-morts à l'heure où le XVIII<sup>e</sup> siècle commençait à boire; une journée de jeu les ruine;

ils courent, depuis dix ans, après une demi-douzaine de filles qui sont toujours les mêmes, sans qu'il y ait moyen, pour eux, d'éviter, quoi qu'ils fassent, un bon mariage et une bonne place quelque part. Tu ne peux donc pas absolument, à l'aide de ces petits messieurs, te faire la moindre idée de la vertu et de la sagesse du marquis de Cintrey.

Cependant le vieux comte le prit pour son gendre, faute d'un meilleur. Cintrey était fier, il parlait peu, il était mécontent de la cour, il avait reçu en duel une large balafre au milieu du visage ; il lisait beaucoup *les Nuits d'Young* et le Shakspeare de Létourneur ; il était insolent avec tout le monde, et surtout avec ses vassaux ; il n'avait pas souscrit à l'*Encyclopédie*, il haïssait Voltaire, il méprisait Rousseau, il levait son chapeau quand il parlait du roi Louis XIV ; le vieux Fayl-Billot put donc croire que sa chère Louise serait en effet trop heureuse avec un homme d'un si noble caractère.

En effet, dans les premiers temps de son mariage, Louise s'estima heureuse et digne d'envie. En ce temps-là, les honnêtes filles obéissaient facilement à leur père ; elles étaient peu disposées aux maux de nerfs et aux vapeurs ; elles aimaient, sans disgrâce, le mari qu'on leur ordonnait d'aimer. Quand je vois, dans vos romans, vos femmes, jeunes et vieilles, qui pleurent, qui gémissent, qui se tordent les mains, pour un *oui* et pour un *non* qui les contrarie, je ne sais que penser. Les honnêtes femmes de ces temps de licence sont de beaucoup supérieures aux honnêtes femmes de ce temps de vertu. Louise aima son mari ; elle eut un bel enfant, et son amour pour son mari redoubla. On citait partout cette jeune femme, qui avait vingt ans, comme un modèle de piété filiale, de vertu conjugale et d'amour maternel. Elle avait le respect de tous les hommes et le respect de toutes les femmes. Malheureuse créature, elle a bien souffert !

Cette exclamation de pitié, dans la bouche du diable, m'étonna au dernier point. — Qu'avez vous ? lui dis-je, il me semble que vous pleurez sur la vertu ? voulez-vous bien n'être pas ridicule à ce point-là !

— Eh pourquoi donc, reprit le diable, n'aurais-je pas un bon mouvement de temps à autre ? Quel est l'homme, je dis le plus méchant, qui, après avoir tué son ennemi, ne se sente pas ému

en regardant ce cadavre étendu à ses pieds ? Moi, je suis ainsi fait, que je souffre à la fois du malheur des honnêtes gens et du succès des vicieux ; tout ce qui est dans l'ordre me révolte, et aussi tout ce qui est hors de l'ordre. Et voilà justement ce qui prouve que je suis tout à fait maudit. Cette femme, dont je parle, a été bien malheureuse ; c'est là un de mes chefs-d'œuvre, dont je suis le plus triste et le plus fier. Mais en ce temps-là, je n'avais à commettre que quelques petits crimes isolés pour ne pas me rouiller dans l'oisiveté. A l'époque de la révolution française, les événements étaient plus forts que moi même ; je fus obligé de me mettre à l'écart pour ne pas être emporté, moi aussi, dans cet horrible tourbillon, avec le trône et l'autel, et afin qu'après la tempête, quelque chose de surhumain restât dans cette France de François 1<sup>er</sup> et de Louis XV, que j'ai toujours aimée. Comme il ne m'était pas donné à moi de finir la révolution française, pas plus qu'il ne m'avait été donné de la commencer, car c'était une œuvre au-dessus des forces d'une puissance misérable comme est la mienne, j'avisai dans ce petit coin de Paris cette femme, cette Louise, belle, honnête, estimée, aimée, heureuse, et je me dis en moi-même : « Laissons de plus puissantes intelligences bouleverser la France, cette femme me suffira ! »

Puis le diable ajouta : — Regardez plutôt ! ne voyez-vous pas notre petite maison étinceler soudain de mille feux ?

— Oui, en effet (et, en même temps, je regardais de toutes les forces de mon âme), tout s'apprête, dans cette maison, pour une fête splendide. L'argent ciselé, le bronze et l'or, les cristaux légers comme l'air, les fleurs les plus rares, les velours tendus sur les bois sculptés à jour, la dentelle et l'ivoire luttant de légèreté et de transparence. Quelles formes riantes ! quels chefs-d'œuvre étincelants ! quel enivrement universel ! On dirait qu'en ce beau lieu tout vous sourit d'un sourire éternel. Les sofas vous tendent les bras comme autant de prostituées en délire ; les fauteuils vous bercent doucement en chantant un air à boire ; les beaux tapis vous portent sans vous toucher ; les satyres dansent en portant les bougies allumées ; les chenets se traînent à vos pieds, chargés d'une flamme odorante ; la pendule se dandine gracieusement en sonnant les heures que vous aimez le plus ; du plancher, du plafond, des murailles, se détachent légèrement les dieux et les déesses de la fable ; les têtes se couron-

ment de roses; les ceintures se relâchent; les seins commencent à battre doucement. Que d'esprit! quels murmures! quels soupirs! quelle audace! En vérité, ces femmes, qui entrent ainsi en se tenant par les mains, vous brûlent rien qu'à les voir; leur pied est une flamme qui éclaire leur jambe jusqu'à la jarrettière; de leurs deux mains sortent des étincelles, de leurs cheveux tombent des perles; leur cou est effilé comme le serpent; leur gorge est en délire, et leur cœur est froid comme le marbre; la gaze les touche à peine, et s'écarte en frémissant. As-tu vu (je tutoyais le diable!), as-tu vu celle-là qui cache un petit signe noir dans le pli de son sourire? — et celle-là, dont le bras, d'un blanc mat, écrase l'or qui l'entoure? — et cette autre qui sourit comme une folle? et cette autre qui s'admire dans cette glace brillante, et qui retourne languissamment sa tête pour regarder son épaule, et qui dévore sa propre beauté d'un œil impudique, tant que ce regard peut aller? Ah! finissons, finissons! je succombe! je me meurs! Disant ces mots, je rejetais bien loin de moi cet enivrant spectacle; le diable jouissait de mon étonnement et de mou émotion.

— N'est-ce pas, jeune homme, me dit-il d'un ton goguenard, qu'en ce temps-là nous comprenions un peu mieux que vous ne faites aujourd'hui, tout l'attrait du plaisir et de l'amour? Nous étions passés maîtres dans tous ces fins détails de la fête et de la joie. Rien qu'à notre luxe, on nous reconnaissait pour des gens nés dans l'or, dans la grandeur et dans la soie. Nous étions naturellement gentilshommes, et, depuis nous, vous n'avez vu que de misérables contrefaçons. Pauvres petits bourgeois que vous êtes! J'ai ri bien souvent, en vous voyant vous arranger à grand'peine, dans quelques chambres écartées d'une maison à cinq étages, un XVIII<sup>e</sup> siècle à votre usage. Mes petits messieurs, vous avez beau dorer et redorer de vieux meubles, vous avez beau commander des sofas tout neufs, ni vos peintures, ni vos velours, ne ressemblent à nos peintures et à nos velours. Et quand bien même vous seriez parvenus à imiter quelque peu tout ce luxe que tu vois là, la chose plaisante! vous introduiriez dans ces demeures des marchandes de modes, des femmes d'huissier ou des clercs de notaire: mesquine et ridicule parodie de la dignité humaine!

Ainsi parlait le diable; moi cependant je ne l'écoutais plus, et

tout entier au spectacle que j'avais sous les yeux, je regardais. Quand toute cette fête fut bien préparée, entrèrent, pêle-mêle, de jolies femmes indécemment parées, entrèrent aussi de beaux petits jeunes gens à l'air fin et spirituel; toutes les belles manières du beau monde se déployaient à l'aise dans ces riches salons; des serviteurs empressés et invisibles dressaient la table, le vin, les fleurs, la glace, le gibier enveloppé dans ses plumes brillantes, toutes les choses qui sourient naturellement dans le verre, dans la porcelaine, autour des lustres, autour des femmes; jamais si vives ne m'étaient apparues, même dans mes songes d'été, toutes ces splendeurs.

— Par-Dieu! dis-je au diable, je conçois maintenant que tous ces gens-là soient morts sans se plaindre: ils savaient ce que vaut la vie, ils en avaient cueilli toutes les fleurs, épuisé toutes les coupes, étudié et gaspillé une à une et toutes à la fois, toute les grâces, toutes les voluptés, toutes les nudités; par-Dieu! ce n'est pas si difficile de mourir quand on est ainsi arrivé au plus haut point où peut monter l'esprit, la révolte, l'orgueil, la puissance, l'égoïsme, le mépris pour tout ce qui n'est pas soi!

— Je vous ferai remarquer, reprit le diable, que votre interjection: *par-Dieu!* n'est pas polie s'adressant à ma personne. Il n'y a même pas si longtemps qu'à ce seul mot j'aurais été obligé de disparaître brutalement, en laissant après moi une longue odeur de roussi. Les progrès du siècle et l'anéantissement de toute espèce de préjugé me dispensent heureusement de cette cérémonie. Bien plus, tu ferais le signe de la croix avec de l'eau bénite, que mon devoir de diable bien élevé serait de n'y pas prendre garde. Cependant je t'avertis que la chose m'est peu agréable, par la raison toute simple qu'on n'aime pas à parler à des gens de mauvaise compagnie. Mais, pauvre fou! quant à ce que tu dis de cette vie de fête et d'opulence, je te trouve bien insensé en vérité! Si tu savais quelles misères cachent ces sourires, quelles vanités cachent ces velours, quels gémissements plaintifs ces sofas ont entendus! Ce n'est pas à moi de te faire de la morale; mais si je voulais soulever un coin de cette draperie soyeuse et nonchalante, quelle torture! Tous ces jeunes gens que tu vois-là, je les ai bien aimés, ils ont été mes compagnons et mes frères; je me suis battu avec leur épée, j'ai parcouru la ville sous leur manteau, j'ai emprunté leurs

maius blanches, leurs armoiries et leurs visages, pour dompter, pour séduire, pour perdre à jamais plus d'une innocence rougissante qui se perdait en fermant les yeux. Plus d'une fois, sous le masque de ces petits marquis, dont les grands-pères avaient été fauchés par le cardinal de Richelieu, et qu'eux-mêmes attendait l'échafaud, me suis-je perdu dans le bal de l'Opéra, cherchant tout simplement la reine de France, et cependant, tout en partageant leurs désordres, me suis-je écrié en moi-même : Les imbéciles ! comme ils se perdent à plaisir ! Comme ils n'ont pour eux-mêmes ni pitié, ni respect ! Tous ces privilèges que leur avaient ramassés leurs pères avec tant de périls et de damnations éternelles, ils les jettent au vent aujourd'hui, comme si demain ils devaient être les maîtres de cette poussière, et lui dire encore : *Obéis-nous !* Les insensés ! ils ne songent même pas à se défendre contre cette bête qu'ils ont déchainée et qu'ils appellent le peuple. Ils jouent avec le lion, comme si le lion n'avait pas ses dents et ses griffes. Pour s'amuser sans chagrin de pareilles orgies, qui perdent à la fois le passé et le présent d'un peuple, il faut être comme moi presque éternel. Voilà pourquoi, même dans ces folles nuits de débauche, si tu veux y voir à fond, tu trouveras quelque chose de triste qui fait peur. Ici, le diable se mit à rire de sa propre moralité.

Moi, cependant, je regardais toujours dans cette maison toute remplie de lumières, de silence passionné, de gourmandise, d'esprit et d'amour. Tous les jeunes invités à cette fête étaient arrivés; un seul manquait encore et déjà on paraissait ne plus vouloir l'attendre, quand enfin nous le vîmes arriver. C'était un homme jeune encore, d'un aspect sévère. Il avait pris de bonne heure une attitude sérieuse, et il conservait cette apparence même dans l'orgie. Il était vêtu de noir, son épée était sans nœud; sa perruque était presque sans poudre. Il prenait un soin incroyable pour modérer la vivacité de son regard, la gaieté de son sourire; c'était un des tartufes de ce temps-là, car, hélas ! toutes les époques ont eu leurs tartufes; seulement en ce temps-là la vertu n'était plus une vertu dévote, c'était une vertu austère. Il avait renoncé à la haire *avec sa discipline*, pour se couvrir du manteau de Brutus et du chapeau de Guillaume Penn. Cet homme-là était très-curieux à étudier. Ses amis et ses maîtresses acceptaient fort bien toute cette humeur. En géné-

ral ; il y a dans l'hypocrisie une toute-puissance presque surnaturelle qui fait qu'on l'accepte presque malgré soi , et que nul , pas même la fille de joie prise de vin , ne peut et n'ose l'aborder de front. C'est une idée que Molière aurait dû avoir de mettre Alceste , son misantrope , aux prises , non pas avec Philinte , mais aux prises avec Tartufe. La belle gloire pour Alceste d'écraser Philinte ! Mais l'admirable spectacle eût été là , Alceste démasquant Tartufe ! Cependant puisque Molière ne l'a pas fait , il faut que la chose soit impossible. C'est qu'en effet l'hypocrisie sera toujours plus puissante et plus hardie que la vertu. L'hypocrite est aussi habile que le vertueux , mais il a de plus sa propre scélératesse. Il a tellement étudié la vertu , ne fût-ce que pour en prendre les dehors , le langage , toutes les apparences extérieures , qu'il en connaît le fort et le faible , et qu'il l'attaque le plus souvent par ses propres armes. Ajoutez que la vertu inquiète le vice , et que l'hypocrisie le rassure. Le vicieux n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il est en compagnie avec un hypocrite. Ils s'entendent à merveille , ils se protègent , ils se défendent l'un l'autre. L'hypocrite prête au vicieux son masque , le vicieux lui prête ses maîtresses. Quand le vicieux chancelle , l'hypocrite le soutient , et quand il tombe , il le couvre de son manteau. Ainsi , même dans cette société de vices , il y avait des hypocrites. Un des plus habiles hypocrites de ce temps-là , c'était surtout cet austère et galant seigneur qui venait d'entrer , le marquis de Cintrey.

— Maintenant , me dit le diable , comprends-tu ce qui va se passer ?

— Ma foi ! non , répondis-je , car vous m'avez promis une histoire qui ne serait pas une histoire vulgaire , et jusqu'à présent je ne vois rien qu'une petite maison , une table dressée , un souper splendide , des filles de l'Opéra , des jeunes gens de l'Œil-de-Bœuf , de la poudre , des mouches , de jolis pieds , des visages fatigués , des yeux qui brillent , des perles qui s'agitent au-dessus des seins qui battent , en un mot , quelque chose de splendide et de magnifique dans sa forme , mais , dans le fond , quelque chose d'aussi trivial qu'un vaudeville de M. Ancelot.

— Vois-tu maintenant , reprit le diable , là , à ta gauche , une pauvre femme qui se glisse en tremblant dans ce boudoir à demi

éclairé? Regarde, qu'elle est pâle! Il est impossible d'avoir la peau plus blanche, le cou plus fin, le bras mieux fait, la main plus petite; il est impossible aussi d'avoir plus de tristesse dans l'âme, plus de désespoir dans le cœur. Oui, certes, cette femme est belle; cette femme, tu la reconnais, c'est Louise, c'est la marquise de Cintrey!

— Je crois, m'écriai-je, que je commence à comprendre. Mme de Cintrey, jeune femme amoureuse de son mari et indignement trompée, que pousse la jalousie, s'en vient seule, à cette heure, dans cette demeure souillée, pour apprendre enfin toute l'étendue de son malheur.

— Tu ne comprendras jamais rien, dit le diable, si tu veux toujours en savoir plus long que moi. Regarde maintenant, de l'autre côté du mur, une religieuse qui s'abandonne toute seule, au plus violent accès du désespoir. Elle crie, elle appelle, elle blasphème, elle se tord les bras de rage, elle écume!

— Oui! oui! m'écriai-je épouvanté. A travers ces murs épais et dans cette ombre épaisse à peine éclairée d'une lampe sépulcrale. — Oh! c'est affreux à voir et à entendre! Cette femme est belle aussi, mais elle se démène comme une lionne. A ses pieds est renversée une cruche sur un pain noir. Une tête de mort, qui sourit hideusement, est placée à côté de la lampe, dont le sombre reflet se perd dans ces yeux crevés, et se promène insensiblement sur ces dents luisantes. On dirait une âme en peine, qui joue le *de profundis* sur ses touches d'émail. Dans un coin du mur, au-dessus de cette paille en désordre, un affreux crucifix tout sanglant est dressé, et dans cette sainte image, l'inquisiteur qui l'a sculptée a trouvé le moyen de mettre plus de colère que d'indulgence. Tout cela est bien horrible. Cette malheureuse est vêtue d'un cilice qui meurtrit ses belles chairs, et il me semble cependant que cette gorge de marbre est sur le point de rompre ces mailles terribles. Les cheveux de cette femme sont remplis de paille, son regard est plein de fièvre, son cœur est plein de rage, quelle est donc cette femme?

— Cette femme, dit le diable en se dandinant, c'est Léonore!

J'étais ému au dernier point; ce drame que je touchais ainsi de l'âme et du regard, s'était emparé de moi avec passion. Je me disais qu'en effet j'allais être témoin de quelque chose d'étrange et de hardi, — mais tout à coup le diable retira sa main,

et lui-même il disparut, et je n'eus plus devant les yeux que ces ombres confuses de palais et de tanières plongés dans une ombre impénétrable. Le diable m'abandonna ainsi au plus beau moment de son histoire. — Jusqu'au cigarre qu'il m'avait donné était redevenu un insipide morceau de bois.

Je redescendis comme je pus de ces hauteurs désenchantées, ouvrant les yeux sans rien voir, prêtant l'oreille sans rien entendre, poursuivi par mille visions bizarres, par mille bruits confus, et cherchant en vain un dénouement à cette histoire qui se passe entre la vertu et le vice, entre l'austérité et la débauche, entre la paille du cachot et le sofa du boudoir.

## II.

Je fus plusieurs jours sans retrouver mon fantastique historien. L'appeler, courir après lui, l'invoquer par une incantation magique. c'était bien vieux et bien usé. Le diable, c'est comme l'inspiration poétique, il n'est aux ordres de personne, il va, il vient, il s'arrête, il s'en va, il revient quand il veut, où il veut et comme il veut. Quel est le grand poète qui puisse dire à lui-même, en se levant le matin heureux et rafraîchi par les songes de la nuit : — *Aujourd'hui je serai un poète?* Quel est l'homme aussi qui puisse dire à coup sûr : — *Ce soir je verrai le diable!* Or, je retrouvai le diable un soir que je ne m'y attendais pas.

La soirée était calme et sereine. J'étais debout sur cette terrasse de Belle-Vue, noble château démantelé qu'on a divisé entre plusieurs bourgeoises qui jouent de leur mieux leur rôle de princesses du sang royal. Tout à coup je vis à mes côtés et qui semblait partager ma muette contemplation, une jeune femme d'une taille élancée et vigoureuse; son visage pâle était magnifiquement éclairé par deux grands yeux noirs qui jetaient des étincelles; ce regard tout brûlant plongeait sur Paris avec une ardeur fiévreuse. — Sous ce nouveau déguisement je reconnus le diable.

— C'est fort heureux! lui dis-je, je vous retrouve enfin! Vous m'avez laissé l'autre nuit dans un grand embarras!

— Si tu ne m'as pas revu plus tôt, me répondit-il avec ce demi-sourire si plein d'intelligence, qu'il vous fait peur, certai-

nement ce n'est pas ma faute. Depuis la nuit dont tu parles, je ne t'ai pas quitté, mais tu n'as jamais voulu me reconnaître. Te rappelles-tu, l'autre jour, ce vieux marchand de bouquins qui t'a vendu au poids de l'or le traité d'Apicius de *Re culinaria*? c'était moi! Et cette vieille femme qui t'a apporté cette lettre anonyme pleine d'injures et de fautes de français? c'était moi! J'étais près de toi l'autre soir, quand est entrée sur le théâtre cette jeune femme de vingt ans, que la passion a pâlie et courbée, et qui porte sans y succomber tout le génie de Meyerbeer; mais c'est à peine si tu as fait attention à cette femme. — J'étais près de toi hier matin, quand tu lisais cette élégie de Tibulle, où il est parlé de cette belle Néera; mais au plus touchant passage de l'élégie le livre est tombé de tes mains. — Dans ce bois touffu où viennent danser les beautés parisiennes, tu m'as vu emportant dans le tourbillon rapide de la valse cette frêle Espagnole dont les épaules brillent comme l'éclair; à peine as-tu daigné jeter sur nous un regard distrait. — Ainsi donc, c'est bien ta faute si tu ne m'as pas rencontré en ton chemin; c'est bien le moins que tu me devines quand tu as besoin de moi, et j'aurais trop à rougir si j'étais obligé de te frapper sur l'épaule et de te dire : — *Je suis le diable!*

Comme le diable parlait ainsi, la nuit descendait plus sombre sur la bonne ville de Paris, et peu à peu, je vis s'illuminer dans cette ombre transparente le théâtre à double compartiments sur lequel se passait le drame étrange dont j'avais été le témoin. Cette fois cependant, je ne vis plus que les restes du festin; la porte qui séparait le boudoir de la cellule, était hermétiquement fermée, la religieuse avait disparu, et parmi les convives que gagnaient l'ivresse, s'était assise une nouvelle venue, une femme qui semblait dominer ce délire, tout en le partageant.

— Ah! ah! dit le diable, te voilà bien embarrassé, et à ce que tu vois, tu ne comprends plus grand'chose, pauvre petite intelligence qui ne sait rien deviner. Heureusement je suis là pour t'expliquer toute cette scène dont la moitié est déjà dans l'ombre. Écoute donc.

Louise, la jeune et belle marquise de Cintrey, épouse et mère, eut bientôt compris qu'elle était à bout de toutes les félicités conjugales. En vain son mari, le marquis de Cintrey, était cité

dans le monde comme un ridicule et sublime modèle de fidélité et de constance; Louise sut bientôt ce qu'elle devait croire de cette vertu. Ce fut un coup affreux pour la pauvre femme; elle croyait à l'amour de son mari, comme elle croyait en Dieu. Dans ce naufrage universel de tous les sentiments domestiques, Louise regardait son ménage comme un lieu d'asile qui avait surnagé. Autour d'elle, à côté d'elle, Louise ne voyait que corruptions, désordres, unions brisées et rompues, adultères, mensonges, perfidies, toutes sortes de vices pêle-mêle, mangeant, riant et buvant ensemble. se prenant, se quittant, se reprenant tour à tour sans choix. sans goût et sans mesure; et, la pauvre femme! elle avait cru, elle avait espéré qu'elle serait sauvée de ce désordre. — Mais comme je te l'ai dit, son mari était un hypocrite, il fut bientôt las de sa feinte vertu, et il quitta sa femme pour les autres femmes. Moi, qui sus des premiers cette aventure, j'en avertis Louise, je la fis jalouse; je la conduisis par la main dans cette retraite de la débauche, je la plaçai dans ce petit appartement reculé, d'où elle pouvait tout voir et tout entendre; et, en effet, elle vit ces femmes et ces hommes, elle entendit leurs tendres propos, elle comprit toute cette audace sans frein de l'esprit et du cœur. Elle eut peur de son mari, tant elle vit qu'il ressemblait à tous ces hommes. Elle restait là muette, désolée, insensible, et j'avoue même que je ne savais plus que faire de cette femme, avec son muet désespoir, quand me vint soudain une idée admirable, une de ces idées que vous appelez des idées *infernales*, sans trop savoir ce que vous dites. Puis comme s'il se parlait à lui-même: Oui, en effet, disait-il, cela était bien trouvé, Satan! et si tu voulais, tu en ferais un beau mélodrame pour le Théâtre-Français!

— Voici, reprit-il, quel fut ce coup de théâtre. Tu te rappelles qu'à côté du petit réduit où se cachait Louise, prêtant l'oreille à cette conversation de libertins sceptiques qui mêlent l'amour au blasphème, est placée la cellule où Léonore attendait en vain chaque jour la révolution libératrice qu'elle s'était promise et qui n'arrivait pas? L'histoire de Léonore, je la ferai courte comme l'histoire de Louise. A peine entrée au couvent, Léonore eut peur et se mit à douter de sa libération prochaine. Tant qu'elle n'eut pas prononcé ses vœux éternels, elle avait été sûre de la ruine totale des institutions établies et elle s'était

fait tout bas une fête de se retrouver libre parmi ce bouleversement universel dont elle ne doutait pas. Mais une fois captive, voilée, cloîtrée, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même; elle n'eut plus la patience d'attendre les temps prédits par l'Encyclopédie. Cet esprit, en secret révolté, se révolta ouvertement. Elle eut la fièvre terrible d'une jeune fille que la passion dévore, que le doute embrase et qui subit à la fois la révolte de l'esprit et la révolte de la chair; ainsi, elle devint bientôt un objet d'effroi dans ce couvent, qui avait conservé toute la rigidité de l'ordre, un sujet d'épouvante parmi ces saintes filles, d'autant plus inexorables qu'elles voyaient s'avancer la chute de la Jérusalem céleste. Bientôt donc, toutes les rigueurs du cloître s'apèsantirent sur Léonore. Le jeûne, les veilles, les prières, le cilice, les verges, rien n'y fit. Elle était indomptable; sa frénésie la prenait plusieurs fois dans le jour, et alors elle déchirait sa robe, son voile, son suaire, et dans cette nudité complète, elle défiait le ciel, elle invoquait les hommes. Souvent, au milieu du chœur, la nuit et quand la mère abbesse entonnait les matines, Léonore, élevant la voix, récitait les plus violents passages de ses philosophes bien-aimés. Plusieurs fois le chapitre s'était assemblé pour prononcer sur le sort de cette malheureuse. Elle fut condamnée aux oubliettes. A force de jeûnes et de coups on la réduisit au silence, on la couvrit d'un voile mortuaire, on dit sur elle le : *De profundis*, on la descendit dans ce sépulcre que tu as vu, et on ne pensa plus à elle que pour lui envoyer chaque jour une cruche d'eau et un pain noir. Voilà à quel moment j'ouvris la porte cachée qui séparait le cachot de ce boudoir, et alors les deux sœurs se trouvèrent en présence!

Ici, le diable se mit à jouer avec un petit mouchoir brodé qu'il tenait à la main gauche; puis, tout d'un coup, comme s'il eût été fatigué de ce rôle de femme qu'il jouait assez mal, il reprit sa première forme, la forme d'un grand jeune homme indolent, hardi et assez mal bâti; puis, se posant devant moi brusquement :

— J'en suis à regretter, pour moi, non pour eux, cette scène terrible entre les deux sœurs, Louise et Léonore. Je ne reverrai jamais le même drame. Cette porte, pratiquée jadis par un mystérieux amour, était fermée depuis longtemps; elle s'ouvrit tout d'un coup sous les efforts de cette recluse, moi aidant.

Alors, alors, Léonore battue, affamée, éperdue, sanglante, frappée de verges, se trouvant en présence de Louise, tout à l'heure si libre, si heureuse, si parée; Léonore put à peine se contenir et ne pas dévorer sa sœur. Ah! s'écria-t-elle, te voilà! Ah! tu viens écouter, assise ici sur la soie, mes cris de douleur sur la paille! Ah! toute parée que tu es, tu viens voir, à travers les fentes de mon cachot, comment je vis pâle et maigre et fiévreuse! Malédiction! malédiction! Disant ces mots, Léonore se posait devant Louise, et Louise fermait les yeux.

Cependant les convives voisins chantaient en chœur une chanson à boire, et ces horribles cris n'arrivaient pas jusqu'à eux.

Louise cependant, éperdue, mais calme, avait peu à peu ouvert les yeux, et elle s'était assurée que c'était bien là sa sœur. En même temps elle prêtait l'oreille, et elle entendait son mari célébrer le vin et les amours des courtisanes. Ainsi placée entre ces deux misères, le malheureuse n'hésita plus.

— Voulez vous, dit-elle à sa sœur, voulez-vous, Léonore, que nous changions de rôle? Mon boudoir contre votre cellule! mes dentelles contre votre cilice! mon époux que voilà (elle montrait du doigt la salle à manger)-contre votre crucifix et cette tête de mort! mes riches habits contre votre robe de bure! ma liberté contre votre esclavage! le voulez-vous?

Ici le diable s'arrêta, comme s'il eût cherché à se rappeler encore la voix, les gestes, les inflexions suppliantes de Louise. Mais moi, impatient :

— Eh bien! lui dis-je, qu'arriva-t-il?

— Il arriva que Léonore accepta l'échange. Elle se dépouilla de son cilice pour revêtir les habits de Louise; elle rejeta Louise dans le cachot et sur cette paille en désordre, elle referma cette porte de fer, et contre cette porte elle tira un épais rideau de soie. — C'en était fait; Léonore était lâchée! Après quoi elle jeta un coup d'œil sur ces trumeaux brillants, et elle sourit avec transport à sa propre beauté, dont elle avait été si longtemps privée. — Elle plongea ses mains et son visage dans une eau limpide préparée pour les convives; elle se para de son mieux des chastes habits de sa sœur, s'efforçant de les rendre immodestes; puis, quand elle fut ainsi armée de toutes pièces, elle entendit que le marquis de Cintrey portait ironiquement la santé

de sa femme, et ouvrant brusquement la porte de la salle à manger, elle s'écria : — Me voici !

Tu juges de l'étonnement de ces hommes et de ces femmes plongés dans l'ivresse, à l'apparition subite de cette chaste et honnête Louise, qui venait au milieu d'eux à demi nue, et qui demandait à boire ! En effet Léonore ressemblait à Louise comme l'ange au diable. C'était la même taille souple et élancée, le même feu dans le regard, la même tête. Louise avait peu vécu dans le monde ; le monde l'avait vue de loin, sans trop oser approcher de cette vertu inaccessible. Aussi bien, tous les convives s'imaginèrent que c'était la marquise. Le marquis le pensa lui-même ; mais il faut dire qu'il avait le vertige.

— A boire ! à boire ! s'écria Léonore. En même temps, elle se jetait affamée et délirante sur les vins et sur les viandes ; elle regardait les hommes, elle embrassait les femmes. Jamais elle n'avait rêvé tant de procelaines, tant de seins nus, tant de regards avides, tant de vins et tant de fleurs. Elle était comme une furie, mais belle et puissante. Et, je te laisse le juge, si c'était une transition incroyable : passer ainsi du cachot chrétien à l'orgie voltairienne. Aussi les convives avaient peur de ce délire, et ils se regardaient, n'osant parler.

Quand Léonore eut bu et quand elle eut mangé : — Ça, dit-elle, qui donc va nous chanter quelque chanson à boire ? est-ce toi, mignonne ? dit-elle à une jeune élève de M<sup>lle</sup> Duthé, déjà digne de sa maîtresse. — Alors Léonore se mit à chanter et à danser en même temps. Elle avait inventé dans son cachot une certaine danse orientale, dont elle avait dessiné toutes les poses avec l'exactitude luxurieuse d'une bayadère et la persévérance vindicative d'une religieuse qui sent frémir sa chair sous les coups redoublés de la discipline et des passions mal contenues. Quand elle eut dansé, elle demanda où était son mari ? On le lui montra couché par terre, sous l'admiration, sous l'étonnement, sous l'ivresse, ne sachant s'il était dans le songe ou dans la veille. Elle alla droit à lui, elle le regarda couché comme il était à ses pieds ; elle trouva qu'il était jeune et beau. — Ça, lui dit-elle, marquis, je suis des vôtres ! Je vous croyais un philosophe, vous m'avez prise pour une vertu, nous nous sommes trompés l'un et l'autre, nous sommes quittes. Donc, jetons là ce masque fatigant à porter, et, comme vous le chantiez tout

à l'heure, jouissons de la vie ! Entendez-vous la terre qui tremble sous nos pas ? C'est le signal d'une fête qui nous doit tous engloutir. Disant ces mots, elle appelait ces filles de joie, *mes amies*, elle conviait ces hommes à une fête chez elle pour le lendemain, elle leur donnait rendez-vous à tous à l'Opéra, elle les reconduisait les uns et les autres jusqu'à leurs carrosses. Et enfin, restée seule avec son mari : — Monsieur, monsieur, lui dit-elle, pourquoi nous cacher maintenant ? nous ferons, s'il vous plaît, du vice en plein jour. J'exige donc que vous me donniez les clefs de cette maison, afin qu'elle reste fermée, comme inutile désormais à notre hypocrisie. — Et c'est ainsi qu'elle s'empara des clefs de cette maison, afin que personne n'y pût entrer, si non elle. Le marquis la ramena à son hôtel qu'il était grand jour.

Ayant achevé cette tirade, le diable me regarda pour savoir ce que j'en pensais ? et, en vérité j'étais ému plus que je ne saurais dire ; je comprenais confusément toute la misère de cette pauvre Louise, ensevelie vivante et innocente dans les oubliettes d'un couvent de carmélites ; je comprenais confusément toute la scélératesse de cette Léonore, sortant tout à coup de son tombeau pour prendre dans le monde la place, le nom, le visage et l'honneur d'une honnête femme, et pourtant j'avais grand besoin que le diable m'expliquât toutes ces choses.

— Oui, reprit-il, la chose arriva comme tu le penses. Tout Paris fut instruit le lendemain des déportements subits de la marquise de Cintrey. On raconta comment cette femme, entourée de tous les respects des hommes et des femmes, avait tout d'un coup jeté le masque de vertu qui couvrait son visage ; comment, pour bien commencer sa nouvelle carrière, elle avait fait les honneurs d'une fête de débauchés dans la petite maison de son mari. On se perdit à ce sujet en mille conjectures ; il y eut des paris pour et contre ; il y eut un duel ; mais bientôt tous les doutes tombèrent devant la conduite de cette femme. Elle épouvanta la ville et la cour de ses débordements, elle jeta aux vents la fortune de son mari, elle fut sans pitié et sans respect pour personne. Son père, le vieux comte de Fayl-Billot, était au lit de mort ; elle voulut rester seule avec lui. On ne sait pas ce qui se passa entre ce vieillard et cette femme, mais, après cette fatale et dernière entrevue, le vieillard fut trouvé dans

son lit mort et les mains levées au ciel, comme s'il eût demandé justice ! Jamais l'insolence, la vanité, l'orgueil, le mépris des lois divines et humaines n'avaient été plus loin. Je t'en parle avec complaisance, vois-tu, car cette femme était mon chef-d'œuvre, elle égalait la marquise de Merteuil ; grâce à elle, je luttais avec l'œuvre de ce Lacroix, dont j'étais jaloux. Bien plus ! j'espérais lutter avec Danton, avec Robespierre plus tard, en leur disant : *Voilà mon chef-d'œuvre !* Insensé que j'étais !

Ici le diable eut un frémissement d'horreur évidemment excité par ces horribles noms de Danton et de Robespierre. J'eus pitié de ce pauvre malheureux vaincu, qui n'était plus bon qu'à raconter des histoires ; et pour l'arracher à ces tristes réflexions : Mais enfin, lui dis-je, où voulez-vous en venir ?

— Ah ! reprit-il, rien de plus simple. Tu sais ce qui arriva quand la Bastille fut prise, et comme 89 se précipita sur 93, et comme furent interrompues tout d'un coup toutes ces orgies du pouvoir et de la beauté, et comme la proscription s'étendit sur la France entière, semblable à la peste et plus rapide et plus féroce. — Tu as lu cela dans les livres et tu ne l'as pas vu, et ceux mêmes qui ont recueilli ces choses sanglantes ne les avaient pas vues, car, à ces horribles spectacles, tout courage est resté suspendu, toute pensée s'est arrêtée, toute voix est devenue muette. Eh bien ! dans cette proscription générale, le peuple, qui avait ses moments de justice, s'en vint un jour sous les fenêtres de la marquise de Cintrey, en demandant la tête de cette femme souillée et tachée, comme si elle eût été innocente et pure. La marquise n'était pas chez elle ce jour-là, et nul, pas même les domestiques qu'elle battait, pas même les servantes qu'elle insultait, pas même ses créanciers qu'elle ruinait, ne pouvait dire où elle était allée.

— Or, sais-tu où se cachait cette femme ? — Ici le diable se plaça à cheval sur la barre de fer qui sert de balustrade à cette admirable terrasse où j'étais à l'écouter ; je crus qu'il allait se précipiter tout en bas dans le nuage qui montait doucement jusqu'à nous. — Au fait, reprit-il, j'aime autant achever à l'instant même mon récit.

— Tu te rappelles que cette femme, cette Léonore, avait emporté les clés de cette petite maison et qu'elle les avait gardées, comme fait le geôlier des portes d'une prison. Eh bien ! pour

échapper à la fureur populaire, cette femme était retournée dans cette maison ; elle avait retrouvé la porte cachée qui menait dans le cachot ; cette porte, elle l'avait ouverte, et sur la paille, agenouillée, priant Dieu, elle avait vu sa sœur Louise.

Je ne suis qu'un démon, ajouta le diable, et pourtant j'ai pleuré ; oui, j'ai pleuré, en entendant Louise parler à sa sœur :

— Ma bonne sœur, disait Louise, je savais bien que vous reviendriez à moi, et que vous ne m'aviez pas condamnée à une prison éternelle ! J'ai bien souffert ; j'ai bien fait pénitence à votre place ; j'ai bien prié pour vous, ma sœur ! Combien d'années se sont passées dans ces souffrances ? hélas ! je l'ignore. Mais il me semble qu'il y a un siècle. Quand j'ai été plongée vivante dans ce tombeau, j'avais un mari, j'avais un enfant, où sont-ils ? O ma sœur ! ma sœur ! O Léonore, quels crimes aviez-vous donc commis pour être condamnée à cette pénitence ? Mais enfin vous voilà, je vous pardonne. Vous venez me rendre l'air du ciel et mon enfant ; j'oublie ce que j'ai souffert ! Adieu donc, et cependant apprenez, ma sœur, que bientôt votre prison va s'ouvrir. J'en ai été instruite par ma geôlière de chaque jour. Elle m'a priée, au nom *du ciel*, d'être patiente, disant que l'heure du pardon allait sonner. O merci ! merci Léonore !

Et en effet, Léonore reprit les haillons de Louise ; Louise se couvrit des habits de Léonore. Elle s'enfuit de cette maison où elle avait tant souffert ; Léonore se jeta sur la paille de son cachot, et elle respira plus librement, en se sentant loin du peuple. Mais que veux-tu que je te dise ? Est-il bien nécessaire d'aller plus loin ?

— Oui, certes, m'écriai-je, quelle triste manie de couper votre récit à chaque instant que votre récit s'engage ? Vous avez pris cette singulière narration à ce charmant diable qu'on appelle l'Arioste ; mais celui-là aurait eu peur d'entreprendre des histoires pareilles aux vôtres. — Vous cependant, vous ne devez pas avoir peur de les finir.

— Ainsi ferai-je, dit le diable. Donc, Louise, redevenue libre, à peine échappée de cette maison fatale, s'en allait au pas de course dans son hôtel. Déjà elle revoyait son mari, et elle lui disait : Je vous pardonne. Déjà elle embrassait son fils, cet enfant qu'elle avait laissé si petit, elle tombait dans les bras de son père, et elle pressait sur ses lèvres ces vénérables cheveux

blancs. La pauvre femme, ainsi agitée de mille pensées qui se partageaient son cœur, ne remarquait rien de ce qui se passait autour d'elle, ni ce peuple déchainé qui promenait en tous lieux, dans sa capitale nouvellement conquise, son insolente victoire, ni ces cris de mort qui retentissaient dans les rues, ni ces images d'une liberté funèbre arrosée de sang, ni ces planches mobiles dressées sur les places publiques, attendant leur proie de chaque jour; elle courait à perdre haleine, et déjà les Brutus de carrefour la désignaient du doigt comme une victime; elle arriva enfin à l'hôtel de son mari. A son aspect, toute la rue indignée se soulève, mille cris de mort se font entendre! Au moment où elle mettait le pied sur ce seuil chéri, d'affreux hommes, armés de piques et coiffés de bonnets rouges, s'emparent de sa personne; la populace amentée s'écrie : — *C'est elle ! Voilà la marquise de Cintrey ! A bas la vicieuse ! A bas l'impitoyable ! Meure la parricide !* Au milieu de ce bruit et de ces fureurs, que voulais-tu qu'elle fit, la malheureuse ! Elle regardait, elle écoutait, elle repoussait loin de ses yeux, loin de ses oreilles, loin de son esprit, ce rêve horrible ! On l'emporta évanouie, et quand elle se réveilla, se retrouvant sur la paille d'un cachot, elle se rassura et elle se dit à elle-même : — *Quel rêve !*

Pendant que Louise se réveille pour ne plus se rendormir que dans la mort, Léonore, déjà impatiente, se précipite hors de la maison, dans ses habits de religieuse, en criant : *Au secours ! au secours !* A ces cris, le peuple arrive ; il était partout, le peuple. Léonore raconte alors qui elle est, — et qu'elle appartenait à ce couvent qui est en ruines, — et qu'elle a été oubliée dans le cachot, où le fanatisme impitoyable la tenait renfermée depuis des années, — et qu'elle s'est enfuie tout à l'heure, et que la voilà qui demande justice ! Le peuple lui répond par ces mots : Vengeance ! Le couvent à demi détruit est encore une fois fouillé de fond en comble. Quelques misérables femmes qui se cachaient parmi ces ruines sont découvertes, et bientôt leurs têtes coupées servent de sanglant trophée au triomphe de Léonore. Le peuple crie : — Vive Léonore ! Et il la ramène triomphante dans cette maison qu'elle avait quittée la veille en proscrite. — Sais-tu mon histoire à présent ?

— Oui, répondis-je, oui; maintenant je la sais tout entière cette funeste histoire, et je pourrais l'achever sans vous. Ainsi

deux fois cette horrible Léonore accabla la douce Louise. Pendant que Louise portait le cicile de Léonore, Léonore portait les habits de fête de Louise; pendant que Louise priait et jeûnait à la place de Léonore, Léonore entassait sur Louise toutes sortes de malédictions et d'opprobres; le jour où le peuple voulut faire justice de Léonore, Léonore chassa Louise de son cachot, et elle la livra au peuple à sa place. Ah! c'est là une affreuse histoire.

— D'autant plus affreuse, dit le diable, qu'en ce temps-là la justice des hommes était violente, et qu'elle ne s'arrêtait guère quand une fois elle était lancée. Cette nation française qui a tant d'esprit, à ce qu'on dit, s'est pourtant laissé couper, trancher, décimer, assassiner, par une poignée de misérables qu'on eût mis en fuite à coups de bâton!

C'est une triste souveraine, la terreur! Elle avilit les plus nobles, elle fait pâlir les plus braves, elle hébète les plus intelligents. Elle a fait de la nation française tout entière la plus stupide viande de boucherie qu'on ait jamais jetée aux abattoirs. Des gens qui se souvenaient de Henri IV et du maréchal de Saxe se laisser égorger ainsi! Quelle pitié! quelle misère! Les têtes les plus illustres être coupées par quelques polissons, soutenus de quelques harangères! Donc, à peine Louise de Cintrey eut-elle répondu au tribunal révolutionnaire qu'en effet elle était la marquise de Cintrey, qu'aussitôt elle s'entendit condamner à mort, et tout fut dit.

— Le plus beau de ce crime, ajouta le diable, c'est que, le jour où Louise monta dans le tombereau fatal qui allait à la Grève, maudite par son mari, maudite par son fils; sa sœur Léonore était portée en triomphe comme une sainte. Elle était proclamée martyre, et elle bénissait le peuple. Je crois même qu'elle eut le courage de donner sa bénédiction à sa sœur qui allait à l'échafaud.

Voilà toute mon histoire; es-tu content?

Quand je vis que le diable n'avait plus rien à me dire, je me sentis beaucoup plus à l'aise avec lui. — A vous dire vrai, seigneur diable, lui répondis-je, vous vous êtes donné bien de la peine pour faire de votre histoire une chose pleine d'intérêt et de pitié, et vous avez manqué votre but. Si quelqu'un fait pitié dans tout ceci, c'est vous. Comment! la plus terrible révolution qui ait changé la face du monde tombe sur la France, et cepen-

dant vous ne savez rien de mieux que de vous amuser à perdre une pauvre vertueuse au profit d'une horrible criminelle ! Il fallait que vous fussiez bien oisif ! Comment donc, il se coupe des têtes par centaines, vous vous dites à vous-même, comme Pilate : — *Je m'en lave les mains*, mot affreux, parole égoïste, avec laquelle se sont accomplis tous les crimes, et vous, cependant, vous n'êtes occupé qu'à opérer un tour de passe-passe tout au plus digne d'un escamoteur en plein vent ! Je vous assure que je vous trouve à présent un être bien peu dangereux.

— Et vous avez raison, mon maître, répartit le diable, d'autant plus raison, que même, dans cette méchanceté subalterne que je n'étais permise, j'ai été battu par ces bonnets rouges. Eux aussi, en apprenant l'histoire de la marquise de Cintrey, ils auront été jaloux de moi. Pour en finir tout d'un coup avec mes prétentions diaboliques, figurez-vous qu'ils ont coupé la tête à la sœur du roi, madame Élisabeth !

Ce jour-là, je n'avouai tout à fait vaincu ; je reconnus que je n'étais plus le diable, et que toute ma puissance malfaisante était à jamais dépassée. Je me fis pitié à moi-même quand je me comparai au dernier de ces bourreaux. Je me repentis d'avoir perdu, sans y rien gagner dans ma propre estime, cette sainte fille ; et si quelque chose me consola, ce fut de penser que cette vertu, en ces temps horribles, même si je l'eusse épargnée, n'avait pas une seule chance d'échapper à la hache. Jamais je n'ai plus regretté de n'être pas un homme, pour avoir l'honneur de marcher sur le même échafaud que le roi Louis XVI, la reine Marie-Antoinette, Charlotte Corday et M. de Malesherbes ; depuis ce temps, j'ai mené la plus triste vie que jamais démon ait menée sur la terre, incapable de mal, incapable de bien, agité par le remords, pauvre et seul, fatigué de ramasser des armes qui se jettent à ma tête, n'étant plus ni aimé, ni haï, j'ai fini par me faire historien, auteur, romancier, que sais-je ? Je finirai peut-être par tenir un cabinet de lecture. Dans mon oisiveté et n'ayant plus de mauvaises actions à commettre, j'en imagine. Je cherche dans la foule les hommes que la foule écoute, et je leur raconte des histoires étranges. Je suis à présent comme sont tous les poètes, tantôt dans le ciel, tantôt plus bas que la terre. J'ai mes instants d'inspirations prophétiques, j'ai mes heures de découragement mortel.

Pendant que toute l'Europe était en armes avec l'empereur (le moyen de faire son métier de diable avec un pareil homme?), j'élevais sur mes genoux, avec une sollicitude plus que paternelle, un bel enfant anglais, dont je faisais un grand poète; c'est moi qui lui ai dicté d'un bout à l'autre son poème de *Don Juan*. Eh bien ! à peine mon poète chéri eut-il jeté dans les âmes contemporaines plus de désolation et plus d'épouvante que n'en avait jeté Voltaire en personne, voilà mon poète qui se laisse mourir, parce qu'il découvre un beau jour qu'il est légèrement boiteux du pied gauche et qu'il pèse dix livres de plus qu'il ne pesait l'an passé ! En perdant celui-là, j'ai perdu toute ma verve poétique, j'ai vécu au jour le jour, comme un écrivain de hasard; j'ai fait tour à tour des drames où l'on riait et des vaudevilles où l'on versait des larmes, je me suis essayé tant bien que mal à toutes ces choses frivoles. Je me suis enivré bien souvent avec mon ami Théodore, qui est mort et qui est dans le ciel, maintenant me voilà plus seul que jamais, racontant mes histoires comme un homme qui radote. Histoires accommodées à la tristesse des temps présents. Hélas ! où est le temps de mes courses errantes sur les toits des belles villes espagnoles, quand j'étais le diable boiteux !

Comme il disait ces mots, le diable se leva tout droit sur cette légère barre de fer où il était à cheval.

— Qu'est devenue, lui dis-je, cette affreuse Léonore ?

— Elle est morte, reprit-il, avant 1850, en odeur de sainteté et en priant tout haut le ciel d'être miséricordieux pour sa sœur Louise. Les cendres de Louise ont été jetées aux vents; Léonore repose sous un marbre noir recouvert de larmes d'or. Elle eût été canonisée sans la révolution de juillet.

Disant ces mots, le diable se plongea dans l'épais nuage, et il disparut en poussant le soupir plantif d'un simple mortel.

JULES JANIN.

---

---

# L'IRLANDE,

## I.

Dans le port d'Holy-Ead, après avoir traversé un bras de mer, sur le pont suspendu, à la pointe des rians territoires d'Anglesea et de Bangor que jettent dans le canal Saint-George les North-Wales, dont, depuis Shrewsbury, on a gravi les belles montagnes, on peut avoir déjà comme une prescience de ce qu'est l'Irlande. Entre quelques rares navires aux flancs éraillés, au pont enfumé, à la mâture noire et grasse, on entend rugir l'énorme cheminée en fer du steam-packet royal, qui, à heure fixe, chaque jour, quelle que soit la mer, s'élance bravement vers la baie de Dublin. Ce ne sont plus ces élégants paquebots au pont ciré, aux galeries à colonnettes, aux flancs diaprés de vives couleurs, dont l'acajou encadre les sabords, effilés comme des yoles, montés par des marins en pantalons blancs, et faisant coquettement glisser sur le miroir uni de la Manche, de Calais à Douvres, ou de Boulogne et de Ramsgate à Londres, les têtes de rois, de syrènes ou de duchesses, ciselées à leur poupe et à leur proue dorées. Le navire d'Irlande est tout noir ; noir à la poupe d'où à peine son nom de baptême se détache en lettres blanches, noir à ses flancs rebondis que ne sillonne nulle bande de couleur, noir à la proue où la harpe d'*Erin*, qu'embrassent les ailes d'un ange, est si lourdement sculptée, et, grâce au blanc mat qui la badigeonne, se confond si bien avec la transparence de l'air, qu'à cinquante pas, on peut, sans mauvais vouloir, la prendre pour une échancrure faite par un coup de vent. Les galeries... mais il n'y a pas de galeries, ce sont des planches épaisses solidement

jointes entre elles et liées au pont par des écrous. Deux mâts, dont la large base est en fer, supportent une voile sombre et épaisse, auxiliaire souvent déployé pour venir en aide aux ailes bruyantes avec lesquelles la vapeur fatigue les vagues, mais qu'à leur tour les vagues fatiguent plus souvent. Le capitaine est vieux et courbé, moins par l'âge que par les tristes préoccupations que lui donne la mer d'Irlande avec laquelle il se bat chaque jour. Les matelots ont le visage brûlé, les mains calleuses; leurs chemises sentent le suif; le goudron roidit leurs larges pantalons, et leurs souliers sont ferrés avec des clous dont les têtes semblent être des crampons pour courir dans les échelles de la mâture. Quand elle se met en mouvement, quand elle fait monter et descendre les arbres de fer qui agitent les bras gigantesques au bout desquels tournent les roues, la machine gronde comme un tonnerre; le navire, la mer, les hommes sont ébranlés par une si effroyable secousse, qu'on dirait qu'un Archimède nouveau vient de trouver un levier et un point d'appui pour soulever le monde.

Malgré soi, on se surprend à jeter des regards étonnés et graves sur cette mer d'Irlande toujours courroucée, dont les flots bercent incessamment des myriades d'oiseaux plongeurs, mêlant dans l'orage leurs cris aigus aux cris plaintifs des mauves blanches, qui viennent secouer leurs ailes dans les cordages; — mer toujours bondissante, qui veut, pour être domptée, et la volonté de pareils hommes, et la force intelligente de semblables machines, et le poids énorme d'une masse de bois toute chevillée et toute chargée de fer.

Dans ce navire ainsi bâti, n'atteignant le port qu'à grand'peine et par secousses violentes, ne devinez-vous pas déjà le peuple qui n'a rien à jeter au luxe et à l'élégance, et qui lutte depuis des siècles pour arriver seulement à gagner la nourriture et le vêtement de chaque jour? Cette mer ainsi faite, la terreur des voyageurs et du négoce, dont elle tend sans cesse à engloutir les rêves et la fortune, ne vous dit-elle pas qu'elle doit tenir le commerce et l'industrie qui la fécondent éloignés d'une terre que, du sud au nord, étreint une si menaçante ceinture?

Après six heures d'une orageuse traversée, tout haletant, tout coururé aux flancs par les coups de la lame, le steam-packet entre dans la baie; mais vous la voyez si déserte dans le demi-

cercle de son fer à cheval, cette baie pourtant si vaste et si sûre, que vous vous croiriez en plein Océan Atlantique, si l'aspect des côtes, sur votre gauche, si dans le fond, en face, la jetée de King's-Town, et si, à droite, les monuments de Dublin se dessinant dans la brume, ne vous prouvaient que vous touchez la terre.

J'avais encore un pied dans le paquebot que, sur les larges pierres du port, l'image vivante de l'Irlande m'apparut. J'étais étranger, elle vint à moi. C'était une femme encore jeune, grande, forte, belle de ses grands yeux bleus et de sa pâleur mélancolique, transparente même sous le hâle qui la brûlait. Ses pieds étaient nus, ses jambes étaient nues aussi; ses longs cheveux pendaient en désordre sur ses épaules, auxquelles, par quelques bouts de corde, était retenu un manteau gris, moins destiné à les voiler qu'à couvrir un tout petit enfant que cette femme avait au sein. Peut-être même ce manteau, si délabré qu'il fût, était-il l'unique vêtement de l'enfant et de la mère; car, à travers les trous dont il était criblé, je ne vis point de linge; et sous les pans qui arrivaient à peine aux genoux, se montrait le nu des épaules et des bras qui le retenaient croisé sur la poitrine.

— *The potatoes are very de ar, your honour!* les pommes de terre sont bien chères, votre honneur! me dit cette femme les yeux baissés, et avec une tristesse de voix que je n'oublierai jamais. — Que doit-ce donc être du pain, ô mon Dieu! dis-je à part moi..... Le pauvre ici sait-il seulement ce que c'est que le pain?... Et mon cœur se serra d'une façon étrange, car enfin qu'étais-je destiné à voir en pleine Irlande, là où il n'y a ni maisons, ni richesses, ni ports de mer, ni étrangers surtout pour faire l'aumône?

A quelques pas plus loin je montai dans les voitures du *rail-way*, qui, longeant la baie, conduit de King's-Town à Dublin, et en moins de vingt minutes fait parcourir six milles anglais (environ trois lieues de France). Un gentilhomme irlandais s'assit auprès de moi, et, avec le sentiment marqué d'une bienveillance à laquelle l'Angleterre m'avait peu habitué, il me parla, dans la langue de France, de la France, où il avait fait la guerre en 1814, et dont encore, après vingt années, et malgré le coup de feu qu'il y avait reçu, il aimait à nourrir le souvenir.

Les paroles lui venaient du cœur pour mettre à jour tout ce qu'il y avait en lui de respect, d'admiration et de bonnes sympathies pour notre beau pays. De combien de questions, durant notre court voyage, il me pressa sur les hommes et les choses ! et combien, moi, je fus heureux de lui montrer la France, non telle que je l'ai vue longtemps à travers la violence aveugle de mes passions, mais telle que l'ont faite en réalité, dans sa politique, dans son industrie, dans ses arts, dans sa littérature et dans ses hommes, vingt années de paix et de luttes pour la liberté ; telle que deux mois de séjour dans le royaume-uni m'ont appris à l'aimer, telle que je la vois enfin, aujourd'hui que les injustices des autres m'ont forcé de faire un retour sur mes propres injustices.

Quand je lui eus parlé de la France, je l'interrogeai sur l'Irlande ; mais il me répondit tristement, humblement, s'excusant presque de n'avoir, hélas ! que de lamentables récits à me faire pour me payer du plaisir qu'il avait pris aux miens. Un éclair de joie traversa son œil voilé quand je lui dis qu'il n'y avait pas en France un noble cœur, quelque vent religieux ou politique qui soufflât sur lui, qui ne fit des vœux pour l'affranchissement et la prospérité de l'Irlande ; mais sa surprise fut grande lorsque, déconcertant sans doute toutes ses prévisions sur mon compte, je lui dis que j'étais tout simplement un pauvre journaliste, qui, lassé de luttes et attendant des jours meilleurs, s'en venait, poussé par une main puissante et amie, visiter le royaume-uni dans ses mœurs, dans son luxe et dans sa misère, pour s'apprendre et pour apprendre aux autres, par des tableaux pris sur nature, à ne pas éternellement souffleter la France sous les yeux et au profit de l'étranger.

— Que Dieu vous conduise, monsieur, me dit alors ce gentilhomme en me pressant affectueusement la main. Puis il ajouta avec amertume : Les étrangers nous visitent si peu !

Je n'osai lui demander pourquoi, mais je songeai à la pauvre femme de King's-Town, et je courbai la tête, n'osant encore ni blâmer les étrangers ni trouver juste l'amertume du reproche qui leur arrivait.

— Aussi, monsieur, reprit-il, comme s'il ne s'était point aperçu de mon trouble, nous ne saurions rien de l'Europe, et l'Europe ne saurait rien de nous, si, dans notre jeunesse, nous

n'aimions pas à voyager. Peut-être, parce que nous sommes pauvres, nous croit-on corrompus et dégradés. Oh ! il n'en est rien ! Quant à vous, monsieur, si Dieu vous donne le courage de tout voir, puisse-t-il vous donner aussi celui de tout dire !

Hélas ! ce courage qu'il me souhaitait, il me semblait que je le sentais déjà faiblir en moi sous le coup de ses paroles, et je trouvais que les voitures du *rail-way* auraient pu emporter moins vite les voyageurs loin du navire.

— L'Angleterre ne fait-elle donc rien pour l'Irlande, repris-je après un court silence, pour cacher mes émotions diverses et m'étourdir sur je ne sais quelle lâche pensée d'un prompt retour à Londres.

En ce moment nous passions devant d'immenses ateliers de charronnage. Pour toute réponse mon gentilhomme me les montra.

— Voilà, dit-il, l'hôpital des machines.

— Comment ! des machines ? Et celui des hommes ?

— Oh ! celui là, il est dans toute l'Irlande. Seulement il n'a ni médecins, ni remèdes ; et il est si encombré à cette heure, que j'ai bien peur, quoi qu'il se fasse désormais, qu'on ne trouve assez ni des uns, ni des autres. Et à quoi bon, du reste, monsieur ? Ceci est encore un perfectionnement moral et politique dont, avec beaucoup d'autres, la très-pauvre Irlande est redevable à la très-riche Angleterre. Notre métropole s'est moquée de nous, monsieur, quand elle nous a imposé des machines. Elle en a envoyé tout juste assez pour que l'industrie ait appris à se passer des bras des hommes, mais point assez pour que l'industrie enrichisse le pays. Les bras étant devenus inutiles, on n'a que faire, vous pensez bien, de leur élever des édifices où on les répare. Un homme hors de service, d'ailleurs, à quoi est-il bon, je vous prie, sinon à être porté en terre ? Avec les tronçons rajustés de cent hommes, vous ne feriez pas un homme passable. Avec deux machines détraquées, vous en pouvez faire une excellente. Il est donc juste, en économie politique et sociale, que tout l'intérêt, toute la pitié se portent sur ces chères machines ; que le charron et le serrurier soient préférés au chirurgien et au médecin, l'œuvre humaine à l'œuvre divine ! A chaque époque sa pensée et son œuvre, monsieur ! C'était autrefois

la religion qui élevait des hôpitaux aux maladies de l'âme et de la chair ; aujourd'hui c'est l'industrie qui élève les siens aux casures du bois et du fer fondu. Aussi arrive-t-il que les machines fonctionnent, tant bien que mal, sans enrichir même deux ou trois entrepreneurs ; et pendant ce temps des milliers de bras restent croisés, et des familles, par millions, n'ont pas de pain.

— Oui, et pour comble de malheur, lui dis-je en répétant le premier cri que j'avais entendu sur la terre d'Irlande, *the potatoes are very dear, your honour!*

Nous entrons à Dublin. Les détails et les renseignements que le gentilhomme irlandais me donna, quand nous nous séparâmes, me servirent à éviter une partie des embarras et des exigences dont un étranger, dans le pays qu'il voit pour la première fois, ne peut guère manquer d'être la dupe. En Angleterre, où l'on regarde l'or de l'étranger comme un tribut obligé, un bon, un franc Anglais, en pareille circonstance, m'avait, par nationalité, aidé à être trompé. Aussi l'Anglais fait-il toujours fortune d'une façon ou d'autre ; né pauvre, l'Irlandais meurt toujours pauvre.

Cette double rencontre me fit longuement réfléchir, car en quelques minutes elle m'avait offert la personnification vivante du double aspect que présente l'Irlande : par les yeux de l'âme j'avais vu l'Irlande qui est pauvre, l'Irlande qui est nue ; et par l'intelligence, j'avais été en rapport avec l'Irlande intelligente et sensible, souriant à l'étranger qui la visite, et par-dessus tout honorant et aimant la France.

Que ces bons sentiments de l'Irlande pour notre pays ne vous étonnent point. Par l'oppression dont le catholicisme ici a été et est encore l'objet, le clergé et le peuple sont tenus dans l'état militant. Or, par les sectes religieuses, de même que pour toutes les agrégations d'hommes en communion de pensées, c'est le moment des pratiques et des exercices d'une confraternité touchante. L'Irlande, à cette heure, rappelle les temps heureux de l'Église primitive, alors qu'un chrétien ne rencontrait pas un chrétien sans lui offrir et lui demander le baiser de paix. Dans tout catholique, l'Irlandais voit un ami, un frère qu'il doit accueillir comme un membre de la grande famille apostolique, que Dieu lui envoie pour gémir avec lui, pour le consoler, pour

espérer, et au besoin pour hâter ensemble le jour de la délivrance. Il y a, je le sais, des hommes qui ne se laisseront pas prendre à cette poésie mystique de l'Évangile, et qui penseront que, dans un siècle positif comme le nôtre, c'est là une assez chétive manière d'expliquer les rapports des nations entre elles. Soit : à ceux-là je dirai que de 1690 à 1745 l'Irlande fut pour la France ce qu'a été la Pologne durant les guerres de l'empire. Il n'est pas rare de rencontrer des Irlandais qui vous prouvent avec orgueil, par des chiffres, qu'environ quatre cent cinquante mille de leurs compatriotes ont été tués au service de la France. Ils vous apprendront qu'en 1702, Crémone tomba au pouvoir du prince Eugène, et que cette ville fut reprise par les régiments d'O'Mahony et de Bourck, qui rendirent aussi la liberté à ce pauvre maréchal de Villeroy, lequel fut, pour ses bons services, comme vous le savez, chansonné par le pont neuf piquant qui avait pour refrain :

Villeroy, Villeroy,  
A fort bien servi le roi...  
Guillaume ! Guillaume !

On peut même recommencer ici un cours d'histoire militaire sur les campagnes désastreuses dont les plans étaient dressés dans le boudoir et sous le commandement des maîtresses de Louis XV. Aux batailles de Blenheim et de Ramilly, vous dirait-on, les dragons de lord Clare soutinrent seuls, vaillamment, le choc des régiments anglais ; les brigades irlandaises aidèrent à décider pour la France la journée de Fontenoy, et plus tard elles donnèrent de vigoureux coups de collier dans les campagnes d'Italie et d'Allemagne.

Certes, je me montre touché, comme je le dois, de cette fidélité de souvenirs, et je ne riposte point, ainsi que je l'aurais sans doute fait jadis, que si l'Irlandais avait déployé, dans sa patrie et pour sa patrie, tout le courage qu'il a mis au service de la France, il ne serait sans doute pas, depuis le roi Henri II, le très-humble vassal de la puissance anglaise. Cependant, et par malheur, je sortais de l'Angleterre, où j'avais, par mainte conversation, appris que c'était sottise de manquer, par courtoisie, à établir toujours entre l'étranger et la France une balance de compte. C'est ce que je fis donc avec l'Irlande, dans l'ancienne

salle des lords d'Irlande, où quelques *gentlemen* me montraient un jour, assez emphatiquement, une tapisserie fort estimée à Dublin, mais d'un bien mince mérite, je vous jure, et représentant la bataille de la Boyne. Je débitai à mon tour mon cours d'histoire. Je rappelai à mes jeunes gentilshommes si bien instruits de ce que les Irlandais avaient fait pour la France, qu'à tout prendre entre la France et l'Irlande, c'était depuis longtemps service pour service. En 1690, leur disais-je, le 6 juillet, aux lieux et dans l'action même dont cette tapisserie consacre la mémoire, des Français ont très-bravement versé leur sang pour la cause de l'Irlande, qui avait fait sa cause de celle du roi Jacques, lequel nous regardait faire du haut de la montagne de Dunmore. En 1691, à la bataille d'Aughrim, la France fut-elle plus avare de courage et de services? Et après le siège de Limerick, n'est-ce point, mes jeunes gentilshommes, grâce à l'intervention de la France que quatorze mille Irlandais ont pu, avec leurs familles, se soustraire, sur le continent, à la domination et aux vengeances de la maison de Hanovre? Me sentant en verve, je leur glissai même à l'oreille le récit de l'expédition française, qui, en 1798, s'en vint sous les ordres de Hoche opérer sa descente à *Ballycla-Point*, non loin de Galwai, dans le sud-ouest de l'Irlande.

Nos comptes ainsi réglés, nous n'en fûmes, suivant notre proverbe, que meilleurs amis, mes hôtes et moi. Il n'en pouvait guère être autrement. J'étais en terre catholique, en Irlande, où vivent encore tant de souvenirs jacobites, et à quelques pas seulement de la place de *Collège Grun*, où un pétard fit sauter naguère la statue équestre du roi Guillaume III, qu'on est allé relever un peu plus loin, et qui porte encore à son piédestal le ridicule titre de *Rex Franciæ*. Diable! il paraît que l'Angleterre s'imagine toujours que, non content d'avoir confisqué, de son vivant, la couronne réelle de son beau-père, l'avidé Guillaume, tout mort qu'il est, tient encore pour ses hoirs, même femelles, à ne point laisser prescrire, sur une couronne fictive, les droits plus qu'équivoques dont le malheureux Jacques fit, sept ans, amende honorable dans le château de Saint-Germain!

Les Irlandais, chez qui ces sentiments attractifs vers la France ne viennent ni de la communion religieuse; ni des études historiques, ni des voyages sur notre continent, les puisent dans leur

instinctive idée de résistance à l'Angleterre. Ne pouvant échapper à sa domination politique, ils se débattent contre son influence sociale; la tête passée sous son drapeau et sous sa cocarde, ils regimbent contre ses modes; ne pouvant lui ressembler dans ce qui constitue son confort si naïvement vanté, ils cherchent à ne pas lui ressembler non plus dans les habitudes de la vie; et pour que cette dissemblance soit plus tranchée et même ait un certain caractère d'hostilité, ils ont adopté une foule d'usages de France, descendus des gentlemen voyageurs aux classes de la bourgeoisie. Il n'est pas jusqu'à certains mots de notre langue dont ce peuple ne se serve pour détrôner le plus qu'il peut de mots de la langue anglaise, dont volontiers, du reste, il change les acceptions. J'ai fait sur tout cela des observations qui ont pénétré dans les faits même les plus insignifiants de l'existence; j'ai découvert plus de choses que je n'en veux, que je n'en dois dire. Leur nomenclature, d'ailleurs, ne peut guère trouver place que dans un livre où tout se dit et se lit, et dans les conversations du coin du feu, où tout peut amuser. Ici, par leur isolement, elles paraîtraient puérites; en masse, et se mêlant parfois à des faits plus graves, elles ont formé pour moi l'ensemble complet d'un caractère national. J'ai bien vu de la sorte que l'étude des mœurs privées d'un peuple, depuis le plus bas étage jusqu'au plus élevé, était le plus sûr moyen d'arriver à connaître la tendance que prennent ses mœurs publiques et ses pensées secrètes. On peut même ainsi calculer jusqu'où, dans un temps donné, les unes et les autres peuvent se porter.

Ces tendances populaires sont frappantes surtout pour le Français qui ne voit l'Irlande qu'après avoir parcouru l'Angleterre et visité Londres, Oxford, Birmingham, Manchester, Liverpool, les villes du luxe, de la science, de l'industrie et du commerce. Londres surtout.

Certes, Londres possède d'interminables et de larges rues dont nos rues Vivienne et de la Paix ne seraient que les étroites et courtes extrémités. Dans toute l'étendue de *Regent-Street*, du *Strand*, d'*Old-bound* et de *New-bound-Street*, ce sont des magasins tout marbre et tout bronze. Les dorures, les entournements peints et ciselés, encadrent capricieusement de hautes et épaisses glaces, où se mirent à la fois et les tissus lamés d'or et d'argent. — et les étoffes de soie de Manchester, — et les aciers de

Birmingham, — et ces cachemires qui feraient envie au harem d'un émir, — et les incrustations de l'ébène et du citronnier sur les boîtes de rose et de sandal, d'où les parfums de Chardin s'exhalent à travers les ciselures des flacons couchés sur des coussins de soie, — et les écrins de velours dans lesquels scintillent et serpentent les feux bariolés des mille pierres de l'Inde, allongées en aigrette ou courbées en diadème, — et l'ébahissement des badauds qui encomrent les trottoirs, — et le coup d'œil amoureux de la jeune femme, dont instinctivement la marche se ralentit en passant devant ces bazars de la mode, mais qu'entraîne aussi plus rapide le bras sur lequel elle s'appuie ; et la physionomie mobile de l'élégante lady, qui tient entre ses mains une de ces merveilles, et qui, émue tour à tour de crainte et de désir, ne sait pas encore si son rêve de bien des nuits ne devra pas s'enfuir devant l'exorbitante exigence de quelques centaines de guinées.

Mais ce n'est pas assez de voir ; entrez ! Dans toute l'étendue de ces salons, entre des meubles de Boule et d'acajou, servant de comptoirs, vous marchez sur des tapis qu'on dirait venus de l'Orient. Des femmes à la taille svelte, aux doigts effilés et roses, au visage pâle, aux lèvres humides et vermeilles, qu'encadrent de longues boucles de cheveux tombant sur des épaules blanches, déploient aux chalands les marchandises, que, du haut des caisiers, font descendre des commis qui portent les cheveux en coup de vent d'une façon aussi distinguée vraiment que le premier venu d'entre les apprentis coiffeurs de Paris, et qui, l'habit noir sur le dos, et le cou passé dans la roideur de leur cravate, sont des dandies d'aussi bonnes manières que nos garçons tailleurs. A peine êtes-vous entré, que vous apercevez entre tous ces visages un échange rapide de coups d'œil et de sourires, un peu plus railleurs que minaudiers, et le nom de *French* circule à voix basse. Pourquoi cela ? C'est qu'on vous a reconnu pour un étranger, et qui plus est, pour un Français. Mais vous n'avez pas proféré un seul mot ; c'est à peine si, parmi tous ces yeux qui brillent, il en est un dont les regards aient rencontré les vôtres. Eh ! qu'importe ? n'avez-vous pas salué en entrant ? n'avez-vous pas été affable envers une classe pour qui, à Londres, on ne l'est pas ? Vous voyez bien que vous êtes étranger, que vous êtes Français.

Or, à Londres, on doit se le tenir pour dit, si l'on veut passer pour un *gentleman* pur sang, à l'abri du ridicule et du mépris, il faut, quand on a la droite sur les trottoirs, heurter jusqu'à les renverser les passants qui ne l'ont pas, sans s'inquiéter s'ils portent des robes ou des haut-de-chausses; il faut n'aborder les gens et ne leur parler que le chapeau enfoncé sur les yeux; pour se donner une contenance, si on attend dans la rue, il faut siffler, il faut surtout frapper aux portes des maisons une mesure, *in rinforzando*, de coups redoublés. Le moins qui puisse arriver à l'homme bien élevé qui porte un frac et des bas de soie, qui salue, qui frappe un seul coup aux portes, qui cède le haut du pavé à un enfant, à une femme ou à un vieillard, c'est d'être pris pour un valet de chambre. Qu'il joigne à cela un jonc à pomme d'or, que je n'ai pas, Dieu merci! et le voilà descendu, dans l'opinion, à l'état de laquais.

Les gros marchands de Londres et leurs commis, mâles et femelles, prennent aussi volontiers l'homme poli pour un imbécile, qui, fraîchement arrivé du continent, caresse la très-ridicule opinion que tout ce qui sort des fabriques anglaises est d'une incontestable supériorité. Quand cette idée leur vient, ces messieurs et ces dames étalent tous leurs vieux restants de magasin. Je me souviens qu'un M. Palmer, riche coutelier de *Regent-Street*, a poussé la chose jusqu'à m'offrir des ciseaux rouillés. Je pris cela pour une gageure, et au lieu de me fâcher tout rouge, je donnai à mon visage l'air de la plus grande naïveté d'admiration qui se puisse imaginer pour cette rouille qui, pouvant gagner les deux branches, s'était contentée d'en ronger une seule; ce qui, disais-je, prouvait incontestablement l'infériorité des aciers de France, où les deux branches n'auraient pas manqué d'être oxidées. Je demandai le prix; c'était un prix fou; et me voilà de nouveau m'extasiant sur le bon marché. Filles et commis, durant ce temps, de se renvoyer sur ma bonhomie de vives épigrammes, dont l'engouement de la France pour l'Angleterre faisait le sujet, et que certainement notre sottre patrie méritait bien. Quand j'eus assez de ce jeu de niais et de dupe, je posai froidement les ciseaux dans la montre, et lançant au nez du John-Bull un coup de gant et un bruyant éclat de rire, je l'invitai à garder les ciseaux pour les envoyer à l'exhibition de Charing-Cross comme un échantillon de l'industrie,

de la politesse et de la bonne foi des couteliers de Londres.

Depuis Beaumarchais, le fond de la langue anglaise a bien changé, et si Figaro revenait au monde, il serait charmé sans doute, quand il en ferait usage, de recevoir un sourire au lieu du vigoureux soufflet de sa virago de taverne. Le mot nouveau, de quelque bouche qu'il sorte, est toujours le seul qui soit le bien venu; car il est le mot aimé, le mot après lequel soupire tout ce peuple marchand, le mot qui lui apprend le succès des efforts qu'il a faits pour l'entendre, *how much* (combien). Vous ne sauriez que ce mot seul, que vous pouvez hardiment vous lancer à travers l'Angleterre, qui que vous soyez, dandy, coureur d'amourettes, homme politique; un geste du doigt, suivi de ce bienheureux mot, et vous êtes compris: il est aussi le seul auquel l'Anglais daigne faire une réponse par geste, si vous ne comprenez pas la réponse parlée. — Ce *rum's-teach* et ces fruits, *how much?* — Cet épagneul et ce cheval du Yorkshire, *how much?* — Et cette femme, *how much? how much* aussi, cette candidature et cette conscience d'électeur pour le torisme? Je vous le dis, *how much* est le fond de la langue, le seul, le véritable; il est toute la nationalité de l'Angleterre.

Mais ce mot prononcé, et la réponse faite, l'Anglais renfonce son menton dans sa cravate, resserre ses lèvres, remet ses mains derrière le dos, et reprend cette impassibilité gourmée, avec laquelle le plus chétif boutiquier de la Cité se fait donner du milord sur le continent. Quelque temps que vous vous trouviez seul avec lui, ne lui demandez rien ni de Londres et de ses environs, ni de l'Angleterre, ni des mœurs, ni des lois, ni des usages, ni du commerce, ni de l'industrie, ni des rues ou des chemins que vous devez parcourir; il ne saura rien, ne vous dira rien, ne verra rien, rien que sa marchandise, dont il aura pour vous triplé le prix, dont il ne rabattra pas un shelling; et, à chaque question nouvelle, comme le Guillaume de *l'Avocat Patelin*, il reviendra à ses six aunes de drap et à ses six-vingts moutons. Il serait allé vingt fois en France, il saurait bien le français, que vous ne devez pas vous attendre à ce qu'il vienne en aide à votre ignorance de la langue anglaise. Il est dans son pays, et il aurait peur d'en abaisser la suprématie devant vous, s'il vous faisait voir qu'il a été forcé d'apprendre votre lan-

gue, lorsque vous avez cru pouvoir vous dispenser d'apprendre la sienne.

Quant aux magasins derrière les vitres desquels on lit à Londres : *Ici on parle français*, il faut les fuir. Cet écriteau prétentieux n'est qu'un détestable guet-apens tendu à vos poches et à vos oreilles ; c'est, et rien de plus, un moyen assuré d'éviter la concurrence, pour écorcher à l'aise les unes et les autres. Heureux lorsqu'ainsi que moi, on trouve ici un vieillard sourd, et là un enfant muet !

Les marchands de Dublin n'ont ni marbres, ni bronzes, ni dorures. A la façade et à l'intérieur de leurs magasins, ils n'ont point de glaces sans tain hautes de dix pieds, et ils n'ont pour les étaler ni de riches tissus, ni les étoffes les plus nouvelles. Quand leurs vitres sont effondrées, ils les rajustent et les remplacent, le plus longtemps qu'ils peuvent, avec des carreaux de papier; les murailles sont nues comme celles de vastes hangards; et l'on se demande toujours si, la veille, la justice et les créanciers ne sont point passés par là. Ils n'ont, pour en remplir le vide et la solitude, ni un peuple de commis en habit noir, ni un essaim de filles en toilette de salon; rien de ce qui peut attirer la jeunesse riuse, ou l'élégance fantasque, ou la vieillesse causeuse et coquette; mais n'importe, entrez. Vos bottes parisiennes courent risque, il est vrai, de s'érailler aux clous du plancher, dont des tapis moelleux ne dissimulent point les aspérités, ou sur lequel la brosse du frotteur n'a pas étendu le poli glissant de la cire. Entrez toujours; mais saluez, car le marchand vient à vous en saluant de la tête et du regard, car un siège vous est apporté par le fils de la maison, enfant de dix ans, qui revient de l'école, et que votre arrivée a interrompu, je crois, dans le récit de quelque espièglerie d'un camarade, ou de quelque encouragement du maître. Le marchand vous montrera tout d'abord ce qu'il aura de mieux chez lui; et comme il vous sait étranger, comme il pense que vous venez de l'Angleterre, où vous avez appris à être défiant, sans attendre que vous ayez articulé le sacramental *how much*, il vous dira le prix; et en le comparant à la marchandise, vous ne le trouverez point exagéré; et ce prix encore, le marchand de Dublin ne vous le demandera pas, comme le marchand de Londres ne se fait pas faute de vous le demander, en guinées; car lui, le pauvre mar

chand de Dublin, a la loyale bonhomie de croire qu'un étranger ne connaît que la monnaie qui court dans un pays, au moment où il y voyage. Lorsque l'étranger peut et doit croire que la guinée n'est autre chose que le souverain d'or, le pauvre marchand de Dublin n'a pas, comme le riche marchand de Londres, sous prétexte que le marché a été conclu en guinées, le front de vous soutirer, par souverain d'or, le schelling et demi de plus que valait autrefois cette ancienne monnaie, éteinte aujourd'hui, et dont vous ne trouveriez pas dans tout le royaume-uni le signe représentatif ailleurs que dans les médailliers des antiquaires.

La qualité ou le prix de la marchandise ne vous convient pas peut-être; on passe aux qualités et aux prix inférieurs, et entre le marchand et vous il s'établit une causerie toute de bonne foi d'un côté, toute de confiance de l'autre. Si vous paraissez ne pas bien comprendre, ne vous dépitez point. Vous n'avez pas lu, il est vrai, à la porte : *Ici on parle français*. Mais, pour vous, le maître de céans épuisera tout ce qu'il sait des mots de votre langue nationale. Si il y a confusion (*mistake*), il appellera l'aînée de ses filles, une ravissante créature, pâle et triste, bien modestement vêtue, qui, suivie de sa mère, d'une mise encore plus simple, vient remplir un devoir, et non chercher à plaire. Elle parle, et vous avez alors la preuve de ce que vous avez peut-être entendu dire, que le peuple d'Irlande est le peuple étranger qui prononce le plus clairement la parole française. Je ne sais quoi de touchant et de sympathique s'établit en ce moment; les individualités s'effacent, ce n'est plus un homme de France, ce n'est plus une jeune Irlandaise qui parlent ensemble, c'est la France, c'est l'Irlande; vous dites tout ce que vous avez dans le cœur pour la France, elle dit tout ce qu'elle sait de l'Irlande. La conversation commence au *rail-way*, se continue, s'étend, et prend une forme nouvelle, car avec leur finesse de traits et d'observations, les femmes font pénétrer plus avant dans ce que les nations ont de plus intime. La langue poétique se fait jour bientôt; l'Irlande ne s'appelle plus l'Irlande, c'est Erin, la verte Erin, l'émeraude de l'Atlantique, où les arbres sont toujours verts, où le shamrock étale parfois sa triple feuille et le rouge panaché de sa fleur, où les montagnes se colorent du violet pourpré des bruyères, où les lacs sont bleus et semés

de lis d'eau et de nénuphars, où les torrents roulent sur des rochers en écumeuses et blanchissantes cascades.

C'était comme un écho des mélodies de Thomas Moore et de la poétique éloquence d'O'Connell, qui me venait par la voix de cette patriote et intelligente fille. Mais aussi revenait, comme un refrain mélancolique, le reproche amer du gentilhomme du *rail-way* : *l'étranger pourtant ne vient pas nous visiter*. Je n'osai pas non plus demander pourquoi.

Quand je sortis, j'avais déjà dans la tête de quoi faire un livre sur l'Irlande que je n'avais pas encore parcourue, et dans le cœur l'invincible désir de me jeter dans toutes les émotions du cœur et du regard, dont la jeune Irlandaise, me traçant un itinéraire, m'avait dit que le comté de *Wicklow*, les lacs et les montagnes de *Killarney* et de *Gungariff*, au sud de sa patrie, et, au nord, le comté d'*Antrim* et le *Géant Causeway*, étaient les sources éternellement fécondes.

Je fis, malgré moi, un retour sur l'Angleterre, où partout j'avais trouvé ce ton gourmé, cette réserve froide, dont la boutique de Londres n'est qu'un type affaibli. Je me demandai pourquoi cette riche, cette puissante Angleterre, qui faisait à l'étranger tant d'étalage de son luxe et de sa richesse, était aussi contrainte qu'un cadet de Gascogne dans son chétif manoir qu'il a tant vanté, quand l'étranger venait la voir chez elle, admirer de près ce qu'on avait peint si beau dans la perspective, à travers un bras de mer; l'étudier, non pas dans ses salons, dans ses clubs, alors qu'on ne peut la voir qu'à ses heures, quand elle a fait sa toilette, quand elle est frottée de savon de Windsor et d'eau de mousseline, lorsqu'elle a des gants et que la livrée poudrée encombre les vestibules et les antichambres; — mais l'étudier comme doivent être étudiés les nations, ainsi que les grands hommes, en pantouffles et en robe de chambre, dans le déshabillé des mœurs et des manières, dans le peuple des boutiques, des rues et des tavernes.

Pourquoi l'Angleterre est ainsi? Pourquoi, à l'étranger qui refuse de puiser seulement dans le grand monde une instruction toute faite, qu'il irait ensuite colporter niaisement sur le continent, elle fait payer cher ce qu'il parvient à découvrir parmi les gens dits de peu? pourquoi à celui-là, le soir, s'il est attardé dans les rues. son aristocratie ivre de vins d'Espagne, et sa ca-

naïlle payée et ivre aussi, mais ivre d'ale et de porter, crient *french dog?* pourquoi, au lieu d'une mer paisible et de côtes accessibles, elle voudrait avoir pour ceinture, comme la Chine, une muraille infranchissable? Je le sais aujourd'hui. C'est que l'Angleterre, dans tout son bruit d'industrie, dans tout le faste de son luxe, a quelque chose qu'elle voudrait cacher, quelque plaie honteuse qui la ronge sous le manteau d'aristocratie et d'orgueil dont elle se couvre : la misère et la prostitution !

Oui, la misère et la prostitution ! Je les ai vues toutes les deux, côte à côte, si bien mêlées qu'elles semblaient ne faire qu'une, dans les plus riches, les plus industrieuses cités de l'Angleterre. A Londres, à Manchester, à Liverpool, la misère est plus hideuse qu'en aucun lieu du monde, car elle est en chapeau, en cachemire, en robes à volants, en habit noir; elle est chaussée, elle est gantée. Mais son chapeau est graisseux et cassé, son cachemire est sans couleur, sa robe ne tient pas au corps et ses falbalas traînent en banderoles sur le pavé; mais l'habit noir est usé plus loin que la corde, et a des poches béantes; mais la jambe des bas glisse sous le talon, les bottes et les brodequins laissent passer l'orteil, et la main se fait jour à travers les doigts des gants. Les rues des grandes villes d'Angleterre sont d'immenses friperies de costumes tombés du grand seigneur à l'indigent par l'entremise des laquais. L'Angleterre est infestée de Robert Macaire qui font les beaux sous leurs sales habits, et de Jane Shore en chapeau et en voile, qui, ramenant de leurs doigts amaigris de longs châles sur leurs épaules nues, vous disent en passant : *I am hungry!* j'ai faim !

Oui, la misère et la prostitution ! Quand vous échappez aux gémissements de celle-là, vous vous heurtez aux provocations de celle-ci. Comme à sa sœur aînée, la rue lui appartient le jour, la nuit, à toute heure; ce n'est point l'affaire de la police. On a pu se rendre compte de la prostitution de Paris et de la France. Je défie le plus habile Parent-Duchâtelet de faire la statistique seulement de celle de Londres. Elle est là sur une échelle d'une étendue hors de toute proportion. C'est une infâme et effrayante chaîne qui enlace toute l'Angleterre dans le labyrinthe de ses rues. Les anneaux fleuris s'en rattachent aux éblouissantes épaules des femmes de Drury-Lane, de là s'en vont se perdre, vis-

queux et fluides, dans les bones les plus reculées des faubourgs et des villes industrielles et maritimes. C'est qu'en Angleterre la loi se tait, et la prostitution peut commencer et commence à l'âge où elle n'a pas encore les passions pour excuse... Elle est bien loin de finir à l'âge même où depuis longtemps elle ne les a plus. Chose plus horrible encore, la peine de mort elle-même ne peut empêcher de fleurir là, dans toute sa turpitude, le crime dont nulle plume, nulle bouche qui se respecte n'ose écrire ou prononcer le nom.

Oui, riche et puissante Angleterre, parle au monde chaque jour par la voix de ta presse ou de celle que tu soudoies à l'étranger, par la voix de tes lords roulant sans cesse sur toutes les grandes routes de l'Europe, parle de tes machines, de ton industrie, de ton peuple d'ouvriers, de tes générations de laquais, de la vitesse nerveuse de tes courses au clocher, de tes chasses au regard, de tes grands parcs, du luxe de ton aristocratie, de l'afféterie pudibonde de tes femmes, des ciselures de tes services d'argent et d'or, de tes vaisseaux de l'Inde et de tes ports de mer; entonne fièrement ton orgueilleux *Rule Britannia!* qui gronde comme l'Océan dont tu te dis la reine. Sois fière de tout cela, magnifique Angleterre! Mais de cette médaille dont tu ne montres jamais que le beau côté, moi, j'ai cherché, j'ai trouvé le revers, et je te le montrerai éternellement. Oui, l'â prostitution et la misère sont à ta civilisation tant prônée ce que sont aux marbres et aux bronzes des édifices les immondices qui les oxident et qui les rongent.

Pourquoi l'Irlande au contraire, l'Irlande, si pauvre, si nue, si opprimée, ne demande pas mieux que d'être visitée? Pourquoi, lorsqu'on interroge ses enfants, apprend-on d'eux, sur leur patrie, tout ce qu'on leur demande, et au-delà? Pourquoi encore, affable aux étrangers, mettant au jour tout ce qu'une noble nation renferme de probité, de pudeur, de politesse, d'intelligence et de sentiments tendres; pourquoi, pleine de tout ce que Dieu peut répandre de beautés sur une terre bénie, est-elle cependant délaissée de l'étranger?

Depuis les grandes pierres druidiques jusqu'aux élégantes abbayes des XII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, les conquêtes des Celtes-Espagnols, des Danois, des Saxons, des Normands; les réactions religieuses d'Henri VIII et de sa fille, la sanglante Marie; les

destructions iconoclastes des fanatiques soldats de Cromwell, les persécutions religieuses et politiques de la maison de Hanovre, ont couvert l'Irlande de ruines où se retrouvent les vestiges de l'architecture que chaque nation y a superposée; ruines aussi vieilles, aussi belles et plus saintes que les ruines de la Grèce et de l'Italie... Pourquoi donc les archéologues ne viennent-ils pas les interroger?

L'Irlande a des lacs vastes comme une mer, peuplés d'îles sans nombre et verdoyantes; elle a des chutes d'eau de deux cents pieds d'élévation, ombragées des fleurs du chèvrefeuille, et où pendent les grappes rouges du sorbier des oiseaux; elle a des montagnes où les nuages dessinent leurs formes fantastiques au-dessus des lacs sans fond que les vents agitent à leurs cimes; elle a des rochers menaçants et couverts de bruyère, qui penchent sur des abîmes; elle a des arbres gigantesques et six fois centenaires sur des pans de vieux murs; le feuillage de ses forêts et l'herbe de ses prairies semées de shamrock sont d'un vert inconnu au reste du monde; au seuil de ses cabanes, dans ses vallées, au flanc des monts, au pied des cascades, on rencontre des femmes fortes, belles et pudiques, aux grands yeux bleus et voilés, aux sourcils noirs, mélange primitif de l'Espagnol et du Normand; des têtes blondes et bouclées comme en peignait Lawrence, et des têtes de Judith aux cheveux noirs comme en voudrait Scheffer.... Pourquoi donc les artistes ne viennent-ils pas demander à l'Irlande des tableaux comme en trouvait Salvator Rosa?

La vieille Irlande encore a un alphabet à elle, que je vous ferai connaître; et si, au lieu d'être jetée à l'entrée de l'Atlantique, comme une proie à tous les maraudeurs de royaumes, elle avait été faite pour dominer, elle aurait pu le donner au monde, comme les Phéniciens ont donné le leur. Les pêcheurs de l'ouest, ces peuplades du littoral de l'Océan, qui remontent sans mélange aux races celtiques, et que n'ont pu encore niveler l'oppression et la langue anglaise, chantent encore dans leur vieil idiome les ballades et les chansons de leurs anciens bardes, que je vous traduirai, j'espère. Et cependant nul grammairien épris de la linguistique ne vient chez eux saisir au berceau cette langue primitive; nul poète ne vient s'asseoir dans leurs huttes de terre et de roseaux, pour rajeunir ses inspirations aux sources

d'une poésie qui semble née d'hier, tant elle a de richesse, d'harmonie, de fraîcheur et de grâce naïve.

L'Irlande aussi a une musique à elle, tour à tour mélopée simple et plaintive, ou vive et roulante ritournelle, qui lui vient de ses fortunes diverses, des sons gutturaux de sa langue, des murmures de ses lacs, et des voix lentes et sonores de ses échos : musique primitive, qui explique l'origine de la harpe d'Erin, sur laquelle, plus tard, l'ange du christianisme a déployé ses ailes. La harpe d'Erin est aujourd'hui détendue et muette, il est vrai ; mais si le musicien venait s'asseoir à la cime des montagnes, il entendrait encore, de la chaumière pendue à leurs flancs, monter à lui les vieux airs de l'Irlande, ces airs inconnus qui font rêver... Pourquoi donc n'y vient-il pas ?

L'Irlande est encore le pays des beaux jours d'O'Brian, alors que, pour célébrer la sainte probité de ses mœurs, ses bardes disaient d'elle qu'une jeune et belle fille, portant un bracelet d'or enrichi de diamants, pouvait parcourir seule toute l'Irlande sans rien perdre de sa parure, sans rien risquer pour sa pudeur... Et cependant on ne rencontre sur aucune de ses routes les équipages des grandes et riches familles de l'Angleterre ou du continent.

Pourquoi donc tout cela est-il ainsi ? Pourquoi, d'une hospitalité si douce envers l'étranger, pourquoi, riche de souvenirs et féconde en inspirations, l'Irlande est-elle, comme un pays stérile et maudit, délaissée du poète, de l'artiste, du philosophe et du voyageur ?

J'ai voulu avoir enfin la réponse à tous ces pourquoi dont je n'avais osé adresser un seul ni au gentilhomme du *rail-way*, ni à la jeune Irlandaise du magasin de Sackville-Street. Je me suis donc mis à parcourir l'Irlande, allant de l'est au sud, du sud à l'ouest, et de l'ouest au nord, à travers ses grandes villes aussi bien qu'à travers ses montagnes et ses tourbières, sur ses lacs fleuris aussi bien que le long des rivages grondants de ses deux mers. Je me suis agenouillé dans ses pauvres églises. où il n'y a qu'une croix de bois, celle qui sauva le monde ! Et j'ai écouté le soir, à la veillée de la famille des pêcheurs, les chants et les récits des anciens, des heureux jours de l'Irlande. J'ai joué avec de tout petits enfants, bien blonds et bien souriants, mais bien pauvres, bien nus, et perdus au milieu d'animaux domestiques,

dans ces trous creusés en terre qui, recouverts de gazon, sont appelés une chaumière par les rares heureux du pays ; et souvent, au sortir de là, le cœur triste de tant de misères, j'ai écouté à la table du froid possesseur de deux cent mille acres de terre l'énumération des lacs, des montagnes, des cascades, qu'il a dans ses domaines, des chevaux qu'il nourrit dans ses écuries, des chiens que dressent ses piqueurs, des troupeaux de cerfs qui grandissent dans ses immenses parcs, et des tenanciers auxquels il *donne la vie*... moyennant service et redevance.

Mon voyage est encore loin de sa fin, et pourtant cette réponse que j'appelais, je l'ai déjà trouvée : je sais déjà mon Irlande par cœur. L'histoire en sera longue peut-être, car elle ne pourra se faire jour que peu à peu, dans chacun des chapitres de mon livre, comme je l'ai apprise, comme elle m'est venue seulement de chacun de mes pas sur cette terre si malheureuse, si peu connue et pourtant si belle !

Mais sachez-le en attendant : si les étrangers ne viennent pas voir l'Irlande, c'est que les Anglais ne parlent d'elle et de son peuple qu'avec le sourire du dédain ou de la moquerie ; c'est qu'ils en font des tableaux à faire reculer les plus grands courages d'artistes, de poètes et de penseurs ; c'est que seuls, hors du royaume-uni, ils ont la voix haute, et que l'Europe se laisse prendre à leurs diffamations contre l'Irlande, aussi bien qu'à leurs jactances sur l'Angleterre. C'est qu'ils ont pris soin de rendre l'Irlande si malheureuse, qu'au premier abord leurs paroles n'ont point l'air d'une calomnie ; c'est qu'ils savent bien que si, ne tenant pas compte de leurs précautions oratoires, quelque étranger veut voir par ses yeux ; arrivé par la jetée de *King's-Town*, cet étranger, dans le premier être vivant qu'il rencontrera, verra l'Irlande qui est nue, que le premier cri qu'il entendra sera le cri de l'Irlande qui a faim, et qu'alors il sentira son cœur défaillir et reculera jusqu'au *steam-packet* pour retourner dans la superbe Angleterre ! C'est que, si l'étranger passe outre, il s'aperçoit bien vite que les yeux et la bourse d'un pauvre voyageur ne contiennent ni assez de larmes, ni assez d'or pour pleurer sur tant de misères, et pour couvrir tant de nudités ; c'est qu'il y a tant d'indignation sainte à se laisser monter au cœur, que l'on craint d'en être étouffé ; c'est qu'enfin un voyage est ordinairement un plaisir, et qu'il faut être au moins singulièrement bâti

pour chercher à dépenser en commisération, en aumônes et en anathèmes, la sensibilité et l'argent dont on a fait provision pour se le donner.

Si l'Irlande, au contraire, prie à deux genoux l'étranger de ne point dédaigner ou craindre de venir chez elle; si elle lui fait un accueil plein de noblesse et d'affection; si elle ne prend nul soin de lui cacher ce qu'elle est; si elle n'a nul soin de jeter sur sa misère, comme fait la canaille d'Angleterre, les défroques rapées dont le peuple des laquais ne peut plus rajuster, vernir, ou brosser à son usage l'intransmissible vétusté; si là elle marche nue, sans rougir de sa nudité, et ici, sans se pavaner lâchement sous les haillons qu'on lui jette; si elle a toujours la tête haute et le corps droit, comme les grands arbres de ses montagnes que n'ont pu courber les vents; si, affamée, nue comme elle est, elle ne tend pas la main, attendant pour ainsi dire que l'aumône aille à elle; c'est que l'Irlande est toujours une brave, une noble nation. C'est qu'elle sent bien qu'elle n'est point faite pour être ainsi éternellement mise par l'Angleterre au ban de l'Europe; c'est qu'elle veut montrer jusqu'au bout que si, depuis des siècles, elle a subi son infortune, elle ne l'a jamais acceptée; c'est que surtout elle sait, elle prouve avec orgueil que des deux plaies qui rongent la magnifique Angleterre, la pauvre Irlande n'en a qu'une, et que ce n'est point la plaie honteuse, la plaie infâme; c'est qu'elle dit que la sienne lui vient des autres et non d'elle-même; c'est que l'étalage de sa misère, ainsi digne, ainsi vertueuse, est un acte sublime de protestation, une sainte vengeance. Qu'on ne s'étonne donc pas, si elle refuse de jeter sur elle rien de ce qui en pourrait affaiblir ou déguiser la profondeur!

Voyez, semble-t-elle dire à l'étranger, l'Angleterre et l'Irlande sont deux têtes jetées sous la même couronne. Voyez comme la première est belle et fleurie, comme vont à elle et les admirations et l'or du monde! Mais voyez ce qu'on a fait de la seconde; comme elle est nue, comme elle est délaissée, comme elle est déshéritée de tous les droits qui constituent une nation! comme la couronne est légère au front de l'une, et comme elle a meurtri le front de l'autre! Oh! dites, dites donc! si la grande voix d'O'Connell n'obtient pas justice pour l'Irlande: si, avant que le bandeau royal, en se resserrant toujours, n'ait achevé de la

broyer, cette tête, ainsi meurtrie, voulait se soustraire à d'ignobles étreintes, et loin de sa sœur préférée, chercher l'air et l'espace qui font vivre ; dites si les peuples, si les rois eux-mêmes oseraient lui crier : Irlande, sois maudite, tu troubles la paix du monde !

C. FEUILLIDE.

---

---

# Critique Littéraire.

---

## LES SALONS DE PARIS,

PAR M<sup>me</sup> D'ABRANTÈS.

Le titre de ce livre semblait nous promettre des causeries légères, piquantes et de bon goût, et nous trouvons d'abord que l'auteur nous présente les *salons de Paris* dans un point de vue sérieux, qui donne à l'œuvre une physionomie inattendue, une portée nouvelle, un intérêt plus véritable. Cela était louable. Mais M<sup>me</sup> d'Abrantès, qui n'a pas étudié les temps et les mœurs sans une secrète prévention, a mis notre époque en cause et prononcé ce double jugement : La société du XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré des vices impossibles à nier, exha'e *l'aménité des procédés, un goût exquis, des grâces et une urbanité parfaites. Aujourd'hui, pour tout changement, on est grossier sans être meilleur, et la société, qui se croit régénérée, s'en va s'écroulant*. C'est là une condamnation trop leste pour que nous l'acceptions sans examen. Nous nous introduirons donc dans l'ancienne société, pour établir, entre l'époque préconisée et l'époque condamnée, un rapprochement dont peut-être il résultera des conclusions différentes de celles qu'a données M<sup>me</sup> d'Abrantès.

Richelieu, qui avait deviné et qui continuait la politique de Louis XI, en rappelant les turbulents barons autour du trône, en créant des charges pour les retenir à la cour, donna la sécurité à la couronne, en même temps qu'il fit naître l'étiquette et ce que naguère on appelait exclusivement la société. Les femmes, transportées de leurs salles silencieuses au sein des fêtes de la

cour, qu'elles ornaient et animaient, présidèrent aux réunions de la ville, qui se formèrent aussitôt; les hommes, charmés d'un commerce si doux, si intime, si peu habituel, furent entraînés à adoucir leur rudesse. Mais le penchant à conspirer, qu'ils avaient apporté de leurs châteaux, ne fut pas si tôt vaincu. Pendant que le désir de plaire réformait les manières, on conspirait auprès des femmes; et nous avons vu, durant la fronde, ces femmes, devenues le mobile et le but des entreprises les plus hardies, porter l'intrigue jusque dans les salons de la famille royale. Au milieu de ces agitations cependant, la société s'acheminait. Déjà Louis XIV était le monarque magnifique que nous connaissons; déjà les spectacles, les réunions élégantes, l'amour et ses joies, avaient apaisé l'esprit de révolte: on oubliait de conspirer. On conversait, on conversait sans cesse, dans cette société d'abord si intrigante: de là tant de bonnes histoires que nous ont léguées Saint-Simon et les inimitables bavardages de M<sup>me</sup> de Sévigné. Déjà aussi le cercle de cette société s'ouvrait pour cinq cents familles nouvelles, auxquelles l'épuisement des finances avait fait vendre des lettres de noblesse.

Mais il est telle liberté qui engendre l'abus. La société des femmes, qu'on avait si parfaitement goûtée, devint un besoin que la facilité de se satisfaire rendit toujours plus pressant. A l'exemple de Louis XIV, on s'était fait aimable, galant, puis dévot; on se fit licencieux à l'exemple du régent et de Louis XV; et, par imitation et par entraînement, la société se trouva prise en même temps d'un insatiable amour. Il fallut une expression à cette ardeur amoureuse dont on était possédé: les rimeurs furent généralement recherchés, et la société, grossie maintenant d'une infinité de faux marquis et de faux vicomtes qui s'étaient introduits par supercherie, s'agrandit de tous les ordres de la littérature, les philosophes au premier rang. Dès lors on philosopha et on chanta. A la question la plus oiseuse, la plus ridicule ou la plus importante, on répondait par une tirade, par un madrigal ou par un couplet, soit emprunté, soit pris dans son propre fonds, et la chanson, épigrammatique ou pastorale, régna. Dès lors, on aima à la ville, on aima aux champs. Chaque saison eut ses saturnales, durant lesquelles ruisselait le vin de Champagne et jaillissaient les couplets; car ce qu'il fallait à cette société amoureuse, sceptique et imprévoyante,

dont la position de fortune et les distinctions sociales n'avaient pas encore été atteintes par les révolutions, c'étaient des chants, des contes licencieux, les dialogues grivois de la halle et le fou rire.

D'un autre côté, il n'était pas rare que les seigneurs de la cour se reposassent des amours *comme il faut* auprès de filles de peu. Ils recouraient à divers déguisements pour s'approcher d'elles et les séduire. Si elles opposaient une résistance à l'épreuve d'offres éblouissantes, ils usaient, pour les enlever et les parquer dans des sérails, d'expédients tels que celui de mettre le feu à leur maison. Si leur père, leur frère, plus soucieux du dommage causé à leur honneur que de celui causé à leur fortune, s'avisait de se croire entachés par cet enlèvement, une lettre de cachet répondait à leurs plaintes, quand ils ne perdaient pas la vie dans cette lutte contre le fort. D'ailleurs, une femme titrée, adorable exception, restait-elle belle et chaste entre toutes ces femmes folles et vicieuses, on tentait aussitôt de la fétrir. Sous le prétexte de quelque bonne œuvre à accomplir, on l'attirait, à son insu, dans une maison de filles perdues, à la vue de gens apostés, et la pauvre femme, surprise au moyen de sa vertu, déshonorée, quoique innocente, mourait désespérée de la perte de sa réputation. On donuait à ces abominations, qui dataient de la régence, le nom de roueries; il y en a eu de plus atroces dont on se vantait impunément. Malgré tant de perversité néanmoins, il y avait une sorte de délicatesse dans l'amour, on était encore soigneux de plaire, on tenait encore à obtenir l'affection alors même qu'on la violentait et qu'on l'achetait.

Louis XVI cependant était trop chaste pour que son exemple ne modifiât pas quelque peu les mœurs de cette société qui se transformait selon les influences qu'elle recevait de la royauté. Quand il fut prouvé que la séduction des femmes échouait auprès du roi, on s'abandonna au jeu pour se distraire de la débauche. On joua des sommes énormes, et pour acquitter les *dettes d'honneur*, il devint *délicieux* de substituer sa signature à 100,000 fr. de billets de caisse soulevés chez un financier, *délicieux* d'escroquer les diamants de sa femme, les diamants de sa maîtresse, au profit d'usuriers et de courtisanes. Alors la philosophie dominait si généralement, que les livres des philo-

sophes meublaient l'antichambre aussi bien que le salon. Chacun raisonnait, et tandis que le scepticisme continuait d'enrôler en haut lieu une foule de prosélytes, la nation, se demandant à son tour si elle ne devait pas être appelée à compter parmi cette société où il était possible de se glisser par achat de titres, par fraude et par mariages d'argent, arrivait à la connaissance de ses droits, qu'elle revendiqua contre toute attente, lors de la convocation des états-généraux. On avait bien compté, à Versailles, sur des bavardages et des criaileries parlementaires, mais on n'avait pas cru devoir craindre davantage de petits nobles, de curés à portion congrue, qui se montraient soumis dans leur diocèse, et surtout de procureurs et de médecins. Conséquemment la société, si remarquable par l'*exquise politesse*, si *excellente* sous le rapport du *goût et de l'urbanité*, se répandit en railleries hautaines et sanglantes sur le manque d'élégance des notables, sur l'air provincial des curés de campagne qu'elle appelait la tourbe du clergé. Les députés, dès leur arrivée à Versailles, furent humiliés et bafoués, mystification stupide et imprudente qui envenima au plus haut point les ressentiments nés des excès des ordres privilégiés aussi bien que de l'impéritie de l'administration. Quand, ainsi aiguillonnés, les députés des communes se furent constitués *Assemblée nationale*, l'aristocratie qu'étonnait une mesure si nouvelle, s'émut, cria qu'un corps de sédition s'était investi du pouvoir souverain pour montrer au royaume qu'il n'avait plus de roi. Puis, presque aussitôt, ce qu'on appelait la cabale Polignac, parcourant la liste des députés, arrêta de bonne foi « que M. Sallé, issu de Cochon, s'alliant à Gras, ne saurait imposer à la France ni au conseil d'état où MM. La Bête, Poulain, Cornu, Muletête, tiendraient la première place. » Cette autre grossièreté porta son fruit aussi. Les députés en apparence désavoués du roi, qui restait flottant, couverts de mépris par la cour, repoussés de la salle de leurs délibérations, puis des Récollets, puis de Notre-Dame, s'installèrent au Jeu de Paume; là exaltés par les circonstances, ils rendirent le décret et prêtèrent le serment qui valurent à la France l'*Assemblée Nationale permanente*. Mais à quoi bon rechercher si loin le trait dominant de la société de cette époque? n'est-elle pas nettement caractérisée par ce jugement des contemporains à l'égard d'une infinité de

personnages historiques , *dur et Rogue* , et peut-il y avoir alliance inaltérable entre la dureté et l'urbanité, entre l'arrogance et la politesse ?

Ceux qui , depuis les approches de la convention , se renfermant dans la vie intérieure, passaient le temps à rêver la liberté réelle , à s'entretenir des affaires publiques, c'est-à-dire d'assassinats juridiques , de projets de lois et de discours oratoires ; ceux-là, qui étaient ce qu'on pouvait appeler la société, avaient au sortir de cette époque de sang , une physionomie grave , assombrie encore par la littérature du temps qui , depuis Mesmer et consorts , puisait volontiers ses moyens d'émouvoir dans le merveilleux et la terreur. Durant les jours menaçants qui s'étaient écoulés , on avait eu si souvent à trembler pour soi ou pour les siens, que le papillotage, les chants , les caricatures en action , eussent paru une anomalie à ces esprits encore frappés d'horreur et d'épouvante. Aussi la société ne s'empressait-elle guère de rétablir des réunions où elle pût se donner rendez-vous. Bientôt aussi, elle reprit généralement une teinte de sa rudesse première, ce qui n'autorise pas à dire que la civilisation avait rétrogradé, mais bien qu'elle subissait une influence nouvelle, l'influence impériale, militaire et despotique, qui amena la langueur dans les plus chères affections. Alors le jeune homme , hérissé de grec et de latin , passait sans transition des écoles à l'armée, qui devait lui tenir lieu de pays, de société, de famille. Il n'était guère question vraiment d'être fils pieux, mari attaché, père attentif , homme de goût et de belles manières , mais brillant et hardi soldat. Pour chacun , il n'était qu'un désir, une préoccupation , un but : *Son bâton de maréchal à gagner*. Une sorte de diplomatie avait été imaginée pour les négociations qui tendaient à cette fin ; on passait sur la forme pour toute autre affaire. Les réceptions , les fêtes, les conversations , les mariages , les amours mêmes se traitaient militairement, et les petits capitaines de l'empire, introuvables quand la justice avait à connaître de leurs actes , ne cravachaient pas les lois avec moins d'impudence que les marquis d'autrefois. Alors la femme, qui comptait à peine quelques semaines d'existence à deux, après longues années de mariage, seule avec ses jeunes enfants, dépensait le temps à se parer , à chanter , en s'accompagnant de la harpe, *le Départ du Croisé*, à lire les bulletins de la grande

armée et à regarder tristement sa beauté délaissée. Si passait quelque bel officier, fort ignorant de prévenances délicates, voire même de politesse courante, mais simplement pourvu de cette galante jactance de bivouac en usage pour la vivandière comme pour la duchesse, si passait quelque bel officier, bien pressé d'aimer, d'être aimé et de repartir, la pauvre délaissée, qui croyait ne pouvoir être assez reconnaissante pour celui qui l'arrachait à son ennui, ne refusait pas toujours un amour qui n'avait été ni mérité, ni réellement désiré, ni convenablement demandé. Quand alors il fut hors de doute que la préférence d'une femme s'obtenait avec moins d'amour, de fidélité, que n'en exigeaient de leurs ducs et de leurs marquis les Laguerre et les Guimard, les hommes renoncèrent à se contraindre pour apporter davantage dans un engagement qui pouvait se former et se rompre avec la même facilité. Le cœur y perdit son occupation la plus douce, l'esprit l'émulation la plus efficace, partant la vie y perdit l'intérêt, et la société son plus grand charme. Et cet état de choses a dû arriver jusqu'à nous, les deux pouvoirs à qui il était encore donné d'agir sur les mœurs, les femmes et la littérature, étant sans influence active : la littérature, parce que, plus avide de succès que d'améliorations, elle négligeait dès lors sa véritable mission et s'occupait à flatter le goût dominant plutôt qu'à le diriger; les femmes, parce qu'elles étaient détronées pour avoir mis en oubli leur dignité. Visiblement donc, le laisser-aller de manières qu'on nous reproche, n'est pas le tort de notre époque; mais un dernier trait de l'empire que la figure nouvelle qui se dessine n'a pas encore effacé.

Quant à nous, qui pour la plupart ne trouvons pas en entrant dans le monde, fort agrandi aujourd'hui, les distinctions et la position de fortune qui y attendaient l'ancienne société; quant à nous qui sommes forcés de nous créer la place que nous voulons occuper, de nous frayer un chemin vers l'avenir, et qui rencontrons partout les rangs si pressés, que nous arrivons à nous mettre en évidence à grand-peine, nous sommes si entièrement absorbés dans nos préoccupations studieuses et inquiètes, que même à vingt ans nous ne sentons pas le besoin impérieux de société, la soif de dissipation et de folie qu'on avait autrefois. Déjà nous connaissons trop le vide de ces mystifications polies qu'on nomme *compliments*, *protestations*, pour perdre le

temps à les rechercher, et, par cela qu'elles nous ont un instant dupés, nous mettons une sorte de pudeur et de politesse à en être sobres envers les autres, différant encore, sur ce point, de la société du XVIII<sup>e</sup> siècle, à laquelle les flatteries réciproques étaient indispensables pour caresser son orgueil et amuser son oisiveté. Après avoir signalé de si notables changements dans le caractère national, est-il bien nécessaire d'ajouter que nous ne saurions pas mieux nous accommoder *des maisons ouvertes, des réunions permanentes*, qui allaient si bien aux mœurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, que ce qui reste de la société de cette époque ne s'accommode des mœurs d'aujourd'hui.

Si d'ailleurs nous sommes moins intrigants qu'au temps de la fronde, moins parleurs qu'au grand siècle, si nous sommes moins légers, moins *roués* que sous la régence et les règnes suivants, y a-t-il raison à dire que nous courons à notre ruine? Si nous sommes guéris du despotisme militaire, si la révolution de 1850 ne ressemble en rien à celle 1793, y a-t-il bonne foi à prétendre que nous avons rétrogradé? Si enfin l'espèce *grand seigneur* a disparu, n'affirmerons-nous pas, nous, que nous avons progressé? Car ce qui donnait à l'homme de cour une physionomie particulière, ce n'est pas le décousu de son langage, sa galanterie mignarde, son scepticisme affecté; c'était le sentiment inné de l'impunité pour ce qu'il lui plaisait d'oser; c'était cette fatuité du vice qu'il croyait la marque la plus certaine de la qualité, en ce que nul ne pouvait oser ce qu'il osait; c'était cette forfanterie qui le faisait braver tout, hormis la faveur, et qui le rendait impudent jusque dans sa politesse. L'espèce *grand seigneur* étant perdue, l'œuvre de Louis XI et de Richelieu est accomplie, et désormais la loi est forte pour tous.

Quand donc on peut se dire comme M<sup>me</sup> d'Abrantès, qu'on est *femme littéraire*, il y a mieux à faire que calomnier la société alors qu'évidemment elle se régénère. Aujourd'hui, que la même influence qui a si souvent métamorphosé les mœurs, remet en honneur le mariage qui ne s'y attendait guère, la poésie, qui n'y songeait pas davantage, se dispose à se faire chaste. Bientôt les inspirations les plus fécondes du poète lui viendront de son intérieur; bientôt la critique nous dira avec ébahissement que la muse du poète c'est sa femme. Inévitablement alors, pour peu que la généralité des femmes s'y prête, elles se trouveront

réhabilitées dans leur dignité et remises en crédit. Inévitablement alors, par le concours des trois pouvoirs qui opèrent sur les mœurs, l'amour chaste, la fidélité à la foi jurée, l'union des familles, toutes les vertus qui font le bonheur des sociétés, seront à l'ordre du jour. Honorons donc l'influence qui la première a donné le mouvement à la réforme, et ayons foi en l'avenir.

Cette conséquence tirée de notre exposé, examinons un peu ce que c'est que *les Salons de Paris*. Autant qu'il est permis de saisir l'idée de ce livre, il s'agissait de démontrer l'action réciproque des événements politiques sur la société, et de la société sur les événements politiques. Mais la maturité a manqué au plan, et la force de direction à la conduite. De cette intention que nous supposons, il n'y a de visible qu'une esquisse si confuse et si informe, qu'il faut renoncer à résoudre affirmativement ce que l'auteur avait projeté d'exécuter. Ainsi faisons-nous.

Dans le *salon de madame Necker*, M<sup>me</sup> d'Abrantès paraît s'être spécialement proposé de nous montrer, d'une part, combien peu les controverses politiques et littéraires, dont tout le monde s'occupait, troublaient alors l'harmonie d'un cercle, combien, au contraire, à l'aide du *goût* et des *bonnes manières*, la conversation gagnait, en vivacité et en intérêt, à ces discussions; de nous montrer, d'autre part, la littérature traitant d'égal à égal avec la cour, et professant dans les réunions. Qu'avons-nous en réalité? Un épisode de la biographie de M. de Malesherbes, la lecture d'un portrait par M<sup>me</sup> Necker, le portrait de *l'ange de la duchesse de Lauzun*, que ne reconnaîtront guère ceux qui l'ont vue passer dans les mémoires du temps. Ce portrait et toutes les merveilleuses puérités dont il est l'occasion, sont aujourd'hui d'un intérêt bien médiocre. Suivent, en dialogue, quelques pages des Mémoires de M<sup>me</sup> de Genlis, qui fournissent à des accusations et à des justifications qui rappellent la loge du portier; puis vient une controverse sur Voltaire, avec laquelle l'esprit, le piquant, le naturel, n'ont rien à démêler. Puis, enfin, nous avons quelques critiques dialoguées de La Harpe, les seules pages attachantes du *salon de madame Necker*.

Celui de *la duchesse de Chartres* nous est donné pour le plus agréable de Paris, toutes les grâces s'y trouvent réunies à

*toute l'urbanité française.* C'est bien le cas de voir comment M<sup>me</sup> d'Abrantès nous rend la société polie et spirituelle qu'elle nous vante. Nous sommes d'ailleurs au commencement du règne de Louis XVI, l'atmosphère politique est sereine ; les esprits que n'agitent pas trop les querelles de partis le sont aussi : entrons , le coup d'œil sera parfait. Ici , nous retrouvons M<sup>me</sup> de Genlis et ses Mémoires, la plus contestable des autorités. M<sup>me</sup> de Genlis , qui voudrait persuader que la reine a souhaité d'être de l'ordre de la *Persévérance* ; M<sup>me</sup> de Genlis , qui dit n'avoir pas voulu aller à la cour ; qui , de fait , a intrigué de tout point pour s'y faire admettre , et qui , se voyant poliment éconduite , s'est vengée par des pamphlets. Mais revenons à la duchesse de Chartres. « Pieuse comme un ange, elle est à la cour *une oasis dans le désert.* » Elle parfile ainsi que M<sup>me</sup> de Blot , sa dame d'honneur. Cette jeune femme qui travaille à une bourse , c'est M<sup>me</sup> de Genlis. Des rapports , nous dit-on , existent entre elle et le duc de Chartres, *non pas toutefois ceux qui ont éveillé la censure publique.* Le duc n'aime pas M<sup>me</sup> de Blot, *parce qu'elle commence à être clairvoyante ;* ce qui signifie présentement que les rapports existant entre le duc et M<sup>me</sup> de Genlis sont réellement ceux *qui ont éveillé la censure publique.* Mais il importe peu, cette inconséquence n'est pas la plus grave d'un livre qu'on n'a pas pris la peine de rendre toujours français , ni toujours logique. Le duc , *fixant* M<sup>me</sup> de Blot , la querelle sur l'enthousiasme que lui inspire Rousseau. Elle *avise* M<sup>me</sup> de Genlis , et ne laisse pas échapper *l'occasion d'une petite vengeance.* Quelle est cette vengeance ? C'est d'interroger M<sup>me</sup> de Genlis sur l'espèce de sentiment que peut inspirer Rousseau. M<sup>me</sup> de Genlis n'en saurait rien dire , elle n'a lu ni *la Nouvelle Héloïse* , ni *Émile.*

MADAME DE BLOT. — C'est en vérité bien surprenant , et vous avez là , madame , une prétention bien ridicule.

MADAME DE GENLIS. — Non , madame , je n'ai pas de *prétentions* ; j'en vois autour de moi de trop absurdes pour me donner à moi-même ce *ridicule.* Je n'ai pas lu *la Nouvelle Héloïse* , parce que *j'en ai assez entendu dire* pour savoir que *la Nouvelle Héloïse* n'est pas un livre pour mon âge. Lorsque j'aurai le vôtre , madame , je lirai les ouvrages de Rousseau . etc.

Voyez quelle grâce , quelle convenance , quel échange de po-

litesse et de déférence entre une femme d'un âge mûr et une jeune femme, dans la plus parfaite et la plus regrettable des sociétés ! Voyez aussi combien d'élégance dans le dialogue, voyez combien d'esprit ! On n'est pas d'ailleurs plus niaisement courtois que ce baron qui s'en vient parler au duc de l'amour de M<sup>me</sup> de Genlis pour son mari, à une époque où chacun savait à quoi s'en tenir sur l'indifférence réciproque qui déjà avait succédé aux tendres sentiments du mari et de la femme. On n'est pas plus ridiculement arrogante que M<sup>me</sup> de Genlis, qui dit, à vingt ans, qu'elle espère faire tomber l'odieuse coutume de parfiler, contre laquelle elle écrivit plus tard. Nous voici maintenant transportés à l'hôtel de Livry, où la maîtresse de la maison et M. de Hautefeuille se sont pris de querelle si gracieusement, que ce dernier a cru devoir se réfugier à l'extrémité du salon.

MADAME DE LIVRY de l'autre extrémité. — Monsieur, vous êtes absurde !

MONSIEUR DE HAUTEFEUILLE. — Madame, à tout seigneur tout honneur ! vous passez avant moi.

Pour réponse plus prompte et plus péremptoire, M<sup>me</sup> de Livry lève le pied et lance de toute sa force sa mule à la tête de M. de Hautefeuille. Après cette mutinerie à la Du Barri, arrive M<sup>me</sup> de Montauban. Elle parle ; et si nous substituons *ma chère à mon cœur, le vingt un au pharaon, ma bonne à mon valet de chambre*, nous croyons entendre une lingère enrichie de l'empire qui vise à la bonhomie de société. Tout cela peut-il donc être l'urbanité, la politesse, l'élégance ? Pas plus que ces faits, empruntés çà et là à la vérité, pour être déroulés dans un salon, dépouillés de la convenance de temps, de lieu, de véritable à-propos enfin, partant non animés, non vrais, ne nous rendent le monde du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Reconnaissons-le d'ailleurs, la politesse, le goût, l'urbanité, ne peuvent caractériser absolument ni une époque, ni telle ou telle classe de la société, car ces qualités, individuelles bien plus que générales, dépendant avant tout de l'éducation qu'on a reçue, de la bonté du cœur, qui fait qu'on épargne aux autres tout procédé dont on serait soi-même blessé ; car elles dépendent de ce tact inné qui fait qu'on pressent l'effet d'un mouvement, d'une parole, avant d'avoir cédé à l'impulsion qui en-

traînait à agir et à parler ; car elles dépendent de la disposition de l'esprit ; et par cela même que notre humeur , assujétie à mille influences , est variable , il n'est , hélas ! rien de plus rare que la véritable politesse. Voyez à l'appui comment se comportait M. de Vaudreuil. Admis dans l'intimité de la reine, il ose se servir d'une queue de billard faite d'un seul morceau d'ivoire incrusté d'or , et réservée exclusivement à Marie-Antoinette. Bientôt encore, bloqué par un joueur plus adroit, il ne craint pas de frapper le billard de cette queue, assez violemment pour qu'elle se brise aux yeux de la reine qui entre en ce moment. Et cet homme qui se conduit avec cette rusticité , c'est le comte de Vaudreuil ! et cette femme qu'on traite avec un tel manque d'égards, c'est la reine de France , toute puissante alors ! Nous ne savons pas néanmoins que l'opinion de la société , dont on nous dit que le blâme avait des effets si heureux et si immédiats, ait le moins du monde sévi contre M. de Vaudreuil et contre le comte Étienne de Durfort, assez malhonnête homme pour sacrifier à une nouvelle maîtresse les lettres et le portrait d'une noble femme qu'il abandonne : comme auparavant, tous deux continuent de faire partie de l'intimité de la reine. Contre quels méfaits sévissait donc cette autorité des salons qu'on nous donne comme le souverain correctif des mauvaises manières ? Qu'était-ce que l'opinion de cette société dont on nous dit que les femmes, comme autant de pythonisses , rendaient des oracles sur leurs fauteuils ? Voici la duchesse de Boufflers ; l'opinion l'a chansonnée, flétrie ; devenue la maréchale de Luxembourg, *elle domine la cour et la ville*. Expression du temps qu'on prend à la lettre, et qui signifiait : être de mode. Voilà M<sup>lle</sup> Quinault l'ainée, chanteuse de l'Opéra, maîtresse avouée du comte de Nocé, du cardinal Dubois, du régent, qui la cède au duc de Chartres ; maîtresse présumée d'une infinité d'autres, elle se fait épouser par le duc de Nevers, s'appelle toujours M<sup>lle</sup> Quinault, et voit les femmes les plus collets-montés tenir à honneur de tapisser ses salons. Ce qui faisait dire d'elle aussi qu'elle *dominait la cour et la ville*, expression que nous devons traduire ainsi : Il était devenu coutume de se rencontrer chez M<sup>lle</sup> Quinault l'ainée.

Nous sommes donc autorisés à conclure que l'opinion de la société du XVIII<sup>e</sup> siècle était sans pouvoir sur les mœurs et sur

les manières. La société elle-même, plus flatteuse que réellement polie, avait plus de prétention que de droit à la réputation de politesse qu'on lui a trop exactement conservée; car c'est surtout parce que M<sup>me</sup> d'Abrantès a pris à cœur de donner à ce monde un vernis qui lui est étranger que quelques tableaux sont fort pâles. Dans celui de *la duchesse de Chartres*, par exemple, nous ne retrouvons rien qui ressemble au duc, rien qui caractérise les personnages, rien qui reflète le Palais-Royal, rien qui précise l'époque, mais des causeries dont le sort est d'être oubliées, et que personne jusqu'ici n'avait songé à ressusciter. Au contraire, dans le *salon de madame Roland*, où dominent les personnages historiques, il y a du mouvement, de la réalité. Le *salon de madame de Custine*, qui offre un intérêt romanesque, se détache entièrement de l'ensemble, ainsi que quelques autres. Quant à celui de la reine, quoi qu'en dise M<sup>me</sup> d'Abrantès, il était possible d'en rendre compte; la mine même est riche et reste toute à exploiter, nonobstant le *salon de madame de Polignac*, qui nous est donné! A travers ces différents salons, on rencontre des regards qui *fixent*, des sourires qui *laissent voir trente-deux perles*, des redites, infiniment de redites, des biographies qui n'apprennent rien de neuf; puis souvent l'inexactitude historique, et, dans le récit, une confusion inextricable, causée par l'emploi non raisonné des pronoms. Il n'y a rien là qui puisse étonner; qu'attendre de mieux de livres qui pullulent et dont on peut dire qu'ils sont plus promptement écrits que brochés. Cette précipitation blâmable nous laisse à regretter aujourd'hui de ne rencontrer qu'une idée avortée où nous devons trouver une conception pleine d'utilité et d'agrément.

M<sup>me</sup> M.....

---

---

---

L'ACADÉMIE  
ROYALE  
DE MUSIQUE.

---

4<sup>e</sup> ÉPOQUE. — 6<sup>e</sup> ARTICLE.

Grétry faisait fortune à l'Opéra-Comique et ne pouvait s'acclimater à l'Académie royale. *Andromaque*, sa tragédie, fut trouvée comique; *Céphale et Procris* était depuis longtemps abandonné; *l'Embarras des richesses* venait de tomber pour la seconde fois en deux représentations; *Colinette à la cour* avait seule obtenu quelque succès, lorsque ce musicien donna *la Caravane*, le 15 janvier 1784. *La Caravane*, qui, pendant un demi-siècle, a fait promener ses chameaux sur les planches de toutes nos salles d'opéra; *la Caravane*, qui montrait aux amateurs des beautés piquantes, agaçantes, séduisantes, des Anglaises, des Hollandaises, des Françaises; quel bonheur pour le parolier Morel d'avoir à colloquer des rimes aussi riches au bout de ses lignes grotesques! *la Caravane* enfin, dont les orgues de Barbarie nous serinent encore l'ouverture! Si la pièce était pitoyable comme toutes celles du même faiseur, le cadre avait un certain air de nouveauté; un spectacle varié s'y déployait sans effort, et la scène du bazar fut le véhicule dans lequel on emballait tous les débutants de la danse. Mélodieuse, brillante, la musique se fit encore remarquer par la vérité de son expression.

Morel convient dans sa préface, car le livret de *la Caravane*

est précédé d'une préface , que le sujet est indécent , que mettre sur la scène les mœurs de l'Asie et l'intérieur d'un sérail, c'est s'exposer aux reproches des gens d'un goût austère et délicat. Nos paroliers sont plus audacieux et ne cherchent pas à se justifier dans des préfaces.

Un amateur nommé Moulgue fut mis en interdit pour avoir sifflé la pièce de Morel ; il adressa à l'auteur qui lui faisait fermer la porte de l'Opéra :

Depuis trois jours on me condamne  
 A fuir les lyriques lambris ,  
 Pour avoir, avec tout Paris ,  
 Médit de votre *Caravane*.  
 Ah ! monseigneur Morel, merci !  
 Pardonnez-moi, je vous en prie ,  
 Et plus que vous, toute la vie ,  
 Je médierai de Piccinni ,  
 Et vous tiendrai pour un génie.

*La Caravane* est pourtant la meilleure pièce que Morel ait donnée sous son nom. La raison, c'est qu'il ne l'avait pas faite ; ce livret est l'ouvrage du comte de Provence , qui nous a gouvernés sous le nom de Louis XVIII. Il ne faut pas s'étonner si les critiques un peu malins étaient éloignés de l'Opéra par mesure de haute police.

Floquet trouvait apparemment que la musique d'*Alceste* n'était pas bonne, et que Gluck avait échoué dans son entreprise ; Floquet imagina de corriger le thème du maître allemand en écrivant une partition d'*Alceste*, sur la pièce de Quinault , revue et tripotée par Saint-Marc. Cet adversaire de Gluck n'osait pourtant pas se mesurer ouvertement avec un tel champion, il craignait le haro général que sa témérité devait exciter contre lui ; c'est incognito, la visière baissée, qu'il se proposait de combattre ce rival redoutable. Floquet , n'en doutez pas , se serait fait connaître après l'avoir terrassé. Saint-Marc fut indiscret , et le musicien lui déclara qu'il renonçait à une affaire dont le succès dépendait surtout du mystère que l'on aurait mis à la conduire. Fâché de perdre son travail, Floquet eut l'idée de le faire valoir en se couvrant d'un nouveau masque. Le livret d'*Alceste* avait été imprimé dans les œuvres de Saint-Marc ;

Floquet fait parvenir à ce parolier une lettre très-flatteuse d'un musicien étranger, anonyme, résidant alors très-loin de la France, qui lui marquait avoir trouvé dans la bibliothèque de son souverain cet opéra qui lui avait plu beaucoup, qui l'avait frappé d'enthousiasme, et dont il lui demandait la permission de faire usage. La tournure était prise de manière à lui faire croire que son nouveau musicien était Paisiello, attaché à la cour de Russie. Saint-Marc, flatté des louanges qu'on lui prodiguait, donna tête baissée dans le panneau. La correspondance s'établit entre eux et se soutint assez bien pendant quelque temps ; mais une réponse arrivée beaucoup trop tôt de Saint-Pétersbourg fit ouvrir les yeux au rimeur, il vit clairement qu'il était joué par Floquet. Ce musicien, deux fois trahi dans son incognito, se garda bien de convenir de la ruse ; mais il abandonna le projet qu'il avait formé de détrôner Gluck.

Le roi, qui, jusqu'alors, n'aimait que la gaieté de l'Opéra-Comique et du Vaudeville, prit goût aux grands opéras. C'est à M<sup>me</sup> Saint-Huberti que l'on dut cette conversion. Louis XVI, écoutant avec intérêt les œuvres des faiseurs de l'époque, trouva que les paroles en étaient détestables. Il voulut encourager par des prix les écrivains distingués, les hommes de talent, à se livrer à la composition de ce que l'on appelait alors des poèmes d'opéras. L'arrêt du conseil du 5 janvier 1784 établit trois prix : le premier de 1,500 livres, pour la tragédie lyrique, reconnue la meilleure au jugement des gens de lettres chargés de l'examiner par sa majesté ; le deuxième de 500 livres pour la tragédie du même genre qui obtiendra le second rang ; le troisième de 600 livres pour le meilleur opéra-ballet, pastorale ou comédie lyrique.

Le même arrêt fixe à sept le nombre des premiers sujets du chant : deux premières basses, deux premiers ténors, et trois premières actrices. Les sujets pour les remplacements étaient du même nombre et dans les mêmes genres. Les doubles se réduisaient à trois, un ténor et deux actrices. En tout, dix-sept sujets.

Le personnel de la danse était composé du maître de ballets, d'un aide, de trois premiers danseurs, de trois premières danseuses, de trois remplacements en danseurs et danseuses, et de six doubles, trois hommes et trois femmes. En tout, dix-sept sujets.

Les appointements des premiers acteurs et actrices étaient fixés *pour toujours* à 9,000 livres, ceux des remplacements à 7,000 livres, et ceux des doubles à 5,000 livres. Les feux étaient supprimés. Entend néanmoins sa majesté que ceux des sujets qui ont droit au partage des bénéfiques qui pourraient résulter des recettes plus avantageuses, dues en partie à leur zèle et à leurs travaux, ainsi qu'à leur économie dans les dépenses, continueront d'en jouir à l'avenir, de même que ceux qui seraient admis par la suite au même partage, suivant l'état qui en sera arrêté tous les ans.

*Chimène*, opéra en trois actes, de Sacchini, que l'on avait exécuté à Fontainebleau pendant le mois de décembre, ne fut donné au public de Paris que le 9 février suivant. Guillard avait taillé ce livret dans la tragédie de Corneille. Ce fut un triomphe pour Sacchini et pour M<sup>me</sup> Saint-Huberti, qui soutint admirablement la haute réputation qu'elle s'était faite dans *Didon*. Un très-beau duo, dont la coupe a servi de modèle ensuite, plusieurs airs d'une mélodie gracieuse, quelques traits d'expressions assez vigoureux, un chœur très-animé, une espèce de finale qui termine le second acte, méritent d'être remarqués dans cet ouvrage. Nos acteurs de vaudeville chantent encore, sans qu'ils s'en doutent, des airs de ballet de *Chimène*.

*Délie et Tibulle*, acte mis en musique par M<sup>lle</sup> Beaumesnil, est fort applaudi. La musicienne avait donné des soins particuliers au rôle de Délie que M<sup>me</sup> Saint-Huberti joua et chanta d'une manière aussi gracieuse que spirituelle. « Il y a de la finesse, du sentiment; cet opuscule ferait honneur à Beaumesnil, s'il était véritablement d'elle. » Voilà ce que dit un malicieux contemporain; je n'en crois rien. M<sup>lle</sup> Beaumesnil fit exécuter ensuite une composition plus importante, *les Israélites poursuivis par Pharaon*, oratorio qui parut avec un certain éclat au concert spirituel.

Le roi achète la salle de Port-Saint-Martin qui appartenait à la compagnie qui l'avait fait bâtir. Cette salle est payée 600,000 fr. et doit servir aux répétitions des ballets; on y formera le dépôt des machines et des décorations, lorsqu'une autre salle aura été construite.

Le mardi de Pâques on rit beaucoup au concert spirituel; c'était la dernière fois que la réunion musicale avait lieu dans

cette salle. Sans quitter le palais des Tuileries, le concert devait s'installer dans la salle des machines. Ces transports de gaieté bruyante furent excités par une symphonie de Haydn qui termina le concert. Chaque musicien, après avoir exécuté sa partie, la mit dans sa poche, souffla sa bougie, prit son instrument sous le bras et s'en alla. La retraite de tous les symphonistes eut lieu successivement et de la même manière. C'était une énigme pour le public, qui s'amusa de cette facétie musicale avant de savoir quelle était l'intention du maître qui l'avait composée.

Les musiciens du prince d'Esterhazy ayant eu quelque différend avec les officiers de sa maison, donnèrent leur démission qui fut acceptée. Le jour de leur départ était fixé; la veille ils exécutèrent le dernier concert qu'ils devaient faire entendre au prince. Haydn composa pour cette circonstance une symphonie dont le finale est très-singulier. C'est un morceau dans lequel les instruments récitent l'un après l'autre; à la fin de leur solo, Haydn avait écrit sur la partie : « Éteignez votre lumière et partez. » En effet, le premier hautbois et le second cor s'en vont d'abord; après eux le second hautbois et le premier cor opèrent leur retraite de la même manière; ensuite les bassons, les basses, les violes, les violons, les violoncelles; il ne reste que le chef d'orchestre et un second violon, qui seuls terminent la symphonie. Le prince, étonné, voulut savoir ce que tout cela signifiait; Haydn lui dit que ses musiciens partaient et montaient successivement dans leurs voitures qui les attendaient dans la cour. Le prince alla trouver ses musiciens, leur reprocha avec sensibilité la manière dont ils l'abandonnaient, les symphonistes furent touchés de tant de bonté et rentrèrent chez le prince. Telle est l'origine de la symphonie que l'on exécuta au concert spirituel, avec toute la pantomime réglée par l'auteur. Lahoussaye et Guénin restèrent seuls dans l'orchestre et finirent le morceau.

Le 26 avril, la salle de l'Opéra était comble, on attendait la première représentation des *Danaïdes*, opéra en cinq actes, de Salieri. La reine était dans sa loge; le bailli de Suffren, qui paraissait en public pour la première fois depuis son retour de l'Inde, fut aperçu au balcon, et des applaudissements universels éclatèrent avec transport, malgré la gêne effroyable dans laquelle était le parterre. L'orchestre, animé par cet enthousiasme, salua l'a-

miral d'une fanfare; le public applaudit de nouveau, et demanda que la fanfare fût recommencée.

» Les actes des *Danaïdes* sont heureusement très-courts; on ne pourrait supporter longtemps cet affreux spectacle, dont les ballets mêmes, parfaitement analogues au genre, ne sont que des jeux atroces. des pantomimes représentant allégoriquement ce qui doit bientôt se passer en action. C'est surtout au troisième acte, celui du festin, qu'est le comble de l'horreur, par la perfidie de ces femmes dansant avec leurs maris, les caressant, les agaçant, lorsqu'elles ont décidé de les massacrer. Il n'est point d'ouvrage, malgré la noirceur du sujet, qui présente un ensemble aussi riche. aussi imposant. La foule des personnages, le nombre des décorations et leur variété, la belle exécution des machines, le brillant des costumes, tout contribuait à saisir l'imagination et à frapper d'étonnement le spectateur.

» Gardel a mis beaucoup d'intelligence dans ses ballets, et s'est montré digne de marcher sur les traces de Noverre. Il a senti qu'il ne fallait pas trop distinguer entre eux les cinquante frères, et les cinquante sœurs entre elles. Il en est résulté que les premiers sujets font corps avec les figurants, ce qui donne beaucoup plus de vérité à la pantomime. »

Bien que Salieri fût Italien, sa musique appartient à l'école allemande : il écrivit la partition des *Danaïdes* à Vienne, sous les yeux de Gluck, son dernier maître, et d'après les idées de ce compositeur sur un sujet qu'il devait traiter. On avait annoncé à Paris que Gluck était l'auteur de la plus grande partie de la musique des *Danaïdes*; ce bruit eut d'heureux résultats, et prévint le public en faveur du nouvel ouvrage. Ce ne fut qu'après la douzième représentation, et quand le succès eut acquis tout ce qu'on pouvait espérer de brillant et de solide; que le grand maître déclara que cette œuvre appartenait uniquement à son élève Salieri. La musique des *Danaïdes* est d'un beau caractère, d'un style ferme et vigoureux, quelquefois mélodieuse, et toujours expressive. Plusieurs morceaux tels que les chœurs, *Descends dans le sein d'Amphitrite, Gloire, évan, évoé!* sont dignes de Gluck et tellement écrits dans la manière de ce maître, qu'on pouvait facilement les lui attribuer. L'air d'Hypermnestre, *Par les larmes de votre fille*; celui de Danaüs, *Jouissez d'un destin prospère*, sont d'un effet puissant et dramatique.

La pièce était une imitation de l'*Ipernestra* que Calzabigi avait écrite pour Gluck. Imitation faible et barbare, paroles ridicules et dépourvues de rythme et de mesure qui dégradent la plupart des morceaux de musique; le chœur de femme surtout : *Gloire, évan, éroé!* ce chœur plein de verve et de feu, produirait des résultats plus heureux encore, si les voix récitaient des vers adaptés au rythme de la mélodie.

Salieri reçut de l'Académie royale 10,000 livres pour le prix de son opéra, 5,000 livres pour ses frais de voyage, et vendit 2,000 livres le manuscrit de la partition à son éditeur.

« Comment? la reine de France fait son devoir, elle te prie de danser, et tu ne fais pas le tien! Je t'ôterai mon nom. » Telle est la remontrance paternelle que Vestris adressait à son fils, quand ce cher Auguste se fit mettre à la Force pour avoir refusé de danser à une représentation que la reine devait honorer de sa présence.

*Diane et Endymion*, opéra en trois actes de Piccinni, est reçu froidement. On applaudit avec transport le bel air chanté par Diane. 8 septembre 1784.

M<sup>lle</sup> Dozon débute avec succès par le rôle de Chimène; c'est le premier sujet sorti de l'école de chant et de déclamation, que le baron de Breteuil venait d'établir. Lays et Molé avaient été les maîtres de M<sup>lle</sup> Dozon. Cette école de chant devint plus tard le Conservatoire de musique de Paris.

Moline traduit en français *il Barbieri di Siviglia*, que Paisiello avait mis en musique à Saint-Pétersbourg; la Comédie-Française s'oppose à ce que cet ouvrage soit représenté en opéra. Ce n'est que plus tard qu'une autre traduction du même ouvrage fut mise en scène à l'Opéra-Comique, par Framery.

Gluck avait refait la musique d'*Armide* après Lulli; Sacchini refit celle de *Dardanus* après Rameau. Le nouveau *Dardanus* obtint peu de succès; on y remarque pourtant de beaux chœurs, un air de ténor gracieux et touchant : *Jours heureux!* un air de baryton : *Sombres chagrins*, d'un beau caractère, mais d'un seul mouvement, trop lent pour ne pas laisser languir l'intérêt. Lainez, Lays et M<sup>lle</sup> Maillard y remplissent les rôles de Dardanus, d'Anténor et d'Iphise. Les danses firent beaucoup de plaisir; un passepied d'un genre neuf, admirablement exécuté par Vestris et M<sup>lle</sup> Guimard, fut couvert d'applaudissements.

On goûta plusieurs autres parties des ballets de cet opéra; M<sup>lles</sup> Saulnier, Zacharie et Langlois y brillèrent. On reconnut à la première la majesté de M<sup>lle</sup> Heinel et des grâces moins sévères; à la seconde, plus de correction et de naturel que n'avait M<sup>lle</sup> Guimard; enfin, la troisième, absolument nouvelle au théâtre, pour la danse haute, à la vigueur, à l'aisance de toutes celles qui l'avaient précédée, joignait déjà plus de noblesse.

*Panurge*, opéra en trois actes, musique de Grétry, doit sa réussite aux danses, au spectacle, à la mise en scène. La pièce était de Morel, qui était beau-frère de Papillon de La Ferté; Morel jouissait de l'immense crédit que lui donnait cette parenté; il profita trop longtemps du droit d'infecter l'Opéra de ses turpitudes dramatiques. Rien de si plat que ce livret, bouffon sans être gai, ridicule sans exciter le rire, et pourtant le spirituel Rabelais en avait fourni le sujet et les principales scènes. La musique de Grétry ne vaut guère mieux que la pièce; l'ouverture de *Panurge* renferme pourtant de belles mélodies, mais elles sont mises en œuvre sans goût et sans talent. Lays fut très-applaudi dans le rôle de Panurge. Grétry, voyant que l'habileté des danseurs avait puissamment soutenu son nouvel ouvrage, imagina de faire composer, par Gardel, un grand finale de danse, qui fut exécuté sur l'ouverture répétée à la fin de la pièce. Le public, charmé de revoir ses virtuoses favoris dans un ensemble général, suivit alors avec plus d'empressement les représentations de *Panurge*; à compter de la troisième, le succès fut déclaré.

Dans la fête chinoise de *Panurge*, on avait placé sur le théâtre un énorme tambour que deux Chinois, élevés sur une estrade, frappaient à coups redoublés. C'était suivre fidèlement la description donnée par le père du Halde. Un critique s'empresse de commenter ainsi ce trait d'érudition du parolier Morel :

Dans cet opéra, je vous prie,  
 Qui frappe avec tant de fureur?  
 C'est le dieu du goût, je parie,  
 Qui prend le tambour pour l'auteur.

M<sup>me</sup> Saint-Huberti joua d'une manière charmante le rôle comique de Climène, femme de Panurge; elle donna à ce person-

nage toute la finesse, la malice d'une soubrette de comédie, et le chanta avec cette aisance, cette verve qui caractérisent un talent du premier ordre, un talent qui devait réussir dans les genres les plus opposés.

Depuis douze ans, les spectateurs n'étaient plus admis sur la scène; on leur permettait encore de s'y placer, moyennant un louis, les jours où l'on donnait des représentations extraordinaires pour la capitation des acteurs. Le 15 mars 1785, à l'une de ces soirées, on jouait *Iphigénie en Tauride* et *Panurge*, sept actes, qui firent durer le spectacle jusqu'à dix heures un quart! chose monstrueuse alors. La recette s'éleva à 16,500 livres, ce qui était encore plus surprenant, et sans exemple jusqu'à cette époque. Le nombre des amateurs colloqués sur le théâtre était si grand, qu'ils masquaient tout à fait la scène; les acteurs auraient été obligés de manœuvrer derrière cette foule importune, si le parterre ne l'avait chassée à force de clameurs et d'attaques. Elle fut contrainte de battre en retraite et de se réfugier derrière les coulisses. Depuis cette violente escarmouche, les petits-maîtres osèrent encore se montrer sur le théâtre; le parterre leur jeta des oranges à la tête et les chassa pour la seconde fois.

On fit des couplets satiriques et des caricatures sur *Panurge*; on le représentait jeté par la fenêtre; deux danseurs, Vestris et Gardel le soutenaient avec des balais.

Dauvergne reprend la direction de l'Opéra, en avril 1785, et l'on crée, pour Francœur, la place de sous-directeur. Lasuze, Rey, Gardel, conservent leurs emplois de chef du chant, chef d'orchestre, maître de ballets. M<sup>lles</sup> Levasseur et Duplant se retirèrent du théâtre.

*La Toison d'or*, de Chabanon, *OEdipe à Colone*, de Guillard, *Cora*, de Valadier, sont les trois livrets d'opéras qui obtiennent les prix institués par le roi pour l'encouragement du théâtre lyrique. Ces trois prix devaient être donnés pour une tragédie lyrique, un opéra-ballet, une pastorale; on ne présenta que des tragédies au concours, et le jury d'examen déclara que les prix seraient chacun de 1000 livres et qu'ils seraient décernés sans donner à chacun de ces ouvrages une préférence absolue, leur mérite et leur genre étant trop différents pour permettre d'en faire une comparaison exacte et rigoureuse. Ce

qu'il y a de plus singulier dans cette décision des académiciens jurés, c'est de leur voir accorder un prix à Guillard pour avoir arrangé en opéra l'*OEdipe chez Admète* de Ducis; tandis que l'arrêt du conseil d'État du 5 janvier 1784 n'avait été rendu que pour bannir les vieilles pièces rajustées, en proposant des récompenses pour les gens habiles qui en auraient composé de nouvelles. Cinquante-huit livrets d'opéras avaient été envoyés au concours.

M<sup>me</sup> Saint-Huberti retourne à Marseille où elle avait été si bien accueillie; les Provençaux redoublent de soins et de galanterie envers l'actrice favorite. Voici l'extrait d'une lettre écrite de Marseille, le 15 août 1785 :

« On ne vous a rien exagéré en vous rendant compte des honneurs prodigués à M<sup>me</sup> Saint-Huberti : nous approchons des folies des Anglais pour leurs acteurs. M<sup>me</sup> Saint-Huberti a donné ici vingt-trois représentations, toutes courues avec une fureur extrême. Les vers, les couronnes lui pleuvaient de toutes parts; elle a emporté plus de cent couronnes sur l'impériale de sa voiture, plusieurs étaient d'un très-grand prix. On lui a donné des fêtes sans fin; mais la fête sur l'eau était digne d'une souveraine et mérite d'être détaillée.

» M<sup>me</sup> Saint-Huberti, vêtue à la grecque (1) ce jour-là, est arrivée par mer sur une très-belle gondole, portant le pavillon de Marseille, montée par huit rameurs et marchant à la voile. Près du lieu du rendez-vous, elle a été entourée par plus de deux cents chaloupes chargées de personnes accourues pour voir la fête et encore plus celle qui en était l'objet. Elle a débarqué au bruit d'une décharge de boîtes et des acclamations du peuple; un moment après elle a remis en mer pour jouir du spectacle d'une joute. Le vainqueur lui a apporté la couronne et l'a reçue de nouveau de ses mains, avec le prix de son triomphe. On a voulu donner à M<sup>me</sup> Saint-Huberti le spectacle d'une pêche dans un immense filet, qu'on n'a jamais pu tirer à cause de l'affluence.

» A la sortie de la gondole, M<sup>me</sup> Saint-Huberti a été saluée d'une seconde salve; le peuple a dansé autour d'elle au son des

(1) Ce costume grec moderne, de la plus grande richesse, fut donné à M<sup>me</sup> Saint-Huberti par les dames grecques de Marseille.

tambourins et des galoubets, tandis que, couchée à la turque sur un divan, elle recevait en reine les hommages des spectateurs des deux sexes. Conduite ensuite à travers une haie de pavillons illuminés, elle est entrée dans une maison de plaisance voisine, où l'on avait élevé un petit théâtre sous une tente.

» Une petite pièce allégorique y fut jouée; elle avait été composée en l'honneur de cette divinité d'opéra par un poète provençal. Le sujet en était assez trivial, mais on y remarquait de jolis vers, un dialogue sprirituel, des traits ingénieux et piquants.

» Pendant le bal qui suivit, M<sup>me</sup> Saint-Huberti fut placée sur une estrade entre Melpomène et Polymnie, deux muses de la pièce. Ensuite, illumination au dedans et au dehors; enfin un souper splendide de cent couverts, dressé dans une salle ouverte ou plutôt fermée uniquement, suivant l'usage du pays, par une grille, à travers laquelle le peuple s'empressait d'admirer l'héroïne. Sur la fin du repas, on a chanté, la galerie a fait chorus: vous pensez bien que M<sup>me</sup> Saint-Huberti n'a pas été oubliée dans ces couplets; elle a répondu par quelques couplets en provençal. On a porté sa santé; les vivats répétés cent fois, une salve générale, ont terminé la fête. »

Vous voyez tous les jours à l'orchestre de l'Opéra un aimable Provençal, contemporain de M<sup>me</sup> Saint-Huberti, son ardent admirateur, autrefois son ami. Si vous pensez que mon récit n'est pas d'une exactitude rigoureuse, dites-lui sur le ton de Grétry: *Vous souvient-il de cette fête?* Il vous répondra sur-le-champ: *Li éri*, j'y étais. C'est par ces mots, consolateurs pour un historien, qu'il termine son discours toutes les fois que je lui demande quelques détails sur les virtuoses du temps passé, sur les fêtes, les représentations données à la cour de Napoléon, et sur les cérémonies musicales de la chapelle de cet empereur. *Li éri, vous disé, ti éri*. Sa mémoire féconde m'a fourni de précieuses notes sur les faits et gestes de M<sup>me</sup> Saint-Huberti. Je suis certain pourtant qu'il ne m'a pas tout dit. D'autres scènes d'un intérêt piquant ont eu lieu dans ce temps où je n'étais pas né; si sa modestie ne l'empêchait pas de me les conter, il pourrait encore ajouter: *Li éri*. Je proposais dernièrement à ce joyeux amateur de venir faire un tour en Provence

avec moi. « J'aime toujours notre pays, me dit-il, je m'y retirerai, mais quand je serai vieux. » Il n'avait alors que quatre-vingt-six ans.

M<sup>me</sup> Saint-Huberti n'avait pas été dotée libéralement sous le rapport des avantages physiques : elle n'était pas belle ; d'une taille assez élevée, blonde et maigre, M<sup>me</sup> Saint-Huberti avait des traits expressifs, mais peu prononcés, j'excepterai pourtant sa bouche qui était fort grande. Elle introduisit à l'Académie royale de Musique la bonne école de chant pratiquée en Italie et en Allemagne ; c'est la première actrice de ce théâtre à qui l'on puisse donner le nom de cantatrice. Il fallait bien qu'elle eût un talent réel et solide, une voix cultivée, pleine de charme et d'expression, puisque Piccini écrivit pour elle : *Ah! que je fus bien inspirée*, air lent, d'un seul mouvement et très-développé. Une cantatrice peut seule intéresser en exécutant un morceau de ce genre ; ses inspirations dramatiques ne lui seraient d'aucun secours en pareille circonstance. M<sup>mes</sup> Mara et Todi, célèbres virtuoses italiennes, faisaient fureur au concert spirituel. M<sup>me</sup> Saint-Huberti osa chanter un duo d'Anfossi avec M<sup>me</sup> Mara, et fut très-applaudie.

« Il est impossible, dit Grimm, de réunir à un plus haut degré la sensibilité la plus exquise, un goût de chant plus soigné, une attention à la scène plus profonde et plus réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, un jeu plus touchant et plus digne du superbe rôle de Didon. C'est la voix de Todi, c'est le jeu de Clairon : c'est un modèle qu'on n'a point eu sur ce théâtre et qui en servira longtemps. »

Un jour qu'elle assistait à la première représentation du *Faux Lord*, à la Comédie-Italienne, le parterre et les loges l'applaudirent spontanément, comme s'ils eussent vu paraître la reine de France. Tout le monde cria : « Vive Didon ! vive la reine de Carthage ! »

Le roi Louis XVI prend la peine de régler lui-même, par son ordonnance du 17 octobre 1785, les droits des personnes qui venaient occuper les loges de l'Opéra, leur accordant la libre et entière faculté de lever ou baisser les petites glaces, de se placer dans lesdites loges de la manière qui leur serait la plus commode, quand même ces manœuvres devraient gêner ou contrarier les curieux errants dans les corridors et prompts à

mettre le nez aux lucarnes. Cette ordonnance, signée Louis, et, plus bas, le baron de Breteuil, se bornait à ce seul point de discipline théâtrale.

Tous les auteurs s'empresaient d'écrire des rôles pour M<sup>me</sup> Saint-Huberti, des rôles importants qui dominaient le drame dont le talent de l'actrice devait assurer le succès. Marmontel et Piccini, qui avaient été si heureux en composant *Didon*, ne réussirent point en lui donnant *Pénélope*. Cet opéra fut accueilli froidement; la pièce était languissante et de peu d'intérêt, la musique faible et décolorée, si l'on excepte l'introduction et un trio.

O Marmontel! loin d'enfanter  
 Sans cesse ouvrage sur ouvrage,  
 De ta Pénélope si sage  
 On te conseille d'imiter  
 La patience singulière :  
 Oui, par le plus heureux retour,  
 La nuit il te faudrait défaire  
 Tout ce que tu fis dans le jour.

M<sup>lle</sup> Lemaure, qui avait si longtemps brillé à l'Opéra, et s'en était retirée depuis quarante-trois ans, meurt à l'âge de quatre-vingt-un ans passés. Le fameux Chassé mourut l'année suivante.

Pour se rapprocher des amateurs qui ne voulaient pas aller chercher le bal masqué à la Porte-Saint-Martin, l'Académie royale amena ses bals au Panthéon, salle bâtie près du Palais-Royal. La recette ne fut pas meilleure dans ce nouveau domicile; après le cinquième bal, on revint à la Porte-Saint-Martin. Le théâtre du Vaudeville fut construit plus tard sur l'emplacement de ce Panthéon.

Le succès inouï du *Mariage de Figaro* avait tellement augmenté les recettes de la Comédie-Française, que la part de chaque sociétaire s'élevait à 50,000 livres par an. Les premiers acteurs de l'Opéra, dont les appointements étaient fixés à 9,000 livres, firent alors des réclamations et voulurent obtenir le double de cette somme. Lays, Chéron, Rousseau, se liguèrent, menaçant l'administration d'aller chercher fortune ailleurs, s'ils n'étaient pas traités avec plus de libéralité. La comparaison de leurs revenus avec ceux des comédiens français les désolait,

les humiliait ; ils trouvaient très-inconvenant que les acteurs du premier théâtre de France n'eussent pas à beaucoup près un sort aussi brillant que celui de leurs confrères de la Comédie Française et de la Comédie-Italienne. Cette réclamation fut très-mal accueillie par le baron de Breteuil. Il leur déclara que tous les théâtres du royaume leur seraient fermés , et que s'ils passaient à l'étranger, on supprimerait à l'instant même leurs pensions.

Le premier exercice public des élèves de l'école de chant a lieu par une représentation de *Roland*, donnée le 4 avril 1786, sur le théâtre des Menus-Plaisirs. Dessaulles, Lefèvre, M<sup>lles</sup> Mulot et Delillette y remplissent les rôles de Roland, Médor, Angélique, Thémire, et sont fort applaudis.

Le roi établit la loi du timbre pour la musique, le 25 septembre 1786 ; « veut Sa Majesté que le produit du timbre, ainsi que celui des amendes et confiscations ordonnées au profit du bureau du timbre pour la musique, soient employés à l'entretien de l'école royale de chant et de déclamation. » Article 25.

Je citerai seulement pour mémoire le *Pizarre*, de Candeille, le *Thémistocle*, de Philidor, qui tombèrent à plat.

A la dernière répétition générale de *Thémistocle*, Philidor se fait attendre ; un banquet splendide et délicat l'avait retardé. L'orchestre, à jeun, mourait de faim. Le compositeur n'en faisait pas moins recommencer les morceaux toutes les fois qu'il le jugeait convenable. Au moment où l'on allait attaquer un air dont l'accompagnement devait être d'une douceur extrême, Philidor accourt sur l'avant-scène, disant : « Les sourdines ! messieurs, les sourdines ! » Rey lui répliqua : « Ils sont doublement heureux. » Calembour qui exprimait l'envie que le chef d'orchestre portait aux sourds, qui avaient le bonheur de dîner et de ne pas entendre *Thémistocle*.

Davide, fameux ténor italien, le père de celui que nous avons entendu, fait fureur au concert spirituel en 1786. Il y avait chanté l'année précédente sans produire une grande sensation ; ses roulades légères, les traits brillants qu'il lançait même dans le récitatif, avaient indisposé les vrais amateurs de la musique française. Ils les goûtèrent ensuite, et ne purent refuser au virtuose les témoignages de leur admiration. Afin de justifier en quelque sorte leur méprise, ils prétendirent que Davide se portait beaucoup mieux en 1786, et que l'amélioration de la

santé du chanteur devait nécessairement porter la plus heureuse influence sur son exécution.

M<sup>me</sup> Saint-Aubin avait paru dans *Colinette à la cour*. On lui trouvait une jolie figure, une voix légère, des grâces dans le chant, de l'esprit, de la finesse dans le jeu, et une habitude de la scène très-précieuse. Elle réussit complètement dans ce premier rôle; mais, comme ce succès ne se soutint pas, M<sup>me</sup> Saint-Aubin se décida à passer à la Comédie-Italienne. Elle s'y montra dans *la Colonie* et *l'Épreuve villageoise*, jouant les rôles de Marine et de Denise. La nouvelle actrice fut reçue avec enthousiasme. Chénard, première basse de l'Opéra-Comique, avait aussi débuté à l'Académie royale, en 1782.

Ce théâtre est dans une si grande pénurie de sujets en hommes, surtout pour la haute-contre, qu'elle propose aux maîtres de musique une pension viagère de 500 livres pour chaque sujet ayant une belle voix de haute-contre, et certaines qualités requises. Un père qui présenterait son fils, réunissant les qualités voulues, aurait eu également droit à la pension.

*Rosine*, opéra en trois actes, paroles de Gersain, musique de Gossec, obtient un médiocre succès. Lays et M<sup>lle</sup> Dozon y remplissent les rôles principaux. Goyon, danseur comique, débute dans les divertissements de cet opéra, dont Gardel le jeune, qui commençait à devenir le rival de son frère pour la composition des ballets, avait fait une partie. 20 juillet 1786.

*OEdipe à Colone*, livret de Guillard, avait obtenu le prix au concours. Suard, académicien, s'empressa d'engager l'auteur d'*OEdipe à Colone* à confier son ouvrage au musicien Grétry; l'affaire se conclut. Le compositeur, sachant que son parolier était dans une position financière peu satisfaisante, lui fit une avance de mille écus sur les droits de sa pièce. Des occupations multipliées, une maladie grave, empêchèrent Grétry de travailler à cet opéra, qu'il garda plusieurs années dans son portefeuille. Guillard et Sacchini allaient diner souvent chez M<sup>me</sup> Berton, veuve de l'ancien directeur de l'Opéra. Un jour, Guillard, alarmé par les retards de Grétry, dans un désespoir de poète, récita plusieurs scènes d'*OEdipe à Colone* chez M<sup>me</sup> Berton. On en fut enchanté; Sacchini témoigna vivement le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir exercer son talent sur un ouvrage aussi touchant, et surtout de n'avoir pas mille écus à

donner à Grétry , pour obtenir son désistement. M<sup>me</sup> Berton les offrit à l'instant, et Fillette-Loroux se chargea de la négociation. Il se rendit chez Grétry , qu'il trouva malade au lit, lui compta les trois mille livres, et lui demanda le manuscrit. Grétry ne consentit qu'avec peine à le rendre, mais en apprenant que Guillard destinait son ouvrage à Sacchini, il dit qu'il le félicitait du choix d'un pareil remplaçant. L'ambassadeur revint triomphant et joyeux de l'heureux résultat de sa mission. Guillard donna sur-le-champ son livret à Sacchini. Le lendemain , la partition d'*OEdipe* était commencée; en moins de six semaines, ce chef-d'œuvre fut terminé.

La reine Marie-Antoinette , qui aimait et cultivait les arts , montrait beaucoup d'affection à Sacchini ; elle lui avait fait obtenir une pension de deux mille écus. On essaya le nouvel opéra de son musicien favori sur le petit théâtre de la cour , à Versailles , le 4 janvier 1786. *OEdipe à Colone* fut jugé digne de son auteur; on l'applaudit, mais il ne produisit pas une sensation bien vive sur l'auditoire. La reine promit cependant à Sacchini qu'*OEdipe* serait le premier ouvrage représenté sur le théâtre de la cour au voyage de Fontainebleau. Sacchini fit part de cette nouvelle à ses amis et continua de se trouver , selon son usage , dans la galerie de Versailles, sur le passage de la reine , qui , tous les dimanches , au sortir de la messe , l'invitait à passer dans le salon de musique. Là, elle prenait plaisir à entendre les plus beaux morceaux d'*Evelina*, que Sacchini composait alors. Ce maître , ayant remarqué avec peine que plusieurs dimanches de suite la reine semblait éviter ses regards, inquiet, tourmenté , se place un jour tellement vis-à-vis de Marie-Antoinette, qu'elle ne peut se dispenser de lui adresser la parole. Elle le reçut dans le salon de musique, et, d'une voix émue, lui dit : « Vous ne m'en voudrez pas, mon cher Sacchini; on dit que j'accorde trop de faveur aux étrangers. On m'a si vivement sollicitée de faire représenter la *Phèdre* de M. Lemoine à la place de votre *OEdipe*, que je n'ai pu m'y refuser. Vous voyez ma position ; pardonnez-moi. »

Sacchini, s'efforçant de contenir sa douleur, fit un salut respectueux, et revint à Paris chez M<sup>me</sup> Berton. Il entra tout éploré, se jeta dans un fauteuil, et ses amis ne purent obtenir de lui que ces mots entrecoupés de sanglots : « Ma bonne amie . mes en-

fants, ze souis oun homme perdou , la reine il ne m'aime piou ! la reine il ne m'aime piou ! » Tous les soins de l'amitié furent inutiles , rien ne put calmer son désespoir. Il ne voulut pas se mettre à table. Il était goutteux à un point extrême, une oppression excessive se déclara ; Guillard , Loraux et M. Berton le reconduisirent chez lui en voiture. Il se mit au lit , et trois jours après il avait cessé de vivre.

« J'ai vécu dans l'intimité avec Sacchini, dit M. Berton ; j'avais le bonheur d'être son élève d'adoption, je le quittais rarement ; il m'appelait son cher fils , je travaillais sur une petite table placée près de son piano. J'ai été témoin de la facilité avec laquelle ce puissant génie a doté l'art musical de ses derniers chefs-d'œuvre. Je l'ai vu composer *OEdipe*, *Évelina*. Souvent, dans ses moments de repos, il se plaisait à lire ce que je venais d'écrire, il l'exécutait même. Si j'avais fait un écart d'imagination, il s'arrêtait subitement , et, me regardant avec un sourire que la beauté de sa figure rendait encore plus touchant, il me disait : « Mon petit ami , cette phrase elle est bien jolie ! mais elle n'est pas de la famille des autres ; cherche-m'en une qui soit au moins leur cousine. »

« Souvent, après la leçon, je l'accompagnais à la promenade. Il portait habituellement sur lui un volume de Racine , et , dans la poche de sa veste, une carte sur laquelle il avait écrit des vers de l'opéra qu'il mettait en musique. Il s'inspirait des œuvres du grand poète ; *Bérénice*, *Andromaque*, *Phèdre*, étaient les tragédies qu'il affectionnait le plus. Arrivé aux allées les plus solitaires des Tuileries, il se plaisait à parcourir ces chefs-d'œuvre et m'en faisait réciter les scènes les plus touchantes. Puis, tout en cheminant vers les Champs-Élysées , il consultait de temps en temps sa petite carte , et , selon la lenteur ou la prestesse de sa marche, je prédisais que le lendemain j'assisterais à la composition d'un *andante* ou d'un *allegro*. Parvenu au carré de Marigny, il s'arrêtait une heure à regarder les joueurs de boule : singulier rapport avec Haydn et Mozart, qui aimaient passionnément ce jeu. »

Né à Naples le 5 mai 1755, mort à Paris le 7 octobre 1786, Sacchini s'éteignit à l'âge de cinquante-un ans, au moment où son génie était dans toute sa force.

*La Toison d'or*, de Vogel, réussit malgré le drame ridicule

de Desriaux. On y remarque principalement l'air d'Hypsipile : *Hélas ! à peine un rayon d'espérance*. et celui de Médée : *Ah ! ne me parlez plus d'amour*. Les chœurs, dessinés à la manière de Gluck, font le plus grand honneur à Vogel. Le rôle de Médée est confié à M<sup>lle</sup> Maillard, qui s'en acquitte fort bien.

La *Phèdre* de Racine est mise en opéra par Hoffman ; on voulait que M<sup>me</sup> Saint-Huberti jouât tous les grands rôles du répertoire tragique. Quand la reine eut entendu la musique de Lemoine, elle déclara qu'elle ne voulait plus de spectacles de cette espèce ; qu'il était inutile de faire beaucoup de dépense pour avoir à Fontainebleau des opéras qui n'en valaient pas la peine. 26 octobre 1786. La reine demanda *Iphigénie en Aulide* pour le soir, et consentit à ce que *Phèdre* fût réservée pour les Parisiens ; la répétition de cet opéra lui suffit. Cette nouveauté, dédaignée par la cour, fut donnée à la ville, qui la reçut avec indifférence, malgré la force d'expression, la vigueur du talent de M<sup>me</sup> Saint-Huberti. *Phèdre* est *déracinée*, disait-on, elle ne peut se soutenir ; à la troisième représentation, la salle était déserte. *Phèdre* se releva pourtant de sa chute, et par un moyen tout à fait étranger à son mérite, à celui des acteurs et des danseurs qui, chaque jour, lui prêtaient un renfort plus puissant : la ressource était alors d'ajouter aux ballets d'un opéra dès qu'il donnait des signes de faiblesse.

Un inspecteur de police, Quidor, fit la fortune de *Phèdre*. Cet inspecteur, grand ami du musicien Lemoine, avait les filles dans son département ; il les invita, les excita, les contraignit à suivre les représentations de *Phèdre*. Ces demoiselles, craignant les suites du mécontentement de ce redoutable champion, et les boutades toujours fâcheuses de son pouvoir discrétionnaire, s'empressèrent d'obéir, allèrent à l'Opéra, et s'y firent conduire par de galants chevaliers. L'inspecteur était dans la salle et passait la revue de son troupeau ; il prenait note des absentes, qui, le jour suivant, s'empressaient de faire acte de présence. Ce n'est pas tout : Quidor, après avoir garni les loges, envoyait à *Phèdre* un secours d'un autre genre et tout aussi précieux. Sa cohorte remplissait le parterre, applaudissait à tout rompre, et fit croire à l'enthousiasme d'un public qui commençait à sentir les beautés de l'ouvrage. La tactique de l'inspecteur produisit le plus heureux résultat.

On avait représenté presque sur-le-champ *les Horaces*, de Salieri, afin de prendre une revanche après la mésaventure de *Phèdre*. *Les Horaces* n'eurent aucun succès, et *Phèdre* se releva pour leur succéder et prêter son appui à l'administration. Les actes des *Horaces* étaient liés par des intermèdes qui tenaient à l'action et ressemblaient aux chœurs de la tragédie grecque. Cette innovation ne réussit pas plus que le reste. « La déclamation est le seul rythme qui convienne à la tragédie proprement dite ; toutes les tentatives faites en ce genre inutilement, depuis le chevalier Gluck, prouvent qu'il ne saurait réussir sur le théâtre lyrique en France. La comparaison des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine avec les opéras dans lesquels on les travestit donne un désavantage sensible à ceux-là ; il en résulte même une teinte de ridicule que notre nation saisit trop facilement pour que les auteurs y échappent. D'ailleurs, la galanterie française veut de l'amour, du spectacle, des danses, et tout cela s'accorde bien rarement avec des traits historiques, dont un héroïsme austère fait le fond. » J'emprunte ces réflexions à un journal du temps. 7 décembre 1786.

« Vous êtes averti que M. le contrôleur-général a levé une nouvelle troupe de comédiens, qui commenceront à jouer à Versailles devant la cour, le lundi 29 janvier 1787. Ils donneront.

LES FAUSSES CONFIDENCES,  
LE CONSENTEMENT FORCÉ,

suivi d'un ballet pantomime allégorique, de la composition de M. de Calonne, intitulé

LE TONNEAU DES DANAÏDES.

Cette affiche fut placardée à la porte du contrôleur général, quelques jours avant l'assemblée des notables, annoncée pour le 29 janvier.

On jouait à Versailles, sur le théâtre de la ville, *Théodore*, opéra-comique, musique de Paisiello ; la reine assistait à cette représentation. Ce pauvre roi de Corse est à Venise ; son écuyer vient lui dire qu'il n'a plus d'argent, et qu'il ne sait où en prendre. *Théodore* est aussi embarrassé que son confident, tous

deux chantent ces mots : « Comment faire ? » — « Il faut assembler les notables, » s'écria un loustic du parterre. La garde se mit aussitôt à chercher le mauvais plaisant ; mais la reine, qui riait beaucoup de la saillie, fit signe de la main que l'on cessât toute poursuite.

« On fait savoir que l'Opéra va quitter Paris, ce spectacle doit être transporté à Versailles, parce que toutes les *machines* y sont. »

Ce placard est encore une des nombreuses pasquinades que l'on dirigea contre les notables assemblés à Versailles.

Les répétitions générales de l'Opéra étaient très-suívies depuis quelques années ; on imagina d'en faire une ressource financière, en exigeant la modique somme de trois livres par billet d'entrée. Une ordonnance du roi datée du 24 novembre 1786, établit la perception de ce droit, dont le produit serait partagé entre les acteurs ; elle permet que les rédacteurs des *Petites Affiches*, du *Mercure*, du *Journal de Paris*, soient admis à ces répétitions, sans payer, avec défense de parler en aucune manière, dans leurs feuilles, des ouvrages nouveaux avant leur représentation.

L'essai du goût des spectateurs payants pour les répétitions ne fut point heureux. La première recette de ce genre ne produisit que 627 livres : on répétait *OEdipe à Colone* de Sacchini, et pourtant il n'y eut qu'une répétition payante, bien que l'ordonnance portât qu'il y en aurait deux,

Une ordonnance du roi du 15 janvier 1787 défend au directeur et au comité de l'Académie royale d'agréer et d'accepter à l'avenir, comme opéra nouveau, aucun poème qui puisse être réclamé en tout ou en partie, par un autre théâtre, soit pour le fond de l'intrigue, soit pour des scènes entières ou pour des imitations serviles de pièces déjà connues ou jouées.

Les opéras nouveaux d'une certaine importance étaient d'abord joués à la cour, soit à Versailles, soit à Fontainebleau. Un plus grand nombre paraissaient à Fontainebleau, à cause de la saison ; le roi passait l'automne à ce château, et la provision d'opéras était toujours plus abondante à l'approche de l'hiver. Ces ouvrages arrivaient ensuite à l'Académie royale, qui les offrait au public de Paris, un mois après leur exhibition à la cour. *OEdipe à Colone* attendit treize mois cette seconde épreuve ; il resta dans les cartons jusqu'au 1<sup>er</sup> février de l'année suivante.

Sacchini , tourmenté par des accès de goutte qui l'avaient empêché d'assister aux premières représentations de *Chimène* et de *Dardanus*, était mort depuis quatre mois quand son *OEdipe* triompha pour la seconde fois. Le succès de cet opéra fut immense, et l'enthousiasme se déclara sur-le-champ. Le musicien n'existait plus, ses admirateurs lui donnaient une dernière preuve de zèle, et ses adversaires pouvaient lui rendre justice sans porter atteinte à leur amour-propre personnel. *Le Pré-aux-Clercs*, *I Puritani*, ont profité, cinquante ans plus tard, d'un aussi triste privilège. Si les succès d'*outré-tombe* sont toujours les plus éclatants, les auteurs sont peu désireux de réunir ainsi tous les suffrages.

*OEdipe à Colone* est le plus bel opéra de Sacchini; c'est un des chefs-d'œuvre de notre scène lyrique : une mélodie noble, expressive, pleine de charme, un style plein de franchise, et qui ne manque pas de vigueur dans les situations fortes, une harmonie trop simple il est vrai, mais suffisante pour une œuvre écrite dans le style italien. Je ne ferai pas de citations; toutes les parties de cet opéra sont remarquables, et cette égalité soutenue, cette élévation constante est une qualité bien rare et bien précieuse. Lainez s'était déjà fait connaître avec honneur, il se distingua dans le rôle de Polynice. Chardini, qui depuis six ans était à l'Académie royale, chanta parfaitement celui de Thésée. M<sup>lle</sup> Dozon, devenue M<sup>me</sup> Chéron, se souvint des leçons excellentes de Sacchini, qui lui avait appris la partie d'Antigone et fut très applaudie, Chéron représentait *OEdipe*; ce rôle, disposé par un maître italien qui connaissait parfaitement le mécanisme des voix et l'art du chant, lui donna les moyens de déployer toute la force et tout le charme de son organe. Chéron prit le rang suprême qu'il a conservé à l'Opéra jusqu'à sa retraite; *OEdipe* le fit sortir des rangs d'une manière éclatante. Chéron était le Lablache de cette époque : sa voix fraîche, ferme, ronde, sonore, vibrante et d'une merveilleuse puissance, avait plus d'étendue encore que celle du virtuose italien; elle descendait jusqu'au *mi-bémol* grave, qu'il fournissait comme une pédale d'orgue aurait pu le faire, et s'élevait jusqu'au *fa*, témoin l'*O salutaris* de Gossec, dans lequel il faisait tonner cette note aiguë. Je l'ai entendu plus tard et puis en juger : les voix de Chéron, de Garat, de M<sup>mo</sup> Scio, vibrent encore à mon

oreille. Belle taille, belle figure, action dramatique, tous ces avantages se réunissaient encore pour former de Chéron un acteur lyrique accompli. Il avait le teint basané, cuivré d'un Égyptien; ce défaut, si c'en est un, disparaissait sous le fard du théâtre; il aurait pu représenter Othello sans avoir recours au liniment de bistre. La voix de Chéron vibrait avec une telle violence, qu'en soufflant dans une verre, il le faisait voler en éclats; une seule note, attaquée avec toute la force de ses poumons, suffisait pour briser la coupe de cristal. Chéron avait été reçu à l'Académie royale en 1778; Larrivée se retira du théâtre en 1786 et lui céda l'emploi de première basse.

Un petit Savoyard venait de broser et de cirer les souliers de Chéron. L'acteur tire sa bourse pour le payer, le Savoyard refuse avec une dignité comique le prix de ses services: « Vous ne me devez rien, dit-il, il ne convient pas que je prenne l'argent d'un confrère; je suis aussi de l'Opéra, j'y joue tous les soirs les diables, les crocodiles et les amours. »

Deux ballets pantomimes, *la Rosière*, *le Premier Navigateur*, furent mis en scène, et l'on reprit *Mirza* pendant l'année théâtrale; d'autres ballets moins importants, *le Pied-de-Bœuf*, *les Sauvages*, *le Coq du village*, mirent en exercice les danseurs. Adrien, basse, les demoiselles Saint-Amant et Garnier firent leur début dans le chant; M<sup>lles</sup> Roze et Laure dans la danse. Cette dernière, enfant de onze ans, fit des prodiges.

*Médée*, de Framery, *Évelina* de Guillard, remportent les prix destinés aux livrets d'opéras. A quoi servaient ces prix, ces jugements académiques? Plusieurs de ces pièces couronnées n'étaient pas représentées, et l'on jouait des ouvrages composés par des auteurs qui dédaignaient d'entrer dans la lice. Nous avons vu Chabanon l'académicien obtenir un prix pour son livret de *la Toison d'Or*; l'opéra qui porte le même titre, et qui fut joué six mois après, était de Desrioux. L'approbation de l'Académie ne suffisait pas, il fallait encore celle des musiciens. Il paraît que les paroliers lauréats n'étaient pas toujours assez heureux pour trouver un compositeur qui voulût de leur drame couronné.

*Aleindor*, opéra-féerie en trois actes, de Rochon de Chabannes, musique de Dezèdes, tombe à peu près le 16 avril 1788. L'auteur des paroles avait fait un mémoire beaucoup meilleur que sa pièce, pour demander au roi la révocation de l'ordon-

nance relative à l'entrée du public payant aux répétitions.

Le 28 avril 1788. le feu prend au magasin des Menus-Plaisirs, et réduit en cendres les forêts, les rochers, les châteaux, les rivières mêmes de l'Opéra. *Alcindor* perdit sa montagne, l'incendie la consuma, cette montagne fut reconstruite d'une manière assez mesquine. Aussi Rochon de Chabannes attribua-t-il la mauvaise fortune de son œuvre à la petitesse de la nouvelle montagne dont elle fut gratifiée. Il lui fallait un vigoureux contrepoids pour tenir d'aplomp l'opéra chancelant. Quarante-vingt-dix décorations complètes et la plus grande partie des costumes furent détruits par les flammes.

On parlait beaucoup dans le monde de l'opéra de Beaumarchais et de Salieri. *Tarare*. La foule se rendit à la répétition, du moment que l'entrée lui en fut permise, moyennant un petit écu. La salle était comble, et la recette s'éleva à 5,155 francs. Ce que Rochon de Chabannes avait prévu, arriva; le public usa de son droit, à la porte acheté: il siffla vigoureusement le cinquième acte. Beaumarchais était furieux, il se contint cependant, et s'avancant modestement sur le bord du théâtre, demanda la parole, obtint du silence, dit aux siffleurs qu'ils avaient raison, et que ce dénouement serait changé. L'auditoire, satisfait de voir son jugement approuvé par l'auteur, applaudit Beaumarchais de la manière la plus bruyante.

Ces bravos ne le réjouissaient pas du tout: il conservait un ressentiment profond d'une telle injure; comme une seconde répétition payante était annoncée, il courut chez le baron de Breteuil, supplia ce ministre de faire rendre l'argent aux personnes qui avaient loué des loges pour cette répétition. Il l'obtint, et l'on afficha que, par ordre, il n'y aurait pas de seconde répétition payante. Cet usage, si nuisible aux intérêts des auteurs, fut bientôt supprimé.

Sans être un modèle à citer, le livret de *Tarare* marque un progrès dans ce genre de travail. Beaumarchais avait mieux compris l'opéra que ses prédécesseurs. Si l'on excepte *Armide*, il n'existait pas une pièce dans laquelle on eût encore déployé les moyens d'exécution de ce théâtre.

Rattache mon brodequin  
Sur le dos de cet Africain.

Ces vers et cent autres de la même force placent Beaumarchais parmi les rimeurs les plus misérables, mais il y a du mouvement, de l'intérêt, un spectacle varié dans son drame; il a su faire agir les masses, et le livret de *Tarare* mérite d'être signalé dans l'histoire de l'art musical. On y trouve huit vers bien rimés, bien rythmés, et c'est beaucoup pour un parolier français; combien de ses confrères n'en ont pas fait autant dans toute leur vie!

Ainsi qu'une abeille  
 Qu'un beau jour éveille,  
 De la fleur vermeille  
 Attire le miel.  
 Un enfant fidèle,  
 Quand Brama l'appelle;  
 S'il prie avec zèle;  
 Obtient tout du ciel.

Cette strophe est excellente pour la musique; je n'y trouve qu'une faute de goût : *ciel*, *miel*, sonnent mal après *zèle* et *vermeille*. Si Beaumarchais a si bien réussi dans ce couplet, c'est que Salieri lui avait tracé la route qu'il fallait suivre rigoureusement. Ces paroles, chantées par Arthénée, le grand-prêtre, étaient parodiées sur un air italien composé depuis longtemps par le musicien.

*Tarare* réussit complètement : la musique en est vigoureuse, colorée et quelquefois spirituelle et gaie. Les chœurs surtout méritent d'être remarqués, Chéron, Lainez, Chardini, Rousseau, remplirent parfaitement les rôles d'Atar, de Tarare, d'Arthénée, de Calpigi.

Les barrières mises à la porte de l'Opéra pour contenir la foule datent de la première représentation de *Tarare*. Cet ouvrage fut joué trente-trois fois, et produisit 121,717 fr. de recette.

Les journaux tonnèrent contre le livret de Beaumarchais : « c'est un monstre dramatique, un monstre tel qu'on n'en a jamais vu, tel qu'on n'en verra peut-être plus. » Ils ont eu raison d'ajouter *ce peut-être*. Un prologue et cinq actes composaient ce drame colossal : ce n'était pas une innovation, Beaumarchais revenait au patron donné par Quinault. Le sujet

de *Tarare* est tiré d'un conte persan , traduit en anglais et ensuite en français , sous le titre de *Sadak et Kalastrade*.

*Théodore*, opéra traduit de l'italien , musique de Paisiello , faisait fureur à Versailles , depuis trois mois , sur le théâtre de la ville. On le mit en scène à l'Académie royale, et sa destinée ne fut pas aussi brillante. 11 septembre 1787.

Gardel communique à l'administration le livret de *Télémaque*, ballet en trois actes ; il n'est pas refusé définitivement , mais on ne le reçoit pas , parce que les femmes figurent presque seules dans ce ballet, où l'on ne verra que deux hommes dont un seul doit danser. Ce défaut est devenu ensuite une qualité précieuse et recherchée.

L'orchestre est augmenté de deux cors, le nombre de ces instruments est porté à quatre en 1788, pour que les quatre cornistes eussent chacun leur instrument. Comme ils alternaient et se divisaient le service , ils n'en avaient eu que deux jusqu'alors : on n'employa les quatre cors ensemble que plus tard. Les trombones étaient joués par les musiciens qui tenaient les parties de trompettes ; de sorte que l'on ne pouvait jamais réunir les trompettes aux trombones pour l'exécution d'aucun morceau. Ajoutez à l'orchestre de l'Opéra de ce temps trois trombonistes, deux trompettistes et quatre contrebassistes, vous aurez la somme et les qualités des symphonistes de celui d'aujourd'hui.

L'année commençait à Pâques pour tous les théâtres, à cause des vacances de la quinzaine pour les solennités religieuses. Cette *quinzaine* était de vingt-trois ou vingt-quatre jours. Les acteurs profitaient de la clôture des spectacles de Paris pour aller donner quelques représentations en province. Presque toutes les mutations dans le personnel, les retraites, avaient lieu à cette époque, et beaucoup de débutants paraissaient sur la scène après la réouverture. Cet usage s'est conservé , bien que les représentations dramatiques ne soient plus suspendues que pour deux ou trois jours à la même époque. Il sera toujours suivi , parce qu'il convient infiniment mieux aux comédiens de faire leurs voyages et de s'occuper de leur déplacement d'une ville à l'autre au printemps, et quand la saison d'hiver, la plus productive de toutes, est terminée. Pour désigner une année théâtrale, il faut réunir deux années communes, commençant et finissant

à Pâques. C'est le système que je vais prendre en donnant ici l'état des recettes et dépenses de l'Opéra de 1787 à 1788.

	l.	s.	d.
Recette faite à la porte en 156 représentations. . . . .	444,655	18	»
Loges à l'année. . . . .	415,808	14	»
Abonnements. . . . .	804	»	»
Recette des douze bals. . . . .	54,059	»	»
Loyer du café et des boutiques. . . . .	2,100	»	»
Vente des livrets. . . . .	245	14	»
Présence de la reine, une fois. . . . .	240	»	»
Redevance du concert spirituel, le quinzième de la recette. . . . .	4,541	»	»
Redevance de la Comédie-Italienne, par abonnement. . . . .	40,000	02	»
Redevance des Variétés amusantes, par abonnement. . . . .	40,000	»	»
Redevance de l'Ambigu-Comique, par abonnement. . . . .	50,090	»	»
Redevance des grands danseurs de corde, Nicolet, par abonnement. . . . .	24,000	»	»
Redevance des Baujolois et des spectacles forains par abonnement. . . . .	25,584	»	»
Recette générale. . . . .	1,062,124	8	»
Dépense générale. . . . .	1,095,551	11	»
Déficit avoué. . . . .	52,906	11	11
Déficit réel établi par une note particulière du directeur, désignée par ces mots : « Note pour moi. » . . . . .	154,007	7	5

L'Opéra régnait en despote sur tous les théâtres de Paris ; il ne levait pas un impôt annuel sur la Comédie-Française comme sur les autres spectacles ; mais il lui faisait payer l'amende toutes les fois qu'elle se laissait prendre en contravention. Ces amendes s'élevaient jusqu'à 50,000 francs, que la Comédie-Française payait pour avoir fait paraître des chanteurs, des danseurs en plus grand nombre que ne portait le règlement, pour avoir ajouté quelques symphonistes à son petit orchestre.

L'Académie royale de musique avait le privilège exclusif des plaisirs dramatiques de la capitale. Si l'on excepte la Comédie-Française, son ancienne, elle avait concédé toutes les permissions obtenues à diverses époques par les entrepreneurs qui exploitaient les autres théâtres, et leur avait imposé ses conditions. Le tribut annuel n'était pas le joug le plus dur à supporter ; il fallait que chacun de ces spectacles eût une salle de telle ou telle dimension, avec ou sans loges ; les acteurs devaient parler et non chanter, d'autres parler et chanter derrière la toile du fond ; tandis que des comédiens mimes faisaient les gestes sur la scène, d'autres devaient se montrer à travers une gaze, d'autres danser, mais sur la corde ou le fil de fer ; d'autres jouer la pantomime. Toute infraction à ce règlement était punie à l'instant par des indemnités pécuniaires, la prison, la clôture du théâtre pour un temps déterminé, pour toujours. Les opéras-comiques ne pouvaient être représentés à la Comédie-Italienne que les jours où l'Académie royale se reposait ; quand elle ouvrait son spectacle, on ne jouait que des comédies chez sa rivale.

Ces gênes, ces tortures imposées par l'Académie royale de musique aux théâtres, afin que leur rivalité fût moins redoutable pour elle, les impôts qu'elle prélevait sur leurs recettes, étaient aussi bizarres qu'odieus ; mais son privilège despotique lui donnait la faculté d'augmenter ainsi le total de ses finances. total qui ne suffisait point encore pour balancer sa dépense. Elle usait rigoureusement de ses droits, qui s'étendaient sur tout ce qui, dans Paris, était spectacle ou divertissement public. Les treteaux de la foire, les salles de bal, les cirques où les écuyers signalaient leur force et leur adresse, l'arène où des chiens poursuivaient des ours et des taureaux, les galeries où Curtius montrait ses figures de cire, acteurs muets, immobiles, qui ne chantaient, ne parlaient, ne dansaient et ne pouvaient entrer en concurrence avec les virtuoses de l'Opéra, tout cela devait et payait régulièrement les droits fixés par le tarif ou réglés par abonnement.

Vous croyez que j'ai fini, vous devez penser même que j'ai poussé trop loin peut-être mon énumération ; point du tout ; j'ai dit que tout ce qui était spectacle devait subir l'exercice des gabelous de l'Opéra. S'il avait plu à quelque jolie femme de

montrer son  *pied*  pour deux sous , ainsi que cela s'est vu dernièrement dans le foyer des acteurs du Vaudeville , l'Académie royale de musique , ce théâtre dirigé par le roi de France , aurait envoyé son agent , afin de percevoir un liard sur le produit de cette exhibition. Les rats blancs défendant une forteresse attaquée par leurs confrères en mousquetaires gris , les serins savants , les puces travailleuses , les rhinocéros et les panthères , les serpents et les phoques , les nains et les géants , les fœtus à deux têtes , et ceux qui n'en avaient pas , les femmes à longue barbe et les hommes sans poil , les mutilés de toute espèce , les mangeurs de chats vivants , les avaleurs de sabres , les jongleurs , les bateleurs , les escamoteurs , les femmes qui tournaient avec des épées dans les yeux et sur le nez , les alcides mâles et femelles , les danseurs sur la corde roide ou lâche , les artificiers brûlant de la poudre aux yeux des badauds , les singes surtout qui rasaient leur maître après avoir dansé la gavotte et le passe-pied , payaient exactement la dime à l'Opéra. Quelle dime , bon Dieu ! un sou , deux liards ! peut-on ainsi se vautrer dans la boue pour aller disputer une obole au misérable qui vend sa périlleuse industrie , et s'expose à la mort pour gagner le pain de la journée. L'Académie royale aurait dû compter avec le bourreau : quel prélèvement elle eût fait sur les spectacles de la Grève !

N'est-ce pas une chose monstrueuse et pitoyable que de trouver dans le même livre où les triomphes de Gluck , de Piccinni , de Sacchini sont enregistrés , où l'on rend un compte détaillé des prouesses de Larrivée et de Sophie Arnould , de Chéron et de M<sup>me</sup> Saint-Huberti , de trouver des notes d'un ridicule inoui , dégoûtant , que l'on n'oserait rapporter , si le registre n'était là pour convaincre les incrédules. Ces notes sont écrites par Francœur ; belle occupation pour un directeur d'Académie royale !

Le sieur Nicoud , pour avoir le droit de faire voir son singe , payera 6 livres par an à l'Académie royale de musique.

La machine hydraulique , 2 sous par jour.

Le sieur Marigny , pour faire voir ses nains , 2 sous par jour.

Le sieur Second , pour ses marionnettes , 4 sous par jour.

Le sieur Messuib. pour ses géants. 6 liards par jour.

Le sieur Devain, pour son cabinet de magots, 2 sous par jour.

L'homme ventriloque, 24 livres par an.

Les ombres chinoises, 120 livres.

Le sieur Zaller, pour son optique, 180 livres,

Le sieur Préjean, pour ses puces travailleuses, 25 livres.

Le sieur Curtius, pour ses figures en cire, 150 livres.

Le sieur Albin, pour son crocodile vivant, 12 livres, etc., etc.

Joûte à la Rapée, chaque représentation, 56 livres.

Joûte au Gros-Caillou, *idem*.

Singulier tarif que celui-là ! Les géants payent moins que les nains, les crocodiles y sont traités avec bien plus d'aménité que les puces ; il est juste de dire que le crocodile du sieur Albin, quoique vivant, ne travaillait pas. Et c'était pour une misérable somme de 590 livres (recette de 1788) qu'une administration royale descendait à ces ignobles détails. En retranchant de ce total les frais de perception et de surveillance nécessaires pour ramasser les sous, les liards, les embourser, les compter, les changer en monnaie décente ; tenir les écritures pour cette gueuserie, on verra qu'une recette aussi fétide se réduisait à bien peu de chose.

Je vous ai montré le bonhomme Francœur liardant avec les jongleurs du boulevard ; maintenant voici le ministre d'État s'occupant sérieusement de ces détails misérables au moment où la plus terrible révolution politique allait éclater. Le baron de Breteuil ne dansait pas ; il tripotait, liardait sur son volcan, et réglait le destin des marionnettes.

« A MONSIEUR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL,

« Je suis informé, monsieur, des réclamations des entrepreneurs des spectacles de l'*Ambigu-Comique* et des *Grands danseurs du roi* (aujourd'hui la *Gaité*) contre le sieur Sallé, directeur du spectacle des *Assosiés* ; Colon, directeur du spectacle des *Délassements comiques* ; Clément de l'Ornaison, directeur du spectacle des *Bluettes comiques* ; et Aubry, directeur des *Débris comiques*. Ces réclamations sont d'autant plus fortes que ces quatre directeurs ont dérogé aux permissions qui leur ont été accordées, en faisant construire des salles beau-

coup plus grandes que celles qu'ils avaient d'abord, et en faisant jouer même des pièces tirées du répertoire des grands théâtres. Vous voudrez donc bien, monsieur, lorsque vous renouvellez leurs permissions, leur imposer, chacun en ce qui les concerne, les conditions suivantes :

» Le sieur Sallé ne pourra avoir, comme anciennement, que des marionnettes, et ne fera jouer que des petites pièces poissardes en scènes détachées.

» Le sieur Colon n'aura, aux termes de sa première permission, que la liberté d'avoir des marionnettes et quelques acteurs derrière une toile.

» Le sieur Clément de l'Ornaison ne pourra faire chanter sur son théâtre aucun personnage; ils n'y feront qu'un jeu pantomime, tandis que d'autres acteurs chanteront et parleront dans les coulisses, et il sera assujetti à avoir sur son avant-scène un rideau de gaze entre les spectateurs et les acteurs.

» Le sieur Aubry n'aura qu'un jeu de marionnettes, auxquelles il pourra ajouter quelques tours de gobelets.

» Tous, enfin, n'auront dans leurs salles qu'un parquet à gradins avec une galerie au pourtour, sans aucun rang de loges, et sans pouvoir faire aucune augmentation, sous quelque prétexte que ce soit.

» Le prix des places sera fixé à 2 sous 6 deniers et à 12 sous.

» Si ces directeurs ne remplissent pas exactement les conditions ci-dessus, vous voudrez bien, monsieur, les prévenir que leurs spectacles seront supprimés.

» **BARON DE BRETEUIL.** »

Le comité de l'Opéra délibère sur un mémoire de M<sup>me</sup> Patrat, qui se propose d'établir dans le Temple un nouveau spectacle des mystères de Jésus-Christ pour douze années. Il répond que quand la dame Patrat aura construit son théâtre, et que, munie d'une permission de l'archevêque et du bailli du Temple, elle donnera des détails circonstanciés sur le genre de son spectacle, on lui accordera une permission, moyennant un prix convenu, et pour un an d'abord.

Le nombre des représentations de l'Opéra variait chaque année à cause de la position des fêtes mobiles et des deuils de cour. De 1785 à 1786, il donna 175 représentations, 161 l'année d'a-

près, et 156 seulement de 1787 à 1788. Ce théâtre occupait , en 1788, 527 personnes, dont les appointements s'élevaient à 460,408 livres 6 sous 8 deniers. Je puis vous dire encore combien de fois les sujets de l'Académie ont chanté et dansé pendant cette même année.

Lainez a chanté 46 fois; Chéron, 57; Lays, 65; Rousseau, 69; Moreau; 122; Chardini, 94; Châteaufort, 70; Martin, 68; Adrien, 44; Lebrun, 15; Lefèvre, 24.

M<sup>mes</sup> Saint-Huberti, 50 fois; Maillard, 56; Chéron, 17; Gavaudan aînée, 67; Gavaudan jeune, 74; Joinville, 58; Oudinot, 21; Buret, 58; Mulet, 26.

Gardel a dansé 72 fois; Vestris, 52; Nivelon, 74; Favre, 57; Laurent, 75; Goyon, 51; Frédéric, 59; Huard, 72.

M<sup>mes</sup> Guimard, 75; Saulnier, 87; Pérignon, 56; Langlois, 52; Zacharie, 105; Hilisberg, 40; Deligny, 92; Coulon, 57; Miller, 97; Rose, 54; Laure, 18.

Le dimanche 25 mai 1788, l'Académie royale de musique, représentée par son directeur et ses administrateurs remplit ses devoirs de chrétienne. L'Académie rend le pain bénit à la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Les frais de la cérémonie s'élèvent à 27 livres : 24 pour les brioches, et 5 livres pour les bedeaux. L'Académie tenait sa cour chantante et dansante à la Porte-Saint-Martin, mais son hôtel était rue-Saint-Nicaise, ce qui la rendait paroissienne de Saint-Germain.

Le coiffeur Desnoyers avait fait un chignon pour M<sup>lle</sup> Saint-Huberti; il demande 252 livres pour le prix de cet ouvrage remarquable. L'Académie pousse les hauts cris en voyant la petite note concernant la fourniture d'un gros chignon, et veut, avant de solder le mémoire, que la perruque destinée à parer le chef de la reine de Carthage soit soumise à l'examen et à l'estimation des maîtres de l'art. Il y a contestation; des experts sont nommés : ils décident que le chignon ne vaut pas moins de 252 livres, et l'Académie se soumet à ce jugement. Elle paye. Mais elle enjoint à ses demoiselles de ne plus commander chignons et toupets sans que l'artiste en coiffure n'en ait donné préalablement *l'aperçu*.

Les bustes de Lulli, Quinault, Rameau, Gluck, que l'on avait placés sur la façade extérieure de la salle, sont mis à l'abri dans

le foyer. Vous croyez peut-être que le respect pour ces hommes illustres, si dédaigneusement relégués à la porte, engagea le comité à prendre cette délibération? Non, ce fut pour badigeonner, huiler, vernisser le pauvre Rameau, qui se fondait à la pluie. Rameau s'était cassé le nez en tombant de son piédestal, lors de l'incendie de l'Opéra; son buste en marbre avait été remplacé par une épreuve en plâtre.

Léonard, coiffeur de la reine, profite de son crédit auprès de cette princesse pour obtenir le privilège d'un théâtre italien, dont il confie l'organisation et la direction au célèbre violoniste Viotti. L'Académie royale de musique s'alarme de cette rivalité naissante; elle écrit à ce sujet au baron de Breteuil. Ce ministre lui répond, le 9 juillet 1788, que ce théâtre sera en effet établi, d'abord aux Tuileries, en attendant qu'on lui ait construit une salle dans la rue Feydeau; mais qu'il sera tributaire de l'Académie royale, comme les autres théâtres de Paris, et lui payera une redevance de 50,000 livres par an. Cette nouvelle société s'appuya du patronage de Monsieur, frère du roi. Son théâtre prit le nom de théâtre de Monsieur. Raffanelli, bouffe d'un grand talent; Viganoni, Babbini, ténors admirables; M<sup>me</sup> Morichelli, se signalèrent dans cette compagnie italienne, la meilleure que l'on eût possédée encore à Paris. Elle fit entendre les opéras-bouffes de Cimarosa, de Paisiello, de Sarti; on accueillit les ouvrages et les chanteurs avec enthousiasme. Martin, Elleviou, M<sup>elles</sup> Rolandeau, Rosine, se formèrent à cette école.

*Érelina*, opéra en trois actes, paroles de Guillard, musique de Sacchini, est représenté le 50 avril 1788, et n'obtient qu'un succès d'estime. On y remarque un beau duo, un air plein de chaleur et de véhémence : *Où, vous pouvez tout sur moi*, que Laitiez disait avec une verve entraînante. Sacchini avait laissé cet ouvrage incomplet; le troisième acte d'*Érelina* fut terminé par Rey, chef d'orchestre de l'Opéra, qui se servit de divers morceaux de Sacchini pour ajouter ce qui manquait à sa dernière partition.

Sedaine a la burlesque idée de mettre en opéra l'*Amphitryon* de Molière. La musique de Grétry n'empêche pas cet ouvrage de tomber :

*L'Amphitryon* nouveau vient enfin de paraître;  
La docte Académie à l'auteur tend les bras.

Sedaine, à coup sûr, doit en être,  
Puisque Molière n'en fut pas.

Le baron de Breteuil donne sa démission; M. de Villedeuil lui succède au ministère du département de Paris, le 24 juillet.

Les ambassadeurs de Tippto-Saëb assistent, dans la loge du roi, à la représentation d'*Armide*, donnée le 29 juillet. Ils se plaisent beaucoup à l'Opéra; ce spectacle les enchante; ils y reviennent six fois encore, et voient *la Caravane*, *Iphigénie en Tauride* et le ballet de *Miza*, *OEdipe à Colone* et *le Déserteur*, ballet; *Chimène* et *le Premier Navigateur*.

M<sup>lle</sup> Langlois meurt; M<sup>me</sup> Pérignon et M<sup>lle</sup> Hilisberg se disputent son héritage dansant. Le comité reconnaît les droits de la première, à qui les rôles de M<sup>lle</sup> Langlois sont confiés. M<sup>me</sup> Pérignon prend sur-le-champ la place de la défunte dans le pas de quatre de *Panurge*.

L'administration de l'Opéra cède ses bals aux entrepreneurs Denesle, Simonneau et Francœur aîné, qui les prennent pour six ans, moyennant le prix annuel de 50.000 livres,

M. Cherubini débute, le 1<sup>er</sup> décembre 1788, par *Démophon*, opéra en trois actes, paroles de Marmontel. M. Cherubini s'était déjà signalé en Italie. La partition de *Démophon* marque la transition, le temps où ce musicien changea de manière dans ses compositions. L'auteur n'a pas encore de système arrêté; il navigue entre Gluck et Piccini. Ses airs, d'une expression tendre et gracieuse, appartiennent au style italien, qu'il abandonne dès qu'une situation forte se présente. C'est alors Gluck dans toute sa vigueur et sa véhémence, mais Gluck plus correct, avec des formes plus élégantes, une instrumentation plus riche et plus variée.

Vogel avait aussi traité le sujet de *Démophon* sur un livret de Desrioux. Vogel était mort, et pourtant Lays voulait que l'on mit en scène ce *Démophon*, au lieu de celui de Cherubini. Le compositeur italien obtint de passer le premier; il eût mieux valu qu'il attendît. Cette préférence lui suscita des inimitiés; son opéra eut peu de succès, et dès lors on vanta outre mesure celui de Vogel, dont l'ouverture avait déjà fait une explosion foudroyante dans les concerts. La pièce de Desrioux était infiniment supérieure au livret de Marmontel, imité trop servilement

de Métastase, et dans lequel se trouvaient ces deux paires d'amants, cette partie carrée, assortiment obligé des opéras italiens de l'époque. On avait alors la manie, à l'Opéra, de doubler du même et d'offrir presque en même temps deux pièces composées sur un sujet donné. Ce n'était pas sans malice que l'on opposait un musicien à un autre, en proposant le même thème à tous les deux, on avait soin de donner le plus mauvais livret à l'homme que l'on voulait éconduire. Piccinni faillit être victime de cette ruse en reproduisant *Iphigénie en Tauride* après Gluck; Cherubini subit le même désavantage lorsqu'on le mit en concurrence avec Vogel. Le *Renaud* de Sacchini était bien une autre *Armide*, mais l'action ne portait pas sur des situations absolument semblables.

« Si des mots font un opéra, *Démophon* est un opéra, » dit un plaisant après avoir entendu la nouvelle production lyrique de Marmoutel.

La troupe italienne, qui chantait à Londres au théâtre de Hay-Market, est appelée à Versailles par M<sup>lle</sup> Montansier, directrice des spectacles de cette ville. Cette compagnie, infiniment supérieure en talents à celle qui avait paru, en 1779, à l'Académie royale, exécute parfaitement *Il marchese di Tulipano*, *Gli Schiavi per amore*, *Giamina e Bernardone*, *l'Italiana in Londra*, *le Gelosie villane*, *la Frascatana*. C'est le premier exemple d'une troupe de chanteurs italiens qui joue tour à tour en France et en Angleterre, avec cette différence que la saison d'hiver était réservée aux Anglais. 1788, été.

Le 18 janvier 1789, le froid est si rigoureux, que les chanteurs restent auprès de leur feu. La salle de l'Opéra est déserte; on y gèle, et la recette ne s'élève pas au-dessus de 560 livres tournois.

*Aspasie*, autre croûte de Morel et de Grétry, ne tombe pas aussi durement qu'avait fait *Amphitryon*. 18 mars.

Deux jours après, le spectacle se composait de *Renaud* et du *Devin du village*. Lainez venait de chanter son rôle de Renaud; il alla se reposer dans la salle, aux secondes loges, auprès de M<sup>lle</sup> Davion, fille d'une ouvreuse. M<sup>lle</sup> Gavaudan l'aînée entre comme une furie, apostrophe le ténor et l'ouvreuse, les accable des injures les plus violentes, et met tant d'éclat dans ses discours, que le public, peu curieux de les en-

tendre si longtems, demande à grands cris que ce scandale finisse. M<sup>lle</sup> Gavaudan ne fut pas conduite en prison, comme cela se pratiquait alors, mais on lui défendit d'entrer dans la salle, même en payant.

Un arrêt du conseil d'État du 28 mars 1789 rétablit les *feux* des acteurs de l'Opéra.

M<sup>lle</sup> Rousselois, qui s'était fait un nom en province, débute avec succès, le 28 avril 1789, dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*; elle est reçue à l'Académie royale. Pendant cette représentation, le peuple révolté achevait de brûler la maison Réveillon dans le faubourg Saint-Antoine. M<sup>lle</sup> Rousselois tient encore, en 1857, l'emploi des mères et duègnes au théâtre de Bruxelles; sa voix est toujours puissante et sonore. La vicillesse de cette grand'mère est aussi étonnante que l'enfance de sa petite-fille Léontine Fay. La Du Verdier avait chanté à l'Opéra, pendant quarante-cinq ans, du temps de Lulli; la fameuse Hilaire conserva toute la puissance de son organe jusqu'à soixante-dix ans, et la Saint-Christophe ne prit sa retraite qu'après cinquante bonnes années de service actif.

Le 2 juin, *les Prétendus* paraissent pour la première fois sur la scène. Cet ouvrage pitoyable, et pourtant le moins mauvais de Lemoine, réussit complètement; il reste au théâtre pendant plus de quarante ans, pour la honte de la nation française. Les représentations des *Prétendus* sont interrompues d'abord par la mort du Dauphin. Le 12 juillet, le peuple vient arracher l'affiche qui les annonçait; il avait bien raison! mais ce n'était pas son indignation contre le nouvel opéra qui le portait à faire usage de son autorité pour arrêter les exercices de l'Académie royale de musique. Le peuple avait d'autres affaires en tête: il préluait au siège de la Bastille. Le 21 juillet, après avoir pris et renversé en partie ce château-fort, il voulut bien permettre à l'Opéra de reprendre le cours de ses représentations et faire briller, sur son affiche, *les Prétendus* accolés au *Devin du village*. Belle association! c'est l'Opéra qu'il fallait démolir ce jour-là.

L'autre *Démophon*, celui de Desrioux et de Vogel, est représenté, le 22 septembre 1789, avec le plus brillant succès. Le public fut tellement saisi, transporté par la belle symphonie

placée par Vogel en tête de son opéra, qu'il voulut l'entendre une seconde fois. Cela était sans exemple au théâtre; l'ouverture du *Jeune Henri* fut accueillie plus tard avec le même enthousiasme à l'Opéra-Comique. On la fit redire d'abord; malgré ce brillant début qui disposait admirablement l'auditoire en faveur de la pièce, le *Jeune Henri* fut outrageusement sifflé, conspué; on ne voulut pas en entendre la fin. Après la tempête qui fit baisser le rideau, le parterre se souvint de la symphonie mélodieuse et pittoresque de Méhul, il rendit un hommage éclatant à ce musicien en la faisant exécuter pour la troisième fois. L'ouverture du *Démophon* de Vogel, celle du *Jeune Henri*, si bien fêtées, sont les seules choses qui soient restées de l'un et l'autre opéra. Plusieurs morceaux de chant de ce *Démophon* réunissent la force dramatique au charme de la mélodie; les chœurs surtout doivent être remarqués.

L'ouverture du *Démophon* de Vogel se lie à la première scène du drame, comme les ouvertures d'*Iphigénie en Aulide* et de *Don Juan*. Elle a perdu ce précieux avantage en passant au concert, et bien des personnes, qui n'ont aucune idée de la position primitive de cette symphonie, se permettent d'en critiquer la fin comme peu digne de succéder à un début si large et si véhément. Ils n'auraient pas fait cette observation au théâtre. Là, cette ouverture, qui vient d'exprimer les passions tragiques avec une effrayante vérité, s'apaise tout à coup au lever du rideau, et prend un autre caractère dès que le spectateur aperçoit l'infortunée Dircé, qui doit inspirer l'intérêt le plus tendre. Ces accents, simples et touchants, suaves et pleins de candeur, que l'on trouve peut-être un peu faibles au concert, contrastent avec la vigueur impétueuse du reste de la symphonie, et viennent s'unir admirablement aux premières scènes de l'opéra.

Un des amis de Vogel, voyant le piano de ce compositeur couvert de bouteilles, lui reprocha de trop aimer le vin. Vogel lui répondit en exécutant un morceau plein d'énergie et de verve, et lui dit après l'avoir fini: « Est-ce avec de la limonade que l'on fait de telle musique? » Vogel était d'une complexion forte; cependant le chagrin qu'il éprouva pour la mise en scène du *Démophon*, et ses excès, le mirent au tombeau à peine âgé de trente-deux ans.

Depuis quatre ans, M<sup>me</sup> Saint-Huberti n'avait produit aucune

de ces brillantes explosions qui signalèrent les premiers temps de sa carrière dramatique. Les rôles nouveaux lui manquèrent : on n'écrivait rien qui fût à la hauteur de son talent ; elle conservait pourtant sa réputation en répétant les anciennes pièces. Chaque fois qu'elle paraissait dans un rôle, elle y faisait apercevoir des beautés nouvelles et des conceptions qui prouvaient une connaissance profonde de son art.

Elle avait rajeuni le rôle d'Armide de Gluck par des intentions et des nuances négligées par Rosalie Levasseur. Elle avait imprimé un accent pathétique et solennel à celui d'Alceste ; elle était sublime dans l'air *Divinités du Styx* ! Le charme de son exécution , la vigueur de son jeu dramatique soutinrent la *Phèdre* de Lemoine ; mais le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide* parut au-dessus de ses forces. M<sup>lle</sup> Maillard , son élève, s'était montrée ingrate ; M<sup>me</sup> Chéron avait créé le rôle d'Antigone d'*OEdipe à Colone*, rôle de jeune princesse , il est vrai , et qui ne s'accordait point avec le genre de talent de M<sup>me</sup> Saint-Huberti. Ces désagrémens et quelques intrigues de coulisses lui inspirèrent du dégoût pour le théâtre. Vivant, depuis quelques années , en intimité avec le comte d'Entraigues , elle avait adopté avec chaleur les opinions politiques de ce membre de l'assemblée constituante. L'émigration de son amant acheva de la déterminer. En avril 1790, elle quitte l'Opéra pour aller le rejoindre à Lausanne. Le comte l'épouse le 29 décembre suivant , et ne déclare son mariage qu'en 1797 , à l'époque de son arrestation à Trieste.

M<sup>me</sup> Saint-Huberti, devenue comtesse d'Entraigues ; M<sup>me</sup> Saint-Huberti, qui n'avait cessé d'être grande actrice que pour se placer parmi les grandes dames, termina sa carrière, jusqu'alors si brillante , d'une manière déplorable , horrible : elle fut assassinée en Angleterre. Informée des liaisons du comte d'Entraigues avec le ministre Canning , la police de Bonaparte envoie deux émissaires à Londres. Ces émissaires parviennent à corrompre Lorenzo, domestique du comte, afin de pouvoir prendre lecture, et même copie des notes et dépêches que ce Piémontais portait fréquemment à Canning , de la part de son maître. Le 22 juillet 1812, d'Entraigues ayant donné l'ordre de mettre les chevaux à sa voiture, et déclaré son intention d'aller chez Canning, pour avoir son avis sur un mémoire important qu'il lui avait

envoyé la veille par Lorenzo, celui-ci comprit que son infidélité allait être découverte; il perdit la tête, et dans son trouble, il poignarda le comte et la comtesse d'Entraigues et se tua lui-même après.

*Nephté*, 11 décembre 1789; *les Pommiers et le Moulin*, 30 janvier 1790; *Louis IX en Égypte*, 15 juin 1790; trois opéras de Lemoine, triple calamité pour l'Académie royale de musique!

Je me hâte d'arriver à l'*Antigone* de Zingarelli, production faible, il est vrai, mais d'une bonne école, que les événements politiques, les troubles sans cesse renaissants de la capitale arrêtaient après la seconde représentation; 30 avril 1790. Cet ouvrage était une imitation, une traduction déguisée de l'*Antigono*, donné par Zingarelli, sur le théâtre de Mantoue, en 1786.

La ville de Paris reprend l'Académie royale de musique dans ses attributions (8 avril 1790); les commissaires qu'elle nomme administrent ce théâtre de concert avec le comité formé des chefs du chant, de la danse, de l'orchestre, et des premiers sujets.

Clôture du concert spirituel: les sérénades républicaines le condamnent au silence. L'arrivée du roi, son établissement aux Tuileries lui avaient déjà enlevé son logement.

Le comité de salut public prohibe les mascarades et les déguisements, cette mesure fait suspendre les bals de l'Opéra. Celui du jeudi gras 11 février 1790, avait été annoncé par ordre du ministre; la municipalité fit supprimer l'affiche dès neuf heures du matin et défendit que ce bal eût lieu.

La troupe italienne de Monsieur quitte la salle des Tuileries et vient prendre possession du nouveau théâtre que l'on avait construit pour elle, rue Feydeau. L'ouverture en est faite le 6 janvier 1791, par le *Nozze di Dorina*.

Méhul, qui venait d'obtenir un succès d'enthousiasme à l'Opéra-Comique où l'on jouait *Euphrosine*, débute à l'Académie royale de musique par *Cora*, qui fait peu de sensation. 15 février 1791.

*Corisandre*, de Langlé, paraît le 10 mars suivant avec plus de bonheur.

Candeille, musicien pitoyable, refait la musique d'une partie

de *Castor et Pollux*, en conservant les meilleurs morceaux de Rameau. Ces fragments de l'ancien auteur sont fort applaudis. 15 juin 1791.

M<sup>me</sup> Pouteuil, femme charmante et la virtuose favorite des Marseillais, est reçue à l'Académie royale où elle débute par le rôle d'Antigone d'*Œdipe à Colone*.

« Le 22 juin 1791, l'Académie royale de musique a pris le titre d'*Opéra* sur son affiche. Ce titre était consacré depuis longtemps par la voix publique; il indique bien mieux l'objet que celui d'*Académie*, qui nous semble devoir être désormais rayé du dictionnaire constitutionnel. »

Cette observation, consignée dans un écrit de l'époque, me paraît d'autant plus singulière que l'on donnait alors des noms grecs et latins à tous les établissements anciens et modernes. Mais l'ancien régime avait placé les artistes de notre premier théâtre lyrique sous le patronage d'Académus, et le nom d'*académie*, tout grec qu'il était, devait nécessairement être proscrit.

Il ne le fut pas, à cette époque du moins. Un arrêté du comité de salut public, du 16 septembre, rétablit le titre *Académie royale de musique*. C'est une galanterie que la municipalité de Paris voulut faire au roi; ce prince était en faveur, il venait de signer la constitution. Louis XVI et Marie-Antoinette assistèrent, pour la dernière fois, aux représentations de l'Opéra, le 21 septembre suivant. L'affiche de l'Académie, redevenue un instant royale, annonçait *Castor et Pollux*. La popularité du roi fut de courte durée, et l'on en revint bientôt à la dénomination d'*Opéra-National*: cinquième changement de titre; nous en verrons d'autres encore.

Cette même affiche du 22 juin fit connaître au public, pour la première fois, les noms des acteurs qui devaient figurer dans la représentation annoncée. Jusqu'à ce jour, les titres des pièces et les noms des auteurs étaient seuls portés sur l'affiche.

Je cite pour mémoire le *Portrait*, opéra en deux actes, musique de Champein; *l'Heureux Stratagème*, en deux actes, musique de Jadin; *Œdipe et Jocaste*, de Méreaux.

On voit que la famille d'Œdipe était alors exploitée par tous les faiseurs de livrets. Le triomphe d'*Œdipe à Colone* les avait alléchés.

Dans une scène de *Jocaste*, Œdipe cherche à découvrir le

meurtrier de son père Laïus. Phorbas est depuis dix ans en prison, il était avec Laïus au moment de la mort de ce roi ; Phorbas est accusé de l'avoir tué, mais on n'a pu le condamner faute de preuves. Œdipe se fait amener ce serviteur, et lui ordonne de désigner l'assassin.

L'assassin ! et c'est vous qui me le demandez !

Indigné, Phorbas se retirait après ce vers qui formait à lui seul tout son rôle. Adrien, élève de l'école royale de chant et de déclamation, représentait Phorbas ; il produisit une telle sensation par la vérité de ses accents, de son jeu, de son costume, que le public à l'instant proclama le triomphe du jeune débutant. Talma lui donnait des leçons ; notre grand tragédien avait pris soin de le faire habiller comme doit l'être un malheureux esclave qui a passé dix ans dans un cachot. Sa barbe, ses cheveux blancs étaient en désordre, sa tunique en lambeaux ; c'était un véritable échappé des galères thébaines.

M<sup>me</sup> Saint-Huberti avait fait faire un pas à la réforme du costume à l'Académie royale de musique. C'est Talma qui acheva ce que cette cantatrice avait si bien commencé. M<sup>me</sup> Saint-Huberti avait quitté les grands paniers et pris une robe grecque, mais elle jouait le rôle de Didon avec un toupet frisé, poudré, qu'un énorme chignon accompagnait. On était encore bien loin de la vérité, quoique Lainez eût supprimé les deux queues ficelées avec des rubans blancs, que Legros portait à sa perruque lorsqu'il représentait Achille. Un rang de boucles artistement pommadées et poudrées figuraient aussi dans la coiffure du fils de Pélée, que l'on chaussait en escarpins à talons rouges. Achille, prince thessalien, était nécessairement gentilhomme ; il devait porter au moins les insignes d'un marquis. Agamemnon, le roi des rois, était un personnage plus important encore ; aussi Larrivée se faisait-il munir de deux rangs de boucles et de trois queues plus longues que celles d'Achille. Cet acteur paraissait dans l'*Alceste* de Gluck avec un casque chargé de plumes de diverses couleurs, une culotte de satin vert à boucles d'acier en pointes de diamant, des bas de soie couleur de chair, des souliers à talons rouges, la grande perruque à boucles et à deux queues, la massue en main et la peau du lion de Némée jetée

sur l'épaule. C'est ainsi que Larrivée représentait Hercule. Un tableau dont il existe plusieurs copies en tapisserie des Gobelins, a conservé ce singulier costume dans toute sa bizarrerie.

Les plus beaux rôles de l'emploi de basse furent confiés au débutant qui venait de se signaler avec tant d'éclat. Adrien était dans sa loge prêt à s'habiller pour représenter Œdipe dans l'opéra de Sacchini. Le coiffeur lui apporte une perruque à boucles et curieusement poudrée, une barbe frisée à tire-bouchons; l'acteur foule aux pieds ces ridicules toisons. Vient ensuite le tailleur portant une tunique, un manteau brodé en étoiles d'or; Adrien dit qu'on se moque de lui et du public, et qu'il faut sur le-champ enlever les paillettes, les galons. Le tailleur s'y refuse; l'acteur prend les ciseaux, dépouille son vêtement de tous ces oripeaux, et fait de notables déchirures au manteau comme à la tunique. Il reprit la barbe et les cheveux de Phorbas, parut sur la scène, et reçut du public de nouvelles félicitations sur son goût et son talent. Il semble que cette double approbation aurait dû persuader la direction de ce théâtre, et l'engager à marcher enfin dans la bonne voie sous le rapport de la mise en scène. Point du tout; le tailleur courroucé se plaignit hautement de ce que M. Adrien s'était permis de dégrader, de lacérer un costume d'Œdipe bien riche et bien frais, qu'il avait confectionné sur le modèle de celui que M. Chéron portait dans la même pièce, et condamna le novateur judiciaire à payer le prix de ces prétendues dégradations.

M<sup>lle</sup> Guimard s'était retirée du théâtre en 1790; deux ans après nous voyons paraître au premier rang M<sup>lle</sup> Miller, reçue en 1786, M<sup>lle</sup> Miller, qui devint ensuite M<sup>me</sup> Gardel. M<sup>lles</sup> Saulnier, Roze, M<sup>me</sup> Pérignon, complètent le nombre des premiers sujets de la danse. M<sup>lle</sup> Chevigny est encore parmi les doubles, et M<sup>lle</sup> Bigottini parmi les figurantes. L'Angleterre nous avait enlevé M<sup>lle</sup> Laure.

Le drame lyrique est en pleine décadence à l'Opéra, le ballet vient au secours de ce théâtre; il s'élève au plus haut degré de gloire et de prospérité. Gardel le jeune, Gardel, notre contemporain, né à Nancy le 4 février 1758, entré à l'Académie royale, comme danseur, en 1774, fut maître des ballets de ce théâtre en 1787. Il donna successivement, à partir de 1790, *Télémaque*. *Psyché*. ballets-pantomimes en trois actes, dont la fortune

fut prodigieuse. *Psyché* compte neuf cent douze représentations ; la neuf cent cinquième fut donnée le 25 février 1829 ; M<sup>lle</sup> Taglioni était chargée du rôle de Psyché. Tous les principaux rôles de femmes de ces ballets furent remplis, dans leur nouveauté, par M<sup>me</sup> Gardel.

« En 1816 comme en 1786, depuis son mariage comme lorsqu'elle était encore M<sup>lle</sup> Miller, à vingt ans comme à cinquante, M<sup>me</sup> Gardel a toujours été l'objet de l'admiration unanime. Aussi excellente mime qu'habile danseuse, elle semblait, dans chaque nouveau rôle, se surpasser elle-même. On disait que de ses pieds jaillissaient des diamants ; on l'appelait la Vénus de Médicis de la danse ; et jamais la critique n'est venue mêler son aigre voix à ce concert d'éloges. Comme A. Vestris, elle embrassa tous les genres ; la nature les avait faits l'un et l'autre pour exceller dans tout. »

Vestris représentait l'Amour, dans le ballet de *Psyché*, Laborie, Zéphire. Deshayes fut ensuite chargé de ce rôle et le perfectionna.

CASTIL-BLAZE.

---

---

---

# VOYAGES.

---

## CADIX.

---

28 juillet.

Mon bonheur m'a suivi jusqu'à Cadix, où notre brick vient de mouiller après deux jours et demi d'un voyage un peu retardé par les calmes qui règnent presque toujours au sud du cap Saint-Vincent. J'ai peu de chose à dire de la côte de Portugal, que nous avons constamment laissée bien loin dans l'est, enveloppée d'une de ces brumes épaisses qu'on est tout étonné de trouver sous des latitudes aussi chaudes. Mais en doublant le cap Saint-Vincent, qu'on voit surgir de loin avec les blanches murailles du couvent qui le domine, la brise fraîche du nord-ouest qui nous poussait tomba tout à coup, et nous sentîmes, à la tiédeur de l'air, que nous venions d'entrer dans un autre climat.

En effet, la température humide et brumeuse qui règne sur toute la côte ouest de la Péninsule, même pendant l'été, n'a certes rien de méridional, et jusqu'à ce que l'haleine brûlante de l'Afrique vous ait atteint, jusqu'à ce que vous ayez senti passer par-dessus l'Océan, sans s'y rafraîchir, l'ardente brise qui a balayé les sables du Sahara, vous avez peine à croire que vous soyez par le 36° de latitude, et à quelques vingtaines de lieues du grand désert. C'est là une de ces brusques transitions auxquelles les tempéraments les plus endurcis ont peine à s'ha-

bituer, et qui font payer aux habitants des climats tempérés le tribut qu'il m'a fallu payer dans Cadix au redoutable vent de *medine*, qui désole toute la côte de l'Andalousie. A cela près de ce vent maudit, qui y souffle, par bonheur, assez rarement, je doute qu'il existe au monde un climat plus délicieux que celui de Cadix. La pluie, les nuages mêmes, y sont inconnus l'été : le vent d'ouest qui y règne presque constamment, y apporte toute la fraîcheur du vaste Atlantique qu'il a traversé. Le thermomètre, à l'ombre, ne s'y élève guère au-dessus de vingt degrés, et la brise est quelquefois si fraîche, qu'elle empêche de sentir, même sur les dalles brûlantes du port, l'ardeur dévorante du soleil. Mais gardez-vous de ce soleil africain, et de ses rayons presque perpendiculaires pendant la canicule. Ici, comme dans tous les pays chauds, il y a dans ce ciel si pur, dans ce climat, si délicieux, dans cet air si frais quelque chose de perfide, dont il faut se défier comme d'un ennemi qui vous caresse. Si pure que soit l'atmosphère qu'on respire à Cadix, toute imprudence est funeste, tout excès est à l'instant puni. Ces beaux fruits qui vous tentent, à chaque coin de rue, ces melons ou pastèques odorantes, ces raisins gigantesques, ces figues parfumées, vous sont donnés à condition d'en user, comme le sage use du plaisir, avec défiance et sobriété. L'hygiène est ici le premier, je dirai presque le seul secret de la santé : une vie réglée, quelques instants de sommeil au milieu du jour, surtout pas de courses au soleil, à ces heures brûlantes, où, suivant le proverbe de tous les peuples du midi, « on ne voit dans les rues que des chiens et des Français ; » et quinze jours suffiront pour acclimater vos fibres du nord à cet air énervant du midi et à la molle langueur qu'il inspire.

Mais c'est en voyageur, et non pas en médecin, que je suis venu voir Cadix; et avant de parler du climat et de donner à ceux qui y viendront après moi des leçons de prudence qu'ils ne suivront pas plus que moi, j'aurais dû dépeindre le ravissant aspect que présente, vue de la mer, cette singulière ville. Byrôn, par une de ses images si saisissantes de justesse et de poésie, l'a comparée à un nageur dont la tête s'élève et s'abaisse tour à tour au-dessus des flots; nulle comparaison au monde n'est plus propre à rendre l'impression toute fantastique que cause à ceux qui y arrivent par mer cette île de pierre qui semble flotter sur

la lame et suivre ses oscillations. D'abord vous n'apercevez à l'horizon que le phare de Saint-Sébastien et la coupole blanche de la cathédrale, qui dominent tous deux la cité flottante; vous les perdez, vous les retrouvez tour à tour, selon que le flot vous lève et vous abaisse; à mesure que vous avancez, les objets deviennent plus distincts : du sommet de chaque maison, vous voyez poindre une de ces petites tours blanches et carrées, beffrois roturiers où le négociant de Cadix allait naguère voir arriver ses galions, comme un seigneur féodal eût compté ses hommes d'armes. Puis enfin, lorsque vous approchez de l'entrée du golfe, la ville tout entière se développe devant vous, avec sa forte enceinte de murailles, ses longues batteries qui s'avancent dans la mer, et sa forêt de maisons blanches, pressées l'une contre l'autre, et dont les terrasses étagées semblent monter l'une au-dessus de l'autre, comme des degrés de marbre.

L'aspect de Cadix, à une demi-lieue en mer, est absolument celui d'une ville orientale, moins la verdure que les musulmans aiment à jeter au milieu de leurs massifs de maçonnerie, pour reposer l'œil fatigué de leur blancheur; mais ici, sauf les quelques bouquets d'arbres de l'Alameda et de la place San-Antonio, la haine des arbres, qui est le trait caractéristique de l'habitant de la péninsule, les a sévèrement bannis de Cadix et de la longue enceinte de murailles qui l'entourent. Et d'ailleurs où trouveraient-ils place pour croître au milieu de cette ruche bruyante et affairée, qui bourdonne tout le jour, et ne se repose pas même la nuit, et dans ces rues étroites où le soleil a peine à pénétrer? L'Andaloux a-t-il besoin d'arbres pour aller le soir sur ses remparts, à l'heure où le travail cesse et où le plaisir commence, respirer la brise fraîche du golfe, et laisser couler, son *cigarito* à la bouche, les heures sans les compter? Quel massif de verdure vaudrait pour lui cette ville coquette et parée comme une jeune fille, ce Cadix dont il est fier, avec ses frais *miradores* aux jalousies vertes et aux draperies de soie flottantes qui se soulèvent le soir pour laisser regarder dans la rue la curieuse *senorita*? Quel charme aurait pour lui cette campagne nue et désolée, où l'on n'ose passer que le printemps et l'automne, tandis que l'été, les riches habitants de la côte viennent chercher la fraîcheur à Cadix comme on va la chercher chez nous en Suisse ou dans les Pyrénées? Non! son univers à lui, est dans l'étroite

enceinte de pierre et de chaux qui entoure sa cité natale : son salon, son théâtre et sa campagne à la fois se trouvent réunis sur cette fraîche Alameda, qu'il échange vers dix heures, en promeneur inconstant, pour les causeries plus vives et les banes mieux abrités de la place San-Antonio.

C'est réellement un spectacle charmant que de voir, aux rayons de la pleine lune, cette belle place circulaire, avec ses banes noirs de mantilles pressées les unes contre les autres, à l'ombre de ces grands arbres qui ont abrité, depuis qu'ils existent, tant de conservations secrètes et tant d'amoureux rendez-vous. C'est là, et là seulement, dans toute l'Europe, que j'ai retrouvé cet usage si bienveillant de l'hospitalière Venise, qui permet aux femmes, même les plus élégantes, d'adresser la parole à l'étranger solitaire qui vient s'asseoir à côté d'elles; de lui dire, dans ce patois caressant de Venise, qui ressemble au bégayement d'un enfant, qu'il est le bienvenu sur la terre d'Italie, et qu'il peut, si bon lui semble, y retrouver une patrie.

Les dames du patriciat gaditain croiraient déroger, je le sais, si elles se conformaient à cette coutume toute patriarcale. Mais la bonne vieille bourgeoise, vouée au culte du passé, a encore ici, comme en Italie, pitié de l'étranger dépaysé qui vient y planter sa tente. Voyager, aux yeux des vrais bourgeois de Cadix qui n'ont jamais perdu de vue la tour de Saint-Sébastien, est dans une vie d'homme quelque chose de si périlleux et de si étrange, qu'on ne saurait avoir trop de compassion du pauvre diable que ses affaires amènent si loin du clocher natal. Je dis ses affaires, car personne parmi eux ne comprendrait que l'on pût voyager pour son plaisir. Quant à l'instruction, je voudrais bien savoir à quoi elle servirait à des gens qui savent fumer cinquante *cigaritos* par jour, piquer un taureau au besoin, et faire l'amour en bon Andaloux à des *senoritas*, qui n'ont pas besoin non plus d'apprendre à lire pour savoir à quinze ans plus qu'on n'en sait ailleurs à vingt,

On a souvent comparé l'Italie à l'Espagne; mais j'ai toujours, pour ma part, été beaucoup moins frappé des points de contact que des dissemblances. Je ne parlerai pas de l'aspect du pays; j'ai assez maudit les plages dépouillées de l'Espagne, sans avoir besoin, pour les rendre plus odieuses encore, de mettre en regard avec elles les frais paysages de l'Italie. Mais les mœurs et

le caractère des habitants de ces deux péninsules, situées à peu près sous la même zone de notre hémisphère, offrent entre eux assez de contrastes pour qu'il y ait, à les rapprocher, quelque chose d'instructif et de piquant.

Entre l'Espagnol et l'Italien, les traits communs aux deux nations sont ceux qui vous frappent d'abord. Ainsi vous retrouvez chez tous deux l'abandon, le sans-gêne, la *franqueza*, comme on dit ici, c'est-à-dire le parti pris de simplifier sa vie, en la dispensant de toutes ces formalités vaines qui multiplient les devoirs aux dépens des plaisirs ; le culte des affections de famille, la dernière des religions de l'homme qui survive à toutes les autres, et la seule peut-être qui puisse lui en tenir lieu ; l'insouciance, don précieux que la nature lui a fait pour lui apprendre à se passer de tout ce qui lui manque ; la résignation enfin, ce dernier mot de toutes les philosophies humaines, science difficile qu'elles enseignent en vain, et que l'instinct seul fait trouver tout d'abord à ces peuples habitués à souffrir.

Il y a dans l'organisation des hommes du Midi quelque chose de si délicat et de si impressionnable, qu'on s'étonne, au premier abord, de voir tout ce que ces fibres, si irritables au physique comme au moral, peuvent supporter de souffrances. Mais l'Espagnol sur ce point l'emporte de beaucoup sur l'Italien. Celui-ci, en dépit du beau vers d'Alfieri, n'est pas « un esclave qui frémit, » mais un esclave qui chante sous ses fers. L'Espagnol, au contraire, au fond plus résigné, porte moins gaiement sa servitude sous quelque nom qu'elle se déguise ; habitué à n'attendre de ses gouvernements ni protection ni appui, et à ne les connaître que par ce qu'ils lui coûtent ; changeant de maître tous les six mois, mais, sans que le bât en soit jamais moins lourd, il *paye*, comme le voulait Mazarin, mais il ne *chante* pas. L'empreinte d'une tristesse patiente et grave est sur sa figure sombre, qu'un sourire ne déride jamais. Méfiant comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert, il ne se reprend pas chaque matin, comme l'Italien, à espérer et à vivre ; il marche courbé sous le faix, sans s'abattre, sans se plaindre, sans essayer de le secouer. A quoi bon, d'ailleurs ? A chaque fois qu'il l'a jeté bas, ne le lui a-t-on pas remis plus pesant sur les épaules, et la liberté même a-t-elle eu pour lui, quand elle a tenu la bride et le bâton, la main moins dure que le despotisme ?

Une seule chose console un peu de tous ses maux l'Espagnol et surtout l'Andaloux, doué d'une nature plus élastique et plus heureuse ; ce sont les femmes, non qu'elles règnent ici comme en Italie, véritable paradis des femmes, depuis que la politique et les cigares les ont détrônées chez nous. Les femmes en Espagne tiennent, dans la vie des hommes, presque autant de place qu'en Italie, et que naguère en France ; mais cette place est plus humble ; où l'Italien obéit, l'Espagnol règne en maître. Le *miglior sesso*, comme l'appelle Alfieri, est bien ici, sinon le meilleur, au moins le plus fort et le plus obéi. La jalousie, cette vieille tradition des romanciers, passée de mode en Italie depuis si longtemps, souffle encore ici avec les vents de l'Afrique sur les Othello bourgeois de l'Andalousie. Ici l'on voit encore des grilles et des verrous, autre part qu'au théâtre ou dans les romans ; ici l'on trouve de ces fronts mornes que le regard de l'objet aimé n'a jamais déridés, et de ces beaux yeux de femme qui se baissent timidement devant l'œil impérieux de l'époux et du maître, mais pour se relever, il est vrai, quand il est parti. Rien n'est plus commun que de voir, non pas seulement des maris, mais des fiancés, des *novios*, interdire à la jeune fille qu'ils ne sont même pas sûrs d'épouser, les spectacles, les danses, les jeux, les plaisirs les plus innocents. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces jeunes filles si ardentes, si pressées de jouir, se soumettent sans murmurer à cette tyrannique contrainte, et se préparent par ce dur noviciat, où se passent les plus belles années de leur vie, à la longue réclusion et aux sérieux plaisirs du mariage.

Et puisque j'en suis sur le mariage, je veux, une fois pour toutes, ici fixer le sens d'un mot qui joue un rôle important dans la langue espagnole, à Cadix plus que partout ailleurs. Ce mot sacramentel, qui fait le fond de la langue amoureuse, et qu'on entend résonner dans chacun des arbres de l'Alameda, est celui de *novio*. Je me suis enquis auprès de plusieurs *senoritas*, expertes dans la matière, de ce que signifiait ce mot si fréquemment répété par elles ; et après mûr examen, je crois qu'on peut le définir par quelque chose d'intermédiaire entre un fiancé et un amoureux, plus près cependant de celui-ci que de l'autre. Tous les *novios* ne sont pas des fiancés, et il en est encore moins qui deviennent des maris. C'est en quelque sorte, le premier des gra-

des de la faculté conjugale, dont le *novio* est à peu près le bachelier ès-lettres, le *comprometido* ou fiancé, le licencié, et le *marido* (mari), le docteur,

Quant aux droits que confère le titre de *novio*, ils consistent, lorsqu'ils sont reconnus par les parents de la *senorita*, ce qui n'arrive pas toujours, 1<sup>o</sup> à avoir l'entrée libre dans la maison à certaines heures fixées; 2<sup>o</sup> à voir la *senorita*, mais toujours en présence de la mère, et à se promener ou s'asseoir à côté d'elle à l'Alameda; 3<sup>o</sup> à causer tout bas avec elle, de manière à ce que la *senora madre* puisse voir, mais non pas entendre; 4<sup>o</sup> à tutoyer l'objet de sa flamme discrète; 5<sup>o</sup> à avoir sur elle puissance quasi maritale, c'est-à-dire droit de lui interdire à son gré le théâtre, le bal, la société, les taureaux et la promenade avec tout autre que lui, droit dont les *novios* les plus exigeants ne se font pas faute d'user.

Tels sont les principaux articles de ce *fuero* ou code marital, scrupuleusement mis en vigueur à Cadix comme dans toute l'Espagne, et beaucoup mieux observé, je vous jure, quoique coutume non écrite, que toutes les lois de la monarchie et tous les décrets des cortès. Mais ce code, comme tous les autres, a probablement été rédigé par les hommes; car le *minor sesso*, comme on voit, y est passablement maltraité. Ce ne serait rien encore si la fidélité des *novios* à tenir leurs engagements et à prendre leur dernier grade dans la faculté était en proportion des droits qu'ils s'arrogent et des sacrifices qu'ils imposent. Mais, hélas! si j'en dois croire quelques *senoritas*, qui m'ont paru prêtes à s'insurger comme une de nos pétitionnaires à la chambre des députés, contre le code civil espagnol, « *novios, hay muchos, y maridos pocos* (des *novios*, il y en a beaucoup, et des maris fort peu). » J'ai recueilli bien des plaintes amères contre l'inconstance des *caballeros* et leur manque de foi; et s'il était permis de plaisanter en matière aussi grave, je dirais que les femmes espagnoles ne tarderont pas à réclamer aussi leur charte, et qu'il y aura bientôt une révolution de plus à ajouter à toutes celles que l'Espagne a déjà traversées.

Pauvre ville de Cadix! il ne lui manquerait plus que cette guerre intestine, bien autrement dangereuse que celle de don Carlos, pour mettre le comble à tous ses maux, sur lesquels elle s'étourdit de si bon cœur! Je doute, en effet, qu'on puisse trou-

ver dans tous les coins de l'Europe une ville aussi gaie, aussi propre, aussi parée, et qui cache sous cet air de fête une misère aussi profonde. Depuis l'émanicipation des colonies espagnoles, son commerce, frappé de mort, déchoit de jour en jour; les énormes droits d'octroi dont elle est grevée, et qui augmentent à mesure que leur produit diminue, mettent le comble à la souffrance des classes inférieures. Un tonneau de mille bouteilles de vin de Xérès paye 500 francs de droits, et le reste à proportion. Les livres étrangers payent à l'entrée un droit de plus de 2 francs 50 centimes par volume, et les livres espagnols en payent un à la sortie; les cigarras, ce pain quotidien de l'Espagnol aisé, comme le *cigarito* en papier est celui des classes inférieures, payent une vingtaine de francs le mille; le tabac est hors de prix dans le pays auquel appartiennent encore la Havane et Puerto-Rico. Et cependant, disons-le à l'honneur de Cadix, cette population, grevée de tant de charges, et qui porte gaiement de si effroyables misères, est une des plus douces de l'Espagne. Ici, vous n'entendez pas parler comme ailleurs de meurtres et de *cuchilladas* (coups de couteau); les rues sont sûres à toute heure de nuit, chose presque sans exemple dans la Péninsule, grâce à l'admirable police qui règne dans Cadix. Les *serenos* (crieurs de nuit), ainsi nommés de ce que les nuages étant ici une chose inconnue, leur seul cri est celui de « *sereno* (le temps est serein), » exercent, pendant toute la nuit, la surveillance la plus active, et s'assurent si les portes sont fermées et les volets bien mis. Vous ne pouvez entrer dans une boutique pour demander votre chemin sans que le marchand ne quitte son comptoir pour vous l'enseigner, et souvent même pour vous y conduire. Ajoutons cependant que cette aménité de mœurs ne s'étend pas beaucoup au delà des murs de Cadix, et j'ai cru trouver déjà plus de rudesse et moins d'obligeance dans les petites villes qui en dépendent.

Cadix possède peu de monuments remarquables, sauf sa cathédrale immense, édifice dans le goût corrompu du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui l'a vu commencer. Chose étrange ! Cadix, au temps de sa prospérité, n'a pu parvenir à achever sa cathédrale; et aujourd'hui, malgré sa détresse, elle semble s'être piquée d'honneur et vouloir conduire à sa fin cette gigantesque entreprise. Des trones sont ouverts dans toutes les églises pour recevoir les offrandes

des fidèles ; des souscriptions ont été formées ; les théâtres mêmes ont joué, par un compromis assez bizarre, au bénéfice de cette œuvre pie, et le but, cette fois, a sanctifié les moyens. Tout annonce donc que, d'ici à une dizaine d'années, Cadix verra achever ce vaste édifice qui lui manquait, et qui, malgré tous ses défauts, serait d'un effet imposant, si l'on jetait à bas les ignobles mesures au milieu desquelles on s'est avisé de le bâtir.

Je reviens d'une grande course de taureaux, qui a eu lieu à Puerto-Santa-Maria, de l'autre côté du golfe, et je passe ma nuit, une de ces belles nuits d'été, comme on n'en voit qu'ici, à recueillir, toutes fraîches encore, les impressions que m'a laissées cet étrange spectacle. Aussi bien, qui pourrait songer à dormir pendant ces admirables nuits, où la lune est aussi claire que le jour de nos climats, et où même, à défaut de lune, les étoiles, étincelant comme des myriades de diamants sur ce ciel noir à force d'être bleu, donnent une clarté aussi vive que celle d'une nuit de lune à Paris. Une brise délicieuse agite, sous ma fenêtre, les arbres de l'Alameda, fatigués des chaleurs du jour ; une grande frégate américaine étale devant moi, sur le fond sombre du golfe, ses vergues gigantesques, qui se dressent en l'air comme les bras d'un fantôme ; les feux des pêcheurs étincellent dans la nuit, et glissent sur l'eau comme des âmes en peine, tandis que de petites lames phosphorescentes viennent se briser sans bruit sur les récifs du rempart et les semer de leur poussière lumineuse. Le profond silence de la nuit n'est troublé que de loin en loin par la voix grave des *serenos*. Cadix dort, car il est minuit passé, et les arbres de l'Alameda n'ont plus de confidences à entendre, ni de *novios* à abriter. Anne Radcliffe, à ma place, eût fait un roman ; Byron, quelques-unes de ces belles strophes qu'il a semées d'une main avare dans sa course trop rapide à travers l'Espagne ; moi, je raconterai, dans mon humble prose, une *corrida de toros* ; c'est encore de la poésie, si l'on veut, mais de la poésie tachée de sang, comme celle de Rome sous l'empire, quand son dernier cri de détresse était comme celui de l'Espagne : « Le cirque et du pain ! »

Je pourrais vous décrire ici, en style héroï-comique, le grand combat des *feluchos* ou barques du port et des bateaux à vapeur, qui se disputaient, dans ce grand jour, la gloire et le pro-

fit de transporter au Puerto toute la population de Cadix, pressée sur les dalles du môle ; mais je vous fais grâce de cette *barcomachie*, qui, il y a un siècle ou deux, n'eût pas manqué d'avoir son Arioste. C'est d'ailleurs toujours la vieille guerre de la routine avec le progrès, du passé avec l'avenir ; et moi qui suis, en Espagne du moins, toujours du côté des vieilles coutumes qui s'en vont avec la mantille et le costume national, je pris pour mes péchés, comme les vieux bourgeois de Cadix, un *felucho*, qui mit trois heures, le vent étant devenu contraire, à nous faire faire les quatre ou cinq milles qui séparent Cadix de Puerto.

La campagne près de cette ville, comme dans tous les environs de Cadix et sur la plus grande partie de la côte d'Andalousie, est tout simplement un désert, où il faut bien cependant qu'il croisse quelques vignes, puisqu'on y fait ce vin de Xérès que l'Angleterre achète ici à grands frais. C'est une terre basse et plate, brûlée par le soleil et écorchée par les vents, et où apparaissent çà et là, au milieu des sables, quelques plaques verdâtres de maigres pins, qui parviennent à peine à hauteur d'homme. De villages, il n'y en a point, la population étant toute réfugiée dans les cinq ou six jolies petites villes qui peuplent les bords du golfe. De loin en loin, il est vrai, on voit briller, au milieu des pins, les blanches murailles d'un casino abandonné, que ses maîtres n'osent pas aller visiter de peur des brigands. J'ignore si, dans le misérable état où se trouve l'Espagne, les propriétaires de ces biens ruraux en touchent souvent les revenus ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils en acquittent l'impôt.

Puerto-Santa-Maria est une jolie ville, bâtie tout en longueur, et dont on ne soupçonnerait ni la beauté ni l'étendue en débarquant sur son petit môle en bois. Deux rues parallèles de plus d'une demi-lieue de long la traversent tout entière, et aboutissent à une jolie promenade plantée d'orangers, les premiers que j'aie vus aux environs de Cadix. Ses maisons, moins hautes et aussi blanches que celles de Cadix, sont peut-être plus pittoresques encore. Mais il y manque ce qui fait le charme de Cadix, c'est-à-dire le mouvement et la vie. La plupart de ces jolies maisons, qui appartiennent aux négociants de Cadix, sont maintenant à louer, et, malgré leur propreté recherchée, elles ont un air de

tristesse et d'abandon qui fait mal à voir. Jamais linceul plus blanc et plus coquet n'a enveloppé une ville morte.

Le Puerto cependant n'était pas mort ce jour-là, grâce aux flots de la population gaditane qui affluait dans ses murs. Des felouques, des bateaux à vapeur tout noirs de têtes, passaient à chaque instant la barre difficile de la petite rivière, et venaient verser sur le débarcadère leur contingent de curieux. Je me mêlai, à mon tour, au torrent qui m'entraîna, sous les rayons d'un soleil africain, vers la *Plaza de Toros*, située à l'extrémité de la ville. Les anciens Romains, habitués à se repaître, dans des amphithéâtres de marbre, des sanglants plaisirs du cirque, eussent regardé sans doute avec le plus profond dédain un de ces cirques espagnols, grossièrement construits en bois, et qui forment un si piteux contraste avec les magnifiques arènes dont l'Espagne garde encore les débris; mais, aux yeux des Espagnols modernes, moins recherchés que leurs aïeux, les contemporains de Martial, un amphithéâtre est toujours assez beau, pourvu que le sang y coule à flots et que le taureau et les *picadores* y fassent bien leur devoir. J'eus donc soin, en entrant dans celui-ci, d'oublier le Colysée et les arènes de Vérone et de Nîmes, et à part sa rustique simplicité, le coup d'œil qu'il présentait n'était réellement pas sans intérêt et sans grandeur.

Une enceinte circulaire de deux cents pieds de diamètre environ était destinée à servir d'arène aux gladiateurs à deux et à quatre pieds. D'un côté s'élevait la loge officielle réservée aux autorités; au-dessous était la porte qui donne entrée aux taureaux vivants, et en face d'elle celle qui livre passage aux taureaux morts et aux mules qui les emportent. Tout le reste de l'enceinte était couvert de gradins circulaires, élevés en étage les uns sur les autres, au nombre d'une dizaine environ. Au-dessus d'eux enfin, au second étage, des loges couvertes contenaient les belles Gaditaines qui venaient rassasier leurs yeux avides de ce spectacle, qui pourrait, au besoin, remplacer pour elles tous les autres. La moitié de l'enceinte à peu près était exposée au soleil, qui commençait cependant à pencher déjà vers l'horizon. Les places à l'ombre, comme de raison, se payaient le double et n'étaient pas les mieux garnies. Malgré l'ardeur du soleil, une foule bigarrée et bruyante, armée de larges éven-

tails, se pressait sur ces bancs, trop étroits pour elle, et y faisait une effroyable consommation de noisettes et de verres d'eau. Je suis persuadé que beaucoup de ces braves Andaloux, qui exposaient bravement au soleil leur teint trop bronzé pour avoir à en redouter grand'chose, étaient là depuis plusieurs heures, sans regretter, dans cette douce attente, ni leur temps, ni leur peine, ni les 5 réaux (16 sous) que leur place leur avait coûtés.

La porte opposée à la loge officielle s'ouvrit, et quelques hommes à cheval, d'un âge mûr pour la plupart, vinrent, dans toute la splendeur de l'ancien et riche costume de *majo* andaloux, tel qu'on ne le voit plus que sur les théâtres, demander au gouverneur la permission de commencer la course. Elle leur fut accordée gravement, comme elle était demandée, et messieurs les *picadores* se retirèrent en bon ordre. Après eux vinrent les *chulillos*, piétons chargés d'exciter le taureau, et qui n'ont d'autres armes qu'un manteau de soie de couleur voyante, qu'ils agitent devant les yeux de l'animal furieux pour détourner sa colère. Leur costume, plus léger, bien qu'aussi riche que celui des *picadores*, était aussi plus gracieux. Ils n'avaient pas, comme ceux-ci, le vaste *sombbrero* gris à larges bords; leur tête n'était couverte que de la classique résille noire; une veste de soie étroite et toute couverte de riches broderies d'or, une culotte blanche bien serrée et des bas de soie blancs dessinaient leurs formes musculeuses. Ils saluèrent à leur tour avec beaucoup de grâce les autorités, qui leur rendirent leur salut, et chacun se retira pour faire place au héros de la fête.

Une porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit bondir dans l'arène un taureau de cinq ans, qui s'arrêta tout d'un coup, l'air plus étonné que farouche, devant cette foule immense, qui l'accueillait de ses cris et de ses trépignements. Quoique l'usage, m'a-t-on dit, soit de faire jeûner pendant vingt-quatre heures l'animal qu'on destine au combat, pour diminuer ses forces, et de lui laisser tomber sur le dos, au moment où on le lâche, une lourde barre de bois qui brise à moitié le ressort de sa puissante échine, le nouveau venu avait encore l'air de taille et d'humeur à vendre chèrement sa vie. Ses cornes n'avaient pas ces immenses dimensions que je n'ai vues qu'aux bœufs d'Italie; mais elles n'en étaient guère moins formidables, et son cou court et ramassé, ses

fanons pendants, et son œil rouge et étincelant comme du feu, annonçaient une vigueur peu commune.

A peine avait-il eu le temps de reconnaître le terrain, que l'agile bataillon des *chulillos* vint voltiger autour de lui. Chacun, en déroulant devant ses yeux sa bannière de soie, cherchait à lui faire quitter le milieu de l'arène pour l'attirer aux extrémités, près de certains abris en planches où se réfugiaient les *chulillos* en danger. C'était là que l'attendaient les *picadores*, un mouchoir noué sur les yeux de leurs chevaux, qui, sans cela, n'attendraient jamais le taureau de pied ferme, et les cuisses rembourrées de manière à ne pas craindre la corne de l'animal en furie.

Lorsque le taureau, impatienté des agaceries des *chulillos*, eut quitté son poste pour en poursuivre un jusqu'à l'extrémité de l'enceinte, un *picador*, la lance au poing, vint lentement se présenter devant lui. A la vue de ce nouvel ennemi, plus redoutable que les autres, le taureau s'arrêta encore une fois tout court, indécis, mais non pas effrayé. Le *picador*, avec un merveilleux sang-froid, l'œil attaché sur l'œil du taureau pour y lire le côté par où son ennemi devait attaquer, assurait sa lance sous son bras et se préparait à soutenir ce redoutable choc. Cette lance, du reste, n'en est pas une; ce n'est qu'un aiguillon armé d'un fer assez long pour irriter le taureau, mais non pour le blesser. Tout l'art du *picador* consiste à présenter son fer d'une main ferme au taureau, qui se l'enfonce lui-même dans le poitrail, et à tenir bon sous ce terrible effort jusqu'à ce que le taureau, désespérant de vaincre l'obstacle, se retourne pour aller chercher un autre ennemi.

Enfin, le taureau, qui pendant ce temps étudiait aussi son adversaire, tout en labourant la terre de ses pieds de devant, se décide à s'élancer sur lui. Le *picador* l'attend de sang-froid, et sa lance, soutenue par une main vigoureuse, s'enfonce dans le flanc du taureau. Mais le noble animal, irrité par sa blessure, écarte, par un effort désespéré, l'obstacle qui l'arrêtait, et déchire de ses cornes le flanc du cheval, qui, en se cabrant, renverse le cavalier. Aussitôt l'essaim des *chulillos* se précipite sur lui pour détourner sa colère, tandis que Montès, le plus célèbre *matador* de la Péninsule, Montès, dont j'avais reconnu le beau profil romain, pour l'avoir vu, il y a six mois, lithographié

sur nos boulevards, parvenait, à force d'adresse et de courage, à attirer sur lui la fureur du taureau, qu'avec un bond léger il eut bientôt évité.

La même manœuvre recommença cinq ou six fois, aux applaudissements forcenés des spectateurs, et aux cris de *bravo toro!* chaque fois que le pauvre animal, qu'on forçait évidemment de sortir de son caractère, avait labouré de sa corne le flanc d'une des rosses qu'on obligeait, bien malgré elles, à marcher contre lui. Somme toute, c'était, quoi qu'en disent les fanatiques de taureaux, race qui, aujourd'hui même, commence à se perdre en Espagne, c'était un triste et dégoûtant spectacle que cette boucherie de sang-froid, où tous les acteurs, excepté l'homme, semblaient figurer à regret. Quant à moi, je confesse ici ma faiblesse, je ne le supportai si longtemps qu'en détournant les yeux aux plus beaux coups, c'est-à-dire aux moments critiques où le *picador*, renversé avec son cheval, restait engagé sous lui jusqu'à ce qu'on vint le délivrer. Sans doute, j'admirai le courage et la légèreté des *chulillos* et le sang-froid des *picadores*; mais l'idée peut-être fautive qu'ils ne couraient pas, après tout grand danger, m'ôtait une bonne partie de l'intérêt qu'ils auraient pu m'inspirer. Je plaignais les chevaux encore plus que les hommes, et le taureau encore plus que les chevaux : généreux animal qu'on avait été retirer de ses tranquilles pâturages de la montagne pour le livrer en spectacle à cette foule endurcie, comme un Barbare du Danube condamné à mourir pour les menus-plaisirs des Romains et qui devait encore, avant de mourir, saluer ses bourreaux.

Un seul rôle me parut noble et grand dans toute cette *carniceria*, c'était celui de Montès, qui, toujours occupé de protéger les autres sans songer à lui-même, semblait vraiment leur génie tutélaire. Se faisant un jeu de la colère du taureau, dont un coup d'œil, dit-on, lui révèle le caractère, un geste, une inclination du corps lui suffisait souvent pour se détourner de la ligne droite que suit toujours le taureau, et échapper à la redoutable atteinte de la corne qui le menaçait.

Quand le taureau, irrité par les dards recouverts de banderoles de papier que les *chulillos* lui enfoncent dans le cou, par-dessus les cornes, au moment même où il fond tête baissée sur eux, parut suffisamment excité pour livrer son dernier combat ;

quand il eut déchiré assez de flancs de chevaux, et qu'assez de sang eut ruisselé dans l'arène avec leurs entrailles fumantes qu'ils traînaient quelquefois après eux, Montès parut, tenant d'une main un petit manteau rouge, et de l'autre une courte et forte épée.

A l'instant même, un silence imposant d'anxiété régna dans toute l'arène parmi les quinze mille spectateurs. Chacun retint son haleine de peur de perdre un des coups de ce duel à mort qui allait succéder aux joutes à armes courtoises qu'on avait vues jusque-là : l'homme et le taureau s'arrêtèrent l'un devant l'autre comme si chacun eût enfin trouvé un ennemi digne de lui. Mais le taureau baisse la tête, creuse la terre de ses pieds, hume la poussière de ses naseaux sanglants, et semble avoir besoin de s'exciter lui-même, tandis que l'homme, toujours maître de lui cherche dans l'œil de son ennemi la pensée secrète qui guidera son attaque, et lui présente de loin le fer aigu qu'il doit lui-même enfoncer dans ses flancs.

Cependant le taureau, animé par les cris des spectateurs, qu'avait lassés sa longue hésitation, piqué même par quelques-uns de ceux qui se trouvaient le plus près de lui, heureux et fiers d'avoir du sang après les long aiguillons qu'ils enfonçaient dans sa croupe, se décide tout d'un coup : il s'élance tête baissée sur Montès, qui, par un léger mouvement du corps, évite la corne, et fiche dans la nuque du taureau le fer que celui-ci, par son seul élan, fait entrer jusqu'à la garde.

A ce beau coup, à ce coup difficile qui réussit rarement et coûte souvent la vie à celui qui le manque, des applaudissements frénétiques ébranlèrent toute l'enceinte, qui sembla un instant prête à s'écrouler. Moi-même, je l'avoue, malgré le dégoût que m'avait inspiré ce spectacle, je me sentis ému un instant du froid courage et de la merveilleuse agilité de cet homme, baladin héroïque, ennobli par le danger, et qui risque tous les quinze jours sa vie pour quelques centaines de francs. Montès a de la fortune, fortune acquise dans cent combats, au prix de son sang et au péril de sa vie; il pourrait vivre heureux et tranquille, mais la gloire l'appelle dans le cirque, et Montès n'a jamais su résister à l'appel de la gloire. Les applaudissements de la foule et l'enivrant attrait du danger manqueraient dans sa retraite à ce Sylla des *matadores*, s'il abdiquait une dictature que nul

ne lui conteste. Montès est né pour l'arène, il y a vécu, et il y mourra sans doute comme tous ses pareils, comme le chasseur de chamois meurt à la montagne, plutôt que d'aller finir paisiblement dans son lit comme un homme de la plaine.

Cependant le taureau, son épée fichée dans la nuque parcourait encore l'arène, mais au hasard, sans suivre une ligne droite et sans voir même ses ennemis, qui s'agitaient autour de lui, comme des corbeaux autour du daim blessé, qui leur promet un festin. Le malheureux cherchait sans doute une place pour mourir ; quand il l'eut trouvée, quand, pareil au gladiateur romain, il eut regardé encore une fois l'arène qui tournait autour de lui, il s'agenouilla lourdement et tomba pour ne plus se relever. Un long cri de joie retentit dans l'arène, comme si, pour cette foule altérée de sang, cette mort était un triomphe en même temps qu'un plaisir. Il respirait encore que trois mules, ornées de clochettes retentissantes, étaient attelées après son cadavre et l'entraînaient après elles, en laissant sur leur passage une longue trace de sang, et le convoi funèbre du pauvre taureau n'avait pas disparu, qu'une autre victime entraît déjà dans l'arène et que le second acte du drame de sang avait commencé.

Comme toutes les scènes de ce drame se ressemblent, en avoir raconté une, c'est les avoir racontées toutes. Ma conscience de voyageur me faisait un devoir d'assister au moins une fois à cet odieux spectacle ; mais, après la mort du troisième taureau, le mal de cœur commençant à me gagner, je me décidai à sortir, au grand étonnement de mes voisins, qui ne comprenaient pas qu'on s'en allât ainsi au plus beau moment. Je jetai cependant, avant de partir, un coup d'œil sur l'assemblée, qui était pour moi la partie la plus intéressante du spectacle, et je fus frappé de l'animation de toutes les figures et de la beauté de la race andalouse. race bien plus caucasienne que mauresque, quoi qu'on en ait dit, surtout parmi le paysans, si différents de la population chétive et étiolée de la ville. Il était facile de les reconnaître à leur haute taille, à leur allure leste et fière, à leur chapeau pointu surmonté d'une petite houpe de soie, à leur veste de cuir brodé, suivant l'usage arabe, et à leurs longues guêtres aussi de cuir brodé qui défendent la jambe jusqu'au genou.

Quant aux femmes, malgré la réputation qu'on leur a faite, je n'ai trouvé jusqu'ici rien qui les distingue du reste des Espagnoles, dont elles ont les beaux yeux, le petit pied, mais aussi le teint jaune ou brun, avec un peu plus de grâce peut-être et plus de prétention dans la démarche. Toutes portaient invariablement la mantille à cette fête démocratique d'où les chapeaux sont bannis, et où la reine elle-même n'oserait porter d'autre coiffure que la mantille. Les élégants de Cadix avaient au moins du *majo* andaloux la veste ou le chapeau pointu, car il est de mauvais ton de venir à la *corrida* en toilette, tant cet instinct d'égalité qui fait le fond du caractère espagnol perce ici par tous les pores.

*P. S.* Hier, jour de l'Assomption, a eu lieu, au dire de tous les connaisseurs, la plus belle *corrida* qu'on ait encore vue au Puerto; dix-huit chevaux ont été tués, tous les *picadores* et quelques *chulillos* ont été blessés, et le fameux Montès lui-même n'a échappé que grâce à son extrême agilité, et a eu ses vêtements tout déchirés par la corne du taureau. Quatre des taureaux destinés au combat ont eu la vie sauve, car il ne s'est trouvé personne pour les combattre. Comme je ne me suis pas soucié d'assister à ce divertissement, personne ici, parmi les Gaditains de pur sang, ne peut comprendre mon apathie; on me dit qu'il en est toujours ainsi avec les étrangers; qu'à la première fois, la *corrida* les dégoûte, mais qu'il faut y retourner, et que je serais bientôt aussi passionné pour elle qu'un véritable Andaloux. Il se peut qu'on dise vrai; mais je n'ai pas envie d'essayer.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

---

---

## PENSÉES D'AOUT.

---

Nous tirons du volume des *Pensées d'Août*, par M. Sainte-Beuve, qui paraît demain chez le libraire Renduel, les deux pièces, suivantes qui donneront idée du ton. M. Alfred de Musset avait, dans quelques vers, reproché à son ami, M. Sainte-Beuve, de ne plus faire de poésies, et il lui rappelait qu'il existe souvent en nous un poète endormi, *toujours jeune et vivant*. M. Sainte-Beuve lui répond par ces stances :

### A Alfred de Musset.

Il n'est pas mort, Ami, ce poète en mon âme;  
Il n'est pas mort, Ami, tu le dis, je le crois.  
Il ne dort pas, il veille, étincelle sans flamme;  
La flamme, je l'étouffe, et je retiens ma voix.

Que dire et que chanter quand la plage est déserte,  
Quand les flots des jours pleins sont déjà retirés,  
Quand l'écume flétrie et partout l'algue verte  
Couvrent au loin ces bords, au matin si sacrés ?

Que dire des soupirs que la jeunesse enfuie  
Renfonce à tous instants à ce cœur non soumis ?  
Que dire des banquets où s'égayait la vie,  
Et des premiers plaisirs, et des premiers amis ?

L'Amour vint, sérieux pour moi dans son ivresse.  
Sous les fleurs tu chantaient, raillant ses dons jaloux.

Enfin, un jour tu crus ! moi, j'y croyais sans cesse ;  
Sept ans se sont passés !... Alfred, y croyons-nous ?

L'une, ardente, vous prend dans sa soif, et vous jette  
Comme un fruit qu'on méprise après l'avoir séché.  
L'autre, tendre et croyante, un jour devient muette,  
Et pleure, et dit que l'astre, en son ciel, s'est couché.

Le mal qu'on savait moins se révèle à tout heure,  
Inhérent à la terre, irréparable et lent.  
On croyait tout changer, il faut que tout demeuure.  
Railler, maudire alors, amer et violent,

A quoi bon ? — Trop sentir, c'est bien souvent se taire,  
C'est refuser du chant l'ainable guérison,  
C'est vouloir dans son cœur tout son deuil volontaire,  
C'est enchaîner sa lampe aux murs de sa prison !

Mais cependant, Ami, si ton luth qui me tente,  
Si ta voix d'autrefois se remet à briller,  
Si ton frais souvenir dans ta course bruyante,  
Ton cor de gai chasseur me revient appeler,

Si de toi quelque accent léger, pourtant sensible,  
Comme aujourd'hui, m'apporte un écho du passé,  
S'il revient éveiller à ce cœur accessible  
Ce qu'il cache dans l'ombre et qu'il n'a pas laissé,

Soudain ma voix renaît mon soupir chante encore,  
Mon pleur, comme au matin, s'échappe harmonieux,  
Et tout parlant d'ennuis qu'il vaut mieux qu'on dévore,  
Le désir me reprend de les conter aux cieux.

Dans l'autre pièce, le poète, voyageant en Suisse, se reporte  
au souvenir des amis qu'il a laissés :

— Les lieux sont beaux et grands; ils parlent un langage  
A d'abord étonner, à remplir sans partage.

A faire qu'on s'arrête à leur gloire soumis,  
 Et qu'Ithaque un instant s'oublie, et les amis.  
 Et pourtant, et bientôt, cette nature immense  
 Laisse un grand vide au cœur et le tient à distance,  
 Et tous ces monts glacés qu'à l'horizon je vois,  
 Pour m'y bercer de loin, n'ont pas même les bois.  
 Oh! j'ai besoin toujours, quelque lieu qui m'appelle,  
 De l'homme et des amis, du souvenir fidèle,  
 De ressaisir au cœur l'écho du cœur sorti,  
 De chercher au sentier ce qu'un autre a senti!  
 De ce cadre si fier par les monts qu'il assemble,  
 Dans un détail chéri, l'on goûte mieux l'ensemble.  
 En y prenant pour guide un rayon préféré,  
 Le tout plus tendrement s'éclaire à notre gré.  
 Un banc au bord du lac, un ombrage, une allée  
 Où d'avance l'on sait qu'une âme, un jour voilée,  
 S'est assise en pleurant; des rocs nus et déserts,  
 Mais qu'un chautre qu'on aime a nommés dans ses vers;  
 Ces places, à nous seuls longtemps recommandées,  
 Mêlant au vaste aspect là douceur des idées,  
 Voilà, dans ces grands lieux, à l'écart et sans bruit,  
 Ce que ma fuite espère et tout d'abord poursuit.

Laisant les bords nombreux où le regard hésite,  
 Aussitôt arrivé, j'ai donc choisi mon site  
 Aux bosquets odorants d'une blanche villa,  
 Cherchant l'endroit, le banc, et me disant: C'est là!  
 Il était soir; le jour, dans sa pénible trace,  
 Avait chargé le lac d'orage et de menace;  
 Mais, comme dans la vie on voit souvent aussi,  
 Le couchant soulevait ce lourd voile éclairci.  
 Je m'assis solitaire, et là, pensant à celle  
 Qui m'avait dit d'aller et de m'asseoir comme elle,  
 Je méditais les flots et le ciel suspendu,  
 Le silence lui seul et le calme entendu,  
 La couleur des reflets. La nue un peu brisée  
 Jetait un gris de perle à la vague irisée,  
 Et le lac infini fuyait dans sa longueur.  
 Cette tranquillité me distillait au cœur

Un charme, qui d'abord aux larmes nous convie :  
 « Oh ! disais-je et mon vœu, rien qu'une telle vie,  
 Rien qu'un destin pareil au jour qu'on vient d'avoir,  
 Lourd, orageux aussi, mais avec un tel soir ! »

A Lausanne, aussitôt que la barque m'y jette,  
 Qu'ai-je fait ? tout un bond j'ai cherché la *Retraite*,  
 C'est le nom ( près de là ) de la douce maison,  
 Où des amis bien chers ont fait une saison.  
 Ils m'en parlaient toujours d'une secrète joie.  
 Le lac vu du jardin, ces grands monts de Savoie  
 Tout en face, si beaux en couchant enflammé...,  
 J'ai voulu prendre un peu de ce qu'ils ont aimé.  
 Je suis allé, courant comme à la découverte,  
 Demandant le chemin à chaque maison verte ;  
 Tant que, lisant le nom sur la barrière écrit,  
 Je m'y sois arrêté d'un regard qui sourit ;  
 Et sans entrer plus loin ( car si matin je n'ose ),  
 J'ai tout vu du dehors, comme hélas ! toute chose.  
 Enfin j'ai côtoyé, j'ai compris ce doux lieu ;  
 A mes amis, un soir d'hiver, au coin du feu,  
 Je dirai : *Je l'ai vu* ; je pourrai leur répondre,  
 Et, sur un point de plus, l'âme ira se confondre,

A Thoun, miroir si pur, de granit encadré,  
 Je vognais, à la main tenant mon cher André,  
 Négligemment, sans but... Tout d'un coup, à la page  
 Où je lisais le moins, je saisis un passage :  
*O Thoun, onde sacrée !* (1) — Il a vu ces grands bords ;  
 Jeune, il a dénombré leurs sauvages trésors.  
 Il les voulait revoir, quand l'amour infidèle  
 Le délaissait en proie à sa flamme moins belle ;  
 Il s'y voulait guérir ! — L'eau, les monts et les cieux  
 Ont redoublé d'attrait. Le roc mystérieux  
 Qu'il m'indique en ses vers, et le creux qui s'enfonce,  
 Le voilà, plus présent quand c'est lui qui l'annonce.  
 Il y cherchait, blessé, comme un asile sûr.  
 Mon cœur, aux mêmes lieux traînons mon deuil obscur !

(1) André Chénier, *Élégie* 40<sup>e</sup>.

Ainsi, je vais en art, en amitié secrète  
Observant les sentiers. Ainsi, fais, ô poète,  
Ainsi, fais de tes jours ! et quand l'homme bruyant,  
Qu'on répute là-has solide et patient,  
Jusqu'à trois fois peut-être, en sa lourde carrière,  
Change d'opinions et de vaine bannière,  
Toi qui parais volage et souvent égaré,  
Passe ta vie à suivre un vestige adoré !

SAINTE-BEUVE.

---

---

---

# LA COMÉDIENNE,

NOUVELLE

TRADUITE DE L'ALLEMAND DE HENRI LAUBE (1).

---

## I.

Un jeune voyageur arrivait à Vienne par une de ces tièdes et voluptueuses soirées d'été qui font vivement palpiter le cœur et qui soulèvent la poitrine sous des baltements pleins de vie. Une pluie fine couvrait le pavé glissant ; toutes les fenêtres des rues étroites que traversait lentement le postillon , en faisant

(1) Henri LAUBE appartient à cette pléiade de jeunes auteurs , Gutzkow , Wienborg , Mundt , Kuhne et autres , qui ont surgi en Allemagne après 1850. Poursuivi par le gouvernement prussien pendant la guerre de la Pologne , pour quelques pages brûlantes en faveur de cette cause malheureuse , emprisonné , puis exilé , il se trouve aujourd'hui établi et marié à Berlin.

Laube est un des jeunes écrivains les plus populaires en Allemagne par la grâce de son style , la délicatesse de ses nuances , la correction et le fini des détails.

Il excelle surtout à peindre les rapports de sentiment , les nuances les plus délicates du cœur. « Si Laube était Français , dit un critique , son esprit et la grâce infinie de son style le placeraient tout d'abord très-haut. Tous ses tableaux sont pleins de vie et de fraîcheur. »

La direction de son esprit , maintenant plus calme , tend à une perfection de forme qui lui a fait reprocher d'imiter Gœthe. Il travaille à poser les bases d'une *littérature sociale*.

La nouvelle dont nous offrons la traduction . l'une de ses dernières

résonner son cor, étaient ouvertes et remplies de jolies têtes de curieuses jeunes filles. De beaux jeunes gens, frais, élégants, passaient en se tenant par le bras. De tous côtés c'était un murmure flatteur, un bruissement harmonieux et entraînant. Le jeune voyageur se sentait fortement ému; son cœur battait avec violence, et il lui semblait à chaque instant que quelque bonheur enivrant allait surgir du milieu de la foule, et prendre une forme et se jeter à son cou.

— « Louis, avait dit son père, homme sage et prévoyant, il faut que tu voyages, que tu voies le monde pour le recueillir. »

— « Mais, mon père, comment me recueillir au milieu des enivrements du monde? Au contraire, mon mal ou mon bonheur ne fera qu'y grandir. »

— « Non, non, avait répondu le père; les cœurs comme le tien ne trouvent de bornes que dans l'immensité. Il faut qu'ils en viennent à reconnaître que le monde, dans son inépuisable variété, est trop grand, trop riche pour le cœur humain, qu'il faut Dieu pour en embrasser toutes les jouissances. C'est alors seulement qu'ils se forment, ces cœurs trop larges, c'est alors seulement qu'ils reconnaissent que la limite, que le retranchement constituent notre bonheur. »

En effet, le malheur de Louis était d'avoir trop de bonheur; son cœur en était inondé. Il ne savait où aller avec ses organes immenses, et il languissait au milieu de l'abondance. Il ne voulait pas se soumettre aux formes traditionnelles, parce qu'il les considérait comme un vol fait à la grandeur, à la richesse de la vie. Ainsi il ne pouvait se résoudre à prendre une position fixe, il ne voulait pas se marier, et cependant il ne voulait point rester seul : tout cela lui semblait trop exclusif.

Mais son père était un homme d'une grande prudence; il con-

productions, est tout un petit traité de métaphysique du cœur, très-propre à donner une idée de sa manière, et qui renferme une moralité dont on peut faire son profit.

« Laube est jeune, dit un littérateur distingué, Wolf à Iéna; il n'est pas à douter qu'avec l'élasticité de son talent, la justesse de son coup d'œil et la richesse de sa forme, il n'atteigne un jour une place très-distinguée dans la littérature allemande. »

naissait à fond le mal de son fils. Il l'embarqua dans une chaise de poste, et lui donna pour compagnon de voyage un neveu avec lequel Louis avait été élevé, et avec qui il se plaisait volontiers, sans cependant l'aimer.

Paul, ce neveu, était un beau garçon, mais rude et sec; il avait beaucoup de connaissances et une bonne humeur toujours égale. C'était, enfin, un de ces hommes calmes et vivant dans un commode laisser aller, n'appelant pas la vie ou le bonheur à eux, mais se laissant volontiers trouver par l'un et par l'autre.

— « Tu fais bien de l'embaras, disait-il ordinairement, et te creuses la tête pour savoir comment se régite et se coordonne ce petit monde. — Hé! mon Dieu, il se régite lui-même et se trouve dans l'ordre depuis le commencement. Nous ne ferons pas le monde, c'est lui qui se fait et vient vers nous. Quand on a tant à faire que toi, pauvre raisonneur, comment se livrer en toute sécurité à la joie et au bien-être? — La joie, le rire, le bien-être, voilà la vie. »

Paul, en parlant ainsi, était assis les bras croisés au fond de la voiture. Le bonheur calme reposait et s'épanouissait sur son visage rond, frais et bien nourri, et brillait dans ses regards confiants et sincères. Si quelque belle et légère Viennoise glissait, les cheveux ondoyants, auprès de la chaise de poste qui roulait doucement, il ôtait sa casquette de voyageur et saluait en souriant de sa tête blonde.

Louis, au contraire, était ému, inquiet.

— « Ah, Paul! s'écriait-il, comment peux-tu supporter avec tant d'indifférence un monde aussi riche, aussi puissant que celui qui s'ouvre devant nous?

» Où porter mes regards? Que faut-il embrasser? Comment saisir le bonheur qui glisse dans les rues, qui se joue à travers l'air tiède et voluptueux que je sens frissonner autour de mes tempes, qui brille, qui étincelle sans cesse à travers des regards toujours plus vifs et toujours plus beaux? »

— « Eh bien! laisse-le arriver, ce monde, et sois sûr qu'il nous trouvera ou que nous le trouverons. »

— « Ah! Paul, Paul! »

— « Allons, tu es un Turc, Allah est grand, et voici notre hôtel. Halte, postillon. — Vois-tu! le monde ne s'éloigne pas de

nous; il vient à notre rencontre quand nous ne courons pas après lui. C'est comme l'amour des jeunes filles. »

## II.

Assez tard dans la soirée Louis errait en rêvant sur les glacis de la ville. L'air était doux comme l'haleine d'une jeune fille, et autour de la lune glissait par intervalles une nuée d'une forme étrange, qui jetait quelque légère ondée dans le Danube. Le Léopoldsberg à l'horizon apparaissait noir dans la brume. Quelques amants, se tenant par le bras, passaient lentement auprès du jeune homme martyrisé par son bonheur et ses désirs.

Un jeune couple l'occupait particulièrement. La dame était d'une taille élancée, mais pleine; un buste arrondi se balançait avec une gracieuse volupté sur une ceinture d'où partaient des formes majestueuses; et le vêtement blanc qui flottait autour de cette fraîche apparition, qui se jouait mollement autour de son pied; le voile qui s'enflait légèrement sous la brise du soir chaque fois qu'elle tournait la tête vers son compagnon, attiraient Louis irrésistiblement. Il les suivit, les devança, s'arrêta pour les laisser passer devant lui; mais la dame n'avait d'yeux que pour son cavalier, sa tête était sans cesse tournée vers lui, presque inclinée sur son épaule, et l'autre côté de son visage était caché par le voile. Une jeune fille gracieuse, dont la figure nous est voilée, devient toujours un ange dans notre imagination, et c'est une preuve frappante de l'égoïsme de notre nature — à prendre ce mot dans son sens spécial et philosophique — qu'en pareille circonstance toutes les autres femmes disparaissent devant l'enchantement d'une simple possibilité de beauté. Louis oubliait déjà sa crainte accoutumée, sa négation hardie de la concentration du bonheur, et se concentrait déjà dans cette blanche enveloppe. Étroite était la rue dans laquelle le suivit le jeune couple; une lumière brillait à une fenêtre d'un rez-de-chaussée et jetait ses rayons dans la rue. Louis essaya de voir sa divinité à l'aide de cette lueur. Le pas des amants s'était ralenti; ils s'approchent toujours davantage, le voile de la dame est tout à fait levé. Louis s'abrite dans l'ombre. Ils sont près de lui; la dame tourne sa figure vers l'endroit où il est appuyé au mur, et son œil scrutateur cherche à percer l'obscurité. Une jeune fille s'aperçoit à

l'instant même d'un hommage qui lui est adressé; elle n'a pas besoin de ses yeux; car elle est pourvue d'un sixième sens pour cela. Dans le regard curieux de la dame semblait se refléter comme dans un miroir toute la conduite de Louis, sa promenade sur les glacis, sa poursuite jusque-là; elle avait tout saisi. Il fut frappé du charme de ce visage, du demi-sourire qui errait plein de finesse sur ses yeux à demi fermés et sur sa bouche doucement émue.

Avant qu'il revint à lui, les amants étaient entrés dans la maison et reparurent dans la chambre éclairée. Tout cela ressemblait un peu à un rêve, à une apparition. La dame blanche enleva le voile qui lui couvrait la tête et s'assit sur une chaise; d'abondantes boucles noires se détachèrent et vinrent inonder son visage incliné; l'amant s'était mis à genoux devant elle et appuyait sa tête sur les mains de la jeune fille. Ah! comme elles devaient être douces et tièdes!

Cette scène était ravissante.

Les yeux de Louis étaient humides de larmes d'amour, de joie ou de bonheur, il ne savait.

Tout à coup, comme si elle s'avisait seulement alors qu'il pouvait y avoir quelqu'un dans la rue, elle se leva, courut à la fenêtre et ferma le rideau.

Louis resta encore un instant sans mouvement et couvrit ses yeux de sa main, puis il s'éloigna lentement. Mais un reflet de lumière qui sillonnait en tremblant le mur opposé à la fenêtre lui fut un leurre irrésistible. Il revint sur ses pas. En effet, un espace ouvert permettait au regard de pénétrer dans la chambre. Sur un fauteuil se trouvait une robe d'un jaune brillant, à côté, traînant à terre, un châle blanc, puis une plume de héron. Non loin de la fenêtre il aperçut une petite table couverte de toutes sortes de petites objets assez bizarres qui gisaient confusément bariolés l'un sur l'autre, des perles, des bracelets, des rouleaux de papier, des agrafes, des paillettes étincelantes; à terre il y avait aussi quelques-uns de ces objets.

Son attention fut tout à coup interrompue. La dame traversa la chambre une guitare à la main; puis il l'entendit rire, prélude, et au milieu de son rire élever une voix sonore et pleine et toute parfumée de volupté.

Quelques personnes vinrent à passer; il ne pouvait rester da-

vantage : il s'éloigna rêveur. Les dernières paroles du chant de la jeune fille frémissaient encore dans tous ses nerfs; il ne sentait pas la pluie chaude qui tombait assez fort en ce moment. En traversant une rue, il s'arrêta pour regarder à une fenêtre éclairée une jeune fille qui tendait son bras blanc à la pluie; puis, après avoir lissé ses cheveux de sa main humide, les couvrit d'un petit bonnet et referma la fenêtre.

Plongé dans une profonde rêverie, il se remit en marche et arriva bientôt à son hôtel. Il y avait tout un monde d'harmonie qui se mouvait en lui — et lorsqu'il s'endormit, il lui sembla qu'il tombait dans le ciel ouvert.

La pluie battait doucement sa vitre.

### III.

Le jour a quelque chose de trivial quand un intérêt poétique s'est emparé de nous au milieu des mystérieuses enveloppes de la nuit, ou à la discrète et soyeuse lumière de la lune.

C'est ce que sentait Louis le lendemain matin en traversant la ville pour chercher la petite rue de la veille. Le bruit, la plénitude de la vie, la multitude variée des formes élégantes qui se croisaient rapidement autour de lui, lui causèrent quelques distractions, s'emparèrent de lui peu à peu, et il ne trouva pas la petite rue. Il rentra de mauvaise humeur, et agréa la proposition de Paul. Ils sortirent pour mettre leurs lettres de recommandation et faire des visites.

Chaque ville a son intérêt favori de chaque jour. Partout et en même temps cet intérêt fait le sujet de la conversation, et les gens d'esprit s'en servent, parce qu'il présente une espèce de milieu entre la pensée originale et un silence complet, et ils sentent combien cet intérêt est nécessaire pour maintenir la sociabilité.

C'est surtout avec les étrangers que l'on se sert de ces moyens pour lier connaissance; les rapports généraux de la société et le théâtre sont toujours au premier rang.

Il y avait alors à Vienne un objet qui convenait précisément à tous ces cas. C'était une jeune comédienne qui par son apparition subite et éblouissante, par ses triomphes dans l'art et dans l'amour, par son dédain pour d'excellents partis et par son choix d'un époux, mettait en mouvement toutes les causeries du monde

et toutes les conjectures. Paul et Louis en entendaient parler de tous côtés, et Paul pouvait en parler à son tour avec connaissance de cause; car la veille il s'était trouvé à table à l'hôtel avec la dame et son fiancé; l'avait trouvée extrêmement aimable, et s'était lié assez avant avec les deux jeunes gens. Cette rencontre fut trouvée délicieuse; on pressa Paul de questions, on espérait un supplément d'histoires, et Paul réussit par cet incident. Il fut fort recherché, et le distrait Louis se trouva un peu éclipsé.

Ce même soir la jeune comédienne devait jouer, et Paul voulut aller l'entendre. Louis n'avait pas envie de l'accompagner; il évitait le théâtre pour les impressions trop vives, trop entraînantes, qu'il en éprouvait et qui le tourmentaient.

— « On y voit une foule de jolies têtes de femmes, disait-il; sur la scène se développent des intérêts pleins de charmes, mille désirs sont éveillés, échauffés, et la douleur produite par le manque d'organes de perception et de jouissance devient un supplice insupportable. »

— « Tu es un fou, lui répondit Paul; viens, nous prendrons une loge obscure, et d'ailleurs tu peux fermer les yeux. »

Louis se laissa entraîner, et s'assit en effet de manière à ne rien voir. Alors il s'abandonna aux rêveries excitées par la musique, cette muse facile et honnête, qui, dans sa généralité, prête une expression à chacun de nos désirs.

Tout à coup un bruyant applaudissement éclata dans la salle, puis un profond silence s'établit aussitôt. La jeune et célèbre actrice venait d'entrer en scène. Elle commença à parler.

— « Paul, quelle voix ! »

— « En effet, une fort belle voix. »

Elle chanta. Louis eût bien voulu se tourner vers elle; mais il ne l'osait pas, il respirait à peine.

— « Serait-ce vraiment elle ? »

A peine son chant fut-il achevé, que les applaudissements recommencèrent. Une jeune fille qui était placée devant Paul, applaudissait et s'écriait avec vivacité, et des larmes coulaient le long de ses joues. C'était une jeune enfant d'environ dix-sept ans. Le premier souffle parfumé de la maturité qu'on voit briller sur la pêche se réfléchissait sur ses joues; sa bouche était petite, et ses lèvres encore fermées étaient étroites et timides; elles n'a-

vaient pas encore été éveillées par le baiser; mais dans ses grands yeux rayonnait un ravissement profond.

Paul la regardait curieusement, et lorsqu'elle le remarqua, elle se tourna vers lui, se sécha les yeux, et dit avec un son de voix tout ému de bonheur : « Elle est ma sœur ! »

Louis craignait toujours davantage de regarder. Mais enfin la curiosité l'emporta. Il se pencha sur le balcon et une exclamation lui échappa.

Il régnait précisément un grand silence dans la salle. L'actrice avait une scène muette. Tout le monde entendit l'exclamation de Louis, et chacun de tourner la tête vers la loge qu'il occupait; elle-même de la scène leva les yeux sur lui.

C'était elle, la blanche dame de la veille. Aujourd'hui elle portait la robe jaune qu'il avait vue posée sur le fauteuil, le châte blanc et la plume de héron. Il n'avait pas pu la veille bien distinguer ses traits; mais tous ses mouvements, sa voix, sa douce, son enivrante voix, c'était elle, c'était bien elle.

Il y avait longtemps que Louis n'avait été aussi heureux; tous ses désirs s'étaient soudainement concentrés sur un seul objet, tout son être, tous ses élancements s'étaient recueillis et unis.

Paul proposa à la jeune sœur de les conduire ce soir même auprès de la belle comédienne.

— « Vous pouvez venir tous deux, répliqua-t-elle rapidement, en regardant Louis, qui était debout près d'elle; nous soupçons à l'hôtel de l'archiduc Charles, et ma sœur aime beaucoup avoir de la société quand elle a joué; George aussi, surtout quand on lui donne des éloges. »

— « Qui est George, qui est-ce là George ? »

— « Voyez-vous là-bas, ce grand jeune homme élancé qui embrasse justement Fanny ? »

En ce moment la salle entière applaudit.

— « Ils savent tous que George et Fanny vont se marier; n'est-ce pas gentil qu'ils applaudissent ? »

— « Ainsi George et Fanny vont se marier, » continua Louis.

— « Sans doute, de demain en huit jours. »

#### IV.

Les comédiens sont d'un commerce plus agréable, plus com-

mode que celui de beaucoup de gens d'esprit ; car ils sont toujours prêts à la licence poétique. Ils respectent la loi de la sociabilité, les mœurs extérieures comme une convention générale, comme une égide qui les protège eux-mêmes ; mais ils savent parfaitement distinguer jusqu'à quel point cette réserve est nécessaire, parce qu'ils ont pratiqué, représenté cent fois le jeu masqué des relations sociales ; ils sentent promptement à quelle nuance le masque indispensable devient grimace, où la loi de la société devient boiteuse et où il faut l'abandonner. Il est vrai qu'il y a peu de comédiens d'éducation.

Fanny ne possédait pas ce qu'on appelle une éducation supérieure ; mais elle en avait tout le tact. Elle était un exemple frappant de cette apparente injustice de la nature, qui prodigue à ses créatures favorites toutes les qualités, celles mêmes que nous croyons ne pouvoir atteindre que par les efforts soutenus de l'attention et de l'étude. Fanny était un triomphe de cette immédiateté qui excite dans les hommes médiocres l'envie et la jalousie. Elle était une favorite des dieux, comme les anciens aimaient à désigner de telles natures ; elle trouvait tout, même ce qu'elle ne cherchait pas ; ce que d'autres apprennent, elle le saisissait ; ce que d'autre savent, elle le sentait : chez elle la tête et le cœur n'étaient point deux puissances séparées, ils étaient un. Au milieu de ses plus entraînantes sensations surgissaient le calme et la prudence, et du fond de sa douce sagesse s'élevait le baiser.

Seule dame avec sa jeune sœur au milieu de cette société d'hommes qui soupaient à l'hôtel de l'archiduc Charles, elle était assurée, enjouée, abandonnée même, et pas un membre de la société n'eut la pensée que sa présence pût avoir quelque chose d'inusité ou d'inconvenant, tant est puissante une nature riche et vraie, tant elle ennoblit ce qui l'environne de son rayonnement et de sa beauté.

La société se trouvait réunie dans une élégante salle de l'hôtel et se composait de sept personnes. Outre les deux sœurs, George, Paul et Louis, il y avait encore deux anciens amis de théâtre qui faisaient des vers et de la musique.

Paul, qui avait déjà lié connaissance la veille, présenta Louis.

Fanny n'était pas une éblouissante beauté, ses formes étaient

irréprochables, mais pas aussi délicates, aussi molles qu'elles le paraissaient dans l'éloignement; cependant la gracieuseté de ses mouvements faisait disparaître cette légère tache. Sa beauté ne reposait donc pas exclusivement dans les formes purement plastiques; mais l'expression de son visage avait une douceur nuancée si pénétrante, la pensée, le sentiment s'y montraient si irrésistiblement convians, si attirants, qu'on ne s'arrêtait pas aux seuls contours.

On pourrait appeler cette sorte de physionomies romantiques, en opposition avec les classiques, qui font impression par leur beauté plastique absolue. L'œil, le regard dominait dans cette poésie du visage : on pouvait rarement dire de quelle couleur il était; l'âme qui le traversait n'était pas bornée à une seule nuance. Cette remarque a souvent lieu dans les personnes qui ont une vie intérieure très-vive et très-variée. A la grêle lueur du jour l'œil de Fanny pâlisait jusqu'à un gris tendre; à une lumière plus douce il rayonnait plus foncé, et le soir, à la clarté des bougies, on l'aurait cru noir; il étincelait comme une étoile à laquelle le peintre, à défaut des moyens de son art, donne une couleur d'or, mais dont la force et la beauté reposent dans ce rayon que l'on peut sentir, mais non rendre, ni décrire.

Les yeux de Fanny étaient grands, ouverts, et courbaient mollement leurs rondeurs et leurs creux. La pupille se mouvait au milieu d'un blanc doux et clair, qui sembla réfléchir le bleu du ciel; de longues paupières l'ombrageaient; des sourcils fins et soyeux, mais foncés et parfaitement arqués, relevaient la douceur rayonnante de l'œil; et de tout ce charmant entourage jaillissait un regard qui était tout un roman d'amour, avec ses nuances infinies, depuis le bonheur enivrant jusqu'à la mélancolie à demi voilée.

Louis était placé à côté d'elle, et savourait avec une ivresse oublieuse de tout le reste, les charmes de cette délicieuse jeune fille. Elle portait encore cette robe de soie jaune éblouissante qu'il connaissait si bien; ses blanches épaules, ses blanches mains mollement effilées, l'enivraient d'amour; il cherchait son regard, et se perdait dans les boucles brunes qui flottaient à demi déliées sur son cou. Il semblait qu'elle le remarquât bien; car elle lui souriait parfois malicieusement, puis se tournait rapidement vers son voisin de gauche, de manière que les boucles de ses

cheveux flottants venaient effleurer et comme baiser la joue brûlante de Louis.

Ce voisin de gauche était George lui-même, son fiancé. Cet amour avait toute l'apparence d'une chaude, d'une brûlante passion. Entre comédiens il existe des rapports si intimes, le jeu de la scène, les répétitions surtout amènent entre eux une si grande familiarité, que les choses les plus indifférentes ont souvent l'apparence d'une étroite intimité. La manifestation d'une véritable passion doit donc avoir des expressions bien plus vives, bien plus pénétrantes. Eh bien ! pour celui-là même qui connaissait cette marche des choses, il y avait dans le commerce de George et de Fanny une violence de passion qui frappait.

George était très-bien. Avec une jolie taille et une physionomie pleine d'expression, il avait un air de douceur, une prévenance qui gagnaient facilement, et un organe merveilleusement séduisant. C'était un de ces organes qui semblent puiser les sons immédiatement dans la poitrine, à la source même du cœur. Cette manière de parler est dangereuse pour l'orateur lui-même et pour les auditeurs, mais différemment. Ceux-ci sont irrésistiblement entraînés; celui-là s'expose aux plus terribles anévrismes.

A ces qualités du jeune promis se joignaient encore quelques ombres de mélancolie qui flottaient et l'enveloppaient d'une mystérieuse pénombre.

Il n'avait donc pas besoin d'un esprit précisément supérieur pour plaire à une jeune fille. Il est vrai que ses facultés intellectuelles n'avaient rien d'éminent; mais il était impossible de les trouver en défaut; il était accessible aux idées les plus variées, avait un grand désir d'apprendre, de s'instruire, et montrait souvent un plaisir exclusif pour les entretiens spéculatifs.

La vanité ne choquait pas dans un beau jeune homme distingué sur la scène et favori du public. Les vifs témoignages de tendresse que se prodiguaient George et Fanny, auraient dû faire une impression pénible sur Louis. On dit ordinairement que c'est un spectacle pour les dieux et non pour les hommes. Cependant il n'en fut pas ainsi, et Louis souriait. Les hommes d'un grand et bon cœur voient surtout avec plaisir des heureux et des amants; et malgré l'inclination qui germait vivement en lui pour cette belle jeune fille, Louis resta assez maître de lui pour

ne pas ressentir un malaise trop prononcé. Il noua la conservation avec ses voisins sur le théâtre, et George y prit bientôt part.

Fanny parlait peu.

Cependant la société devenait très-animée, le champagne commençait à étinceler dans les yeux, quand tout à coup Fanny se leva, prit le bras de George, et pria Louis de l'accompagner jusqu'à sa demeure, afin qu'il en sût le chemin pour le lendemain.

Les femmes les plus gaies, les plus enjouées, ont toujours un sentiment de délicatesse et de convenance qui leur fait saisir le moment où une société a usé ses ressorts.

La soirée était éclairée par la lune; tout était calme, et ce calme solennel du monde extérieur se communiqua à notre petite société. Elle traversait lentement les rues étroites dans lesquelles la lune jetait çà et là de larges pans d'ombre. Paul conduisait Claire et chuchotait doucement avec elle; Louis marchait à côté du jeune couple. Arrivés à la porte de Fanny, tous les hommes furent congédiés : elle donna sa main à Louis et à George un baiser. Celui-ci accompagna les voyageurs encore assez longtemps, leur dépeignit son bonheur sous les couleurs les plus vives, et leur demanda la permission de venir les voir le lendemain, Quand ils furent seuls, Paul prit Louis par le bras, et le pressant avec force, s'écria :

— « Quelle charmante jeune fille ! »

— « La petite Claire ? »

— « Ah ! Fanny ! Fanny ! »

— « Vois donc, il me semblait que tu ne l'étais pas occupé d'elle du tout. »

— « Ah ! nous nous sommes parlé des yeux. »

— « Vraiment ! »

## V.

Louis était entièrement rempli de Fanny : tout en lui était devenu serein et léger; il croyait avoir trouvé l'accomplissement de tous ses désirs; toute richesse, toute beauté, tout amour dans cette femme; mais il ne voulait troubler ce bonheur par aucune passion, et ne plus revoir Fanny.

— « Si elle était libre, disait-il à Paul, j'ambitionnerais de

toutes mes forces l'amour de cette admirable créature ; mais alors même il me semblerait téméraire d'épouser cette riche jeune fille, j'aurais peur de voir une nature si puissante, une si grande perfection bornée à moi seul. Le mariage ordinaire est une institution trop étroite pour une organisation si admirable, pour des facultés aussi immensément riches. J'envie George, et cependant il est peu à envier. »

Paul, qui achevait de s'habiller, se mit à rire :

— « Tu es un incorrigible rêveur, dit-il à Louis, et, en te perdant si loin, tu oublies ce qui tombe sous les yeux, Fanny est une comédienne. »

— « Ah ! fi donc, Paul ; serais-tu asservi à d'aussi vulgaires préjugés ? Il est vrai que les comédiennes sont constamment sollicitées à recevoir plus vivement, mais aussi avec plus de légèreté, les impressions des sentiments, puisqu'elles sont sans cesse occupées à les combiner de mille manières, puisque le commerce d'amour leur est, pour ainsi dire, officiellement nécessaire ; il faut donc, par cela même, les juger avec une autre mesure morale que ceux qui vivent dans des rapports sévèrement tranchés.

» Une comédienne d'esprit et de cœur est excitée de tant de manières, ses facultés aimantes sont si diversement éveillées et attirées, qu'il n'y a qu'un homme rarement doué qui puisse en satisfaire toutes les exigences ; voilà pourquoi c'est une grande témérité d'épouser une artiste distinguée dont l'imagination conçoit tant de formes et de possibilités de bonheur, que le génie seul, qui varie et crée incessamment, peut les lui réaliser. »

Louis gagna sur lui de ne pas revoir Fanny les jours suivants. George venait journellement, et s'attachait à lui avec enthousiasme. Il lui parlait souvent de sa fiancée : « elle s'intéressait à lui, disait-il, et demandait chaque jour pourquoi il ne venait pas la voir. » — « Ah ! un ami comme vous nous est bien nécessaire, ajoutait George ; un homme qui sent si profondément le charme de l'art, dont le goût est soutenu par tant de connaissances. » Cependant Louis ne se laissait pas détourner de son dessein : un certain frissonnement le saisissait quand il pensait à une rencontre plus fréquente avec Fanny ; d'inquiets pressentiments le tourmentaient ; il sentait derrière les baisers et les yeux pleins d'amour un abîme prêt à le dévorer.

Le jour où Fanny et George devaient se marier était proche ; une soirée pluvieuse enveloppait la ville d'une brume parfumée et légère. Louis était à sa fenêtre, rêvant, délirant, lorsque George entra ; il avait l'air morose. « Fanny n'avait point été chez elle, dit-il à Louis, et n'avait pas dit où on la pouvait trouver. » Alors il pria son ami d'assister à son mariage, qui avait lieu le surlendemain, et dans la précipitation Louis ne trouva aucun motif convenable pour refuser ; mais il se proposait bien de partir le lendemain. J'ai en moi une image, un souvenir éternel, pensait-il ; sois content, cœur inquiet et tumultueux.

George le quitta. Louis se fit amener une voiture pour se rendre dans une société où il voulait prendre congé de quelques amis, puis partir le lendemain matin. L'air moite et parfumé qu'il respira en route, lui remit un grand calme dans le cœur, et quand il entra dans le salon, il se sentait bercé par un bien-être délicieux.

C'était une maison distinguée, où il avait été reçu avec le plus grand empressement. Un trait des hautes sociétés de Vienne, c'est qu'elles sont animées par une gaieté douce et naïve, qui en fait le fonds national.

Les jeunes gens dansaient, les plus âgés se promenaient en causant, plaisantant, riant, dans les galeries et les chambres voisines ; on voyait peu de tables de jeu, et sur tout cela régnait cette abondance fleurie, cette douce sensualité des Viennois, qui envisagent toute la vie comme un long plaisir constamment varié. Les formes de la société sont traitées comme de légères protectrices du plaisir, et jamais elles ne dégèrent en pédanterie, comme on le voit souvent dans le nord de l'Allemagne. Les arts y prennent toujours les formes les plus séduisantes, et de tout cela il se forme une atmosphère qui entraîne par les plus aimables séductions.

C'est ainsi que fut reçu Louis, et lorsqu'il aperçut tout à coup Fanny voltiger légèrement devant lui au milieu d'une contredanse, son bonheur lui semblait complet.

En ce moment aucun trouble ne l'approcha ; il se laissa aller à ses impressions, et prit pour une prédestination du destin cette femme et cette heure qu'une fatalité semblait réunir.

Ils se saluèrent comme d'anciennes connaissances qui ne se sont pas vues depuis longtemps. Fanny lui adressa des reproches

de ce qu'il se faisait si rare, et Claire, qui était aussi là, répondit comme un écho : Ah ! oui !

Lorsqu'il s'informa de George, Fanny lui raconta qu'elle avait voulu faire un coup d'État qu'elle projetait depuis longtemps, pour éprouver sa véritable puissance.

Louis dansa une nouvelle contredanse avec elle, et un observateur aurait pu facilement remarquer que ces deux personnes s'appartenaient à bien des égards.

Fanny était entièrement vêtue de blanc, et sa peau éblouissante n'était relevée que par ses cheveux bruns : ses yeux rayonnaient d'un éclat profond ; plus que jamais reposait dans les douces pensées de son visage cette langueur virginale de l'amour satisfait de la jeune fiancée. A côté d'elle ressortait la taille élancée de Louis : sa tête brune avait été hâlée par l'air et le soleil ; et ses yeux, d'un bleu profond, éclairaient son visage aux contours fortement accusés, comme un ciel du midi rayonne sur un paysage bien accidenté. Des étrangers qui ne connaissaient pas le fiancé, demandaient à voix basse si ce n'était pas ce danseur léger ; et Fanny, en entendant cette question, rougissait, serrait plus fort la main de Louis, et lui disait doucement, après une petite pause : Si je n'avais pas George, je vous aimerais pour mon fiancé ; voudriez-vous ? »

Louis accompagna les deux sœurs chez elles. Lorsque la voiture passa sur le glacis, Fanny proposa de descendre et de continuer à pied ; il avait cessé de pleuvoir, et le sol n'était plus que légèrement humide. Elle s'appuya sur le bras de Louis, Claire prit l'autre côté, et ils avancèrent lentement sur le bastion à travers la nuit.

Un vent tiède chassait comme des ombres de sombres nuages au-dessous des étoiles ; des lumières brillaient au loin mates dans la brume. Tout était silencieux et doux au cœur ; les noirs contours de la ville et des faubourgs exerçaient sur l'âme une impression pleine de calme et de douceur. Nos promeneurs nocturnes marchaient en silence ; Fanny, contre son habitude, était muette, mais elle s'appuyait de tout son poids sur le bras de Louis.

Celui-ci contait par intervalle quelque fragment d'histoire sur les étoiles. « Ce sont autant d'amants malheureux, disait-il entre autres : ils se voient et ne peuvent jamais se rejoindre ; la

loi de fer qui régit le monde les a enchaînés à une place, ou tout au plus dans un cercle dont ils ne peuvent sortir. »

Le bras de Claire tressaillit contre le sien, et Fanny se tourna vers lui lentement en silence, et plongea son regard jusqu'au fond de ses yeux.

— « Ha, continua Louis, ce jeune astre brillant au haut du ciel, c'est la Cassiopée; combien son aspect me cause souvent de douleurs! Douée d'éclat et de richesse, elle reste solitaire au milieu des mondes éclatants qui l'environnent. Cette petite étoile à côté d'elle, et à peine visible, me semble plus heureuse, parce qu'elle trahit moins de prétentions: plus la nature est prodigue, plus on est exposé à la douleur, plus on a de puissance pour sentir le malheur; car le malheur a aussi ses facultés. »

— « Oh! murmura enfin doucement Fanny, ne dites donc pas des choses si tristes! Nous voici dans la rue, vous allez conduire Claire. Viens, ma bonne Claire! »

Les deux sœurs s'embrassèrent.

— « Pourquoi es-tu si émue, Claire! Bon soir, et si vous voyez George avant moi, racontez-lui combien nous avons été heureux. Pourquoi n'est-il pas là, le fou? je lui donnerais si volontiers un baiser et plus d'un. — Bon soir, mon ami, bon soir! Tenez, tenez, voici encore mon autre main! Bonne nuit!

## VI.

Louis était resté à la célébration du mariage, Paul l'en avait vivement prié. Ils se trouvaient donc dans une grande salle bien décorée, au-dessus de l'appartement occupé jusque-là par Fanny; les jeunes époux s'étaient établis au premier étage, et la jolie chambre du rez-de-chaussée avait été cédée à Claire.

C'était une société toute mêlée de jeunes gens de famille, de comédiennes, de danses, de chanteurs de l'opéra, etc. Les deux anciens amis de théâtre étaient aussi là, ainsi qu'une vieille dame qui se disait veuve pensionnée, et qui s'appelait madame de Weiden: c'était elle qui représentait la respectable mère, la femme prudente et secourable de ce jeune monde insouciant; elle donnait de bons conseils, conduisait en société, et disait à tout le monde qu'elle était sans prétention, que la modeste

pension que lui faisait le ministre , en récompense d'anciennes complaisances , lui suffisait.

Depuis vingt ans elle connaissait tous les héros et toutes les héroïnes de la scène , et elle se vantait ordinairement de n'avoir jamais reçu chez elle que de très-nobles cavaliers : sa taille était haute et imposante ; son ampleur faisait honneur à la cuisine viennoise , et contrastait dignement avec l'exigüité de sa pension. Son visage était haut en couleur , et une petite mouche noire , qui se pavaneait sur son large nez , lui donnait tout à fait l'aspect d'une vieille dame de Versailles.

Louis , assis à côté de la fiancée rayonnante , était dégoûté de cette femme , et ne le cacha point à Fanny : celle-ci en convint , et lui avoua que cette figure lui causait une véritable horreur ; les convives l'avaient amenée sans qu'elle fût invitée , et le visage doux et souriant de cette vieille femme lui gâtait toute la soirée.

— « Je ne comprends pas , ajouta-t-elle , ce que cela veut dire quand on parle de la position équivoque des comédiens dans leurs rapports avec la société : je ne pense jamais à ces choses-là , parce que je m'inquiète peu du monde , et que je m'abandonne à mon cœur ; mais quand je vois cette femme , je me souviens que je suis une comédienne.... comédienne ! et ce mot trouve en moi le plus affreux retentissement ; rien au monde ne me cause dans le cœur un pareil sentiment d'angoisse. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi Claire ne veut ni chanter , ni jouer : elle le peut tout aussi bien que moi , mieux même , car elle est plus intime ; mais quand je vois cette madame de Weiden , je crois sentir une grande raison dans l'antipathie de Claire pour la scène. »

Claire était assise de l'autre côté près de Louis ; et Paul , qui s'entretenait vivement avec elle , ne recevait que de rares et brèves réponses.

La société s'animait de plus en plus , et autour de madame de Weiden la gaieté avait même quelque chose de lascif ; des couples se séparaient les uns des autres , et s'isolaient dans les embrasures des fenêtres. Un comédien sauta sur une chaise , et adressa à la grosse patronne un discours emphatique , dans lequel il vanta sa philanthropie et son humanité ; on porta des toasts nombreux , et plus d'un fut arrêté dans ses développe-

ments par une petite main qui fermait la bouche du parleur.

Le cercle qui tenait le haut de la table, et où présidaient les jeunes époux, conserva seul la gaieté dans des bornes convenables. Les jeunes hommes venaient de tous côtés apporter à l'épousée leurs vœux et leurs félicitations : quelques-uns essayèrent une parole inspirée par le vin ou par l'amour ; mais Fanny possédait ce bouclier brillant et poli, par lequel tout ce qui était mal conformé était réfléchi, gracieux et noble.

George tenait sa main dans les siennes, et la couvrait de baisers : il avait abaissé son long gant, et elle lui abandonnait son bras blanc et rond avec de tendres regards ; puis, quand personne ne regardait, elle lui pressait un plein baiser sur les lèvres, mais c'était avec Louis qu'elle conduisait l'entretien, et cela plus intimement que jamais.

Pendant la société s'animait de mieux en mieux ; Fanny se leva de table, donna un bras à George et l'autre à Louis, et ils descendirent dans la chambre voisine, suivis de Paul et de Claire. On se promena quelques instants, et ces derniers s'étant approchés de la fenêtre pour regarder dans la nuit, pendant que George était occupé près de la porte à parler à quelqu'un, elle ôta la petite couronne de myrthe qu'elle avait dans les cheveux, l'appuya de ses doigts humides sur la bouche de Louis, et s'échappa par une porte latérale.

Louis sentait son cœur brûler ; il s'approcha de Paul et de Claire, et ouvrit la fenêtre. Paul demanda où était Fanny, et voyant qu'elle avait disparu, il proposa à Louis de se retirer. Pour toute réponse, celui-ci appela le cocher dans la rue ; Paul sortit. Lorsque Louis se retourna, il vit Claire encore auprès de lui, qui le regardait, et dans ses grands yeux d'enfant reposait une expression si suave, si triste et cependant si douce, qu'en ce moment il sentit son cœur enchaîné. Une larme rapide vint briller dans l'œil de la jeune fille, lorsqu'elle vit Louis demurer auprès d'elle. Il lui prit les mains, déposa un baiser sur ses blanches paupières abaissées, et dit : « Bonne, bonne Claire ! » La jeune fille tressaillit, pressa un instant les doigts de Louis plus fort. Celui-ci la quitta.

Lorsqu'il s'avança vers la porte, un éclair et un violent coup de tonnerre le firent reculer ; une lourde nuée d'orage s'abattait lentement sur les maisons. Alors il prit son manteau dans la

voiture , et laissa Paul partir seul ; son cœur était trop plein , il avait besoin de solitude. Ce n'était pas la douleur d'une dévorante jalousie de savoir Fanny dans les bras d'un autre , ni l'envie ordinaire en pareilles circonstances , qui le torturaient ; non , c'était assez singulier ; il sentait de nouveau ce malaise douloureux d'un cœur qui n'est attaché à rien , d'un vide immense avec tout son amour ; et cependant ce malaise seul ne le tourmentait pas.

Un reflet lumineux , un retentissement doux et bienfaisant traversaient son cœur , sans qu'il sût d'où ils venaient : son imagination causait avec l'image de Fanny , et la caressait ; et cependant c'étaient les grands yeux de Claire qu'il voyait constamment devant son âme. Il y avait en lui un tumulte bizarre , et le ciel enflammé et sonore lui semblait parfaitement en harmonie avec les dispositions de son cœur.

La couronne de myrthe de Fanny devait être restée entre les mains de Claire , car il ne l'avait plus.

Il courut sans s'arrêter à travers la nuit : les heures passèrent , la tempête s'apaisa , et une pluie chaude vint tomber à grosses et lourdes gouttes ; çà et là brillait une étoile à travers les plis des nuages ; enfin , le ciel épuré s'étendit dans toute sa magnificence nocturne sur la terre rafraîchie ; l'air ondulait en bouffées faibles et tièdes. Louis s'appuya épuisé sur le bord d'une fenêtre , et reprit haleine.

Il s'était tellement perdu que , sans s'en douter , il était revenu à la maison de Fanny , et se reposait à la même fenêtre à travers laquelle il l'avait un soir aperçue ; mais l'habitante actuelle tenait timidement les volets fermés , et il ne pouvait rien voir. Tout à coup , au milieu de la nuit , il entendit un chant léger.

C'était une douce plainte de jeune fille , un cœur plein d'un amour secret , et qui soupirait seul dans la nuit.

La voix s'éteignit peu à peu , et Louis se rendit lentement à son hôtel , sans avoir peut-être bien saisi les strophes qu'il venait d'entendre. Il éveilla le garçon , fit emballer et commander des chevaux de poste. Paul , qu'il trouva couché sur le canapé , refusa de l'accompagner , et au fond Louis en fut assez content.

— « Peut-être reviendrai-je bientôt , lui dit-il en le quittant ; peut-être non. » Paul n'eut pas l'air d'y faire attention.

Louis s'élança dans la voiture , le postillon fait claquer son fouet , et les roues crièrent bientôt sur les pavés au milieu du calme de la nuit.

## VII.

Des semaines , des mois s'étaient écoulés. Louis avait gravi des montagnes , erré de vallée en vallée , habité maintes chaumières , et son cœur était tantôt calme , tantôt agité dans ces dispositions où le sentiment et la volonté irritée tendent à reprendre leur équilibre , rafraichis et calmés par les inspirations de la nature. Sur ses lèvres errait une admirable poésie et son cœur pleurait , comme ces têtes d'ange de Raphaël auxquelles le peintre a mis des larmes dans les yeux et le sourire sur la bouche. De réflexions en réflexions , il en vint à s'avouer enfin qu'il n'y avait qu'une seule issue possible à ce labyrinthe de sentiments dans lequel son cœur était enlacé , et Fanny n'était pas cette issue.

Cette disposition de son âme le poussa à s'isoler quelque temps dans un genre de vie étroit et simple. Sur une colline qui dominait le cours du Danube il trouva un jour une maison écartée. Les habitants le reçurent cordialement ; une blonde et fraîche jeune fille lui prépara un modeste repas , puis le conduisit dans une petite chambre paisible , d'où il pouvait voir le sombre fleuve couler à ses pieds , et les riches accidents des vallées qui se découpaient sur ses rives. Il résolut de se fixer dans ce lieu , de se faire à cette vie étroite , et d'apprendre la résignation dans les petits et humbles désirs de Katy ; mais de ce port assuré il voulut se remettre en communication avec ce qui le rattachait à la société , pour aviver et fortifier son existence intérieure par tous les contrastes. Il écrivit à Paul , à George , à Fanny. Les réponses , qui arrivèrent bientôt , étaient contre toute attente : Paul , si tranquille , si froid , que le monde ne pouvait ni déranger ni troubler , le blond jeune homme insouciant , écrivait peu de mots ; mais ils étaient brûlants comme un sang lourd et fiévreux ; ils s'attaquaient d'un objet à l'autre , et ne contenaient rien des choses ordinaires de la vie , de mémoires , de commissions , etc. , comme c'était son habitude. Louis fut effrayé pour son ami.

Une lettre a, comme toute figure humaine, une physionomie propre, qui peut souvent faire une impression tout aussi profonde que l'aspect subit d'un visage pâle et décomposé, que nous avons toujours vu rose et calme.

Le mot inouï, passion, était vivant dans la lettre de Paul, et c'était un mot dont il avait toujours ri.

George, dont il attendait une lettre d'époux satisfait, heureux, écrivait mélancoliquement; l'œil de cette lettre brillait au milieu d'une sombre et inquiète fantaisie.

Quant à Fanny, elle cachait à peine ce qu'elle semblait ne pas vouloir s'avouer, savoir, qu'elle s'ennuyait beaucoup, quoiqu'elle fût toujours gaie. Ses paroles semblaient dire : « Ah ! le monde est charmant, et je m'y trouve à merveille; seulement je le trouve un peu vide, et dans mes jeunes années, je le voudrais un peu plus riche et plus varié ! Que vous soyez parti, du reste, est en tous cas affreux ; car vous étiez plus aimable que tous les autres, et nous aurions pu être si bons amis. » Claire envoyait une salutation amicale.

Louis avait besoin de plusieurs de ses champêtres journées pour se remettre des impressions excitantes de cette correspondance. Le calme, la régularité d'une vie simple, sont pour l'âme ce qu'une diète est pour le corps ; ils adoucissent peu à peu les passions ; il semble cependant qu'ils soient trop peu énergiques pour produire une guérison entière. Nos affections les plus profondément personnelles peuvent bien être calmées, adoucies, dirigées, mais non détruites ni altérées.

Pendant assez longtemps Louis s'amusa des blondes tresses de Katy, caressa ses joues roses durcies par le grand air, souriant des naïvetés de son ignorance, et n'entendant parler autour de lui que des pronostics du temps, de la réussite des blés et du vin, des dons prophétiques du bétail, du gros dogue et du vent de la nuit.

A la longue, cette vie lui devint insupportable ; une voix s'éleva peu à peu en lui, qui disait : « Est-ce donc là de l'économie que d'enterrer la richesse de mes pensées et de mes sentiments dans la solitude d'une chaumière, afin qu'ils se calment et ne me tourmentent plus ? »

Pendant qu'il flottait ainsi ballotté par les vagues de ses passions, qui battaient çà et là son vivage et l'entraînaient à de nou-

veaux projets, vint une nouvelle lettre de Fanny, une lettre pleine de tendresse et d'amabilité. Il sella un cheval et descendit à la première poste, où il réclama sa voiture et des chevaux pour Vienne.

### VIII.

Ce fut par une soirée sombre et désagréable que Louis entra dans la ville capitale de l'Autriche. Des bouffées d'un vent d'automne traversaient les airs comme de douloureux souvenirs font le cœur, et cependant il lui semblait rentrer dans sa patrie.

George fut le premier qu'il rencontra à l'hôtel; la vue de ce cher fugitif, comme il disait, lui causa une joie inexprimable. Il s'anima; son enthousiasme d'autrefois reparut: mais Louis reconnut bientôt que ce n'étaient plus que des vestiges; la flamme s'était éteinte, et il en restait à peine quelques étincelles enfouies. Le premier moment passé, George retomba dans un état d'apathie qui semblait lui être devenu habituel, et continua sa partie de billard comme si rien n'était arrivé.

Ce pauvre garçon était devenu très-pâle. Il était tout à fait le type de ces caractères incomplets qui se sont livrés exclusivement à une idée et se sont élevés jusqu'à l'inspiration; mais ils ont négligé de développer simultanément tout leur intérieur, il n'y a point d'équilibre en eux, et tombent leurs illusions, s'évanouisse leur idole, ils sont précipités de la hauteur artificielle à laquelle ils sont élevés, dans un abîme, dans un vide terrible et souvent dans le désespoir.

Tel était George. Il s'inquiéta peu de voir Louis le quitter pour courir au théâtre. Fanny jouait. Arrivé devant le théâtre, Louis crut entendre la voix de Paul. En effet, c'était lui; le rayon d'une lanterne éclaira un instant son visage. Une dame était avec lui, et Louis n'eut pas de peine à reconnaître la voix, la tournure de M<sup>me</sup> de Weiden. Il s'enveloppa de son manteau, enfonça son chapeau sur ses yeux et s'approcha du couple. Leur entretien annonçait une assez sale discussion. Paul lui faisait des reproches sur la lenteur qu'elle apportait à l'accomplissement de sa promesse: la vieille femme accusait son impétuosité, s'excusait par des difficultés imprévues, la dame était singulière

et il fallait du temps : en général, elle était habituée à être traitée sur cet article par des cavaliers d'une façon plus aimable et plus courtoise.

Dégoûté de ce qu'il venait d'entendre, Louis entra ; la pièce était précisément à sa fin ; il courut sur la scène, d'où acteurs et actrices se précipitaient vers les garde-robes. Fanny venait la dernière, lentement et toute pensive. Il se mit dans l'ombre d'une coulisse pour la laisser passer un instant. Jamais il ne l'avait vue si belle. Tout était plus plein, plus accompli, plus harmonieux en elle. Vêtue en costume de *Käthchen de Heilbronn* (1), elle passait doucement, le menton appuyé dans le creux de sa main.

— « Fanny ! » appela-t-il à demi-voix.

— « Louis, cher Louis ! s'écria-t-elle, en se précipitant vers lui et lui mettant ses deux petites mains dans les siennes. Dieu merci ! vous voilà enfin, cher méchant, infidèle ami ! Combien je me réjouis de vous revoir, de vous posséder. »

Et elle laissa ainsi échapper une joie extrêmement vive et entrecoupée par des exclamations. Elle se sécha promptement le fard des joues, se fit donner son manteau par sa femme de chambre et prit le bras de Louis. Tout en elle tressaillait de plaisir et de gaieté d'avoir retrouvé ce traître ami, comme elle disait, et cela était si intime et si vrai, que Louis fut enchanté de la beauté et des charmes de cette merveilleuse créature. Pendant tout le trajet, elle ne s'informa que de lui, de ce qui l'intéressait, jusqu'aux moindres détails, et Louis s'enivrait de cette coupe d'amour. Le torrent ne voulait pas s'arrêter, et lorsqu'ils furent arrivés chez elle, assis sur le canapé, elle avait encore quelque chose à lui demander, puis à gronder, à menacer, à flatter, à prier, et lui ne pouvait s'éveiller de son éblouissement et de son enchantement. Son charmant et fantastique costume de théâtre, qu'elle n'avait pas quitté, était propre à soutenir l'illusion la plus téméraire, et la conduite libre et naïve qu'elle semblait continuer de son jeu dramatique de la soirée, lui fit oublier tout le reste, et se jeter dans une situation qui ne semble possible que dans la fable. Ils se baisaient les mains, se caressaient les che-

(1) Drame de Kleist, fort populaire en Allemagne depuis plus de vingt ans.

(Note du Traduct.)

veux sur le front, jouaient comme de naïfs enfants, et nulle question des conventions de la société n'avait de place pour se poser entre eux.

A peine s'aperçurent-ils de l'entrée de Claire, et Fanny ne se trouva pas le moins du monde empêchée dans l'expansion de sa joie; elle raconta à sa sœur, quelque peu embarrassée, tout ce qu'elle s'était dit jusque-là à elle-même sur le bonheur de retrouver le cher ami.

Enfin Louis put raconter qu'il avait parlé à George dans la soirée.

— « Ah ! dit Fanny, sans changer de ton, il est devenu un bien triste monsieur; il ne fait que se tourmenter par des pensées hypocondres : en tout cas c'est un mauvais mari; car à ce que je vois, il est bientôt onze heures, et depuis avant-hier soir où nous avons joué la comédie ensemble, je ne l'ai pas revu. »

## IX.

Louis ne s'était d'abord livré qu'avec une extrême prudence à son inclination pour Fanny, et maintenant, entraîné par une secrète fatalité, il se livrait irrésistiblement à l'impression du moment, et était tous les jours chez elle. Les bornes d'une franche amitié n'étaient pas franchies, il est vrai; mais un observateur impartial aurait pu facilement voir que ces bornes n'étaient qu'un simple hasard. Tous ces rapports en reviennent toujours à cette ancienne question : une vive amitié peut-elle exister entre un jeune homme et une jeune femme sans se métamorphoser en amour? Les âmes tendres et timides se bercent volontiers de ce rêve; mais il n'en peut être ainsi. Tous les rapports entre les différents sexes sont des nuances d'amour plus ou moins faibles; l'usage seul s'est emparé de cette expression. L'amitié ne peut être autre chose que l'amour entre les sexes semblables.

L'amitié de Paul et de Louis s'était étrangement transformée; Paul avait reçu son ami à son retour avec distraction, froidement, et lorsque Louis lui demanda ce qu'il avait à faire avec cette repoussante madame de Weiden, Paul éluda brusquement la question. Bientôt, la prédilection exclusive, persévérante de Fanny pour Louis se manifestant de plus en plus, Paul laissa

éclater toute sa passion, et son mécontentement se changea contre l'ami de sa jeunesse en une inimitié peu déguisée; ils ne se rencontraient plus que quelquefois chez Fanny. La conduite de Paul eût été tout à fait intolérable, si Louis ne l'eût mise sur le compte d'une inclination non payée de retour, et pour cette raison n'eût été indulgent.

En effet, il s'était formé dans Paul une de ces étranges passions telles qu'il s'en forme quelquefois dans les hommes médiocres ou ordinaires. L'amour en eux n'embellit pas, n'adoucit pas, ne réconcilie pas avec soi-même et avec les autres; mais il irrite, il rend exclusif, égoïste; sombre et déplaisante végétation, il croît sur un terrain maigre et sec. On ne devrait pas nommer cela de l'amour, mais préférence égoïste, avarice de l'inclination.

Une certaine trivialité de l'esprit, pauvreté de l'imagination et du cœur, telles sont les compagnes et souvent les auteurs de cet état maladif. Le gros Paul d'autrefois n'était plus reconnaissable, et l'on aurait pu s'étonner que Fanny tolérât autour d'elle cette fâcheuse apparition; mais la femme la moins coquette supporte volontiers la manifestation d'une inclination dont elle est elle-même l'objet; ou cela lui semble quelque chose de sacré, ou c'est par vanité, ou ces deux causes agissent ensemble. Toujours est-il que, même quand une passion semblable lui devient insupportable, et qu'elle se trouve dans la nécessité de la bannir, elle conserve toujours un secret intérêt pour le héros disgracié.

Telle était Fanny: elle n'était point coquette, et cependant elle le semblait à la première vue; s'il y avait coquetterie en elle, elle était tellement enracinée dans son être, tellement identifiée avec toutes ses manières, avec son amabilité, avec ses câlineries d'enfant, qu'on ne pouvait la détacher de sa personne comme un reproche isolé. Enfin, elle s'amusait aussi quelques instants avec ce bourru de Paul qui venait chez elle et parlait peu ou point du tout.

Claire était silencieuse et se laissait peu voir; George encore moins, et sa mélancolie semblait croître tous les jours. Il perdait ses couleurs; ses yeux et ses joues s'éteignaient, son regard devenait hagard.

Quand cette société se trouvait réunie, elle présentait quel-

que chose d'extrêmement discordant. Fanny seule était toujours la même, joyeuse et parlant à tous. Louis semblait n'avoir d'attention que pour cette charmante femme, et pour les grands yeux de Claire, dans lesquels il glissait parfois lentement et longuement son regard, tout en disant mille amabilités à Fanny.

Tel était l'état de cette petite société, lorsque tout à coup George devint malade.

Dès lors tout fut changé. Fanny, la légère Fanny oublia tout le reste : elle n'eut plus de sens pour rien que pour les souffrances de son mari ; elle ne quitta son lit ni jour ni nuit, elle le combla de l'intérêt le plus tendre et le plus passionné.

Il ne guérit que lentement et partiellement.

Ce qui est singulier, c'est qu'il témoignait la plus grande prédilection pour les visites de Louis, qu'il engageait sans cesse à venir plus souvent et à rester plus longtemps ; mais il conçut contre Paul une antipathie de plus en plus vive, et qui se manifesta d'une manière si peu équivoque, que Paul dut nécessairement disparaître de ce cercle.

Il était facile de voir qu'un grand changement s'était opéré en George, lorsque, pour la première fois, il reparut au bras de Fanny, et cependant quelque grand que parût ce changement au premier regard, ce n'était simplement que son ancienne exagération d'une idée exclusive, placée sous une autre lumière ; en effet, les enthousiastes de cette sorte restent toujours les mêmes, ils sont incapables de combiner les sentiments, et toute manifestation devient passion en eux.

Il était facile de voir, dans cette liaison de George et de Louis, cette résignation qui se drape elle-même en victime avec une grandeur toute tragique. Il se posa entre Louis et Fanny en ami médiateur, et qui se sacrifie pour rendre heureux.

La catastrophe de la maladie avait de nouveau ramené Louis à la réflexion ; il avait encore une fois réfléchi à l'avenir, dont Fanny savait toujours si bien se railler en s'écriant : « Eh ! que m'importe ce nébuleux et informe demain ? Qu'ai-je besoin de penser et de m'évertuer pour une vague possibilité ? »

Et cette réflexion avait porté fruit, sans l'amener toutefois à une résolution décisive. Il sentit ce qui le menaçait dans cette liaison ; puis un trait de pitié lui avait traversé le cœur en voyant

Fanny auprès du lit du malade, il lui semblait qu'il avait tort de s'approprier seulement une parcelle de son intention et de son intérêt. Sans avoir pris de résolution, il se rendit cependant plus rarement chez elle ; et quand il y était, il s'amusait avec Claire, et se jouait avec elle dans de naïfs entretiens.

Mais à mesure que George se remettait, il le pressait de venir plus souvent et de rester plus longtemps. Louis trouvait tout vide, désert, sans intérêt, quand il ne se rendait pas vers sa petite rue; nul livre, nulle société ne l'intéressait, il ne se sentait de désir que pour ce petit cercle.

Sans en avoir une conscience bien claire, il semblait cependant pressentir que son inclination pour Fanny n'était pas ce sentiment plein de foi que nous nommons amour : il n'osait même pas désirer la possession entière de cette femme; il sentait un certain mélange de crainte, excitée en lui par l'extrême mobilité de Fanny, par le trop de richesse et de variété de ses sentiments.

Peu à peu il s'habitua, quand un nouveau désir l'attirait vers cette maison, à frapper d'abord en bas pour voir si Claire n'était pas chez elle. Claire lui semblait, pendant les quelques mois de son absence, devenue plus grande et plus formée : chaque fois qu'il entra chez elle, elle rougissait, et s'empressait toujours de le conduire chez sa sœur; s'il prenait sa main en la priant de rester elle tressaillait, baissait ses grands yeux humides et gardait le silence.

Mais au bout de quelque temps il lui vint la plus aimable naïveté : elle lui montra toutes ses petites occupations, ses lectures, ses albums, sa musique; elle lui chantait, quand il l'en priait, de charmantes petites romances, mais jamais elle ne voulut lui chanter celle qu'il avait entendue la nuit des noces de sa sœur; et quand il commençait à lui en réciter quelques vers, elle le priait si instamment de cesser, qu'il était obligé de céder. « C'est un chant pour le calme et le silence de la nuit, disait-elle alors, et quand on est seule. »

Les livres ouverts qu'il trouvait chez elle, étaient toujours Goëthe, ses poésies ou ses romans; et quand Louis lui demandait si elle ne lisait rien autre chose, elle souriait et disait : « Rarement. »

— » Et pourquoi aimez-vous tant Goëthe, Claire ?

— « Je ne sais, répondit-elle; peut-être parce qu'il est si beau et si calme. »

Il régnait dans l'appartement de Claire un ordre et un calme qui faisaient du bien, une poésie d'intérieur qui s'emparait secrètement et doucement du cœur inquiet de Louis, et il y serait longtemps resté, si George ou Fanny ne fussent souvent venus l'y chercher. Quand ils ne venaient pas, il arrivait bien des fois qu'il ne montait pas du tout l'escalier, et que, de chez Claire, il se rendait chez lui; et chaque fois il sentait son cœur plus calme, plus rafraîchi que lorsqu'il quittait Fanny, dont il recevait des impressions multiples et orageuses.

## X.

Si les hommes savaient toujours ce qu'ils veulent, s'ils distinguaient clairement leurs désirs sous les voiles rêveurs qui les enveloppent, certes les rapports de la société deviendraient plus simples, plus faciles à régler; mais aussi le parfum de la vie, le charme des combinaisons, les possibilités du cœur, tout se sécherait et deviendrait aride. Louis sentait bien qu'il y aurait dans la société des troubles, des embarras irrémédiables, si chacun se laissait aller aveuglément à ses instincts sympathiques, comme lui faisait en ce moment; mais il trouvait dans cette ondulation délicieuse sur les vagues de l'amour et de l'incertitude, un attrait trop doux pour qu'il pût se résoudre à un brusque changement.

La santé de George s'était en apparence complètement rétablie : il ne lui restait plus qu'une frappante pâleur; mais plus la maladie s'éloignait, plus Fanny revenait avec son mari à ses précédents rapports, qui étaient plutôt une existence fortuitement liée qu'une intimité étroite et nécessaire. Paul était devenu encore plus morose, plus sombre pendant cette maladie, et il était resté longtemps sans voir Fanny. Si Louis eût été plus attentif à ce qui se passait autour de lui, le genre de vie désordonné, fougueux, de son ami, ne lui eût pas échappé; mais nos compagnons de voyage demeuraient des semaines entières sans se voir.

Par une soirée de température d'hiver, toute cette société se trouva rassemblée par le hasard dans la chambre de Fanny : un vent vif chassait des flocons de neige contre les fenêtres; on

était assis au feu de cheminée flambant, et Louis s'enivrait de la douceur de ces heures du soir. George lui-même était plus causeur que de coutume, et laissait de temps en temps tomber le rôle qu'il lisait, pour se mêler à la conversation; du reste, il était encore plus pâle que d'ordinaire, et son regard se mouvait plein d'incertitude et d'une étrange expression.

Tout à coup la conversation, jusque-là animée, fut interrompue par une pause générale, et George coupa le silence par ces paroles : « Il fait un bon temps pour mourir aujourd'hui; le vent mugit et a l'air de railler. Je vais vous raconter une histoire. Écoutez :

» Il y avait, il n'y a pas longtemps, à Madrid, un jeune poète plein d'espérance, qui se distinguait honorablement de ceux de ses collègues qui chantaient les vulgaires trivialités de la vie; dans son cœur vivait un monde tout différent du nôtre. Le soir, quand il allait sur la Puerta del Sol, où tout le monde se rassemble à Madrid, quand il se trouvait au milieu de la foule des manteaux bleus ou bruns, une angoisse indicible le tourmentait. La masse qui l'entourait, et qui ne s'occupait que des intérêts du jour, lui paraissait misérable et stupide; alors il s'élançait au loin; il sortait par la porte de Ségovie, et s'asseyait sur une colline, où il attendait la lune qui venait verser sa lumière sur la mer des maisons de Madrid, et sur l'immense plaine de la Castille. Y plonger son regard, se perdre dans les ombres que les montagnes du Guadarrama jetaient sur la plaine, tel était son unique, son plus grand bonheur; alors l'esprit éternel de la poésie, que personne ne peut dépeindre, descendait sur lui, et lui révélait dans des paroles enchantées les grands secrets de la nature, et les vers coulaient de ses lèvres comme l'histoire le raconte des plus grands prophètes.

» Mais ce qui lui restait de ses inspirations, ce qu'il écrivait chez lui, n'était qu'un faible écho de cette poésie.

» Quelquefois le son d'un tambourin, ou le cliquetis des castagnettes, troublait son silence aimé, et il entrevoyait deux formes de femmes qui glissaient près de lui.

» Un soir que la lune jetait une lumière extrêmement vive, il fut surpris dans sa rêverie par le chant du fandango, qui se faisait entendre tout près de lui, et il aperçut deux femmes, dont l'une dansait pendant que l'autre chantait.

» Le poète rentra chez lui mécontent, et se proposa de choisir un autre lieu pour ses méditations poétiques; mais, à sa grande surprise, au premier clair de lune il se retrouva à la même place, le chant et la danse étaient encore là. Il lui sembla voir une fée ou un génie mù par quelque mystérieux rayon de lune.

» Il s'approcha et trouva dans la danseuse une ravissante jeune fille, qui, accompagnée de sa sœur, s'exerçait au clair de lune.

» Elle demeurait non loin de la porte de Ségovie : en toute chose elle était la contre-partie du poète; il est vrai que les contrastes ont toujours pour nous les plus grands charmes. Elle était gaie, sensible et naïve, trois qualités qui n'entraient guère chez lui dans le royaume de ses pensées et de ses désirs; enfin la jeune fille, qu'il accompagna chez elle, qu'il vit tous les jours danser avec ses jolis pieds, sa taille souple, ses yeux noirs pleins d'expression, avec toute la mobilité de son être, alluma une passion dans son cœur, si bien qu'il rechercha son amour et sa main, et en fit sa femme avant qu'il eût une conscience bien claire de tout ce qu'il sentait.

» Quelque temps après la première ivresse de cette vie d'amour, son cœur devint lourd et triste; où était restée sa poésie, qui l'élevait au-dessus du commun des hommes? — Puis sa femme lui causait aussi les tourments les plus vifs. Elle désirait, elle cherchait la société, c'était pour elle un besoin irrésistible : elle dansait devant les autres aussi volontiers que devant lui; elle aimait à s'entendre louer, et quand il lui lisait ses poésies, elle lui déclarait tout simplement qu'elle n'y comprenait rien ou peu de chose, que les vieilles romances castillanes, qui s'en prenaient à la réalité, étaient plus belles, et qu'elle les avait toujours regardées comme la vraie poésie.

» Un soir qu'elle lui avait répété cela, il prit son manteau et sortit. Riense et moqueuse, elle lui chanta la romance où le Cid traverse la vallée avec ses chevaliers, pendant que son épouse lui envoie encore un dernier adieu du haut des créneaux de son château : *Hero d'el rivar*, adieu. »

George se tut et se leva.

— « Eh bien! demanda Fanny, comment cela finit-il? »

Une gravité solennelle reposait sur le visage de George, mêlée à une mélancolique tristesse. Il s'inclina vers Fanny, la baisa

sur les yeux, et avec cet étrange sourire, qui lui était familier depuis sa maladie, il lui dit :

— « Mon enfant, ils ne s'étaient jamais compris, et ce soir-là, ce fut la dernière fois qu'on vit le poète passer la porte de Ségovie. »

En disant ces mots, George quitta la chambre.

Tous gardaient le silence ; Fanny seule dit tout bas et comme à elle-même : « Homme étrange ! »

Mais les impressions pénibles ne demeuraient pas longtemps chez elle ; peu à peu elle redevint gaie et causeuse, chanta, dansa et rit.

Durant toute cette soirée, elle témoigna encore plus que jamais son tendre intérêt pour Louis, et Louis semblait aussi s'abandonner à toute la douceur de cette inclination.

Louis était assis entre Fanny et Claire. Il fut frappé des regards pleins de trouble et d'angoisse que celle-ci jetait sur sa sœur aînée. Il lui demanda à voix basse ce qu'elle avait, et elle répondit de même que l'histoire de la porte de Ségovie la tourmentait par une inexplicable inquiétude.

— « Que chuchotez-vous donc là ? » demanda Fanny.

— « Où donc George est-il allé ? dit Claire.

— « Que sais-je ? *La romantique*, comme il appelle cela, le rend hypocondre et ennuyeux. Laissons-le aller. »

Fanny possédait l'adresse merveilleuse de faire vibrer les cordes les plus intimes du cœur, de les feuilleter d'une main légère, de faire luire dans l'âme des autres des lumières subites, inattendues, dont elle avait à peine un vague pressentiment. Elle-même demeurait en cela comme un accessoire. Son tact plein de délicatesse lui faisait pleinement saisir dans ces moments-là le secret d'une conversation entraînante. C'est par eux-mêmes qu'on gagne le mieux les hommes. Se nier dans les autres, est en même temps profitable à soi-même.

Elle raconta à Louis ce qui se passait dans son propre cœur à lui, ses secrètes sympathies, ses pensées intimes — et tout cela avec les sons harmonieux et fondants de son organe séducteur ; bref, elle lui fit ce qu'on appelle vulgairement la cour, sans avoir dans l'esprit autre chose que le désir d'exprimer sa bienveillance et d'ouvrir son bon cœur. Il n'y a que les natures vraiment supérieures qui soient capables de cet abandon.

Le visage de Claire était redevenu serein ; elle se mêla joyeusement à la conversation. Ses pensées n'étaient pas toujours en harmonie avec les peintures de sa sœur ; mais elles ouvraient d'étranges et lointaines perspectives , des lumières inattendues dans les plus intimes profondeurs de l'âme.

Louis , entre ces deux femmes , se sentait assiégé de bonheur. Il se pencha vers la jeune fille , la pressa sur son cœur et voulut l'embrasser ; mais elle s'échappa , et courut à l'autre coin de la chambre , où était le piano ouvert , qu'elle fit résonner sous ses doigts.

— « *Guter Ludwig!* » dit Fanny , en lui présentant sa main à baiser.

Il la retint , et appuya lentement sur ses yeux ses regards enivrés. Ils se levèrent et marchèrent par la chambre en s'appuyant l'un sur l'autre. Claire faisait résonner de douces et chatouilleuses mélodies sur l'instrument. Personne ne parlait , et Louis nageait dans un océan de sensations délicieuses.

— « Claire , interrompit-il , voulez-vous chanter ? »

Il avait à peine dit , qu'elle commençait. Dans de pareils moments les désirs se rencontrent de toutes parts , parce qu'ils sont tous sollicités à la fois , et voltigent çà et là comme des ombres , prenant forme et vie au moindre appel , à la première allusion.

Quand Claire eut cessé , Fanny s'approcha et se pencha vers elle avec amour. Louis , envahi par cette plénitude de bonheur qui autrefois lui faisait peur , et maintenant le transportait , l'énuivrait , se glissa doucement hors de la chambre.

La tempête s'était apaisée, la lune reposait sa blanche et paisible lumière sur la neige, que Louis traversa rapidement pour rentrer chez lui.

## XI.

La vie monte et descend comme un chemin à travers une contrée montagneuse; avant qu'on s'en soit aperçu, on a marché trop vite et imprudemment, et l'on glisse et tombe sur les genoux. Les heureux sont ceux qui vont droit et ferme, sans se heurter dans un tâtonnement, dans une crainte continuelle. Fanny faisait partie des heureux. Le lendemain elle avait commencé la

ournée en chantant et en voltigeant comme un oiseau, répétant un rôle gai qu'elle devait jouer le soir même. Claire était assise auprès d'elle dans ce joli salon dont les fenêtres donnaient au midi. Une belle journée d'hiver, pleine de soleil, répandait sa lumière sur les maisons voisines comme une joie inattendue, courte, mais profonde; des rayons éblouissants glissaient dans la chambre et illuminaient les deux femmes. Fanny était assise au piano et chantait les couplets de son rôle; ses cheveux bruns flottaient sur ses épaules dans toute leur richesse. Claire, assise sur le sofa, travaillait à la gaze bariolée qui devait jouer avec Fanny dans la soirée : cette jeune fille semblait se développer merveilleusement chaque nuit; l'émail et le vermillon teignaient son visage virginal tendrement coloré comme l'aurore; de temps en temps elle levait de son travail ses grands yeux brillants et pleins de poésie, dont le rayonnement venait tomber dans le frais éclat de cette journée d'hiver.

La soirée vint, le théâtre commença. Fanny était admirable, et jouait à ravir. Le public se surpassait en frénétiques applaudissements.

Au second acte, après quelques courtes scènes, Fanny avait un rendez-vous avec son ancien amant. George devait jouer ce rôle. La réplique arrive, et George ne paraît point. Fanny s'impatientait derrière les coulisses, et tout le monde courait et criait après George. — Personne.

Tout à coup le bruit se répandit dans le public qu'il avait complètement disparu : ce bruit courait comme le murmure des vagues, de bancs en bancs, de balcon en balcon; Fanny, qui ne pouvait distinguer que l'agitation générale, sans connaître la double cause qui la produisait, devenait de plus en plus inquiète.

Le régisseur parut pour excuser l'interruption : on venait de découvrir que George n'avait pas encore paru du tout, que sa garde-robe était vide; ce qui empêchait la continuation de la pièce.

— « Il s'est noyé ! » cria une grosse voix du parterre.

Fanny poussa un cri et tomba évanouie. La toile tomba. Les spectateurs se pressaient les uns les autres en faisant mille conjectures; mais il fut impossible de découvrir celui qui avait crié cette fatale nouvelle.

Pendant ce temps Louis était assis à côté de Claire, dans la chambre de celle-ci. et considérait des estampes qu'elle lui montrait. Ils étaient tous deux rentrés à la fin du premier acte, parce que, Claire ayant un peu mal à la tête, la chaleur de la salle remplie lui était insupportable. Le calme, le silence de sa demeure, lui eut bientôt adouci sa douleur, et elle se mit à expliquer avec une gracieuse naïveté à Louis, qui écoutait avec attention, toutes les magnificences, toutes les merveilles de son album. Elle paraissait plus abandonnée que jamais.

Ainsi arrivèrent dix heures. Claire, étonnée de ne point voir Fanny revenir, commença à s'inquiéter. Louis mit cette inquiétude sur le compte de sa virginale timidité et se retira.

En passant il rencontra une voiture qui allait tout doucement : c'est une assez rare apparition à Vienne; mais, absorbé comme il l'était par l'idée de Claire et de Fanny, il n'y fit pas attention.

Ainsi va le monde. Fanny à demi morte, et encore revêtue de son costume de théâtre, était dans cette voiture, et dans cet état passa à côté de celui qu'elle aimait, et qui s'en retournait gai, plein d'elle et enivré d'amour.

## XII.

Quatre semaines d'un hiver rude s'étaient écoulées : Fanny avait beaucoup souffert et Claire avec elle; rien n'avait confirmé le cri qui s'était élevé au théâtre, mais George n'avait pas reparu. Cet événement fit le sujet des conversations de la ville pendant quelques jours, fut encore une fois tempestueusement réveillé lorsque Fanny fut obligée de reparaitre sur la scène, puis se perdit au milieu des vagues journalières.

Fanny fut donc obligée de reparaitre. Ici se manifeste une des cruautés de la vie du théâtre : cette existence n'a aucun moment à donner à la piété, au ressentiment d'une douleur; elle guérit sommairement. D'un côté, elle exige la faculté de sentir complètement et comme à l'improviste une douleur intense, despotique, de manifester les sentiments les plus multiples; et de l'autre, elle déchire les fils les plus délicats du cœur, les relations, les transitions; elle enfante la superficialité.

Une femme qui a perdu son époux, la mère son enfant, doi-

vent du cimetière se rendre dans leur cabinet de toilette, et, les larmes amères de la douleur encore dans les yeux, rire et faire rire le public.

Après les premiers jours de cette épouvante, Fanny fut plutôt muette que triste.

Elle se laissa habiller machinalement, parut machinalement devant le public, qui la reçut avec des applaudissements unanimes, en signe de la joie, et il faut le dire, d'une joie bien malhabile, qu'il avait de la revoir. Les masses dans certaines manifestations ont toujours quelque chose de brutal : au premier moment ces applaudissements l'épouvantèrent, lui pénétrèrent le cœur douloureusement; puis elle se vit alors divisée en elle-même, d'un côté la comédienne, de l'autre Fanny, distinction à laquelle jusque-là elle n'avait pas encore pensé, et qui eut une fatale influence. Jusqu'alors elle s'était livrée elle-même tout entière avec une enfantine illusion, elle avait accepté les applaudissements sans examen; à dater de ce jour, il en fut autrement.

— « Vous ne voulez rien, vous qui êtes là-bas accroupis sur vos bancs, vous ne voulez rien que la comédienne, murmurait une voix sourde dans le sein de Fanny.

Elle avait perdu la fraîche illusion. D'un seul coup douloureux elle effeuilla en cet instant toute sa jeunesse passée sur le théâtre.

— « Eh ! bien, grondait la voix en son cœur, je vais vous jouer la comédie ! »

Fanny, à l'étonnement général, joua avec le plus grand sang-froid. Depuis cette soirée data pour cette femme remarquable un jeu tout différent, et à plusieurs égards plus parfait. Lorsqu'elle reutra, elle dit à Claire : « Je ne suis devenue qu'aujourd'hui une comédienne. »

Elle ne fut plus aussi naïvement enfantine, mais il y eut en elle plus de mesure artistique. Sa passion ne fut plus aussi jeune, aussi emportée; mais elle fut plus violente, plus puissante, plus entraînée.

Peu à peu elle quitta son douloureux silence; elle se releva, reprit de la force, invita du monde chez elle, s'approcha de Louis avec une passion plus franche, plus prononcée, et vit Claire plus rarement. Paul seul fut exclu de sa société.

— « Je ne sais, disait-elle, je ne pourrais pas l'affirmer, mais cette voix qui cria que George s'était noyé, me semble toujours avoir retenti comme celle de Paul. »

Paul et Louis ne se voyaient plus du tout; et c'est avec chagrin que celui-ci apprit quelle société dévergondée s'était formée sous les auspices de madame de Weiden, et comment Paul y jouait le rôle le plus fougueux.

Louis lui-même se rendait plus rarement chez Fanny, et ne s'arrêtait souvent qu'au rez-de-chaussée : elle lui faisait de vifs reproches sur ses rares visites, et toujours avec tendresse cependant; elle exerçait toujours une influence merveilleuse sur lui; aussitôt qu'il était auprès d'elle, elle enchaînait toute son attention et tout son intérêt.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que son cœur était tranquille, les désirs ne le tourmentaient plus; il laissait la vie arriver, attendant l'avenir sans bien savoir sous quelle forme.

Telle était la situation des choses lorsque, par une soirée de mars, il entra dans la chambre de Fanny. L'hiver s'en allait, le soleil, redevenu puissant, avait échauffé l'atmosphère, les derniers restes de l'hiver dégouttaient des toits, les fenêtres étaient ouvertes, et Claire s'occupait à placer des pots de fleurs à l'air.

On le reçut avec beaucoup d'empressement. Claire elle-même lui présenta sa main contre son habitude; une tendresse printanière s'épanouissait dans ses regards, dans tous ses traits éclairés de côté par le soleil couchant.

La familiarité la plus douce, le plus confiant épanchement de cœur s'établit entre eux avec le crépuscule. Louis raconta comment son père désirait de le revoir, et que probablement il entreprendrait bientôt un voyage.

— « Oh ! non, non ! » pria Fanny, en saisissant sa main.

— « Qu'heureux est celui qui a un père ! » dit Claire. Louis s'empara involontairement de sa main et la porta à ses lèvres.

— « Claire, dit-il brusquement, voulez-vous faire le voyage avec moi ? »

Tous se turent. Les doigts de Claire tremblaient.

— « Je vous conduirai auprès d'un bon père, Claire. »

Il sentit sa main devenir chaude dans la sienne; et vit, dans la pénombre du crépuscule, ses grands yeux qui se levaient doucement vers lui avec une expression ineffable. Il se leva, la main

de Fanny, qu'il tenait encore, lui échappa sans qu'il sût comment; les deux sœurs se levèrent également.

— « Claire ! » dit-il encore une fois.

— « Oh ! Louis, Louis ! » s'écria-t-elle, et elle tomba pleurante dans ses bras.

Lorsqu'elle revint à elle, elle ne vit plus Fanny; il faisait tout-à-fait sombre. Ils demeurèrent longtemps muets vis-à-vis l'un de l'autre, se tenant tous deux par les mains.

D'une des extrémités de la chambre Fanny s'approcha, se plaça entre eux, les pressa tous deux contre son cœur; puis elle embrassa Louis. Il sentit que son visage était baigné de larmes. Alors elle se tourna vers Claire, l'accabla de caresses, et quitta l'appartement d'un côté, tandis que le domestique apportait de la lumière de l'autre.

— « Reste jusqu'à ce que je vienne, » dit Claire, et elle suivit sa sœur.

Lorsqu'elle revint, elle sourit comme un ange et dit : « Tout est bien ! » Le lendemain matin, Fanny était partie; Louis reçut la lettre la plus aimable du monde : elle lui disait qu'elle entreprenait un voyage d'artiste projeté depuis longtemps; qu'il lui était cher comme avant, qu'elle l'aimait même dans sa trahison, et qu'il devait la venir voir bientôt avec sa sœur.

Louis se rendit dans sa patrie avec Claire, et le monde lui fut rempli; car le monde entier est renfermé dans l'amour, et il ne pouvait concevoir comment il avait pu tâtonner si longtemps dans les ténèbres.

Il n'apprit jamais ce qu'était devenu George, et Paul ne revint plus dans sa patrie.

HENRI LAUBE.

(Revue Germanique.)

---

# BULLETIN.

---

Il est impossible, aujourd'hui, de porter ses regards sur la politique du pays et de ne pas être frappé d'un fait qui domine tous les autres, c'est la nécessité, c'est l'approche imminente des élections générales. Allons droit à ce fait, avant de passer en revue aucun de ces autres événements subalternes, soit au-dedans, soit au-dehors, qui ont pu arriver jusqu'à nous pendant cette semaine; abordons franchement le grand fait des élections, comme s'il était déjà annoncé à jour fixe, et tâchons, pour apprécier ce que doit faire, ce que peut faire le ministère du 15 avril, de nous dépouiller, s'il se peut, de toute passion personnelle; mettons de côté même les mécontentements légitimes que nous avons conservés, jusqu'ici, contre les hommes qui ont soutenu trop longtemps le système des doctrinaires et gardé aveuglément une apparence d'affection à leurs personnes. Avant tout, il faut prendre garde que le besoin de poursuivre ceux qui ont retardé le jour de la conciliation, et qui avaient jugé l'amnistie impossible, ne nous fasse faire à nous-mêmes des fautes d'un autre genre.

Nos adversaires, qui sont encore les mêmes à nos yeux, et qui seront toujours les doctrinaires, quoi qu'il arrive, ne font plus de fautes, depuis que le danger approche. Le *Journal de Paris*, le dernier organe qui leur était resté, a changé de langage et ne prodigue plus l'injure au président du conseil, l'homme qui a le plus contribué à enlever le pouvoir à ses patrons. Il a fallu, pour cela, décider M. Duvergier de Hauranne à ne plus écrire dans cette feuille, et lui faire comprendre, non sans peine, qu'il compromettrait ses amis, en chargeant leur impopularité, chaque jour, de tout le fiel d'une polémique qui ne savait dissimuler ni

ses arrière-pensées pour l'avenir, ni ses rancunes impitoyables pour le passé. A l'heure qu'il est, le *Journal de Paris* n'est plus employé qu'à développer innocemment de vagues théories sur le POUVOIR, pris comme un être de raison et imprimé en lettres majuscules, et tout un système presque *phallanstérien* sur la presse gouvernementale. Ce n'est pas que nous soyons dupes d'une conversion si subite et vraiment trop naïve; mais il est bon de mettre à profit cette espèce de trêve hypocrite, pour examiner quelles sont les forces sur lesquelles pourra s'appuyer le ministère dans la nouvelle législature; il convient de rechercher froidement quels sont les hommes qui, n'ayant pas d'engagement irrévocable avec M. Guizot, seront destinés, surtout après un nouveau baptême électoral, à accepter définitivement la pensée réparatrice du 15 avril.

On annonce, et ce n'est déjà plus un secret pour personne, que le ministère a résolu de prendre son point d'appui, à la session prochaine, dans les deux centres; il espère en obtenir une majorité plus intimement unie et plus homogène qu'on n'aurait lieu de l'espérer d'après les diverses expériences de ces derniers dix-huit mois. Quoi que l'on puisse penser de la hardiesse de cette entreprise et de ses chances de succès, nous estimons que c'est une condition inévitable, imposée à M. Molé, à M. de Montalivet, et à leurs collègues, par la position intermédiaire qu'ils occupent nécessairement entre M. Thiers et M. Guizot. Nous souhaitons du fond du cœur qu'ils trouvent leur salut dans cette voie; c'est la seule qui leur est ouverte, tant qu'ils n'appelleront pas à eux, ni M. Guizot, dont ils ne veulent pas, dont aucun d'eux ne doit vouloir, ni M. Thiers, qui n'est pas prêt, qui le sait et qui le dit avec sa sagacité presque infaillible et son honorable franchise. Le pays aussi, comme nous, souhaite que le cabinet du 15 avril vive et achève ce qu'il a commencé, la conciliation des partis, qu'il peut opérer mieux qu'aucun autre; le pays se souvient de l'amnistie, et il prévoit quels seraient les hommes intraitables qui viendraient envahir de nouveau le terrain déblayé par le 15 avril, si celui-ci ne fournissait pas toute la carrière qui lui semble promise. La royauté enfin, la royauté qui a conquis (soyons sincères avec tout le monde) une influence suprême dans nos affaires, porte aussi, nous le savons, du même côté toutes ses préférences.

Depuis le 22 février, et en le comptant lui-même, trois ministères ont essayé de soumettre les deux centres à une commune discipline et de refaire avec les mêmes éléments, et toutefois pour des buts différents, une majorité aussi compacte, aussi fidèle que celle qui avait servi autrefois le 15 mars et le 11 octobre, et s'était ensuite décomposée. Mais deux de ces ministères, le 22 février et le 6 septembre, ne virent pas qu'ils n'avaient là que deux fractions de majorité, qui avaient besoin d'être refondues entièrement dans la fournaise des élections pour être soudées de nouveau, et que cette arme naguère si puissante, pour faire maintenant quelque usage, devait être retrempée. Peut-être, d'ailleurs, le moment n'était pas arrivé, et tout ce qu'on pouvait faire alors, c'était de marcher tant bien que mal avec deux tronçons de majorité qu'on traînait derrière soi, comme un serpent mutilé, les rajustant tous les jours, et tous les jours les voyant prêts à se séparer. Aussi les deux cabinets du 22 février et du 6 septembre, celui que M. Thiers présida, et celui dont M. Guizot, sans présidence, fut l'âme inquiète et turbulente, n'eurent ils qu'une existence éphémère, agitée, toujours menacée. M. Thiers, d'abord, parut réunir en sa faveur les deux centres. Mais à la première question grave et délicate sur laquelle il eut à se prononcer, on regarda comme certain qu'il n'allait plus avoir que la moitié des forces dont il avait disposé; et quoique la chambre fût alors absente, on prévint que la manière hardie dont il envisageait le projet d'une intervention en Espagne était trop du goût du centre gauche pour ne pas déplaire beaucoup au centre droit, qui ne l'aurait pas soutenu longtemps, ni avec zèle, si même il l'eût toléré un moment. La force de M. Thiers, à vrai dire, sa force réelle et permanente, fut toujours dans le centre gauche et non ailleurs. M. Guizot, au contraire, n'a jamais eu d'amis que dans le centre droit, et au 6 septembre il lui a été clairement démontré que, s'il avait pu glaner des voix dans une autre section de la chambre, il les devait aux hommes politiques qui avaient bien voulu s'associer un instant à sa mauvaise fortune. Ni la situation de M. Guizot, ni celle de M. Thiers n'est changée, aujourd'hui, vis-à-vis de l'un ou l'autre centre; elle a plutôt empiré; seulement M. Thiers le sait et l'avoue, M. Guizot a l'air de l'ignorer et croit faire illusion.

La troisième tentative pour gouverner avec les deux centres

à la fois, désunis comme ils le sont maintenant, c'est celle qui a été faite par le ministère du 15 avril, et il a réussi à terminer ainsi la session. Il n'a pas voulu se hasarder, toutefois, à en recommencer une autre, avant d'avoir reconstitué, dans les collèges électoraux, les deux parties de la majorité et cimenté leur alliance. Ce travail est difficile; mais s'il y a un ministère qui puisse l'entreprendre et le mener à bien, c'est celui qui a proclamé l'amnistie.

Les hommes qui le composent ne rencontrent aucune répugnance dans le centre gauche. ni pour leurs personnes, ni pour leurs antécédents, ni pour leurs principes; bien au contraire, c'est là le point de départ de plusieurs d'entre eux, qui sont même sortis d'une région plus reculée vers la gauche, on peut le dire, si on remonte assez haut dans leur vie politique. Le centre gauche est leur point de ralliement, après la tempête que nous avons vue et qui a bouleversé tant de positions, ils retrouvent là d'anciennes amitiés, auxquelles ils n'ont pas cessé d'inspirer confiance, parce que tous, ou presque tous, en reconnaissant la légitimité de la lutte, n'y ont pas été mêlés comme chefs; ils en sont restés à l'écart pendant le règne des plus ardentes passions, et n'ont pris sous leur responsabilité aucune des violences de cette époque. Tel est le bonheur de leur situation conciliatrice, qu'on sera étonné de voir bientôt quelles conversions ils ont déjà faites et sont en train de faire jusque dans les rangs de la gauche, sans se résoudre pour cela à aucun sacrifice de leurs propres opinions, et sachant exiger des gages positifs, mais n'en point donner d'autres que leur modération et leur loyauté.

Malgré ce succès naturel dans le centre gauche, et qui s'étend même un peu plus loin, les ministres du 15 avril ne désespèrent pas de retenir sous leur bannière le centre droit. Là, tout ce qui n'est pas aveuglé par des passions égoïstes et par l'entêtement des idées absolues, reconnaît en eux des amis de l'ordre, des défenseurs courageux de la monarchie constitutionnelle, pour laquelle, dans les jours de vrai péril, plusieurs d'entre eux se sont montrés les premiers sur la brèche. Et, de bonne foi, à qui persuadera-t-on que ce n'est pas un cabinet qui veut l'ordre, la paix, la Charte, que celui auquel s'est associé M. de Montalivet, le jeune ami de Casimir Périer, et son successeur

au ministère de l'intérieur, désigné par lui-même à son lit de mort? Si quelques hommes du centre droit persistent à montrer au ministère, dont il est un des membres influents, une indigne méfiance et un mauvais vouloir, qui n'osent aller que jusqu'à la tracasserie, il achèvera de les réduire, pour peu qu'ils ne soient pas des amis personnels de M. Guizot, en leur faisant traverser l'épreuve des élections. Nul doute que les électeurs, avant d'ouvrir de nouveau l'entrée de la chambre aux candidats, les forceront de saluer et d'honorer l'amnistie, dont le succès a été trop universel en France pour ne pas devenir un mot d'ordre électoral. Il faudra que les têtes les plus superbes s'inclinent pour passer par cette porte. De quel front viendrait-on, ensuite, gêner ou trahir un ministère dont on aura professé publiquement le symbole pour être élu? Le centre droit, dût-il reparaitre composé entièrement des mêmes hommes, ce qui est encore douteux, ne reviendra pas avec les mêmes sentiments, ni surtout avec la même puissance pour entraver la nouvelle politique du gouvernement : ce seront peut-être les personnes, mais, comme l'a dit M. Thiers, les personnes, moins les choses.

Voilà comment nous entendons, et à quel titre nous pouvons justifier la fusion des deux centres; nous ne voyons rien en cela, grâce à Dieu, qui ressemble à une résurrection de la majorité du 15 mars, que rêve le *Journal des Débats*. Il est vrai que le *Journal des Débats* et nous, pour juger la situation présente, nous ne parlons pas des mêmes principes et n'avons pas la même manière d'observer. Sa grande raison pour espérer qu'il va revoir la majorité du 15 mars, c'est qu'elle a servi *depuis bientôt sept années*. En vérité, le *Journal des Débats* a beaucoup trop de peine à comprendre que, pour avoir vécu longtemps, les systèmes, comme toutes choses, sont bien près de leur fin, s'ils ne se renouvellent, c'est à dire s'ils ne vont se confondre et se perdre dans d'autres systèmes plus jeunes. Nous concevons cette illusion de longévité de la part du *Journal des Débats*; mais il est incroyable qu'il oublie à quelles conditions il a duré lui-même et combien peu il s'est épargné les changements qui lui ont été nécessaires. S'aviserait-il maintenant de la dangereuse fantaisie d'être immuable? Qu'il se hâte, pour sa réputation d'esprit, de changer de langage; qu'il ne prétende plus que *la vaste et formidable opération* qui se prépare, va soumettre

aux hasards de l'urne électorale *le repos du pays et la sécurité de la royauté*. Le pays n'en croira rien, et la royauté ne lui saura pas gré de dire à tout propos qu'elle est en danger.

La royauté nouvelle est désormais, selon nous, enracinée dans les profondeurs du sol français; c'est pourquoi il ne faut pas marquer du vieux signe du 15 mars, ni du 11 octobre, la majorité qui doit venir à la session prochaine. Elle doit apporter une force d'un nouveau genre au ministère du 15 avril, qui aspire à vivre de sa propre existence, qui ne veut pas être le ministère de M. Guizot, qui ne peut pas être non plus celui de M. Thiers. C'est un ministère qui ne sera représenté peut-être par aucun nom dominant tous les autres, de même qu'il ne se mettra, dans la chambre derrière aucune fraction exclusive; c'est un ministère qui a la mission d'appliquer aux affaires les idées d'un *parti politique*, déjà annoncé bien des fois, et très-connu de nom, mais dont l'avènement paraissait douteux; parti modéré qui a choisi sa place entre tous les partis et n'en épousera aucun. Il faut qu'il vive, et, pour cela, qu'il ait sa force à lui; il est, en ce moment, le ministère indispensable, et ceux mêmes qui le regardent comme un ministère de transition et qui ont mis leurs espérances en M. Thiers, doivent désirer que la transition, si c'en est une, ait une assez longue durée. S'il entend les intérêts de son avenir avec son habileté ordinaire, M. Thiers lui-même le secondera de tout son pouvoir; il sera imité par plusieurs orateurs jeunes et encore désintéressés, parmi lesquels on peut citer M. Dufaure, et qui sont l'espoir d'un cabinet futur de centre gauche. Ce sera le moyen, dès aujourd'hui, de faire prédominer cette nuance dans la majorité mixte sur laquelle compte le ministère du 15 avril.

On se demande toutefois, quand on voit le ministère disposé à gouverner sans esprit d'exclusion, comment il s'accommodera d'hommes aussi exclusifs que les quinze ou vingt bruyants doctrinaires qui ne lui pardonnent pas d'exister, et l'on voudrait savoir s'il poussera le besoin de conciliation jusqu'à leur pardonner lui-même dans le combat électorale qui va s'engager. Il nous est rapporté, en effet, que les ministres du 15 avril, en majorité, ont résolu d'être plus éléments que nous ne l'aurions voulu envers de tels ennemis; cependant nous voyons que M. Molé reste dans le cabinet, et tant qu'il le présidera, nous

croirons que le péril n'est pas aussi grand qu'il nous paraît, ou bien que la question n'est pas aussi bien résolue qu'on l'a dit. Quel homme est plus intéressé que M. Molé à éclaircir les rangs de la phalange doctrinaire? Entre elle et lui il n'y a pas de réconciliation possible, et s'il hésite, s'il juge qu'il peut se maintenir malgré elle, s'il consent, même à regret, à ne pas combattre ses chefs, ou plutôt ses meneurs, dans les élections qui vont consolider ou détruire son ouvrage, nous ne connaissons personne, en vérité, qui ait bonne grâce à montrer plus d'impatience ou à garder plus de rancune. Ce n'est pas de ce côté que la porte du pouvoir sera jamais ouverte aux doctrinaires; ils auraient peur d'y pénétrer ainsi et craindraient quelque piège.

Nous nous rassurons, d'ailleurs, malgré tout ce qu'on dit si complètement résolu, parce que nous savons qu'il y a des doctrinaires turbulents auxquels il ne sera pas pardonné. M. Augustin Giraud, député d'Angers, est un de ceux-là; et pour lui, le ministère ne dissimulera pas sa pensée. M. Augustin Giraud est maire d'Angers; déjà un successeur lui est désigné, pour avertir les électeurs, avant le jour du scrutin, que le gouvernement repousse hautement sa candidature de député. Certes, M. Giraud avait rendu des services à la cause nationale et à la révolution de juillet dans le chef-lieu de Maine-et-Loire, et c'est ainsi qu'il en était devenu maire; il l'était depuis sept ans. Mais il avait fini par se persuader, à Paris, que c'était à lui de prendre la parole dans toutes les crises parlementaires, pour interpréter à sa façon la révolution de juillet. Ce droit était le sien, comme celui de tout autre; seulement il en abusait beaucoup et donnait à son interprétation un caractère de maladresse et de violence, qu'on remarqua surtout lors du projet de conversion des rentes, et, plus récemment, à l'apparition du cabinet du 15 avril. Le moment est venu pour les électeurs de M. Giraud de lui demander si la révolution de juillet est son ouvrage à lui seul, et de lui apprendre jusqu'à quel point on la lui a donnée à garder. Il est visiblement atteint de ce travers d'esprit qui a perdu l'extrême gauche; avec des opinions tout opposées, il croit avoir le monopole du commentaire sur une révolution dont il s'estime le principal auteur.

A la place de M. Augustin Giraud, le ministère, nous aimons à le croire, ne poussera pas M. Janvier, qui désespère de Mon-

tauban , et déjà tourne , dit-on , autour d'Angers. Le candidat à qui toute l'influence de l'administration est promise dans cette ville , est M. Farran , adjoint au maire , et destiné sans doute à le remplacer partout.

Ce ne serait pas une grosse affaire de ravir aussi MM. de Rémusat , Guizard , Renouard et quelques autres à l'affection de leurs collègues.

M. de Rémusat a dû sa nomination dans la Haute-Garonne , il y a trois ans , aux largesses universitaires que son ami le ministre de l'instruction publique sut prodiguer aux électeurs influents , mais chargés de famille ; et avec tous ces secours , les plus efficaces , dit-on , de tous ceux qui peuvent être employés dans une élection , M. de Rémusat l'emporta à peine de quelques voix.

Pour M. Guizard , on se rappelle tout ce qui fut fait de longue main , afin de lui préparer un petit succès d'amitié à Espalion , dans le département qu'il venait d'administrer , et comment on lui fit quitter la préfecture de l'Aveyron six mois d'avance , délai de rigueur , pour être nommé par des électeurs presque de son choix. Aujourd'hui , il n'y a plus , en faveur de M. Guizard , d'autres souvenirs administratifs que ceux de la direction des monuments publics , et ils n'ont pas fait assez de bruit pour que l'Aveyron en ait su quelque chose.

Nous aurions voulu voir , nous l'avouons , quelques doctrinaires demeurer sur le champ de bataille : c'eût été de bon exemple après tout ce qu'ils ont fait pour empêcher l'amnistie , et tout ce qu'ils font depuis lors pour s'emparer du terrain plus facile qu'elle a ménagé à une politique meilleure et plus nationale.

Il y en a pourtant parmi eux (car nous sommes justes) qu'il nous paraît avantageux de voir revenir à la chambre , aussi pour l'exemple. MM. Duvergier de Hauranne et Jaubert sont de ce nombre. On serait malheureux qu'ils fussent mis hors d'état de compromettre leurs amis ; et l'on sait , Dieu merci , qu'ils sont presque sûrs de leur élection. M. Jaubert reparaitra donc à la tribune au milieu des applaudissements et des rires dont un député sérieux et digne devrait se croire offensé.

Quelle que soit la force numérique du parti doctrinaire dans la nouvelle législature , nous comptons encore , pour le retrouver affaibli , sur un autre événement probable , sur la défaite

électorale de la gauche anti-dynastique. Si les hommes de cette couleur ne sont plus représentés dans la chambre, et s'il est démontré par là qu'ils n'ont plus de force même au dehors, on demandera plus que jamais à quoi servirait le système de rigueur incarné dans les doctrinaires, à quoi serviraient les doctrinaires eux-mêmes ?

Il se manifeste, en Europe, un besoin universel de s'en tenir à ce qui existe, sans hâter, pour le moment, ce que peut réserver l'avenir, et sans aller non plus exhumer dans le passé des institutions prétendues plus salutaires. En Espagne et en Portugal, cette observation est sensible. Le mouvement militaire d'Espartero tendait à faire une révolution en arrière et à tirer de la poussière une constitution abandonnée ; l'Espagne n'a pas voulu remonter jusque-là, même pour se sauver comme on le lui promettait. En Portugal, des hommes qui ont rendu naguère un immense service à leur pays, les plus illustres compagnons d'armes de don Pedro, viennent de proposer la charte de 1826 comme remède souverain à tous les maux de leurs compatriotes ; ces hommes ont pour eux l'armée, et ils viennent d'être battus, et leur armée n'a pas eu l'audace de les soutenir jusqu'au bout, parce qu'ils veulent autre chose que ce qui est, et qu'on s'est dit : A quoi bon ? Seulement à rétablir la fortune de quelques ambitieux mécontents d'être oubliés !

Il y a longtemps que le ministère français prévoyait ce résultat, qui n'est peut-être pas définitif, mais qui prouve combien est criminelle l'entreprise des généraux portugais ; il n'y a que le succès rapide, presque sans effusion de sang, et avec l'assentiment unanime du peuple, qui justifie parfois de telles insurrections militaires. Le ministère français avait été bien informé de l'état des choses et de la disposition des esprits, par son agent diplomatique à Lisbonne. M. Bois-le-Comte a toujours pensé que lord Palmerston avait tort de stimuler et de soudoyer un mouvement qui n'avait point de chances de succès, et qui, s'il réussissait par hasard, ne jouirait pas longtemps de son triomphe de mauvais aloi, deshonoré par l'influence visible et les subsides de l'étranger. Aussi M. Bois-le-Comte s'est tenu à l'écart ; mais il ne s'est pas contenté d'écrire à Paris, à son gouvernement, tout ce qu'il prévoyait : il s'est donné la satisfaction peu diplomatique de le prédire tout haut, à Lisbonne même ; et

les Anglais, pour se venger de ce qu'il ne voulait pas être avec eux, ont supposé qu'il s'entendait avec les clubs démocratiques, qui défendent à leur manière la constitution de 1822. Cette accusation contre notre ministre à Lisbonne est une calomnie ; il l'a provoquée en agissant bien, c'est-à-dire en n'agissant pas du tout, en devinant juste, et en le disant surtout avec trop de vivacité.

— Une grande nouvelle a mis en émoi le monde savant ; le monde ignorant ne s'en est pas ému. On vient d'appliquer le galvanisme au chemin de fer. C'est sur le *rail-way* de Birmingham à Manchester que l'expérience a été faite et couronnée d'un plein succès, comme toutes les expériences, la première fois. La pile de Volta est en permanence à Manchester ; elle galvanise un fil de laiton de quatre-vingt-quatre milles de longueur, et donne des sons télégraphiques, plus rapides que le vent. Il faut un peu moins d'une seconde pour communiquer une dépêche monosyllabique de l'une à l'autre ville. Voilà le chemin de fer vaincu par lui-même. Un avenir immense est promis à cette étonnante découverte. Lorsque l'Europe rayonnera de chemins de fer, ce qui ne peut manquer d'arriver, on établira le télégraphe galvanique sur la plus vaste échelle. Manchester et Saint-Petersbourg causeront entre eux comme de bons voisins. Nous marcherons partout sur un réseau de conversations invisibles. Seulement, je redoute la pile de Volta, et je regrette qu'on n'ait pas trouvé un metteur en œuvre plus innocent, pour les conversations intimes de l'Europe. La pile de Volta ressuscite les cadavres, c'est incontestable ; et voilà pourquoi je me méfie d'elle. Il peut arriver, un jour, que, par une surexcitation du fluide, la pile de Volta, chargée d'une dépêche, et longeant les cimetières de la route, ressuscite les morts et tue les voyageurs vivants. C'est le seul inconvénient qu'on puisse reprocher à la découverte anglaise ; les morts, sans doute, ne demanderaient pas mieux ; mais il faut songer, avant tout, aux vivants européens.

---

---

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,  
ADOLPHE WAHLEN ET COMP<sup>ie</sup>.

—  
OUVRAGES NOUVEAUX PUBLIÉS PENDANT LES MOIS D'AOUT ET DE  
SEPTEMBRE 1857.

## **Leçons et modèles d'Éloquence**

PARLEMENTAIRE ET JUDICIAIRE,

PAR BERRYER, 1<sup>re</sup> livr., grand in-8°. Prix : 5 fr.

Cet ouvrage sera composé de huit livraisons.

Voici enfin un livre d'une haute portée. Le nom seul de M. Berryer doit annoncer assez le mérite que l'on rencontre dans ce monument littéraire, élevé à la gloire de l'éloquence judiciaire, et nul autre que l'éloquent auteur ne pouvait mieux peut-être retracer l'histoire du barreau, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Aux épreuves barbares des combats judiciaires, des jugements de Dieu, ont succédé, de nos jours les luttes organisées d'un barreau savant, éclairé, éloquent. C'est là que M. Berryer prend ses modèles. Il parcourt successivement les divers siècles de l'éloquence parlementaire et judiciaire, et aux citations qu'il fait des plaidoyers remarquables des plus célèbres avocats, il joint un sommaire historique des causes, en même temps que la biographie des avocats. C'est là qu'il trouve les noms chers à l'histoire judiciaire. Il choisit dans les écrits des

orateurs les morceaux que le goût et la raison y ont marqué d'avance. Ces extraits font apprécier le génie de chacun d'eux et reconnaître quel accord ils ont su faire des nouvelles doctrines avec le précieux héritage de Démosthènes et de Cicéron. Cet ouvrage est sans contredit le plus important et le plus remarquable de tous ceux qui ont été publiés à Bruxelles depuis le commencement de l'année.

---

### **Mémoires du Diable.**

2 volumes in-18. Prix : 6 fr.

Il y avait longtemps que l'on attendait cette nouveauté, non pas que le fantastique du titre fût suffisant à lui seul pour réveiller un public saturé de choses diaboliques; mais parce que le nom d'auteur qui s'y joignait garantissait la proportion du sujet au talent d'exécution; parce qu'on savait d'avance que ce ne seraient pas des contes de revenant, mais des satires à la Juvénal ou des drames à la Schiller; en deux mots, non pas à cause du Diable, mais à cause de M. Soulié. Il fallait, en effet, l'imagination, le style et l'audace d'invention de cet écrivain, pour aborder le genre de récits étranges, inattendus et frappants dont il se fait l'interprète sous la dictée de Satan. Et pour qu'on ne lui impute pas le reproche, si gratuit de nos jours, d'immoralité ou de cynisme, hâtons-nous de dire que son Diable est, malgré son mauvais naturel, de bonne compagnie dans son langage, et souvent de très-bon goût dans son extérieur. En sa qualité d'être supérieur, il a le bon esprit d'user de ses privilèges et de se métamorphoser suivant ses auditeurs et ses récits, comme il se métamorphose suivant ses actes. Quant à ses souvenirs, ce qu'ils ont particulièrement d'inférieur, c'est la fatalité qui les place précisément à côté des faits et dans la conscience de gens où le plus effronté sceptique se garderait de les soupçonner.

---

## **Alpes et Danube,**

IMPRESSIONS DE VOYAGES, PAR M. LE BARON D'HAUSSEZ.

*2 gros volumes in-18. Prix : 6 fr.*

Ce livre de l'ancien ministre de Charles X, renferme les impressions du dernier voyage que M. d'Haussez aura fait avec les sentiments d'un exilé. Il se recommande d'abord par cette raison. Rien n'est plus national que la pensée de celui qui part, marche et revient, toujours avec le même respect de son pays, la même comparaison de ce qu'il voit à ce qu'il désire. Il y a instruction et plaisir à suivre M. le baron d'Haussez en Suisse, en Styrie, en Transylvanie. Bien peu de relations de voyages excitent au même degré l'attention et la curiosité des lecteurs.

---

## **M. de l'Étincelle, ou Arles et Paris,**

PAR M. AMÉDÉE PICHOT,

*2 volumes in-18. Prix : 6 fr.*

Ce nouveau roman de M. Amédée Pichot, dont tous les ouvrages ont jusqu'ici obtenu un si honorable succès, ne peut qu'ajouter à la réputation littéraire de l'auteur de l'histoire de Charles-Édouard, du Perroquet de Walter-Scott, etc., etc.. *M. de l'Étincelle, ou Arles et Paris*, est une composition remarquable par le style, comme par l'intérêt de la fable. Plusieurs scènes sont spirituellement dialoguées, et la gaieté de bon ton qui règne dans ce roman, quelquefois un peu satirique, le recommanderont à ceux que le genre terrible commence à fatiguer. L'auteur est naturel dans les situations les plus romanesques. Aussi il a réussi à amuser sans jamais blesser le goût.

---

## Annales Secrètes d'une Famille pendant dix-huit cents ans,

PAR A. CREUZÉ DE LESSER. 2 volumes in-18. Prix : 6 fr.

De tous les livres qui ont des lecteurs, les romans sont les plus exposés aux petits inconvénients de la mode qui a fait tomber en désuétude la lecture des préfaces, introductions, avertissements. Je sais même que sur ce point bon nombre de critiques en usent familièrement de la même façon que le commun des lecteurs. Voici pourtant un livre qui ressemble fort à un roman, n'en déplaît à l'éditeur, et dont la préface mérite l'attention particulière du lecteur et du critique. Nous qui l'avons lue d'un bout à l'autre, nous trouvons à cette introduction deux mérites essentiels : d'abord, elle attache et amuse par un ton de causerie fine et spirituelle ; ensuite, elle est parfaitement opportune ; elle est bien la clef du livre qu'elle précède. Lisez donc, s'il vous plaît, la préface de ce livre, ou lisez la suite de cet article, sans quoi l'intention et le plan de l'écrivain seront pour vous lettre-close ; je vous le dis pour votre gouverne, ami lecteur.

N'allez pas vous effrayer pourtant et supposer que je vous convie à chercher la clef de quelque problème épineux de la politique ou de la philosophie. Le livre que publie M. Creuzé de Lesser est fort innocent de ces prétentions élevées. Rien de moins élevé, rien de plus simple, de plus familier, je dirais presque, rien de plus bourgeois què l'idée qui est le fond de ces deux volumes. Nous n'avons pas écrit, ni vous, ni moi, ce texte spirituel ; mais nous en avons au moins ébauché le plan, remué les matériaux, improvisé quelques pages. Nous n'avons pas mis en drame ou en roman, mais nous avons fait, nous aussi, cette promenade à travers les siècles, ce *Voyage autour de ma chambre* que je vais vous conter, et qui est le sujet du livre ingénieux que nous a donné M. Creuzé de Lesser.

Tel que je suis, pour vous et pour moi, chétif et obscur, sans passé, sans souvenirs et sans nom, j'ai pourtant tenu quelque place ici bas, j'ai en quelque sorte vécu par mes aïeux depuis le commencement du monde. Je ne suis pas sorti de sous terre apparemment, et tout comme un Chabannes, tout comme un Mont-

morency, j'ai mes racines et mon arbre généalogiques. Que ne puis-je lever un coin du voile qui enveloppe dans la nuit des temps la chaîne de ces générations inconnues dont je suis le dernier anneau ! Qui sait de quelles émotions, en quels lieux divers la destinée a fait battre les cœurs où mon cœur a puisé le sang et la vie ? J'aimerais à démêler et à retrouver mon sang au sortir de l'arche antique, dans les plaines de la Chaldée, sous la tente du patriarche et sous le palmier du désert ; à le suivre sur les sept collines de la ville conquérante, dans les vieilles cités des Gaules, sous le chêne sacré des Druides ou dans les sombres forêts du Nord. Qui me dira si de ce sang, qui est la source de mon sang, quelque goutte n'a point été versée par delà les mers, sous les murs de la Ville Sainte, et jusque sur le tombeau d'un Dieu ? Si mon sang n'a point arrosé les champs immortels de Tolbiac, de Bovines, de Crécy, de Poitiers et de Marignan ? Si plus tard il n'a point rougi les pavés de nos rues et les poignards de la Saint-Barthélemy ? Si en des jours plus brillants, il n'a point tressailli sous les drapeaux victorieux des Turenne et des Condé ? Je pourrais chercher plus près de nous encore, sans apercevoir, hélas ! la trace des générations qui m'ont cédé leur nom et leur place au soleil. Cent ans (et je pourrais en rabattre encore), voilà donc le bout de mes annales plébéiennes, voilà le commencement de mon ère domestique, mon point du jour et mon horizon dans le monde : au-delà je ne vois rien que la nuit et le néant.

Le livre que je vous recommande est en quelque sorte la solution du petit problème que je viens d'agiter ; car il contient les annales d'une famille aussi obscure, aussi oubliée de l'histoire et du blason que la mienne. A la vérité, ces annales ne remontent pas à la création du monde ni à la fin du déluge, et même à la fondation de Rome ; elles ne datent que du premier siècle de notre ère et du règne d'Auguste ; ce qui forme une période totale de dix-huit siècles en arrière de celui où nous avons le bonheur de vivre. Quelle dynastie royale ou princière n'envierait de nos jours une telle antiquité ? Mais, ce qui est plus merveilleux encore, c'est que ces annales ont été rédigées de père en fils, et continuées sans lacune de génération en génération, par les chefs et représentants successifs de cette famille inconnue. Ainsi l'avait enjoint et consacré par une clause ex-

présente le testament du premier des Othons (c'est le nom de cette famille fossile), lequel avait stipulé : 1<sup>o</sup> que l'aîné de ses descendants nés ou à naître de père en fils, et jusqu'à l'extinction de sa lignée, serait tenu d'écrire une notice biographique ou relation succincte de ses faits et gestes, voire même de ses pensées et de ses sentiments intimes ; 2<sup>o</sup> que ladite notice ou relation biographique serait, cent ans après la mort du narrateur, soigneusement scellée et déposée entre les mains du notaire le plus accrédité du pays ; le tout sous peine de l'exhérédation. Ainsi dit, ainsi fait, la clause a été religieusement remplie par les cinquante-huit générations qui ont suivi le testateur depuis le siècle d'Auguste jusqu'à nos jours. La chose est authentique ; si vous en doutez, allez vous inscrire en faux contre les cinquante-huit générations de notaires qui ont gardé ces archives précieuses.

Pour moi, c'est bien à la famille des Othons que je veux reporter l'honneur de ce livre que j'aime et que vous aimerez. Elle a fait à son insu, cette ingénieuse famille, elle a fait avec ses feuilles volantes un livre unique dans son espèce, livre piquant par la forme, par la variété des récits, par le contraste rapide et perpétuel des temps, des hommes et des choses, par le tour ironique et enjoué des aperçus et des jugements historiques, par la finesse et l'agrément de l'érudition. Le tableau de ces générations exilées de l'histoire est plein d'un intérêt sérieux et philosophique. L'histoire qu'on sait n'est rien au prix de celle qu'on ne sait pas. La famille des Othons, à la fois ancienne et moderne, païenne et chrétienne, successivement romaine, germanique, française, anglaise, italienne, devient en quelque sorte la grande famille humaine. Ses destinées diverses réfléchissent les destinées de cette immense portion de l'humanité qui ne compte pas dans l'histoire, mais qui se recommande à l'intérêt du philosophe, de ce troupeau d'hommes sans gloire et sans nom, qui emporte dans la tombe le secret de sa vie souvent si orageuse, de ses joies et de ses douleurs, de ses passions, de ses pensées tour à tour folles, sages, sombres, gracieuses, caustiques, naïves, bouffonnes et mélancoliques. Dans cette galerie, où nous la voyons rangée, la famille des Othons, par la variété des scènes, des aventures, des mœurs et des caractères, nous apparaît et nous intéresse comme une sorte de Gil Blas en cin-

quante-huit personnes. Nous engageons nos lecteurs à faire connaissance avec cette famille séculaire.

---

ŒUVRES COMPLÈTES DU CAPITAINE MARRYAT.

(Nouvelle livraison.)

**Snarley Yow, ou le Chien Diable.**

2 volumes grand in-18. Prix : 6 fr.

La publication des romans du capitaine Marryat se continue avec activité à la librairie de la Société Typographique Belge. Ces charmantes compositions obtiennent sur le continent un succès qui égalera bientôt celui qu'elles ont eu en Angleterre.

Le capitaine Marryat est un de ces écrivains qui, sans avoir une connaissance approfondie du cœur humain, et sans un grand fonds de poésie, parviennent cependant à captiver l'attention du public, autant par le choix judicieux de leurs sujets, que par un certain savoir-faire qui n'est pas sans talent. Edward Bulwer, dont les principaux ouvrages ont été reproduits plus ou moins heureusement en français et en allemand, est incontestablement au premier rang des romanciers actuels de l'Angleterre. Marryat vient immédiatement après lui, et sous plus d'un rapport il s'étudie à l'imiter. Chez cet écrivain, de même que chez Bulwer, l'esprit domine l'imagination. Les morceaux les plus intéressants de ses romans, il les doit à ses souvenirs ; car Marryat, en sa qualité de capitaine de vaisseau, a beaucoup vu et beaucoup retenu.

---

**Voyage en Orient de M. le maréchal  
duc de Raguse.**

Seconde partie — tome 3<sup>e</sup>. Prix : 5 fr.

La seconde partie du *Voyage du maréchal duc de Raguse* paraît aujourd'hui, et l'intérêt puissant qu'elle présente ne peut

qu'augmenter, en le confirmant, le succès de cet ouvrage. C'est sur l'Orient cette fois que le duc de Raguse appelle l'attention du lecteur : *Constantinople, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Égypte* sont tour à tour parcourus, décrits, appréciés par lui dans leur présent et leur avenir, avec cette sûreté de vues qui n'appartient qu'à un petit nombre d'hommes d'élite.

La troisième et dernière livraison, contenant le voyage en Sicile, paraîtra prochainement. Nous reviendrons alors sur cette importante publication à laquelle on peut désormais prédire un légitime et durable succès.

---

### Lea Cornélia.

PAR L'AUTEUR DE L'ÂME EXILÉE.

2 volumes in-18. Prix : 6 fr.

Ce roman obtiendra certainement un succès d'estime. Tout ce que l'espace nous permet ici d'en dire, c'est que ce livre est fait en vue d'une réaction religieuse que nous ne saurions trop approuver. Il est temps que l'art, après toutes les orgies dans lesquelles il s'est trainé, revienne à de pures et limpides sources, et quelle source plus limpide et plus pure que la religion ? Nous devons donc féliciter madame Anna-Marie de la voie qu'elle vient d'ouvrir par *Lea Cornélia*. Peut-être ce livre pourrait-il être plus simplement conçu, moins embarrassé d'incidents parfois mélodramatiques ; peut-être le développement régulier de l'action aurait-il mérité, de la part de l'auteur, une attention plus minutieuse. Mais nous n'avons point le courage d'adresser un reproche à madame Anna-Marie, quand nous songeons à la gravité morale de ses intentions. Le livre d'ailleurs est écrit d'un style très-correct qui contribuera au succès du genre révélé par l'auteur.

Lisez donc cet ouvrage, vous y trouverez un luxe de vieilles filles qui vous amusera ; il y a déjà trois vieilles filles dans le premier volume ; deux Anglaises, une Française, puis une jeune personne qui ne veut pas absolument se marier, ce qui est déjà

un commencement de vieille fille. Mais ce que vous y trouverez aussi, c'est beaucoup d'intérêt, c'est beaucoup d'esprit; ce sont des caractères nouveaux et bien tracés; c'est une gaieté douce, une philosophie tendre, une sensibilité vraie; c'est ce que nous appelons un roman *aimable*; tour à tour profond et léger, gracieux et malin, il intéresse ou amuse, il ne choque jamais et plaît toujours : ne sont-ce pas là toutes les conditions de l'amabilité ?

---

### Questions de droit administratif,

PAR M. DE CORMININ. — *Tome 1<sup>er</sup>, grand in-8<sup>o</sup>.* — Prix : 6 fr.

La Société Typographique Belge vient de publier la cinquième édition des *Questions de droit administratif*, par M. de Cormenin. Cet ouvrage, entièrement étranger à tout but et à tout esprit politique, était attendu par les jurisconsultes et les administrateurs, privés depuis longtemps d'un livre complet sur le droit administratif.

Les éditeurs ont augmenté les *Questions de droit administratif* de la législation et jurisprudence belges. L'ouvrage formera 2 vol.; l'édition de Paris coûte 26 fr.

---

### Dictionnaire des bourgmestres et échevins.

Des conseillers, receveurs et secrétaires communaux, des commissaires d'arrondissements, marguilliers, membres des fabriques d'église, des commissions des hospices, bureaux de bienfaisance et autres établissements publics, commissaires et agents de police, gendarmes, gardes-champêtres et forestiers, etc.; contenant, dans l'ordre alphabétique, les dispositions en vigueur des lois, décrets et règlements généraux, les instructions ministérielles, les opinions des auteurs, la jurisprudence des Cours, avec les formules des actes admi-

nistratifs; précédé de la loi communale du 30 mars 1836, avec des annotations. 1 seul vol. grand in-8°. Prix : 8 fr.

Peu d'ouvrages réunissent le double mérite que nous avons remarqué dans celui-ci : d'une part, il offre au jurisconsulte ou à l'administrateur les moyens de résoudre avec certitude et clarté les difficultés qui se présentent tout à coup; d'un autre côté, il contient le développement des bonnes doctrines administratives, des principes généraux de droit, des notions de la jurisprudence, et, par conséquent, il offre une instruction solide à ceux qui voudront l'étudier avec soin. Si les bons livres doivent réussir, le succès de celui-ci me paraît incontestable. Si un administrateur encore novice nous demandait conseil sur l'ouvrage qu'il doit le plus spécialement consulter, c'est celui-ci que nous lui indiquerions; nous le désignerions également à qui voudrait avoir un résumé complet et bien entendu du droit administratif. Les articles surtout qui traitent des matières financières et communales nous ont paru remarquables par leur méthode, leur clarté, leur concision et la sûreté de la doctrine. L'auteur a exposé l'état le plus nouveau de la science administrative, savoir : l'action et le contentieux qui composent sa double face; science qui n'est encore ni assez connue, ni assez étudiée; qui entre cependant de jour en jour dans nos mœurs, et qui doit exercer une influence décisive sur l'avenir du pays.

---

### Bibliothèque du médecin.

RÉPERTOIRE MÉDICO-CHIRURGICAL, OU CHOIX DE MONOGRAPHIES, THÈSES, MÉMOIRES, ETC., SUR LA MÉDECINE, LA CHIRURGIE ET L'ART DES ACCOUCHEMENTS.

Nous voyons avec plaisir et nous notons un progrès de l'esprit philosophique de notre époque; c'est qu'on commence un peu à revenir de la faveur extraordinaire que l'on accordait naguère à ces répertoires alphabétiques et indigestes que l'on nomme *dictionnaires*. Ces ouvrages sont utiles, sans doute, à celui qui n'a qu'un point à consulter et à étudier, dans un ordre de connaissances; mais ils ne sont d'aucun secours à celui qui

veut apprendre uné science quelconque, comme le pensent beaucoup de gens; car une science est un ensemble, un enchaînement de connaissances, qui se développent et s'expliquent progressivement; c'est une réunion de principes généraux et de déductions de ces principes. On ne trouve rien de tout cela dans un dictionnaire; un dictionnaire est un ouvrage où tout lien scientifique est rompu, où les matières les plus disparates, les plus étrangères les unes aux autres, se trouvent rapprochées, et les plus analogues séparées selon le caprice du nom qu'elles portent.

Ces réflexions nous sont suggérées par l'ouvrage de médecine que nous annonçons plus haut, et ayant pour titre : *Bibliothèque du médecin*. Les éditeurs se sont proposé, dans cette publication, de rassembler tous les matériaux qui composent les diverses branches de l'arbre médical, de les résumer dans les grandes proportions, et d'en faire un tout régulier, général et complet, pour chacune de ces branches. Ils ont eu l'heureuse idée d'y joindre un recueil des meilleures monographies, thèses, mémoires, etc., de sorte que celui qui en fera l'acquisition possédera une bibliothèque de médecine complète et méthodique, qui lui permettra de se passer d'autres ouvrages.

La rédaction de la *Bibliothèque du médecin* est d'ailleurs convenablement dirigée; la première partie qui a déjà paru justifie pleinement toutes nos espérances, et nous pouvons assurer que si cette publication continue à être aussi bien exécutée, elle formera le monument le plus vaste à la fois et le plus utile qui ait été élevé jusqu'ici à l'art de guérir; nous pourrions ajouter le moins cher, ce qui n'est pas sans importance par le temps où nous vivons, où les dépenses sont si nombreuses et si pressantes. Nous pouvons dès lors lui prédire un succès brillant et durable.

---

M YSTÈRE, par MAD. DE T..., auteur d'*Espagne et France*;  
1 vol. gr. in-18, pap. vélin satiné.

LES ROMANS ET LE MARIAGE, par THÉOPHILE DE FERRIÈRES;  
2 vol. gr. in-18, pap. vélin satiné.

OEUVRES DE VICTOR HUGO; 8<sup>e</sup> liv. grand in-8<sup>o</sup>, papier vélin satiné.

THÉÂTRE DE VICTOR HUGO; t. 4<sup>me</sup> et 5<sup>e</sup>, in-18, papier vélin satiné.

HISTOIRE DES FRANÇAIS, par Sismondi; t. 11<sup>e</sup>.

MÉMOIRES SUR LA RESTAURATION, par M<sup>me</sup> D'ABRANTÈS; t. 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup>, in-18, pap. vélin satiné.

COLLECTION DE PORTRAITS ET VIGNETTES, servant d'illustrations à l'*Histoire de la Révolution Française*, par THIERS, MIGNET, etc, etc; 10 livraisons in-8<sup>o</sup>, composées chacune de 4 sujets et de 4 portraits, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> livraison.

UN MALHEUR DOMESTIQUE, par HYPP. BONNELIER; 2 vol. gr. in-18, papier vélin satiné.

COURS GRADUÉ DE LANGUE ANGLAISE, OU CHOIX DE VERSIONS, à l'usage des classes élémentaires; contenant un recueil d'anecdotes, de traits instructifs et amusants, etc.; précédé d'une introduction en forme de clef des *Idiotismes* et *Locutions difficiles* qui s'y rencontrent; et suivi d'un DICTIONNAIRE ANGLAIS-FRANÇAIS de tous les mots qui se trouvent dans l'ouvrage; par P. SADLER, auteur de la *Grammaire pratique*, des *Exercices anglais*, du *Cours de versions*, de l'*Art de la correspondance anglaise*, du *Manuel de phrases françaises et anglaises*, etc., etc.; 1 vol. in-18, papier vélin satiné.

CORRIGÉ DES EXERCICES ANGLAIS, par SADLER; 1 vol. grand in-18, papier vélin satiné.

---

### Jurisprudence et sciences accessoires.

LE DROIT CIVIL EXPLIQUÉ SUIVANT L'ORDRE DU CODE, par M. TROPLONG; des *Hypothèques*, 4<sup>e</sup> et dernière livraison, grand in-8<sup>o</sup>

Les avantages de cette édition belge sont mentionnés dans le bulletin de janvier dernier.

LÉGISLATION CIVILE, COMMERCIALE ET CRIMINELLE, par le BARON LOCKRE; t. 12, gr. in-8<sup>o</sup> (tome 2<sup>me</sup> et dernier du Code de commerce).

CODE du NOTARIAT, ou Recueil complet, par ordre chronologique, des Ordonnances, Édits, Déclarations, Lettres patentes,

Arrêts de parlement, Lois, Décrets, avis du conseil d'État, décisions ministérielles, etc., depuis les capitulaires de Charlemagne en l'an 800, jusqu'à ce jour, avec des annotations historiques et des renvois aux actes qui ont des rapports entre eux, par ROLLAND DE VILLARGUES, conseiller à la Cour d'appel de Paris.

Édition augmentée en Belgique des Lois, Décrets, Arrêtés, etc., survenus en Belgique depuis 1814 jusqu'à ce jour; 1 seul volume grand in-8°.

TRAITÉ DE L'ARBITRAGE en matière civile et commerciale, par M. MONGALVY, ancien avocat aux conseils du roi et à la cour de cassation. Édition augmentée, en Belgique: 1° de la conférence de l'ouvrage avec la doctrine de MM. MERSON, BOUCHER, GOUBEAU DE LA BILLENNERIE, MALEPEYRE ET JOURDAIN, MERLIN, CARRÉ, PARDESSÉS, etc.; 2° de notices analytiques puisées dans la jurisprudence générale de la Belgique et de la France; 3° de l'indication des droits de timbre, d'enregistrement et de greffe; 4° de formules des actes les plus usités en arbitrage; 5° de sommaires pour chaque chapitre, et d'une table raisonnée des matières; 1 vol. gr. in-8°

TARIF RAISONNÉ DES FRAIS ET DÉPENS EN MATIÈRE CIVILE, classé suivant le code de procédure; présentant 1° le tableau, pour chaque procédure, de tous les actes dans l'ordre où ils doivent être faits; 2° le détail des déboursés et salaire de chaque acte, avec renvois tant aux codes qu'au tarif légal; accompagné d'un commentaire contenant l'analyse des ouvrages de MM. CHAUVEAU et autres; suivi du texte des lois et décrets relatifs à cette matière, avec renvois aux articles des codes et aux tableaux de procédures; par Ch. LEFEBVRE, avocat, ancien avoué de première instance à Paris; 1 vol. grand in-8°.

Cet ouvrage est fait en Belgique; il est conçu avec l'intention de mettre le tarif des frais judiciaires à la portée de l'étudiant, de l'officier ministériel, du magistrat, et de tout homme d'affaires, en présentant, par tableaux, les procédures toutes faites, et telles qu'elles doivent s'instruire: les états des frais sont dressés et taxés légalement.

LE DROIT CIVIL FRANÇAIS, SUIVANT L'ORDRE DU CODE, par TOULLIER, édition augmentée, en Belgique, 1° de la conférence de l'ouvrage avec la doctrine des auteurs qui ont traité les diverses matières du code civil; 2° de la législation et la juris-

prudence belges, tome 5<sup>e</sup>, grand in-8<sup>o</sup>, papier vél. satiné.

L'ouvrage formera 8 vol. Chaque volume en contient 2 de l'édition de France, qui se vendent 18 francs.

---

### **Médecine et sciences accessoires.**

**TRAITÉ DE L'AUSCULTATION MÉDIATE ET DES MALADIES DES POUMONS ET DU CŒUR**, par R.-T.-H. LAENNEC, avec les notes et additions de M. LAENNEC, D. M. P., ancien chef de clinique à l'hôpital de la Charité, associé correspondant de la société académique de Nantes, etc.; quatrième édition, considérablement augmentée par M. ANDRAL; 1 très-gros volume in-8<sup>o</sup>, avec planches (1837).

**TRAITÉ DES MALADIES DE L'ENCÉPHALE**, par ANDRAL; 1 vol. in-8<sup>o</sup>, papier vélin satiné.

**COURS DE PATHOLOGIE**, par MARJOLIN, professeur à la faculté de médecine de Paris; 1 vol. gr. in-18, pap. vélin satiné.

**PRÉCIS D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE**, par ANDRAL; t. 2<sup>e</sup>, gr. in-8<sup>o</sup>, papier vélin satiné.

**NOUVEAUX ÉLÉMENTS DE BOTANIQUE ET DE PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE**, avec le tableau méthodique des familles naturelles, par ACHILLE RICHARD, professeur de botanique à la faculté de Paris, membre de l'Académie royale de Médecine, de la Société Philomatique, de la Société Médicale, et de la Société d'Histoire Naturelle de Paris, etc.; nouvelle édition, augmentée d'un Précis des propriétés médicamenteuses des végétaux ou de leurs produits, d'après les meilleurs traités de matière médicale, et d'un grand nombre de figures pour aider à l'intelligence des caractères des familles du règne végétal; par DRAPIEZ; 1 beau volume grand in-8<sup>o</sup>, papier vélin.

**PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE**, par RASPAIL, 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> livraisons.

**DICTIONNAIRE DE THÉRAPEUTIQUE**, par LAD. A. SZERLECKI; 5<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> livraisons, in-8<sup>o</sup>, papier vélin satiné.

**TRAITÉ DE THÉRAPEUTIQUE**, par TROUSSEAU; 2<sup>e</sup> partie, gr. in-8<sup>o</sup>, papier vélin satiné.



---

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

Jobisme, par ALPHONSE CARR. . . . .	5
Voyages. — Lisbonne, par ROSSEUW SAINT-HILAIRE. . .	40
La Vie dévote chez les Païens, par A. GRANIER DE CASSA- GNAC. . . . .	55
Cristinia, par X. MARMIER. . . . .	67
Aventures du grand Balzac, pour faire suite aux mystifi- cations du petit Poinsinet, par L. PAUL JACOB, bibliophi- le. . . . .	85
Un Amour au Sérail, par MÈRY. . . . .	119
La Sœur rose et la Sœur grise, chapitre inédit des His- toires du Diable, par JULES JANIN. . . . .	145
L'Irlande, par C. FEUILLIDE. . . . .	175
Critique Littéraire. — Les Salons de Paris, par M <sup>me</sup> d'A- brantès; par M <sup>me</sup> M..... . . . .	197
L'Académie royale de Musique, par CASTIL-BLAZE. . .	209
Voyages. — Cadix, par ROSSEUW SAINT-HILAIRE. . . .	251
Pensées d'Août, par SAINTE-BEUVE. . . . .	268
La Comédienne, nouvelle traduite de l'allemand, par HENRI LAUBE. ( <i>Revue Germanique</i> ). . . . .	275
Bulletin. . . . .	310
Nouveautés publiées pendant les mois d'août et septembre.	320

---

